

# **Une rebelle dans l'encre d'exil**

**Le combat pluriel d'Inci Tugsavul**

**Dogan Özgüden**



**UNE REBELLE  
DANS L'ENCRE D'EXIL**

**Le combat pluriel d'Inci Tugsavul**

**Doğan Özgüden**

Traduction:  
**Bahar Kimyongür**

**Brüksel, 2024**

Mise en pages et couverture:  
Inci TUGSAVUL

Edition en turc:  
Fondation Info-Türk, 2023, Bruxelles  
Belge Uluslararası Yayıncılık, 2024, Istanbul

@Fondation Info-Türk  
Bruxelles 2024

D/2024/2198/93

INFO-TURK  
Rue de Pavie 53  
1000 Bruxelles  
Tel: 02-215 35 76 - 0477-508 349

<https://www.info-turk.be>  
[fondation@info-turk.be](mailto:fondation@info-turk.be)

Impression: IDENTIC

ISBN 978-2-9603289-3-6

## Biographie d’Inci Tugsavul

Inci Tugsavul est née en 1940 à Ankara. Elle a commencé le journalisme en 1961 dans la capitale turque au sein des rédactions du quotidien Hür Vatan (Patrie libre) et de la revue Kim (Qui) alors qu’elle étudiait le droit à l’Université d’Ankara. Elle a ensuite travaillé pour les journaux Hareket (Mouvement) (1962-63) et Akşam (Soir) (1963-66).

Elle a reçu le prix de la «Journaliste de l’année» décerné par le Syndicat des journalistes d’Ankara en 1962 et, l’année suivante, celui de l’Association des journalistes d’Istanbul.

Inci Tugsavul et son époux Dogan Özgüden ont fondé l’hebdomadaire socialiste Ant en 1967 et les éditions Ant en 1968, et l’ont dirigé jusqu’à sa fermeture par la loi martiale en 1971.

Plus de 50 poursuites ont été intentées contre eux en raison des articles qu’ils ont écrits et publiés. Ils ont quitté la Turquie après le coup d’État militaire de 1971 parce qu’ils étaient menacés de peines de prison de plus de 300 ans.

Avec d’autres dissidents exilés en Europe, ils ont fait campagne contre les régimes putschistes en créant le Mouvement de résistance démocratique durant la période de la junte militaire du 12 mars 1971 et *l’Union pour la démocratie* suite au coup d’État du 12 septembre 1980.

En 1974, ils fondent à Bruxelles l'agence Info-Türk, qui diffuse des informations sur la Turquie dans plusieurs langues, ainsi que le centre international d'éducation permanente pour immigrés "Ateliers du Soleil".

Inci Tugsavul et son époux ont été déchus de leur citoyenneté turque par la junte du général Evren en 1982 en raison de la poursuite de leur combat à l'étranger.

Doyenne de l'Association des journalistes d'Ankara et du Syndicat des journalistes d'Ankara, Inci Tugsavul est également membre de l'Association de la presse internationale (API) en Belgique.

Elle a pris part à la lutte pour la défense des droits des immigrés et des exilés politiques à Bruxelles et à ce titre, elle a occupé des postes à responsabilités au sein du Conseil consultatif des travailleurs immigrés de la commune d'Etterbeek dans les années 80. Elle a par ailleurs été administratrice de l'Organisation de solidarité avec les travailleurs de Turquie et du Centre culturel des travailleurs de Turquie où elle a donné des cours de luth anatolien appelé saz.

Elle a notamment écrit un "Guide de musique classique" publié à Istanbul en 1965, "Les problèmes éducationnels des enfants de l'immigration turque" et "La femme turque" respectivement édités en 1984 et en 1991 à Bruxelles.

## **A Inci, ma compagne de vie et de lutte...**

*Dogan Özgüden*

Le moment est venu... Il est temps de rendre justice à Inci, avec qui je vis depuis 61 ans, avec qui, jour après jour, j'ai partagé le combat et l'amitié, la souffrance et la fierté, et dont j'ai publié la plupart de ses créations et écrits sans prononcer son nom.

Ce livre contient une sélection de ses textes, elle qui s'est consacrée à la musique et aux arts plastiques dès son enfance, au journalisme durant ses études universitaires, à la lutte socialiste depuis que nous sommes ensemble, et qui a transformé sa vie d'exilée en un espace de créativité permanente pendant plus d'un demi-siècle. Ce livre reprend aussi des articles qui lui ont été consacrés.

C'est en 1962 à Izmir qu'Inci et moi avons fait connaissance. Mais plus tard, en fouillant dans nos souvenirs d'enfance, nous avons découvert que notre première rencontre remontait à bien plus tôt, précisément à l'année 1946.

Comme tous les enfants issus de familles à faibles revenus et ayant vécu pendant et après la guerre, nous avons été privés de certains aliments que l'on peut pourtant considérer comme ordinaires. Nos petits-déjeuners

se limitaient à quelques olives noires, de la feta et de la confiture maison. On évitait les produits au prix inabordable comme le fromage kachar (kasséri), le soudjouk et le pastrami.

Un jour, à la fin des années 60, alors que nous passions devant les meules de kashar lors de nos courses hebdomadaires au bazar aux épices d'Istanbul, je racontais à Inci comment, enfants, nous salivions en regardant ces mêmes fromages collés à la vitrine alors que nous rendions visite à un parent à Yenişehir.

«Toi aussi?» réagit Inci puis elle enchaîna toujours en me coupant la parole: «Quoi, tu veux dire chez le commissaire Halit dans la rue Saglik?»

Le commissaire Halit, qui est originaire de la ville natale macédoine de ma famille, vivait en fait dans un petit espace situé à moitié rez-de-chaussée et à moitié sous-sol d'une maison de cette rue. Il s'avère que la famille d'Inci habitait également dans les pièces d'à-côté.

Je me suis soudain souvenu que chaque fois que nous y allions, nous nous amusions avec les gamins du quartier et nous rivalisions avec eux dans tous les domaines. Une fillette de 5 ou 6 ans se joignait à nos jeux et dominait souvent les garçons.

Cette fille, dont je ne me souvenais même plus du nom à la fin des années 40, allait devenir d'abord mon inatteignable dulcinée et plus tard, ma partenaire de vie et de lutte.

Été 1962. J'étais de retour de mon premier exil où il m'a fallu travailler pour subvenir à mes besoins. Les patrons des journaux m'avaient placé sur leur liste noire pour mon engagement dans la lutte syndicale. J'ai également pris part aux activités organisationnelles du Parti ouvrier de Turquie (TIP), notamment en tant que représentant égéen du journal *Öncü* (Avant-garde) qui soutenait le parti.

Inci était la journaliste la plus primée du journal d'opposition *Hür Vatan* publié à Ankara. Ses articles trônaient constamment à la une des journaux. A Izmir,

où elle était venue rendre visite à un parent, nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans le bureau délabré d'*Öncü*. Ce local ressemblait à tout sauf à une rédaction de journal. Notre conversation sur les problèmes urgents du pays reprit de plus belle.

Malgré son statut de «journaliste vedette» dans la presse d'Ankara, Inci était mal à l'aise face au conformisme des médias. Elle se cherchait une alternative. La politique conservatrice d'Ismet Pacha, divinisé par l'opposition dès son arrivée au pouvoir, l'exaspérait.

C'était l'époque où le commandant de l'Académie militaire, le colonel Talat Aydemir, et son entourage, tentaient d'incarner une alternative politique radicale. Ils avaient été expulsés de l'armée le 22 février à cause des conspirations et des intrigues fomentées par Ismet Pacha.

Au cours de nos longues conversations politiques, elle écouta avec intérêt mes opinions socialistes. Je défendais l'idée d'une révolution sociale sous la direction de la classe ouvrière pour sauver le pays et l'urgence du développement du Parti ouvrier de Turquie. Mais elle appréhendait l'hostilité grandissante de l'oligarchie politico-militaire face à un tel changement d'autant qu'elle connaissait bien les coulisses d'Ankara.

Comme j'avais une réunion de parti ce soir-là, je pris congé d'elle avec la promesse de débattre de ces sujets dans un avenir proche et de manière plus approfondie.

A la demande du président Mehmet Ali Aybar<sup>[1]</sup> qui souhaitait que je m'investisse au siège central du Parti ouvrier de Turquie, j'ai déménagé à Istanbul en 1963. Cela nous donna l'occasion, Inci et moi, de nous retrouver au journal *Gece Postasi* (Nouvelles de Nuit) où je travaillais et de partager nos réflexions et inquiétudes concernant le pays.

1963 est l'année où Inci fut récompensée pour sa qualité journalistique par la plus grande organisation de presse de Turquie. Elle n'avait pas encore deux ans d'ancienneté dans la profession et pourtant, elle se vit décerner le premier prix dans la catégorie «reportage»

du concours «Journaliste de l'année» organisé par l'Association des journalistes d'Istanbul. La cérémonie fut organisée le 16 juillet 1963. Inci était la seule femme journaliste jugée digne de cette récompense...

Elle était pourtant extrêmement perturbée et bouleversée par le fait que la rédaction de *Hareket*, son journal, déformait ses articles et les présentait sous de gros titres sensationnalistes. Pour se changer les idées, elle fit un court voyage sur les côtes de Méditerranée. Mais avant de partir, elle passa me voir à la rédaction. Une longue discussion s'engagea. A son retour de vacances, elle se décida à rejoindre un autre journal.

Notre vie de couple et notre camaraderie socialiste commencèrent en 1964 au journal *Akşam*. Alors qu'elle faisait ses débuts au bureau du journal à Ankara, je quittai *Gece Postası* dont j'étais rédacteur en chef pour devenir rédacteur du soir à *Akşam*. Quelques mois plus tard, j'en devins le rédacteur en chef...

Elle fut heureuse de me voir, moi le journaliste de province, assurer très jeune la direction du plus ancien quotidien de Turquie mais elle était inquiète aussi. Quand elle me rendit visite à Istanbul, elle me demanda sans hésiter: «As-tu bien réfléchi à tout avant d'accepter le poste de rédacteur en chef?»

«Bien sûr», répondis-je, en expliquant que je constituerais une équipe solide dès que possible pour faire du journal la voix quotidienne du mouvement de gauche qui était alors en plein essor en Turquie.

C'est exactement ce qui se passa... Après avoir repris la direction du quotidien, j'ai créé une équipe éditoriale véritablement dynamique à *Akşam* et j'ai ouvert nos colonnes à des écrivains connus de gauche, notamment Yaşar Kemal, Aziz Nesin et Fethi Naci.

1965 a été l'année où Inci et moi avons uni nos vies intimes. C'est aussi le début de notre lutte de toute une vie pour l'édition de gauche.

Inci vint à Istanbul pour y passer les vacances de fin d'année avec moi. Le soir du Nouvel An, je lui offris la

Sonate à Kreutzer de Beethoven interprétée par David Oïstrakh, le «violon rouge» de Beethoven. Et elle, elle me fit cadeau de *Toccata et fugue* de Bach interprétée par Albert Schweitzer...

Inci apporta également ses traductions de poèmes et de pièces de théâtre de Lorca. Et c'est pendant que nous peaufinions les traductions turques que nous décidâmes de nous marier. Mieux valait sceller notre union que de vivre comme des amants occasionnels.

La date de célébration fut fixée par le service matrimonial de Beyoglu à Istanbul. Notre procédure de «mariage éclair» fut tenue secrète. C'étaient des noces sans invités. Une simple formalité. Même nos familles ne le savaient pas.

Seul notre confrère Ilhami Soysal était venu d'Ankara comme témoin du mariage pour Inci. Moi, je n'en avais pas.

Après la réunion éditoriale quotidienne du journal, je dis à Cengiz Tuncer le matin du mariage: «J'ai besoin de toi, peux-tu me consacrer une heure ou deux de ton temps? J'ai besoin d'un garant pour un prêt bancaire...»

Nous prîmes un taxi en direction de Cagaloglu à Beyoglu. Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de l'agence matrimoniale, Cengiz comprit la situation. Inci et Ilhami venaient d'arriver et faisaient le pied de grue devant la porte.

Mais une surprise nous attendait dans le bâtiment. La salle d'attente était bondée. La plupart de ceux qui s'y trouvaient étaient des amis issus des milieux de gauche. Venus pour le mariage de deux jeunes membres du Parti ouvrier de Turquie (TIP), ils attendaient tous la venue du président du parti Mehmet Ali Aybar en personne en tant que témoin.

Ils durent penser que nous étions des invités parmi d'autres.

Comme notre tour était venu et précédait le leur, nous entrâmes à quatre dans le bureau d'enregistrement des mariages.

«Combien d'invités avez-vous?» demanda l'officier... «Quel invités? Nous n'avons invité personne. Ce sont les invités d'un autre ami. Passons l'acte de mariage au plus vite et libérons-leur la salle.»

Notre cérémonie de mariage fut expédiée en cinq ou dix minutes. Nous quittâmes la salle des mariages sous les regards éberlués d'Aybar et des autres invités.

Comme Cengiz devait me remplacer à l'édition du journal, il retourna directement au bureau. Nous n'étions plus que trois avec Ilhami pour célébrer notre mariage dans un restaurant de poisson à Kumkapı. Mais Ilhami dû à son tour rentrer à Ankara.

Quelques jours avant les noces, nous avons loué un petit appartement dans l'immeuble où habite le célèbre musicien Yorgo Bacanos située dans la rue Ülker qui descend de Taksim. Mais comme nous n'avions pas encore eu le temps d'acheter des meubles, nous avons dû prolonger notre séjour dans un sous-sol situé à côté du Parkotel.

De retour à la maison, une mauvaise surprise nous attendait. En allant au journal le matin, j'avais montré à Inci comment éteindre le poêle de marque Vezüv. Mais en quittant le domicile, sans doute dans la précipitation, elle avait tourné le bouton dans le sens opposé à celui de l'extinction. Une épaisse couche de suie recouvrait tous les murs, le sol, les tables et les chaises. Heureusement, le fioul s'était épuisé avant qu'un incendie ne se déclare. Nous avons évité une catastrophe.

Nous nettoyâmes l'appartement autant que faire se peut. Inci s'en voulut tellement qu'elle en eut des crises d'estomac.

Je téléphonai ensuite à Izmir pour informer les miens de mon mariage. C'est ma mère qui décrocha.

Je lui dit: «Maman, je me suis marié aujourd'hui».

La pauvre femme était sans voix. «Qui as-tu épousé?» demanda-t-elle. Puis elle me posa une question caractéristique des immigrés turcs originaires de la Roumélie: «Elle fait partie desquels ?»

«Maman, peu importe qui elle est. Elle s'appelle Inci. C'est une fille de petit fonctionnaire comme moi, et en plus elle est journaliste comme moi... Mais surtout, elle souffre constamment de maux de ventre, comme toi. Écoute, là maintenant, elle se tord de douleur juste devant moi.»

Aguerrie par mon éternelle indiscipline, elle s'abstint de tout reproche. Cette dernière précision lui apporta même un certain réconfort: «Alors j'espère que vous serez tous les deux heureux. Embrasse notre fille pour nous...»

Notre mariage fut si expéditif que nous avons oublié les bagues de fiançailles. L'absence d'alliances provoquera plus tard de nombreux désagréments lors de nos déplacements vers d'autres villes. Dans les hôtels, nous serons copieusement dévisagés par les réceptionnistes. Des mois après notre mariage, nous finirons par nous rendre chez un bijoutier du Grand Bazar pour nous procurer des bagues.

A partir du 31 janvier 1965, Inci et moi n'avons pas seulement joint notre vie intime, nous avons aussi connu les joies et les peines du journalisme engagé, les condamnations et la souffrance de l'exil.

Nous avons fait du journal *Akşam* la voix quotidienne de la gauche en Turquie pendant deux ans et avons publié la revue socialiste *Ant* et les livres *Ant* jusqu'à ce qu'ils soient interdits dans la foulée du coup d'État de 1971. Au cours de nos 52 ans d'exil, nous avons consacré nos 20 premières années avec nos camarades au *Mouvement de résistance démocratique* contre la junte du 12 mars 1971, puis à l'*Union pour la démocratie* contre la junte du 12 septembre 1980. Tous ces combats sont aujourd'hui de l'histoire ancienne.

Depuis 50 ans, nous publions sans interruption les bulletins et les livres d'Info-Türk en diverses langues, malgré les poursuites judiciaires, malgré notre déchéance de nationalité turque, malgré les campagnes haineuses menées par les ambassades turques et des

lobbyistes qui sont à leur solde, malgré notre âge avancé et la dégradation de notre santé.

La création et le maintien des Ateliers du Soleil à Bruxelles, qui fournissent des services éducatifs et culturels aux migrants et exilés de différents pays du monde, sont en grande partie dus à l'inventivité d'Inci.

Dans deux volumes de mes mémoires intitulés *Journaliste apatriide*, j'ai tenté de décrire les luttes, les œuvres artistiques, les douleurs et les joies d'Inci pendant les 6 ans de notre vie commune en Turquie et nos 52 ans d'exil.

Au bout de 58 ans de relation faite de joie et de peines, elle ne m'a jamais demandé autre chose que ce qu'exige notre lutte commune, mais après la publication du sixième volume de mes *Écrits d'Exil*, elle a fini par exprimer un souhait singulier:

«Tu écris tout le temps. Et si tu écrivais un livre sur les chats...»

Non, je n'ai pas le talent pour écrire un livre consacré à nos petits compagnons félines... Enis Batur, Haydar Ergülen, Bilge Karasu, Zülfü Livaneli, Gündüz Vassaf, Vecdi Çiracıoğlu et Oya Baydar ont écrit des ouvrages très précieux sur ce sujet...

Au lieu d'écrire sur les chats, il me fallait plutôt écrire sur les combats d'Inci. Si nous partageons le même amour des chats, elle est plus experte que moi dans le dialogue avec eux, et elle a maintes fois prouvé qu'elle avait des qualités félines telles que l'observation, la capacité de décision, la rapidité d'exécution et l'aptitude à obtenir des résultats, tant dans notre métier de journaliste que dans notre vie socio-politique.

L'amour pour les chats est l'un des sentiments les plus marquants de notre vie conjugale. Il en est ainsi depuis notre première année de mariage.

Elle et moi avons toujours eu des chats.

Dans le premier tome de *Journaliste apatriide*, j'ai dit: «La vie d'éternel immigré et exilé, ce n'est pas uniquement la douleur de quitter les lieux où l'on vit et les

gens que l'on aime, mais c'est aussi l'amertume d'être abandonné par son chat parce que la nouvelle destination ne lui convient pas ou de devoir abandonner son chat comme ce fut le cas après le putsch militaire du 12 mars.»

Pour le fils de cheminot employé dans des petites gares de la steppe d'Anatolie centrale que j'étais, les chats ont toujours fait partie de ma vie... cela n'aurait pas pu en être autrement dans ces gares perdues où mes seuls amis, c'étaient les enfants de l'aiguilleur et parfois ceux du technicien ferroviaire.

Mon père fut détaché de Musaköy pour être affecté à la gare de Kunduz à Artova... Là encore, nous avons formé une bande avec les autres gamins de la gare. Je n'eus aucun souci à m'adapter à ce nouvel environnement, mais ce ne fut pas du tout le cas pour notre chat... Sarman nous avait accompagné à Kunduz mais il disparut quelques heures après notre installation dans le bâtiment de la gare. Du haut de son expérience, ma mère conclut avec certitude: «Il a dû retourner à Musaköy en suivant les rails.»

Mon père était à son poste sur le télégraphe quand la nouvelle que Sarman était arrivé sain et sauf à Musaköy nous est enfin parvenue. Toute la famille fut extrêmement attristée par son départ, surtout moi, je pleurais toutes les larmes de mon corps. Mais telle est la nation des chats: des créatures libres et têtues. Même si sept puissances<sup>[2]</sup> venaient à s'unir, elles ne pourraient leur imposer quelque chose de contraire à leur état d'esprit et à leurs envies...

Nous sommes en 1944... Gare intermédiaire de Gömeç à Kayseri... Après avoir étudié dans les écoles du village environnant jusqu'en troisième année primaire, il fut décidé que je serais envoyé dans un internat à Konya pour enfants de cheminots...

Le train à destination de Konya devait passer par cette gare à minuit... Ils vinrent me chercher et m'habillèrent à 2h de la nuit. Mon sac était prêt. Je dis au revoir à ma mère. Le chat dut sentir que j'allais partir parce

qu'il se mit à s'agiter et à se coller à mes jambes. Je le caressai et l'embrassai. Nous nous installâmes dans le fourgon du train tiré par la locomotive à vapeur dite 56.000. Après que le train ait commencé à prendre de la vitesse, je me mis soudainement à pleurer et à trembler, pris de profonds sanglots. Cette fois, ce fut trop dur de quitter ma mère, ma maison et mon chat.

Et que dire de mon chat Cingöz<sup>[3]</sup> à Izmir dans les années 50... Après le bouclage et l'impression nocturne du journal, nous prenions le dernier ferry depuis le quai de Konak, passions par Pasaport et Alsancak et arrivions à Karşıyaka. Notre maison à Alaybey était assez loin de la gare maritime de Karşıyaka. Mais Cingöz venait chaque nuit à la même heure au quai de Karşıyaka, il m'attendait et m'accompagnait d'un pas léger jusqu'à la maison...

Lors de notre mariage en 1965, Inci et moi adoptâmes immédiatement un chat... Notre premier chat s'appelait Yossi... L'un des collègues de la rédaction d'*Akşam* nous offrit un canari en cage en guise de cadeau de mariage. Nous ne savons pas si c'était par jalousie ou par instinct de prédation, toujours est-il que Yossi se tenait sous la cage en position d'attaque, surtout la nuit, et nous tenait éveillés en donnant un concert de ronronnements agressifs. Finalement, nous dûmes confier le pauvre canari à un ami intéressé.

Puis mon Poussi adoré... Inci trouva ce beau chat alors qu'elle reliait les pages du journal à l'imprimerie... Le pauvre Poussi avait du mal à respirer à cause d'un coup de pied asséné par un énergumène zoophobe. Nous avions couru de vétérinaire en vétérinaire... Comme nous n'étions pas à la maison de toute la journée, et même certains soirs, nous avons dû confier Poussi à la famille d'Inci à Ankara pour qu'il soit bien soigné...

Lorsque nous avons dû quitter la Turquie après le coup d'État du 12 mars, nous étions envahis de tristesse d'être séparés de notre famille, de nos amis et de nos camarades. Notre chat noir Sinbad occupait une place

particulière dans notre chagrin. Il faisait vraiment partie de notre vie. Il avait été trouvé par notre assistant Kamil le Philosophe au moment du lancement de la revue *Ant*. C'était un petit chaton abandonné. En grandissant, il se forgea une forte personnalité. Lors des réunions qui se tenaient dans notre appartement, il s'asseyait sur mon bureau et suivait les discussions avec une grande attention.

Un soir, nous visionnions avec les dirigeants étudiants révolutionnaires d'Istanbul dans notre appartement le documentaire réalisé par Güneş et Barbro Karabuda avec le soutien d'Abidin Dino sur la révolte parisienne de 1968. Sinbad passait et repassait devant l'écran avec sa silhouette sombre, provoquant l'hilarité du jeune public.

A quelques centaines de mètres de nous se trouvait le Palais de la culture d'Atatürk. Pendant une représentation théâtrale des *Sorcières de Salem* d'Arthur Miller, un incendie se déclara. Une pluie d'étincelles et de braises atteignirent le toit de notre immeuble. Sinbad quitta soudain notre appartement pour atteindre le toit du bâtiment. Nous étions très inquiets.

Après un accouchement difficile durant lequel Inci servit de sage-femme, un chaton fut confié à l'artiste-peintre Tektaş Agaoglu, un second au professeur de droit Çetin Özek et le dernier à ma sœur Çigdem<sup>[4]</sup>.

Lorsque nous avons été traqués suite à la loi martiale, nous quittâmes notre domicile situé sur le raidillon de Kazancı et laissâmes Sinbad chez Çigdem. Cette nuit-là, Sinbad retrouva son petit pour la première fois, mais il fit mine de ne pas le reconnaître et se comporta en véritable teigne.

La vraie raison de son aigreur, c'était qu'il avait senti notre séparation.

Quand Inci s'arrêta une dernière fois chez Çigdem pour lui faire ses adieux avant de se rendre à Ankara, Sinbad s'accrocha à sa poitrine et ne voulut pas lâcher prise. Après notre arrivée en terre d'exil, la nouvelle de

la disparition de Sinbad nous brûla le cœur comme des charbons ardents.

Durant notre mésaventures où nous passions de pays en pays avec de faux passeports, nous ne pouvions pas avoir de chat.

Fin 1973, notre situation fut régularisée. Chez Maximilienne où nous étions hébergés, nous pûmes enfin avoir un nouveau compagnon félin... Nous recevions notre courrier sous de faux noms chez Gisèle, une habitante d'un autre quartier. Inci se rendait tous les jours chez elle en tram pour le récupérer.

Lors de l'une de ses visites, l'une des chatonnes de Gisèle se fit adopter par Inci. Elle fit le trajet dans sa poche et vint s'installer dans la maison de Maximilienne. Nous l'avons appelé Minouchka...

Quand nous avons loué un petit appartement à Anderlecht pour nous y installer et fonder Info-Türk, Minouchka était avec nous... Comme nous n'avions pas encore de permis de séjour et de travail, nous devons faire attention à nos entrées et sorties ainsi qu'aux gens qui nous rendaient visite.

Mais pouvions-nous compter sur Minouchka? A la moindre occasion, la petite coquine grimpait à l'arbre devant la fenêtre et donnait des concerts à tue-tête. Le quartier tout entier en fut exaspéré. Et ce n'est pas tout: elle attaquait le chien du voisin et provoquait des tas d'incidents. Certains soirs, elle rentrait couverte d'une délicieuse odeur de côtelettes. Sans doute s'était-elle régaler en s'infiltrant par une fenêtre de cuisine restée ouverte.

Pour se nourrir à petit prix, nous nous rendions le dimanche en bus au marché du Midi autour de la gare éponyme. La filoute se mettait à nos trousses en suivant le bus et quand elle était fatiguée, elle s'asseyait en tailleur au milieu de la chaussée, provoquant des embarras de circulation.

Sans compter qu'on se faisait un sang d'encre à la chercher dans les rues et les parcs jusqu'au milieu de la

nuit. Je la cherchais dans le noir, comme un amant fou, devant les jardins des villas qui entouraient le parc, en criant «Minouchka... Minouchka...». Les passants me prenaient pour un pauvre hère abandonné par sa compagne et me jetaient un regard de pitié. Et puis soudain, la petite cachottière sortait du jardin d'une villa et se mettait à me suivre.

C'était à peine croyable. Après bien des hésitations, nous avons fini par laisser à une association de protection des animaux le soin de lui trouver un nouveau propriétaire. Mais quand nous tentions de nous séparer d'elle, elle nous regardait droit dans les yeux avec une expression tellement intense, comme pour nous faire payer notre trahison que nous n'en fermions pas l'œil de la nuit. Le lendemain, nous retournions au refuge et la rachetions pour la ramener à la maison alors que nous l'avions laissé gratuitement.

Nous avons fini par confier Minouchka à Patrick, notre ami flamand qui possédait une maison avec un immense jardin. C'était l'endroit idéal pour qu'elle puisse jouir d'une vie sûre et agréable.

Deux ans plus tard, alors que nous emménagions à l'étage supérieur du bureau d'Info-Türk à Anderlecht et que nous travaillions jour et nuit à la préparation de notre publication, l'un de nos voisins débarqua chez nous énervé, puis il hurla «Si vous ne le prenez pas, je le tuerai». Nous l'avons accepté, impuissants, et l'avons baptisé Molécule. Quelques temps plus tard, un chat noir sauvage s'invita dans notre jardin et conquiert le cœur de Molécule. De cette heureuse union naquirent trois chatons tout noirs. Nous les avons baptisé Electron, Neutron et Proton.

Electron et Neutron trouvèrent immédiatement un propriétaire. Mais plus tard, lorsque le chat sauvage, père des chatons, mourut, Molécule éleva Proton pour en faire son compagnon. Elle donna naissance à cinq petits. Inci trouva des propriétaires pour chacun d'entre eux grâce à une intense campagne d'adoption.

En 1978, alors que nous amorcions notre retour en Turquie, nous mîmes Molécule et Proton à l'abri chez de nouveaux propriétaires. Après nos adieux, nous décidâmes de ne plus avoir de chat car une nouvelle vie nous attendait, pavée de troubles et d'incertitudes.

Vers la fin de l'année 1982, les parents d'Inci nous rendirent visite à Bruxelles. Un soir, en rentrant à la maison, nous découvrîmes une agréable surprise: une chatonne tigrée se pavanant dans l'appartement.

C'était l'époque où le traducteur Yigit Bener, alors exilé à Bruxelles et avec qui nous avons lutté ensemble au sein de l'Union pour la Démocratie, donnait des cours aux enfants du quartier turc de Saint-Josse. Il l'avait trouvée au bord d'un terrain de sport et avait annoncé à son entourage qu'il allait la porter le soir-même à des amis. En fait, c'est chez nous qu'il la déposa.

La chatonne était un implacable séductrice. Dès que nous nous installions dans le salon, elle ne renonçait à aucune canaillerie pour se faire câliner, grimpant sans cesse sur mes genoux et mes épaules.

Lors de la visite de l'ami de Yigit, nous lui remettons la petite féline, mais il la ramenait le lendemain: «Ce chat est très turbulent, je ne pourrai pas m'en occuper...» disait-il.

A cette époque, le représentant européen de la Confédération progressiste des syndicats ouvriers (DISK) Yücel Top, et son épouse Asuman vivaient dans une maison située dans notre rue. Comme nous savions qu'Asuman aime les chats, Inci leur confia la chatonne tigrée.

Quelques jours plus tard, ils la ramenèrent. Pourtant ils y étaient fort attachés. Sauf que la nuit, elle se glissait dans leur lit mais si ce n'était que cela. Elle déféquait sur leur oreiller.

Nous ne pouvions la jeter à la rue, alors nous l'avons gardée et l'avons appelée Cheetah... C'était un animal extrêmement propre. Sa protestation scatologique chez Yücel était sans doute due à sa décision initiale et sans appel d'emménager chez nous.

Elle était tellement turbulente qu'un jour, elle a frôlé la mort. Chaque soir, pendant que je travaillais sur la machine à écrire, elle grimpait sur la table et appuyait avec moi sur les touches du clavier. Un soir, elle disparut. Inquiet, je demandai à Inci qui préparait le dîner si elle l'avait vue. Cela faisait un moment qu'elle ne l'avait plus croisée.

Nous vivions dans un appartement au huitième étage. La porte du balcon arrière était ouverte. Je me penchai et je piquai le regard vers le bas. C'est alors que je vis son petit corps immobile sur le sol en pierre. Inci ne put regarder. Je descendis dans la précipitation et la posai sur une serviette. Elle n'était pas morte, mais elle était couverte de sang et elle gémissait. Nous l'emmenâmes en toute hâte chez le vétérinaire le plus proche.

«C'est un cas désespéré», conclut-il avec regret. «Le mieux est de mettre un terme à sa vie par injection pour qu'elle ne souffre pas».

«Non, non», protesta Inci, «Faites quelque chose pour la garder en vie.»

«Bon, alors, laissez-la passer la nuit ici et je lui ferai une injection de sédatif. Si elle survit à cette nuit, nous verrons ce qu'on peut faire demain.»

Le lendemain matin, nous retournâmes au chevet de Cheetah. Elle était éveillée. Mais certaines de ses dents et, plus grave encore, l'os de sa hanche étaient brisés.

Le vétérinaire l'opéra dans la foulée. Cheetah survécut.

En examinant le balcon, nous comprîmes la raison de la chute grâce aux marques de griffes visibles sur le rebord. Les pigeons se posaient souvent sur le balcon. Elle avait sans doute dû faire une fausse manœuvre pour en attraper un lorsqu'elle tomba huit étages plus bas.

Après cet incident, nous dûmes recouvrir le balcon de grillage pour lui éviter une nouvelle chute.

Cheetah subit une longue convalescence. Elle eut du mal à se nourrir et à s'hydrater. Mais elle finit par guérir et au moment de la saison des amours, elle nous condamna à ses concerts hystériques.

Nous demandâmes alors à des amis belges de lui trouver un mâle. Finalement, l'un d'entre eux nous prêta pour quelques jours le chat bien-aimé de son fils parti à l'armée.

Il fallut deux jours à Cheetah pour envoûter le chat mâle par ses numéros sexy. A peine eut-elle assouvi ses désirs sous les regards ébahis des visiteurs que le propriétaire du chat mâle nous téléphona en panique: «Mon fils est en permission. Quand il a constaté l'absence de son chat, il est devenu fou. Nous voulons notre chat.»

Nous tentâmes vainement de calmer la situation: «Mais madame, s'il vous plait, patientez encore un jour. La fécondation n'a peut-être pas encore eu lieu.»

«Je m'en fiche si votre chat est fécondé ou pas. En plus, mon fils a entendu dire que les Turcs mangent les chats... Il veut son chat vivant tout de suite», insista-t-elle.

Malgré les protestations de Cheetah, nous dûmes rendre le chat mâle. La fécondation eut finalement lieu. Cheetah fut comblée... Après quelques temps, elle donna naissance à cinq adorables petiots. Nous avons gardé un petit rouquin et avons distribué les quatre autres aux ailurophiles. L'hôte du premier est Palestinien, celui du second est Marocain, le troisième est Belge... Le chaton tigré Pershing fut adopté par la journaliste Zeynep Göğüş, qui était alors correspondante à Bruxelles.

Il ne nous restait plus qu'un petit poil-de-carotte que nous avons appelé Ivan. Nous l'avons gardé comme compagnon de Cheetah afin qu'elle n'ait plus à chercher un mâle à l'avenir.

Après la finalisation de notre expulsion de la citoyenneté turque, nous avons acheté une cabane dans la forêt à Heikant en région flamande. Nous allions le week-end pour combler notre besoin de renouer avec la terre...

Nous nous rendions à Heikant chaque week-end. Pendant deux jours par semaine, nous arrachions des arbres sauvages tels que des chênes, des charmes et des pins et nous plantions à leur place des arbres fruitiers. Nous avons transporté des tonnes de terre avec des

brouettes pour y planter toutes sortes de fleurs, des tomates, des haricots, des poivrons, des fèves et des aubergines. Nous cultivions des courgettes, des pois, des oignons, de l'ail et du raisin.

Chaque fois que nous y allions, Cheetah et Ivan nous accompagnaient... Ils voyageaient dans une grande cage que nous avions construite à l'arrière de la voiture. Leurs disputes étaient courantes mais ils se léchaient et s'accouplaient sous les regards fascinés des conducteurs qui se trouvaient derrière nous. Certains automobilistes étaient tellement distraits par nos deux chats qu'ils en perdaient parfois leur chemin. A Heikant, Ivan et Cheetah s'éloignaient souvent de la cabane pour se retrouver en pleine nature et au cœur de la forêt pour y partager leur joie de vivre avec des chats sauvages, des écureuils, des perdrix et des bécasses.

Ces deux magnifiques minous sont devenus nos compagnons pendant vingt ans de notre exil, jusqu'à ce qu'ils meurent l'un après l'autre d'une insuffisance rénale. Ivan est d'abord parti, et quelques mois plus tard, le jour du début de l'invasion de l'Irak, Cheetah nous a quittés. Ce jour-là, le 19 mars 2003, j'ai écrit quelque part ce qui suit:

*«Une fois encore, des jours de feu et de sang... Des milliers de personnes meurent pour rien ou pour du pétrole.*

*«Le cœur de tout le monde verse des larmes de sang.*

*«Le cœur de tout le monde saigne.*

*«Les images de personnes qui ont dû abandonner leur foyer et leur pays d'origine nous rappellent ce qui s'est passé il y a exactement 32 ans.*

*«Être arraché de votre maison, de votre mère et de votre père, de vos frères et vos sœurs, de tous vos proches et amis, du basilic dans le pot, de votre chat noir, des chats errants qui pullulent dans la décharge du coin, des platanes qui bordent la rue...*

*«En sachant que tu ne les reverras peut-être jamais,*

*regarder vers l'arrière avec douleur pour la dernière fois et disparaître...*

*«Sans savoir ni prédire ce que l'avenir te réserve...*

*«Sans t'imaginer qu'un jour tu serais trahi par certaines des personnes que tu as laissées comme amis...*

*«Des années d'exil et d'errance sans fin... Sans fin... Sans fin...*

*«Une fois de plus, des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers... Toujours sur les routes de l'exil et de l'éloignement...*

*«Des Arabes, des Kurdes, des Assyriens, des Chaldéens, des Turkmènes de Mésopotamie... Des millions qui vivaient en frères et sœurs jusqu'à hier...*

*«Enfants des plus grandes civilisations antiques...*

*«Ils sont sacrifiés aux dieux de la guerre au nom d'une 'civilisation' post-moderne.*

*«Les écrans de télévision crachent de la sauvagerie, de la haine et de l'injustice.*

*«Nos cœurs sont fatigués... Cette douleur est difficilement supportable...»*

Cheetah ne supportait probablement pas cette douleur non plus, alors il a rejoint la caravane des morts, sous nos yeux, il y a quelques heures.

Après Ivan, notre dernier ami véritable a quitté cette cruelle terre d'exil.

Cet être qui ne nous a jamais laissés seuls dans nos jours les plus difficiles et les plus douloureux, qui a sondé et questionné nos souffrances avec ses yeux, qui nous a réconfortés en effleurant notre joue de son museau humide et en ronronnant sur nos genoux, est décédé.

La race des chats... Sont-ils des extraterrestres, je ne sais pas.

On ignore s'ils sont le produit d'une métamorphose céleste.

D'où viennent-ils et comment sont-ils tombés parmi nous?

Peut-être qu'Ivan et Cheetah sont retournés d'où ils viennent, des confins inaccessibles de l'espace, à des milliards d'années-lumière.

Nous laissant un monde plein de sang et de tyrannie...

Après avoir perdu Ivan puis Cheetah, nous n'avons pas osé avoir un nouveau chat pour ne pas laisser des orphelins car nous vieillissons et nos problèmes de santé s'aggravent. Mais nous considérons qu'à côté de la lutte pour les droits humains, il est de notre devoir de contribuer davantage à la lutte pour les droits des animaux.

La version livre de mes présents écrits sera l'œuvre d'Inci, elle qui a lu les brouillons de tous les livres que j'ai écrits et édités en Turquie et en exil, ligne par ligne, avec une grande patience et avec la méticulosité d'un chat, elle qui en a corrigé le contenu et les fautes d'orthographe, elle qui en a porté toute la charge, de la composition à la mise en page et à la conception de la couverture, jusqu'à son tirage à l'imprimerie.

En préparant ce livre, j'ai fait part à Inci de mes sentiments dans un message publié sur les réseaux sociaux à l'occasion de son 83<sup>e</sup> anniversaire:

«Ma chère Inci, tu entres aujourd'hui dans la 83<sup>ème</sup> année de ta vie impétueuse à laquelle s'ajoute un accident de voiture suspect dans lequel nous avons failli mourir il y a environ un mois... Une vie de luttes que nous avons menée ensemble, fidèles à nos convictions, pendant 61 ans, dont 9 ans dans le pays où nous sommes nés et avons grandi et 52 ans en exil.

«Nous sommes tous deux conscients qu'en cet âge avancé, la chute des feuilles du calendrier s'accélère. Le nombre de nos parents, amis et camarades de lutte encore en vie diminue rapidement.

«La question qui nous a hantés tout au long de notre exil: pourrons-nous un jour revoir notre beau pays? Les résultats des élections de mai dernier ont déçu tous les défenseurs de la démocratie, de la liberté et de la paix et ont montré que cela ne sera pas possible avant longtemps. Nos âges avancés ne nous le permettront sans doute pas.

«Mais peut-on vraiment dire que nous ne sommes jamais retournés dans le pays de notre naissance, de notre enfance et de notre jeunesse?

«Lors des projections du documentaire “Apatride” d’Esra Yıldız à Boston, Paris et Cologne, à Ankara et Izmir en Turquie, nos photos étaient dans les villes de ta jeunesse et de la mienne.

«De plus, grâce aux réseaux sociaux, ne sommes-nous pas depuis belle lurette en Turquie, de jour comme de nuit, avec nos pensées et nos écrits?

«N’est-ce pas toi qui as dit “La patrie est l’endroit où l’on crée” dans ton allocution lors de la projection du film “Apatride” à Cologne?

«Je suis un témoin proche de ta créativité constante en exil comme en Turquie. En Belgique, la revue Info-Türk et les Ateliers du Soleil sont en grande partie le produit de ton travail dévoué et imaginatif.

«En 2024, nous célébrerons le 50e anniversaire des Ateliers du Soleil avec les administrateurs, les chevilles ouvrières et le public d’apprenants composé d’immigrés originaires des quatre coins du monde et avec qui nous partageons un même esprit de fraternité et de sororité universelles.

«Un an plus tard, en 2025, nous fêterons les 60 ans de notre mariage et notre lutte commune, qui a commencé avec le journal *Akşam* et la revue *Ant*.

«Ma chère Inci, aujourd’hui, je te félicite de tout cœur pour ton 83e anniversaire et je t’embrasse encore et encore avec mon amour infini.»

Oui, hélas, lors des dernières élections, on n’a guère pu se débarrasser du cauchemar qui hante notre pays.

De plus, le 20 août 2023, après que nous ayons signé la déclaration de solidarité avec le peuple du Karabakh sous blocus de l’Azerbaïdjan, nous avons été la cible d’une campagne virulente intitulée: «Qui sont les “intellectuels turcs” qui attaquent l’Azerbaïdjan?».

Bien que nous soyons déçus de la citoyenneté turque depuis 40 ans, les mêmes milieux ont une fois

encore appelé à nous exclure de la communauté nationale.

C'est dans ce contexte particulièrement tendu que nous avons subi un accident de voiture suspect...

Cette année, alors que je compte à rebours les jours qui me séparent de ma 88<sup>e</sup> année, Inci a entamé son ascension de la 84<sup>e</sup> étape...

Aussi longtemps que dureront nos vies et que notre santé le permettra, nous continuerons notre combat avec obstination.

---

[1] Mehmet Ali Aybar (1908-1995): athlète olympique dans sa jeunesse puis professeur de droit, il occupe le poste de président du Parti ouvrier de Turquie (TIP) de 1962 à 1969 et siège au Parlement en tant que député de 1965 à 1973. Il quitte le TIP en 1971 sur des désaccords concernant l'URSS puis il fonde en 1975 le Parti socialiste révolutionnaire qui sera interdit après le putsch de 1980. Il est par ailleurs le cousin germain du poète communiste Nâzim Hikmet.

[2] «Sept puissances» ou «Sept Etats» est une expression turque héritée de la guerre d'indépendance qui vit une alliance de sept pays occidentaux contre les nationalistes turcs dirigés par Mustafa Kemal.

[3] Cingöz se prononce Djinngueuze, se traduit littéralement par «œil de djinn» et signifie «rusé» ou «futé».

[4] Çiğdem se prononce Tchîdem

## Quelques pages de notre vie commune tourmentée en Turquie

Comme je l'ai mentionné dans l'introduction, des années après notre rencontre fortuite à Ankara alors que nous étions enfants, nous nous sommes croisés Inci et moi en tant que journalistes pour la première fois à Izmir au cours de l'été 1963. Mais notre lutte commune, qui a fleuri tant dans notre vie intime qu'à travers notre activité éditoriale de gauche, n'a en réalité débuté que le 30 janvier 1965, soit juste après notre mariage.

N'ayant pas le temps pour m'occuper des problèmes familiaux liés au mariage, je me suis à nouveau investi dans la mission consistant à faire d'*Akşam* un authentique journal de gauche. Pour cela, il fallait rendre ses rubriques plus cohérentes et harmoniser le style de l'écriture des papiers sur l'actualité qui soit digne d'un journal de gauche.

Après le déménagement d'Inci à Istanbul, ses fonctions au Bureau d'Ankara prirent fin. A l'époque où Oguz Akkan dirigeait le journal, elle avait refusé de passer à Istanbul et de prendre la direction des actualités.

Mais cette fois-ci, elle était bien obligée d'accepter sa mission.

En peu de temps, le travail commença à lui plaire. Elle passait en revue toutes les nouvelles intérieures et de l'étranger qui arrivaient, en corrigeait le turc et les

transmettait avec des titres provisoires à l'éditeur responsable ou au rédacteur de la une.

Quelque temps plus tard, elle assumait également la responsabilité des pages intérieures. Mon expérience me fit comprendre qu'il n'y avait qu'une seule manière de réaliser un travail de qualité: c'était de descendre soi-même à l'atelier de composition et de préparer la page en même temps que les techniciens, en inhalant toutes les odeurs du plomb mêlé à l'antimoine.

Ayant prouvé avec le plus grand succès ses capacités dans la préparation des pages intérieures du journal, elle endossa, peu de temps après, les fonctions de rédacteur de la une. La cohérence entre le fond et la forme donnait aux pages préparées par Inci un parfum de révolution.

Ma décision de recruter Çetin Altan à la rubrique humoristique du journal malgré l'opposition du propriétaire du journal Malik Yolaç constitue l'une des étapes majeures de l'ouverture à gauche du quotidien *Akşam*.

Un jour, Yaşar Kemal fit un passage à la rédaction. Il désirait voir publier dans *Akşam* son *Köroglu* avant qu'il ne soit imprimé sous forme de livre.

Au cours de notre conversation, nous évoquâmes la situation de Çetin Altan. Ses malentendus avec Abdi İpekçi avaient atteint le point de rupture, certains de ses articles, considérés comme non-conformes à la politique du journal, avaient été écartés de la publication.

Yaşar et Çetin habitaient Basıncıköy, à Küçükçekmece et se voyaient souvent.

- A mon avis, me dit Yaşar, la place de Çetin n'est plus à *Milliyet*, mais à *Akşam*. Tu as transformé ce journal en vrai quotidien de gauche. Ces temps-ci, Çetin vit une grande crise. Ce n'est qu'en écrivant dans *Akşam* qu'il pourra la surmonter. Mais intercéder en faveur de

quelqu'un ne l'engage à rien. Si tu le souhaites, je peux lui parler et lui dire de t'appeler.

- Parle-lui, lui répondis-je. Moi aussi, je souhaiterais

qu'il écrive pour *Akşam*. Mais je ne sais pas ce que le patron en dira. Il faut que je parle avec Malik Bey pour le convaincre.

Quand Malik Yolaç est arrivé à Istanbul, je lui ai expliqué mon désir de renforcer le comité de rédaction du journal et je lui ai fait quelques suggestions. Parmi les journalistes auxquels je pensais, il y avait Çetin Altan. Il me répondit :

- Pas Çetin. Cet homme écrivait auparavant pour *Akşam* mais dès qu'il a reçu une autre proposition, il nous a laissés en plant. En plus, je le connais du lycée Galatasaray. Il n'est pas fiable. Mais c'est à toi de choisir. N'oublie pas cependant ce que je t'ai dit sur Çetin. Au final, il pourrait te mettre dans une situation difficile.

La passion de Çetin pour l'écriture avait commencé dans les années 50, je me souviens de lui du temps où il était le correspondant à Ankara du journal *Sabah Postasi*. A l'époque, l'humoriste étoile de l'opposition et d'envergure planétaire, c'était Bedii Faik. Çetin nous envoyait ses articles mais il assurait aussi la couverture des pages internationales. A chaque conversation, il critiquait les blagues de Bedii Faik et répétait inlassablement qu'il écrirait un jour des histoires drôles dans un grand journal.

Malgré la désapprobation de Yolaç, j'ai inclus Çetin Altan dans l'équipe d'*Akşam* afin qu'il écrive deux chroniques par jour. Quand nous avons annoncé la collaboration de Çetin, il y eut un tollé général tant à l'intérieur que dehors.

Les blagues exquises de Çetin cadraient avec l'orientation générale du journal et lui donnaient un cachet encore plus engagé, encore plus à gauche. Malgré les désagréments que cela suscita en interne et les pressions des milieux d'affaires contre le patron du journal, il me fallut redoubler d'efforts pour permettre à Çetin d'écrire en toute liberté. Alors un soir, pour résorber les tensions entre Yolaç et Altan datant de leur ancienne collaboration et créer une ambiance plus harmonieuse dans la rédac-

tion, je les invitai à un dîner dans notre appartement situé dans la rue Ülker.

Avec Inci, nous avons préparé la table la plus belle possible et la conversation s'était engagée agréablement, grâce aux souvenirs colorés de Galatasaray, lorsque, tout à coup, un scandale inattendu éclata.

Çetin avait commencé à se plaindre des injures et des lettres de menaces dont il faisait sans cesse l'objet. Il était inquiet. Par instinct de survie, il s'était même muni d'un révolver et il le brandissait devant nous.

Pour apaiser sa propre frayeur, Yolaç tourna les choses en plaisanterie et dit:

- Voyons ! Si on a l'intention de te faire quelque chose, il y a un moyen plus facile. On place une bombe, à ton insu, sous ta voiture et, dès que tu mets le contact, tu n'existes plus.

Je ne sais pas pourquoi, ces paroles rendirent soudain Çetin complètement fou. Il se mit à faire pleuvoir sur Yolaç une avalanche d'invectives, le traitant de «bourgeois» à chaque phrase. Je changeai de sujet pour détendre l'atmosphère et déviai la conversation vers les thèmes politiques du jour et sur l'attitude du journal en réponse à ceux-ci. Mais Çetin ne se calmait pas le moins du monde. Ses vitupérations se faisaient toujours plus acerbes.

A bout de patience, Yolaç s'apprêta à lui répondre vertement quand, avant même la fin de sa phrase, Çetin fit un mouvement brusque, dégaina le révolver qu'il avait à la ceinture et commença à faire feu au hasard. Assis juste en face de lui, Yolaç se jeta à terre pour ne pas être touché. Moi, j'étais assis un peu plus loin mais Inci se trouvait à ses côtés...L'une des balles passa en sifflant et, rasant l'oreille d'Inci, alla se loger dans le mur, derrière elle.

Dans cet instant de folie, l'écrivain de gauche le plus renommé de Turquie avait failli commettre un meurtre. Qui plus est, la victime a failli être Inci Tugsavul, celle qui se démenait pour faire du journal *Akşam*, la voix quotidienne de la gauche !

Au milieu de ses tâches pour le journal *Akşam* qui ne lui laissait même pas le temps d'aller au théâtre ou au cinéma, Inci essayait malgré tout d'entretenir ses liens avec l'art à travers la lecture et l'écriture.

Dans la collection de Federico Garcia Lorca qu'elle avait rapportée d'Espagne, elle choisit la pièce de *Mariana Pineda* et la traduisait vers le turc jusque tard dans la nuit. *Mariana Pineda* fut l'une des œuvres les plus révolutionnaires de Lorca. En 1831, cette femme fut arrêtée pour avoir soutenu un soulèvement populaire et pour avoir brodé chez elle sur un drapeau la devise «Loi, Égalité, Liberté». Refusant malgré la répression de donner les noms de ses camarades, elle finit sur l'échafaud.

La pièce fut mise en scène le 5 avril 1966 par Tunç Yalman au Théâtre Fatih des Théâtres municipaux d'Istanbul.

A cette époque, dans les pages intérieures du journal, nous avons créé une rubrique musicale destinée aux jeunes. Inci s'occupait de la mise en page des articles et des dépêches apportés par les jeunes critiques musicaux.

Un jour, elle publia intégralement les paroles de la chanson romantique *Nathalie* que Gilbert Bécaud avait composée et enregistrée après un voyage à Moscou:

*La place Rouge était vide  
Devant moi marchait Nathalie  
Il avait un joli nom, mon guide  
Nathalie  
La place Rouge était blanche  
La neige faisait un tapis  
Et je suivais par ce froid, dimanche  
Nathalie  
Elle parlait en phrases sobres  
De la révolution d'octobre  
Je pensais déjà  
Qu'après le tombeau de Lénine  
On irait au café Pouchkine  
Boire un chocolat*

Il n'en fallut pas plus pour que Yolaç débarque dans le journal pour faire scandale:

«Mais quel désastre. Vous avez même été fourrer du communisme dans les page pop du journal. Que Dieu nous épargne d'une fin funeste !»

\*

Talat Aydemir, le leader du mouvement du 21 mai, qu'İnci avait interviewé à Ankara et dont elle connaissait bien la famille, a été exécuté avec le commandant Fethi Gürcan à Ankara en juin 1964. Lors de l'exécution des deux officiers, le général Cemal Tural, qui commandait à l'époque la loi martiale à Ankara, a chassé à l'aide de sa canne les journalistes présents sur les lieux.

Après que le chef d'état-major Cevdet Sunay ait pris sa retraite et soit devenu sénateur puis président, ce général fasciste fut hissé au poste de chef d'état-major.

La nomination de Tural à la tête de l'armée donna du poil de la bête aux anticommunistes. Une semaine plus tard, les grandes villes furent le théâtre de rassemblements contre la gauche.

A Istanbul, le journal *Akşam* était à l'évidence l'une des principales cibles de ces meetings. Le plus grand d'entre eux se déroula un dimanche. Je demandai à tous les membres du personnel d'être de service au journal ce jour-là, même s'ils étaient en congé. Nous avons barricadé la porte d'entrée principale et les fenêtres avec des bobines de papier. Mais heureusement, la manifestation s'est terminée sans incident.

Ensuite, il y eut les fameux commandements du vendredi du chef de l'état-major Cemal Tural. Dans cet édit distribué à toutes les unités de l'armée en tant que «décret capital» et qui sera plus tard compilé sous le nom de «Manuel de lutte contre le communisme», Tural déclare: «La religion est l'un des plus puissants facteurs d'unité de la société. Les communistes ne croient pas en Allah... Comme la religion est l'ennemi le plus implacable du communisme, ils essaient de la détruire de toutes leurs forces.»

Dans la même période, Metin, le fils de Talat Aydemir, prit contact avec nous. Il était accompagné du fiancé de sa sœur, le lieutenant Atila Altugan. Tous deux étaient engagés dans le *Mouvement du 21 mai*. Etudiant à l'Académie des forces aériennes, Metin avait été expulsé de l'école parce qu'il était le fils de Talat Aydemir.

«Les meurtriers de mon père ont été nommés pour diriger l'armée», a-t-il déclaré. Il y a tellement de mensonges, de bassesse et d'hypocrisie que nous pensons qu'il est temps que les mémoires de mon père soient publiées. Vous êtes les seuls en qui ma famille a confiance concernant la publication sans altération de ses mémoires.»

Metin a ensuite apporté les notes écrites de son père, composées de plusieurs cahiers, ainsi que les enregistrements qu'il a réalisés de sa propre voix sur bande audio. J'ai rapidement jeté un œil aux notes d'Aydemir. Ces documents emplis d'aigreur étaient tout simplement saisissants.

«Je publierai ces mémoires», dis-je avant d'ajouter : «mais ils sont trop longs et contiennent trop de détails pour un feuilleton de journal. Si vous me le permettez, je résumerai ces mémoires de façon à les rendre publiables mais sans toucher à leur essence ni aux opinions qu'elles contiennent. Ensuite, si vous le souhaitez, vous pourrez faire publier l'intégralité des ces Mémoires sous forme de livre par une maison d'édition.»

Metin Aydemir maintint son choix : «Nous vous faisons confiance. Nous vous confions ces mémoires», a-t-il conclu.

La préparation à la publication de ces mémoires écrites et orales n'a pu être possible qu'avec la contribution d'Inci qui avait suivi de près les événements du 22 février 1962 et du 21 mai 1963.

Je n'avais jamais rencontré Aydemir. Mais Inci le connaissait bien. Il se sont rencontrés fréquemment du temps où elle avait été correspondante des journaux *Hür Vatan* et *Kim*. Même si elle ne partageait pas ses idées,

elle avait très bien vu les machinations d'Ismet Pacha envers lui le 22 février 1962 et le 21 mai 1963. J'avais plusieurs fois entendu de la bouche d'Inci le drame humain vécu par Aydemir.

De plus, à cette époque, Inci et moi étions excédés par les problèmes internes du journal, les interventions incessantes des patrons et les caprices des éditorialistes vedettes.

J'ai annoncé à Malik Yolaç que je publierais les mémoires de Talat Aydemir, mais comme cela prendrait trop de temps de lire et de résumer de nombreux textes manuscrits, d'écouter des dizaines de cassettes et de les écrire en prenant des notes sténographiques, je demandai qu'Inci et moi puissions travailler à domicile pendant environ un mois. Ils acceptèrent malgré certaines hésitations.

Jusqu'alors, c'est Inci qui préparait la une du journal selon sa ligne de gauche. Mais comme elle devait travailler avec moi à la rédaction des mémoires, j'ai confié la responsabilité de la manchette à Cengiz Tuncer, le directeur de l'information, qui, je le pensais, pourrait continuer sur la même ligne éditoriale.

Dès le lendemain, nous avons commencé à transcrire les mémoires dans notre appartement de la rue Ülker. Le soir venu, j'ai reçu un appel de Cengiz : «Vous m'avez confié la une du journal mais M. Yolaç vient d'arriver avec Turgut Dinsel et m'a dit que c'est Turgut qui la concevrait, pas moi.»

Turgut était techniquement un bon contributeur de page sportive, mais il n'avait rien à voir avec la politique ni avec la ligne de gauche que nous suivions. Apparemment, dès le premier jour de mon absence, Malik Yolaç avait lancé un putsch contre la ligne du journal. Il avait purgé Çetin Altan pour débarrasser *Akşam* de ce qu'il appelait «son empreinte communiste».

Le lendemain matin, je suis retourné au journal et j'ai convoqué une réunion avec tous les rédacteurs et chefs de service. Après avoir expliqué les mois de

pressions exercées par Yolaç, j'ai demandé une position commune contre le changement de ligne du journal et l'éviction de Çetin.

Tous les collègues étaient soudés. Dans notre déclaration commune, nous avons exprimé notre solidarité avec Çetin Altan et les journalistes ciblés par la direction et notre détermination à résister contre toute intrigue et toute tentative de détournement de la ligne éditoriale d'*Akşam*. Les bureaux d'Ankara et d'Izmir ont également apporté leur soutien à notre résistance.

J'ai ensuite demandé à Çetin et İlhami de revenir immédiatement à Istanbul pour que nous puissions évaluer ensemble l'évolution de la situation. Il a été convenu qu'ils n'écriraient aucun article tant que le patron poursuivrait son attitude inquisitrice.

Les lecteurs envoyaient constamment des messages de protestation aux propriétaires du journal, les informant qu'ils n'achèteraient plus *Akşam*.

Nur, neveu de Yolaç, voulait me rencontrer pour trouver une solution au problème.

Quand nous nous sommes rencontrés dans mon bureau au journal, elle me dit :

- Dogan, mon oncle est tellement secoué par cet incident qu'il pense même au suicide. Nous devons trouver une solution.

Je lui ai dit qu'en tant que propriétaire officiel du journal, elle devrait mettre un terme aux ingérences de Yolaç et transférer la propriété du journal à une entreprise dans laquelle les employés et les lecteurs seraient partenaires car cela permettrait d'harmoniser la ligne éditoriale d'*Akşam*.

- C'est très difficile, mais laisse-moi parler à mon oncle, répondit-elle.

Alors que nous attendions le résultat de son entretien, les rédacteurs du journal *Yön* sont soudainement entrés dans la partie. Hamdi Avcıoğlu, le frère de Dogan Avcıoğlu, travaillait avant moi comme secrétaire de nuit à *Akşam* et il connaissait bien Malik Yolaç.

S'invitant dans mon bureau, il a commencé à arguer que cet incident était contraire aux intérêts généraux de la gauche, que Yolaç pourrait fermer le journal et que nous devions faire quelques concessions pour garantir le maintien de Çetin dans la rédaction d'*Akşam*.

A l'évidence, la tactique empruntée par Yolaç consistait à briser la résistance collective des salariés par la menace d'une «fermeture du journal» et à démanteler le front d'opposition afin de s'emparer de la direction du journal.

Quand soudain, İlhan Selçuk nous joignit par téléphone :

- Dogan, s'il te plaît, soyez indulgents. Si *Akşam* met la clé sous le paillason et si Çetin ne peut plus écrire, je me retrouverai seul en tant qu'humoriste de gauche. Après Çetin, ce sera mon tour, ils me chasseront du journal *Cumhuriyet* (République), se lamentait-il.

Çetin et İlhami, que j'attendais d'Ankara, sont venus à Istanbul, mais ils se sont rendus à la direction administrative du journal *Yön* plutôt qu'à *Akşam*. İlhami a appelé pour dire :

- C'est le foutoir à *Akşam*, on ne pourra pas discuter de problèmes tranquillement. On ferait mieux de se retrouver dans les locaux de *Yön*.

Quand je suis arrivé à *Yön*, İlhami était à la porte:

- Nous avons signé pour la résistance, mais vous en avez fait toute une histoire. Il a parlé à Monsieur Yolaç. Celui-ci aurait dit que Çetin ne serait pas suspendu de son poste, qu'il voulait juste réduire le dosage gauchiste du journal et confier les unes à quelqu'un de son choix qui serait susceptible de rassurer les sponsors publicitaires.

- Alors, qu'en dis-tu?

- Je le jure, Dogan, il vaudrait mieux que cette crise soit résolue le plus rapidement possible. J'étais également dans une situation difficile. Je me suis récemment endetté pour acheter un réfrigérateur. A mon avis, il faudrait accepter les exigences de Malik Bey. Si nous le faisons, il ne se mêlera pas des écrits de Çetin.

Quand je suis entré, Çetin jouait le même air. Il faisait comme si ce qui se passait n'avait rien à voir avec lui, comme s'il ne savait pas que nous étions entrés en résistance pour le protéger:

- Pas la peine de faire une tempête dans un verre d'eau, dit-il. Ici, nous continuons à écrire du bon et du mauvais. Laissez Malik faire ce qu'il veut de son propre journal.

Cela ne servait à rien de discuter, visiblement la manœuvre de Yolaç avait réussi.

- Je ne sais ni comment interpréter l'attitude d'Ihami ni la tienne. J'ai embarqué tous mes amis dans cette résistance pour défendre votre liberté d'expression. Comment puis-je expliquer ce que vous leur avez dit?

Cette fois, Çetin est allé encore plus loin:

- D'accord, mais y a-t-il d'autres de gauche que moi à *Akşam*?

- Maintenant, je comprends mieux ce que Yolaç a voulu dire à ton sujet lorsqu'on t'a embauché à *Akşam*. Merci... Oui, Çetin, à part toi, il n'y a pas personne d'autre à *Akşam* et même en Turquie qui est de gauche. J'ai quitté la réunion en colère en disant: «Continue ton gauchisme avec Malik Yolaç.»

Quand je suis rentré chez moi, Inci était extrêmement en colère. Çetin venait de l'appeler et tentait de le provoquer:

- Ecoute Inci, dis à Dogan d'arrêter de s'obstiner. Être à la tête d'un quotidien aussi prestigieux n'est pas donné à tout le monde. Vous êtes invités au théâtre et aux concerts. Cela vaut-il la peine de sacrifier ses faveurs?

Inci répondit sèchement à Çetin «Si Dogan se soumet à ce chantage, je divorce sur-le-champ» puis lui racrocha au nez.

Nous avons rendez-vous chez nous à 21h avec des amis en lutte. Cengiz Tuncer est arrivé en premier:

«On va arrêter ici», a-t-il dit. Çetin et Ihami ont déjà conclu un accord avec Malik Yolaç. Leurs articles seront publiés dans le journal demain. D'ailleurs Han-

dan a fait du porte-à-porte à Beyoglu pour annoncer que la résistance a été brisée et que Çetin et Ilhami sont retournés au journal.»

Handan était l'épouse d'Ilhan Selçuk. L'opération que son mari avait planifiée avec les rédacteurs du journal *Yön* avait réussi.

Puisque les deux écrivains les plus célèbres du journal pouvaient à nouveau écrire, il n'y avait plus besoin de ceux qui ont fait d'*Akşam* un journal de gauche, qui ont permis à Çetin d'écrire ses articles après sa séparation avec le journal *Milliyet* et même plus tard de devenir membre de parlement.

Dans un premier temps, le patron Nur Okten a annoncé qu'il avait mis fin aux contrats du directeur de l'information Cengiz Tuncer, du responsable des pages internationales Hüseyin Baş et de la rédactrice de la première page Inci Tugsavul.

Le principal patron, Yolaç, a eu un entretien privé avec moi parce qu'il ne voulait pas que je mette fin à mes relations avec le journal avant de préparer la publication des mémoires de Talat Aydemir, qui, selon lui, apporteraient un large tirage à *Akşam*:

- Écoute Dogan, je te l'ai déjà dit combien de fois. Je t'ai dit de ne pas trop faire confiance à ce Çetin. Tu as eu beau prendre soin de lui, tu as fini par devenir sa victime. Je reprends désormais la direction générale du journal et je ne la laisserai désormais à personne. Peu importe ce qu'écrivent Çetin et Ilhami, je sauverai la situation avec la première page.

Il me fit immédiatement une nouvelle suggestion:

- Je ne nie pas ta contribution à l'essor du journal. Même si tu ne restes pas rédacteur en chef, j'aimerais que nous poursuivions notre collaboration. Après en avoir terminé les mémoires de Talat Aydemir, publions ensemble un magazine d'information hebdomadaire. Tu pourras faire ce que tu voudras dans cette revue, je n'interviendrai pas. Si ça ne va pas, reste au moins conseiller en édition...

- Monsieur Malik, si vous faites cette suggestion pour vous assurer que je vais terminer les mémoires d'Aydemir, ne vous fatiguez pas. Même sans avoir de titre au sein de la rédaction, je terminerai ces mémoires et je les livrerai à temps. Telle est ma promesse envers la famille Aydemir. Après cela, je me tracerai une nouvelle route. Je n'ai que 30 ans. À mon âge, j'ai déjà connu de nombreuses luttes, j'ai été souvent trahi, mais il me reste encore de nombreuses années devant moi et de nombreux chemins à choisir. Je vous laisse en tête à tête avec Çetin...

C'est sur ces mots qu'Inci et moi avons quitté *Akşam*.

\*

En plus d'être un journaliste à succès, Inci possédait une connaissance approfondie de la musique classique occidentale et de la musique folklorique. Durant ses années d'études, elle avait acquis une grande maîtrise de la guitare classique et dans les magazines internationaux de guitare, elle était présentée comme l'une des futures virtuoses. Cependant, elle n'a pas pu continuer sa pratique de la guitare car elle a dû lutter pour sa survie dès son plus jeune âge.

Le rédacteur en chef qui me précéda, Oguz Akkan, avait fondé une sorte de filiale du journal dénommé le *Club de la librairie Akşam*. Plus tard, lorsqu'il fonda les éditions Cem en son propre nom, Bilgin Peremeci reprit la direction du club. Il publia mon livre sur le fascisme que j'avais écrit avant de quitter *Akşam*. En effet, j'observais jour après jour la montée du mouvement fasciste en Turquie et j'étais conscient du danger croissant.

Comme désormais j'avais plus de temps, il insistait pour que j'écrive un livre sur le capitalisme. Il souhaitait également qu'Inci consacre un livre aux sources de la musique classique occidentale.

Nous nous sommes enfermés à la maison durant les chaudes journées d'été pour écrire ces livres. En fait, c'est tout l'été et l'automne de l'année 1966 que nous

avons consacrés à ces œuvres. On ne pouvait espérer tirer un revenu conséquent de ces livres. Quant à l'indemnité de départ totale de 50 000 livres que nous devions percevoir du journal *Akşam*, elle nous a été versée en plusieurs tranches. Et comme nous considérions que cette compensation devait servir de premier investissement pour une nouvelle entreprise, nous avons pris grand soin d'être parcimonieux dans nos dépenses quotidiennes.

*Le Guide de musique classique* d'Inci a été publié fin 1966. La publication de mon deuxième livre n'a été possible que l'année suivante.

Durant ces derniers mois éprouvants de 1966, nous étions tellement accablés par le travail de jour comme de nuit et par les problèmes financiers que nous avons décidé de prendre un ferry un dimanche et d'oublier nos soucis pendant quelques heures sur la plus grande des Îles des Princes. Nous avons commandé une bière et une portion de triangles aux épinards<sup>[5]</sup> dans un café en plein air. Les pâtisseries étaient tellement délicieuses que nous avons voulu en commander une deuxième portion. Ce fut douloureux mais nous dû y avoir renoncé car il nous fallait être économe. Alors nous avons fait un grand tour de l'île, puis nous sommes rentrés et nous sommes aussitôt remis au travail.

Oguz n'avait pas l'intention de créer un nouveau périodique, il voulait réussir dans l'édition de livres. En 1966, l'écrivain israélien Samuel Agnon a remporté le prix Nobel de littérature. Oguz a immédiatement traduit le livre pour le publier dans la série Nobel. Comme il n'aimait pas beaucoup la traduction, il a demandé à Inci de l'analyser selon la version espagnole. Elle a dû y consacrer du temps malgré ses autres travaux de traduction.

Après avoir terminé *Le capitalisme* et *Le Guide de la musique*, nous avons commencé à traduire le livre *Ecoute Yankee* de Wright Mills sur la révolution cubaine, histoire d'éviter de perdre notre temps.

Un matin, alors que nous étions occupés avec la traduction, nous avons reçu un appel téléphonique de Yaşar Kemal. Il revenait de Malatya où s'est tenu le deuxième Grand Congrès du Parti ouvrier de Turquie, fin novembre 1966. De nombreux événements regrettables ont eu lieu lors de ce rassemblement, notamment l'opération menée par Behice Boran et Nihat Sargın visant à purger les membres du parti qui sympathisaient avec Mihri Belli et Hikmet Kıvılcımlı, entraînant le parti dans une nouvelle crise.

Yaşar Kemal, qui soutenait Aybar, était désormais l'un des principaux dirigeants du parti en tant que membre du Conseil exécutif central.

- Tu as peut-être entendu parler de ce qui se passe à Malatya. J'ai aussi discuté avec Aybar, ça ne peut plus continuer ainsi, a-t-il déclaré. Nous devons réorganiser le parti. La nécessité de publier un hebdomadaire indépendant appuyant le parti et qui soit à l'abri de l'influence des cliques semble inévitable. J'aimerais en parler avec toi.

De retour à la maison, j'ai expliqué en détail la suggestion de Yaşar à İnci. Je savais que lorsque nous nous lancerions dans cette aventure, techniquement, tout le poids retomberait sur ses épaules.

- Peux-tu relever le défi?

- Je m'en fiche, mais s'il y a des problèmes politiques à l'avenir, c'est à vous et à Naci de décider... Vous avez déjà vécu quelque chose ensemble, vous avez été exclus du parti ensemble.

Puis elle ajouta en riant:

- Vous êtes immunisés.

Le lendemain, nous nous sommes à nouveau réunis avec Yaşar et Naci. Après avoir discuté des détails, nous avons convenu que le nouveau magazine serait publié à temps pour le Nouvel An 1967. Il n'y avait pas d'accord écrit entre nous, nous bâtirions tout sur une confiance mutuelle. En plus de la direction générale de la revue, j'assumerais également le poste de propriétaire et d'éditeur responsable.

Je n'oublierai jamais ce moment où Inci et moi sommes descendus à l'atelier de composition après un travail d'édition et de mise en page réglé en deux coups de cuiller à pot. Il y avait un malaise visible dans la salle parce que Halil Lütüfö avait accepté d'imprimer une revue de gauche.

Cependant, lorsqu'ils se sont retrouvés face aux créateurs de la revue, leur attitude a immédiatement changé. Les ouvriers découvrirent que ces gens de gauche n'étaient pas différents des autres. Leur inquiétude se dissipa complètement lorsque dans l'imprimerie, Inci se mit à aider les opérateurs de composition et à apporter des solutions immédiates aux problèmes techniques rencontrés.

Dès la sortie de ses premiers numéros, *Ant* est devenu la cible des écrivains ultranationalistes et islamistes. Par exemple, dans le journal *Son Havadis* du 15 janvier 1967, Tekin Erer écrit ceci: «*Le nom du nouvel organe rouge s'appelle Ant. Si le mot And signifie 'Serment', je ne sais vraiment pas ce que veut dire 'Ant' et dans quel sens ce terme est utilisé. Puisque leur but est de s'incliner devant les pays que nous combattons depuis des siècles et contre lesquels chaque famille a donné des martyrs, et comme ils ont renoncé à la dignité et à l'honneur, les initiales de ce mot doivent sans doute vouloir dire 'Ancêtres, Noblesse d'âme, je vous Trahis'.*»

Notre nouvelle publication coïncidait, me semble-t-il, avec la sortie de *Bugün* (Aujourd'hui), un journal qui allait plus tard attaquer violemment *Ant* et même exciter les religieux contre nous. Dans la rotative Tan, *Gündem* était imprimé tous les jours, tandis que *Ant* sortait des presses une fois par semaine après ce quotidien.

Un jour où nous entrions dans la salle des machines pour lancer l'impression de *Ant*, nous fûmes confrontés à une odeur d'huile de rose<sup>[6]</sup> si intense qu'elle nous donna le tournis. Ce parfum consommé ad nauseam par les bigots avait été mélangé à l'encre de la rotative pour en gorger les pages du journal *Bugün*.

Quand est venu notre tour, les pages de notre revue en furent imprégnées. Alors, nous en avons retardé l'impression pour nettoyer préalablement le réservoir d'encre de la rotative. Mais quoique nous fassions, l'huile parfumée était toujours perceptible dans les pages de notre hebdomadaire. Finalement, comme la distribution dans les points de vente se faisait deux jours plus tard, les lecteurs n'ont pas remarqué l'odeur.

L'imprimeur de notre revue *Ant*, c'était Maître Mithat, un homme de foi honnête et compétent. Pourtant, sa piété ne l'empêchait pas de dire de l'équipe du quotidien *Bugün*: «Ces gens sont des escrocs. Ils n'ont rien à voir avec l'islam».

Lorsque l'heure d'impression de *Ant* coïncidait avec l'appel à la prière, l'extraction des matrices, la coulée des moules et le fraisage n'étaient pas une mince affaire. Autour de l'imprimerie Tan se trouvaient de nombreuses mosquées de tailles diverses d'où résonnaient des appels à la prière qui nous plongeaient dans un long entrelacs de sonorités asynchrones. Le temps de l'adhan, Maître Mithat arrêtait le travail.

Cette situation exaspérait Inci. Elle qui supervisait la composition se chargeait aussi de la machine rotative. En plus de la matrice et de la coulée à partir des moulages, elle apprit également à fixer les fonds des moules sur la machine. afin d'obtenir une impression nette.

Les jours d'impression, ceux qui recherchaient Inci pouvaient la trouver occupée en divers de la rotative une clé anglaise à la main, à la manière de Charlie Chaplin dans *Les Temps Modernes*.

Un jour, Maître Mithat tomba gravement malade. Il n'avait pas la force de terminer l'impression. La publication de la revue risquait d'être retardée. Il y eut ce moment inoubliable où l'on vit Inci soudainement réquisitionner la salle des machines, tirer les matrices, couler les moules et effectuer les réglages nécessaires des rouleaux, puis démarrer la rotative sous les yeux écarquillés de tous...

La revue *Ant* a été exclusivement financée avec l'indemnité de départ qu'Inci et moi avons reçue en quittant le journal *Akşam*. Fethi Naci, l'un des fondateurs d'*Ant*, avait déjà du mal à maintenir à flot sa nouvelle maison d'édition. Lors de la création de la revue, Yaşar Kemal a déclaré qu'au besoin, il fournirait un financement en droits d'auteur provenant de l'étranger.

Mais lorsque les versements périodiques de nos indemnités se sont épuisés, Inci et moi avons commencé à nous endetter pour couvrir les dépenses d'impression et de papier.

Pourtant, Yaşar Kemal, alors membre du comité exécutif du Parti ouvrier de Turquie (TIP), avait déclaré qu'en cas de nécessité, le parti soutiendrait *Ant* par une campagne d'abonnement parmi ses membres.

J'ai alors décidé de discuter de la situation d'*Ant* directement avec Aybar, leader du parti, lors de son arrivée à Istanbul. Notre rencontre se déroula dans le siège provincial du TIP. Je lui ai demandé s'ils pouvaient lancer une campagne d'abonnement pour assurer la pérennité de la revue. «Je n'étais pas au courant des problèmes rencontrés par *Ant*. Bien sûr, nous souhaitons également qu'une publication comme *Ant* puisse exister. Nous sommes extrêmement heureux et reconnaissants du combat de votre revue et du soutien qu'elle a apporté au parti. Mais je ne peux rien dire à propos du soutien financier parce que le comité exécutif central a décidé de lancer un organe officiel du parti sous le nom d'*Infos TIP*. Nous ne pouvons demander un soutien financier de la part de nos membres que pour ce bulletin d'information», a-t-il déclaré. Et d'ajouter: «Je suis désolé, mais un agneau ne peut pas donner deux toisons!»

Là-dessus, j'ai appelé Yaşar Kemal, qui avait promis de contribuer en droits d'auteur en provenance de l'étranger, pour lui dire que nous devons prendre une décision concernant l'avenir d'*Ant*.

Yaşar est venu me retrouver en compagnie de Tilda. Après lui avoir rapporté les propos d'Aybar, je lui ai fait

savoir que nous devrions mettre fin à la revue le plus tôt possible, à moins qu'une nouvelle source de financement ne soit trouvée.

Yaşar ne dit mot et plongea dans ses pensées en s'écrasant la joue avec son poing comme il le faisait dans chaque situation critique. Tilda rompit soudain le silence:

- Les garçons, pourquoi ne publions-nous pas des livres pour financer la revue?

- Eh bien, il faut du capital pour publier un livre. Nous ne pouvons même pas couvrir les frais de notre hebdomadaire.

Cette fois, Yaşar est intervenu.

- Mon nom est un capital suffisant pour la publication d'un livre. Si cela vous va, nous pouvons annoncer que désormais, *Ant* publiera les nouvelles éditions de mes livres épuisés et mes nouveaux romans. On n'a pas besoin d'injecter de l'argent: les frais de papier et d'impression seront couverts par l'argent provenant de la première diffusion des livres.

- Et Ramazan? Qu'arrivera-t-il à sa maison d'édition Ararat?

- J'ai effacé Ramazan de mon carnet d'adresses... Il a posé son cul à la Sublime Porte (le quartier de la presse) grâce à moi et il est le premier à m'avoir empalé. Je ferai publier mes livres par une autre maison d'édition. Si nous pouvons nous entendre, pourquoi ne serait-ce pas *Ant*?

Tilda était très enthousiaste. Après plusieurs mois d'allers-retours entre la maison d'édition Ararat et la revue *Ant*, elle s'était habituée à l'édition. Inci et elle sont devenues de très bonnes amies. Le travail graphique et de mise en page d'Inci lui plaisait beaucoup.

- Nous pouvons très bien gérer ce travail avec Inci. En plus des traductions, je peux m'occuper des relations commerciales et financières de la maison d'édition tandis qu'Inci prépare les livres pour la publication et réalise leurs couvertures. Êtes-vous partants?

C'était notre dernière chance de garder *Ant* en vie. «Nous le sommes.» fut notre réponse.

Nous avons établi un partenariat avec Tilda et loué un deuxième bureau pour les éditions *Ant* où Tilda travaillerait, dans les mêmes locaux que ceux de la rédaction d'*Ant*. Peu de temps après, Tilda et Yaşar ont loué un appartement dans la rue Bol Ahenk près de notre appartement situé sur le raidillon de Kazanci, et y ont emménagé afin que notre collaboration dans l'édition de livres soit plus productive. Nous procédions à la sélection des livres à publier avec Yaşar et Tilda.

A cette époque, le mouvement anti-impérialiste gagnait en force partout dans le monde, les unes après les autres, les guerres de libération nationale et les révolutions sociales portaient des coups durs au colonialisme et à l'hégémonie yankee.

Nous avons convenu que la présentation de ces luttes au peuple turc dans les livres *Ant* constituerait l'un des deux axes principaux de notre politique éditoriale comme pour la revue *Ant*. L'autre ligne directrice serait la publication de livres qui refléteraient la réalité de la Turquie.

Bien entendu, comme pour la revue *Ant*, tout la corvée reposerait sur Inci, de la couverture à la mise en page et de la composition à l'impression.

\*

16 février 1969... Inci avait contracté une jaunisse qui devenait de plus en plus virulente. Elle se sentait mal et vomissait constamment. Pour trouver les médicaments prescrits par le médecin, je suis sorti chercher une pharmacie de garde autour de la place Taksim. J'étais bien sûr pressé de ramener les médicaments à la maison, mais je voulais aussi faire vite pour assister ensuite au meeting contre l'arrivée de la 6e Flotte américaine à Istanbul qui se devait se produire sur le square. A peine ai-je entamé la descente de Kazanci que j'entendis les slogans scandés par le cortège venu de Gümüşsuyu et se dirigeant vers l'étape finale.

Je me suis mis à attendre l'entrée du cortège sur la place Taksim tout en me disant: «Inci peut patienter encore un peu». Le square était déjà plein de gens venus de toutes les directions. La police anti-émeute, que nous appelions les «Fruko» à cause de la forme de leur casque qui ressemblait à la capsule d'une bouteille de Soda de la même marque, s'était déployée autour de la place Taksim pour éviter tout incident.

Médicaments à la main, j'ai couru rejoindre le cortège qui déboulait sur la place Taksim lorsque des assaillants armés se trouvant sur la Promenade de Gezi ont profité du passage ouvert par la police anti-émeute pour agresser les manifestants aux cris d'«Allahu Akbar», «La ilaha illallah» (il n'y a d'autre dieu qu'Allah) et «Mort aux communistes». Il était impossible pour des manifestants non armés de résister face à une telle embuscade. Alors les gens ont tenté de sauver leur vie en se jetant dans les rues adjacentes.

Je me suis mis à courir avec un groupe de manifestants en direction du raidillon de Kazanci. Une meute déchaînée nous pourchassait en hurlant. Lorsque nous avons atteint la pente, certains cherchèrent à se réfugier dans un magasin de fleurs appelé *Ikebana* se trouvant sur notre droite. Or, s'y abriter signifiait la mort. Les émeutiers n'auraient eu aucun mal à les y piéger et à les tuer. Comme je connaissais bien les lieux, je me suis mis à crier: «Surtout pas ! Courez vers le bas, vers le bas!» et j'ai commencé à dévaler la pente. Lorsque nous avons atteint le carrefour de la rue Ülker, un peu plus bas, nous avons réalisé que personne ne nous poursuivait. La meute avait certainement trouvé plus utile de rebrousser chemin pour attaquer les manifestants qui n'avaient pas quitté la place Taksim.

Un jeune homme qui avait réussi à échapper aux assaillants gisait par terre à côté de moi. Il était grièvement blessé et il gémissait. J'ai appelé un taxi qui se trouvait là par hasard, j'y ai fait monter le blessé et j'ai dit au chauffeur: «Vers les urgences».

Je pense que nous étions les premiers à arriver à l'hôpital. Le blessé a été immédiatement pris en charge. J'ai repris le même véhicule pour retourner au raidillon de Kazanci où se trouvaient d'autres blessés. En les emmenant aux urgences, j'ai remarqué que d'autres blessés étaient transportés par une noria de voitures et d'ambulances.

Alors que je faisais le tour des civières pour constater la présence ou non d'une connaissance, je suis tombé sur le corps de l'une des deux victimes de l'attaque. Il avait été éventré. Ses intestins étaient à vif.

Je me suis mis à interroger les survivants de l'attaque et là, je me suis soudain rappelé qu'Inci était mal en point et qu'elle m'attendait. Je l'ai appelée de l'hôpital pour l'alerter de la situation et la prévenir que j'arrivais. Elle poussa un grand soupir de soulagement puis elle dit: «Je croyais que tu étais mort. Je reçois des appels en permanence depuis une heure. On me dit qu'il y a un bain de sang...»

\*

Les mois de septembre et octobre 1969 ont été un tournant important pour notre travail éditorial. Notre relation avec Yaşar Kemal, avec qui nous avons fondé la revue *Ant* prit fin. Ensuite, c'est avec son épouse Tilda Kemal, avec qui nous avons fondé les éditions *Ant*, que nos chemins se séparèrent. Pour autant, notre amitié avec Tilda et Yaşar a toujours été chaleureuse, à l'exception d'une tension passagère lors de la guerre israélo-arabe de 1967. À l'époque où j'étais condamné pour mes articles parus dans *Ant*, Tilda nous invitait, Inci et moi, chez elle et nous préparait un cordon bleu. Pour nous divertir, Yaşar entonnait des ballades de «prisonnier» avec sa belle voix et dansait le «lorkê»<sup>[7]</sup> avec une agilité inattendue compte tenu de sa corpulence.

Cependant, après les congrès du Parti ouvrier de Turquie (TIP), Yaşar Kemal qui était membre du comité exécutif du parti, a été troublé par les critiques que j'ai adressées à la direction du parti dans notre revue *Ant*.

Notre relation se rompit quelques mois plus tard, lors de la sélection des candidats du parti pour les élections du 12 octobre 1969.

Notre rupture avec Yaşar nous a véritablement secoués, Inci et moi, sur le plan humain et émotionnel. C'était une personne que nous aimions et respections beaucoup. C'est encore le cas aujourd'hui...

Après le départ de deux des trois fondateurs de la revue pour des raisons différentes, tout le fardeau est retombé sur mes épaules et sur celles d'Inci. Avec l'annonce en une dans *Ant* de la défaite électorale du parti et la présence d'articles tenant les dirigeants du parti pour responsables de ce revers, notre séparation fut définitive. Tilda a saisi son avocat et annoncé la rupture de son partenariat avec les éditions *Ant*. Elle a également exigé ses parts dans la maison d'édition et la livraison immédiate de la moitié des livres *Ant* stockés dans l'entrepôt.

Durant cette période éprouvante, notre distributeur à Istanbul Nurer Ugurlu et notre distributeur à Ankara Aydın Sami ont fait preuve d'une amitié et d'une solidarité remarquable à notre égard. Convaincus que les publications d'*Ant* répondaient à un réel besoin en Turquie même sans les livres de Yaşar, ils nous ont encouragés à continuer notre activité éditoriale avec un rythme encore plus intense afin de faire connaître au plus grand nombre la réalité de la Turquie et les pratiques révolutionnaires des autres pays.

A noter que si nous avons tenu le coup, c'est aussi grâce à un soutien décisif de la part des rédacteurs et écrivains d'*Ant* et de plusieurs amis parmi les dirigeants des syndicats et de la jeunesse.

\*

*Ant* est entré dans l'année 1970 avec un nouveau contenu, une nouvelle mise en page et un jeune comité de rédaction. Il n'y a eu aucune grande difficulté dans la création du contenu de la revue et dans la nouvelle mise en page. En revanche, une difficulté majeure et

imprévue est apparue au niveau de la composition des articles et de leur placement dans les pages.

Oguz Akkan, le propriétaire de la maison d'édition Cem, avait apporté d'Angleterre une machine monotype pour fabriquer ses livres dans son propre atelier de composition, et avec Ismail Cem, il créa l'imprimerie Ipek dans le sous-sol du bâtiment Tan où nous étions.

Pendant les travaux d'installation de l'imprimerie, tous deux s'arrêtaient chez *Ant* et discutaient avec nous. Lorsqu'ils apprirent qu'*Ant* avaient trouvé son second souffle, Oguz déclara:

- Puisque vous faites un tel pas qualitatif, faites-le également dans le domaine technique. La monotype est géniale. Les lignes n'apparaissent pas sous forme de blocs comme dans la linotype, mais sont constituées de lettres individuelles coulées une par une et disposées côte à côte. C'est très pratique surtout dans les corrections: au lieu de récomposer toute la ligne, il suffit de supprimer la lettre incorrecte et de la remplacer par la bonne.

La proposition nous a séduits et nous avons accepté.

Comme toujours, c'est à Inci qu'échut la responsabilité de la mise en page de la revue, de la composition des pages et de la supervision des tirages à l'imprimerie.

Mais après la composition des premiers articles de la nouvelle édition et les corrections apportées aux épreuves, ce fut la panique. Comme les jeunes opérateurs n'avaient pas d'expérience dans l'utilisation de la monotype, les compositions étaient très imprécises. Quand il fallait supprimer des phrases ou des lettres erronées pour les remplacer par de nouvelles, les lignes constituées de lettres indépendantes se décomposaient. La mise en forme prenait beaucoup de temps.

Lors de la préparation de chaque numéro, Inci se sentait deux ou trois fois plus épuisée selon les «normes de publication». Heureusement, cette aventure de «modernisation» ne durera que six semaines. Nous revînmes aux méthodes de composition classiques en passant un

accord avec l'atelier Esin, et nous surmontâmes ainsi de nombreux obstacles techniques dans la publication des périodiques et de livres, notamment avec la contribution sage, érudite et riche de Maître Mefail.

\*

Outre les graves problèmes financiers, les poursuites judiciaires successives intentées par les procureurs, les attaques des milieux nationalistes et islamistes au service des États-Unis, et même de certains groupes se disant «de gauche», il ne nous était plus possible de continuer la publication d'*Ant* à un rythme hebdomadaire.

Mais nous n'allions pas nous taire pour autant. Lors d'une réunion du comité de rédaction, nous avons décidé de mettre fin à la publication de l'hebdomadaire *Ant* et de le remplacer par un mensuel de théorie et d'action sous le même nom.

Le format et la mise en page du mensuel *Ant* étaient tout comme l'hebdomadaire *Ant* entièrement l'œuvre d'Inci. Nous avons adopté un format inhabituel, étroit et long, un format poche pratique et agréable à lire. Pour atteindre ces proportions, il a fallu opter pour une méthode de pliage très soigneusement calculée sur papier 57x82. Inci a également résolu ce problème à l'aide du relieur.

Dans la *Revue de théorie et d'action socialiste Ant* publiée le 1er mai 1970, il y avait un éditorial intitulé «Le devoir du révolutionnaire est de faire la révolution», une étude d'Oya Baydar sur la classe ouvrière de Turquie, un article de Faruk Pekin sur Karl Marx et ses enseignements et une analyse de Ragıp Zarakolu sur Ho Chi Minh et son action révolutionnaire.

En outre, nous avons publié les actes d'une table ronde que nous avons organisée avec des révolutionnaires palestiniens, iraniens, chypriotes, kurdes et turcs sur le thème de la Ceinture révolutionnaire du Moyen-Orient. Cette initiative offrait une occasion importante au mouvement révolutionnaire de Turquie de se débarrasser des chaînes du nationalisme et d'embrasser une

dimension internationaliste. Parallèlement à cette table ronde, nous avons également publié le livre de Nayef Hawatmeh, leader du Front démocratique populaire de libération de la Palestine (FDPLP) intitulé *La guerre populaire en Palestine et le Moyen-Orient*, traduit par Mehmet Emin Bozarslan.

Pour souligner le caractère internationaliste du premier numéro de notre mensuel, la traduction turque intégrale de l'Internationale a été placée dans l'arrière couverture.

Ce numéro a suscité un grand émoi dans les milieux de gauche.

\*

Le nombre de poursuites intentées pour des articles publiés dans *Ant* a rapidement augmenté. Après Yaşar Uçar et Alpay Kabacalı, la menace de lourdes sanctions pesait aussi sur Osman Saffet Arolat. C'est pourquoi, à partir de juillet 1970, j'ai endossé la responsabilité juridique d'*Ant*, puis Inci a repris cette tâche risquée jusqu'à la fermeture de la revue.

Le comité de rédaction s'agrandissait et un plus grand espace était nécessaire pour archiver les publications et documents. Alors en juin 1970, nous avons déménagé de l'étage supérieur de l'appartement Tan<sup>[8]</sup> qui appartenait au journaliste Halil Lütfü Dördüncü située rue Başmusahip vers un autre de ses appartements, situé cette fois en rez-de-chaussée. Tous les collègues, en particulier Harun Karadeniz, ont travaillé avec beaucoup de dévouement pour transformer nos nouveaux locaux en une rédaction et une maison d'édition modernes.

Nous tenions les réunions du comité de rédaction dans une grande salle au fond, qui me servait également de bureau. Pour éviter tout risque d'écoute clandestine, Harun Karadeniz avait passé tout l'appartement au crible au moyen d'une technique minutieuse.

Nous étions pour la troisième fois les locataires de Halil Lütfü Dördüncü. Il fut très touché par les change-

ments et les améliorations que nous avons apportés dans son appartement. Il possédait un appartement au dernier étage de l'immeuble et dans lequel il séjournait de temps en temps. Chaque fois qu'il venait, il passait chez *Ant*, il tenait ma main et celle d'Inci et nous remerciait par ces mots: «Vous êtes des gens créatifs, vous faites revivre chaque endroit où vous entrez»

\*

À cette époque-là, en Turquie, il était difficile de trouver des disques de musique classique ou de folklore produits dans les pays occidentaux, et même s'ils étaient disponibles, ils étaient très onéreux. A Karaköy, une librairie de publications et des disques soviétiques venait d'ouvrir. On pouvait y acheter des disques 33 tours de grands compositeurs et interprètes à des prix abordables et à crédit.

Déterminée à décoder les écrits sur les couvertures des disques, Inci finit par apprendre l'alphabet cyrillique. Pour avoir une source soviétique sous la main, nous avons demandé à nos amis soviétiques de nous apporter l'édition azerbaïdjanaise de *La Grande Encyclopédie soviétique*. Bien entendu, cette œuvre ne nous est jamais parvenue.

Ce point fut discuté le jour où Muammer Sencer, frère de notre collègue Muzaffer Sencer, est venu à *Ant* pour nous faire une suggestion de traduction.

- La maison d'édition MacMillan a déjà commencé à traduire *La Grande Encyclopédie soviétique* en anglais, elle pourrait la publier bientôt. Si vous avez l'ambition de la publier en turc, il en existe aussi une version française. Je suis prêt à participer à la traduction, a-t-il déclaré.

C'était une excellente idée.

En fait, comme nous envisagions d'augmenter notre volume de publications de livres, nous avons décidé de créer un comité de rédaction avec Faruk Pekin, Muammer Sencer et Mehmet Emin Bozarслан pour membres permanents.

Bien entendu, toute la responsabilité de cette immense encyclopédie, depuis sa composition jusqu'à sa mise en page et son impression, incomberait à Inci. Comme toujours.

Malheureusement, ce projet n'a pas pu être mis en œuvre en raison du coup d'État du 12 mars.

\*

Entre-temps, nous avons publié deux autres livres dans la série présentant les luttes révolutionnaires à travers le monde.

Carlos Marighella, le leader de la résistance révolutionnaire au Brésil, fut pris dans une embuscade et tué par les forces gouvernementales en novembre 1969, quelque temps après avoir écrit son *Manuel de guérilla urbaine*. Sur ce, la revue *Tricontinental* basée à Cuba publia un long article de son plus proche camarade, J. Camara Ferreira, décrivant Marighella et sa lutte. Certains textes traduits de cet article et imprimés sur machine à polycopie circulaient dans les milieux révolutionnaires.

En juin 1970, la maison d'édition Maspero en France publia une compilation présentant Marighella et sa lutte sous le titre *Pour la Libération du Brésil*. Cependant, le livre a été interdit par le gouvernement dès sa publication. L'interdiction a provoqué une grande indignation en France, et 22 maisons d'édition ont défié le gouvernement et réédité le livre sous une responsabilité commune.

Nous avons traduit le livre édité conjointement à Paris ainsi que l'article de la revue *Tricontinental*, et avons publié l'ensemble en un seul ouvrage en octobre 1970, sous le titre *Guérilla urbaine - Pour la libération du Brésil*.

Il y eut trois impacts de balle dans la couverture réalisée par Inci. Cette image souleva plus d'indignation que le contenu du livre. La publication fut immédiatement saisie, Inci fut interrogée pendant des heures au bureau du procureur et un nouveau procès fut intenté contre elle.

Mais il n'y eu pas de réaction ou de solidarité comparable à celle de la France contre l'interdiction du livre en Turquie. Au contraire, *Ant* subit de lourdes attaques tant de la part la droite que de la gauche.

Et au milieu de ce climat délétère, le seul écrivain qui réagit en tant qu'intellectuel digne de ce nom fut Fakir Baykurt. Dans son article publié dans le journal *Cumhuriyet* du 16 février 1971, il déclarait: «... *Le manuel de guérilla urbaine a été confisqué dès sa publication en France et en Turquie. Les éditeurs français ont réagi très durement à la décision de le confisquer. Vingt-deux maisons d'édition se sont unies et ont assumé conjointement la responsabilité. Ils ont réédité le Manuel de guérilla urbaine. Ils ont surmonté l'interdiction imposée par le gouvernement français. Dans notre pays, le livre a été confisqué, son éditeur a été traduit en justice et la graphiste qui a conçu la couverture a été poursuivie, mais nous n'avons pas encore de nouvelles de nos éditeurs.*»

\*

Jusqu'en avril 1971, la peine requise dans 34 procès intentés contre moi pour les articles que j'ai signés dans *Ant* et pour les autres articles et les livres que j'ai publiés s'élevait à 195 ans de prison.

Dans d'autres affaires, on demandait 140 ans de réclusion pour Inci et Osman Saffet Arolat, 97 ans pour Alpay Kabacalı, 68,5 ans pour Yaşar Uçar, 43,5 ans pour Yaşar Kemal, 30 ans pour Faruk Pekin et Ragıp Zarakolu, 15 ans pour İsmail Beşikçi, Cemal Süreya, Hüseyin Güneş, İhsan Aksoy, Mekin Gönenç, Çetin Özek, 6 ans pour Hüseyin Baş, 5 ans pour Fethi Naci et deux ans de prison pour Can Yücel, Tan Oral, Özkan Mert, Mehmet Ali Arslan, İbrahim Osmanoglu, Nuri Ayvalı et Hilmi Özgen.

Face à ces pressions, nous n'avons reçu aucune solidarité de la part de la presse de la Sublime Porte ou des organisations professionnelles. Comme nous dénonçons constamment les relations fétides des grands journaux

et l'opportunisme des chroniqueurs célèbres à partir de citations issues de leurs propres articles, ces derniers devaient être soulagés de nous voir mordre la poussière.

En tant que responsables de la revue *Ant*, nous étions malgré tout déterminés à exposer la réalité de la Turquie et à rechercher des alternatives révolutionnaires.

Inci décida un jour de réaliser une étude qui ferait toute la lumière sur l'affaire Ethem le Tcherkesse et la trahison de l'administration kémaliste envers la résistance populaire au temps de la Guerre de libération nationale. Elle s'était mise à interviewer des gens qui avaient vécu cette période et à collecter des documents.

Nous étions déterminés à nous affranchir du lavage de cerveau kémaliste qui conditionnait chacun de nous et à révéler la réalité d'une Turquie multiethnique et multiculturelle.

\*

Le 12 mars 1971, je me trouvais dans notre appartement sur le raidillon de Kazanci, entouré de tous les documents et coupures de journaux que j'avais collecté durant le mois, pour écrire un article critique à paraître dans le numéro d'avril. La radio était éteinte. Il était un peu plus de 13h quand Inci m'appela:

- As-tu écouté la radio? Les commandants ont remis un mémorandum au gouvernement.

- Cela ne me surprend pas, on s'y attendait.

- Nous avons écouté les informations à la radio avec les porteurs de Nigde qui sont venus chercher les matrices typographiques. Ils disent: «L'armée arrive, ça va encore être la merde.»

- Ils ont bien raison. Prends toutes les précautions nécessaires. Je vais malgré tout essayer de boucler la revue.

Après avoir documenté, dans le numéro d'avril 1971, le processus politique qui a conduit à l'intervention militaire, nous avons lancé l'appel suivant:

«*Le renversement du gouvernement Demirel suite à*

*l'ultimatum des généraux et la tentative visant à remplacer celui-ci par un pouvoir 'non partisan' ont exacerbé les contradictions entre les classes dirigeantes et leurs représentants au Parlement, et par ailleurs, la liquidation d'éléments radicaux occupant des postes clés dans l'armée a anéanti tous les espoirs placés dans le réformisme petit-bourgeois. Toutes les formes de gouvernement fasciste sont vouées à l'effondrement... Le salut du peuple réside dans le pouvoir révolutionnaire ouvrier-paysan.»*

\*

Dans le dernier numéro d'*Ant*, à paraître début mai 1971, nous avons exposé sur la base de données concrètes les idées du «Plan de réforme et de paix» que la junte a annoncé vouloir mettre en œuvre par l'intermédiaire du gouvernement Erim. Soulignant que ce nouveau pouvoir était celui du «complexe militaro-industriel», nous avons appelé les forces progressistes de Turquie à se battre contre ce gouvernement par tous les moyens.

Une fois la composition de notre mensuel terminé et les pages envoyées à l'imprimerie Yüksel, nous avons décidé de prendre un vrai repas à la maison pour la première fois depuis des semaines. Ma sœur Çigdem venait aussi. Ce soir-là, Inci a décidé de cuisiner des rognons aux champignons accompagnés de riz au safran.

Ma sœur Çigdem Özgüden travaillait à cette époque à la radio d'Istanbul de la chaîne d'Etat TRT. Elle fut interrogée pendant des jours dans la Première Section parce qu'elle avait passé dans l'une de ses émissions «Le déserteur» de Serge Regianni. Cette chanson est une lettre adressée à «Monsieur le Président» par un jeune homme qui ne voulait pas s'engager dans l'armée pendant les guerres coloniales. Mais Çigdem eut de gros ennuis à cause d'un rapport de dénonciation dans lequel on prétendait que la chanson disait «Tirez partout où vous verrez des soldats».

Après avoir fait les courses, nous sommes passés

voir les vendeurs de plantes derrière la Nouvelle Mosquée. Cela faisait plus de 6 ans que nous étions mariés. J'avais 35 ans et Inci 31. Nous voulions transformer le grand balcon de notre appartement sur le raidillon de Kazanci en un petit jardin depuis si longtemps. Ce fut un crève-cœur car nous n'avons rien acheté. Nous savions que des jours difficiles nous attendaient. L'avenir était sombre tant pour la Turquie que pour nous. Ce n'était pas le moment de végétaliser le balcon...

Çigdem arriva le soir. Nous dressâmes une belle table. Et quand nous fûmes prêts pour le dîner, Osman Çobanoglu nous appela de la maison d'édition:

- Il se passe quelque chose ici. Les patrouilles se sont multipliées dans les rues.

Nous écoutions constamment la radio pour comprendre ce qui se passait. Tout avait l'air paisible. A 21h fut diffusé un bulletin d'information ordinaire. Nous nous apprêtions à éteindre la radio quand soudain commença le discours du Premier ministre Nihat Erim. La loi martiale avait été déclarée dans onze provinces, dont Istanbul, Ankara et Izmir. C'était le début de l'*Opération Massue*.

Nous nous sommes précipités Inci et moi vers l'arrière-salle où nous pensions qu'il n'y avait pas de danger d'être mis sous écoute et nous avons commencé à discuter de ce que nous pouvions faire. La revue pourrait-il être distribuée dans les conditions de la loi martiale? Comme les militaires avaient déjà une dent contre Ant, il était certain que ce numéro serait immédiatement saisi, que de nouvelles poursuites seraient engagées contre nous et que nous serions même arrêtés. Mais il fallait que ce numéro parvienne aux lecteurs afin que l'opinion publique turque et mondiale puisse connaître les raisons du putsch.

\*

Comme nous ne pouvions plus nous rendre au bureau d'*Ant*, nous avons tenu la dernière réunion administrative dans un restaurant de Sirkeci où nous dînions

souvent, le même où nous allions discuter avec le romancier Orhan Kemal. Outre Inci et moi, au repas, il y avait Faruk Pekin, Osman Çobanoğlu, Hüseyin Kıvanç et un jeune homme nommé Mustafa, que nous venions de recruter.

Nous les félicitâmes pour la distribution réussie de la revue. Je leur fis ensuite part du risque de notre arrestation imminente suite à la distribution de ce numéro. Nous convînmes de maintenir la maison d'édition à flot à travers la vente des livres non saisis, en évitant de prendre des risques et en fonction de l'évolution de la situation. Je remplirais pour cela les formalités légales nécessaires. Inci remit les comptes de la maison d'éditions à Osman.

Nous passâmes la nuit chez Çigdem. A 19h, pendant que nous dînions, on annonça à la radio l'arrestation de Çetin Altan, d'Ilhan Selçuk et des éditeurs responsables des quotidiens Cumhuriyet et *Akşam*. L'Opération Masque envoyait ainsi son premier signal à l'encontre des journalistes. Je quittai la maison de ma sœur pour me rendre chez Hüseyin Baş.

\*

Le lendemain, nous étions le samedi. Tout était fermé. Nous devons remplir d'importantes formalités ce jour-là, coûte que coûte.

Pendant longtemps, pour des raisons de sécurité, nous n'avions pas pu convoquer le comité de rédaction, qui comptait alors près de 30 membres. Ils nous avaient d'ailleurs chargés, Faruk Pekin, Çetin Özek, Inci et moi de prendre les décisions cruciales en cas de force majeure.

Dès le matin, nous nous rendîmes à bord de la voiture de Çetin sur les rives puis sur la forteresse du Bosphore. Notre réunion d'évaluation de la situation dura des heures.

En fin d'après-midi, Inci se rendit au bureau de poste pour récupérer les mandats envoyés par les libraires. Elle les plaça dans une enveloppe qu'elle confia

à une fonctionnaire en qui elle avait confiance afin qu'elle les remettent à Osman dont le passage était prévu le lendemain.

Plus tard, Inci et moi sommes allés à la rencontre du banquier qui représentait le propriétaire de l'appartement dans lequel nous vivions à son bureau à Çemberlitaş. Notre visite le surprit car nous ne nous étions jamais rencontrés auparavant.

- Nous allons bientôt faire un long voyage. Pendant notre absence, deux de nos amis resteront à la maison. Mais par prudence, nous voulions payer trois mois de loyer à l'avance, avons-nous dit.

- Il ne fallait pas, réagit-il. Je sais que vous vivez une situation difficile. Malgré cela, vous n'avez jamais été en retard de paiement de votre loyer. Vous pourriez payer à votre retour de voyage.

Nous avons précisé que notre voyage pourrait durer très longtemps.

Ayant fait le lien avec la déclaration de la loi martiale, il finit par comprendre la véritable raison de ce paiement anticipé et le danger que nous encourions. Il nous remercia et nous accompagna à la porte. Au moment où nous prîmes congé de lui, il me serra soudainement dans ses bras alors que nous n'avions jamais partagé la moindre proximité ni la moindre intimité.

Nous fîmes un crochet par le Grand Bazar pour y acheter des chaussures solides d'autant qu'Inci souffrait à cause de ses chaussures aux talons bancales. Comme nous ne savions pas encore combien de temps ni dans quelles conditions nous marcherions dans les jours suivants, il nous fallait au moins veiller à la santé de nos pieds.

\*

Après la déclaration de la loi martiale, leur passage à notre bureau, à notre domicile et chez nos proches un 1er mai ne faisait plus aucun doute. Il nous fallait gagner du temps et faire une évaluation réaliste, au moins jusqu'à lundi. Nous contactâmes notre bureau. Nos prévisions étaient correctes. Ils étaient venus nous chercher dans les

locaux d'*Ant*. Désormais, nous n'avions plus que deux issues: la prison ou la clandestinité.

Pour éponger toutes nos dettes, Inci prit le risque de se rendre une dernière fois au raidillon de Kazancı. Elle remboursa nos achats à crédit chez l'épicier et le boucher et elle rencontra Asim, le concierge de notre appartement. Il avait appris via la radio que le bureau d'*Ant* avait été fermé et qu'une procédure judiciaire avait été engagée contre nous. Il était bouleversé. Inci lui expliqua que nous ne pourrions plus revenir chez nous avant longtemps, que deux amis vivraient dans l'appartement pour une certaine durée et qu'au besoin, il devrait les soutenir comme il le fit pour nous. Asim rassura Inci en lui promettant qu'il prendrait soin de l'appartement et de nos amis. Il demanda que nous le tenions informés de notre situation.

Plus tard, quand Inci se rendit chez Çigdem à Teşvikiye, une surprise l'attendait: son père, Burhan Tugay... Ses parents l'avaient cherchée pendant quatre jours. En vain. Après l'annonce radiophonique et télévisée de la loi martiale à propos de nous et d'*Ant*, son père avait pris le premier bus de la compagnie Gazanfer Bilge<sup>[9]</sup> et s'était précipité chez Çigdem en guise d'ultime espoir.

\*

Je rejoignis plus tard Inci et son père. Nous nous rendîmes à Üsküdar pour dîner dans un restaurant en bord de mer. Le pauvre homme était heureux de nous retrouver vivants. Mais lorsqu'il reprit le bus pour rentrer à Ankara, il semblait rongé par l'inquiétude à l'idée qu'à tout moment, un malheur pouvait nous arriver.

Ensuite, nous rejoignîmes Mustafa au café Sebil en face du quai de Kabataş. Osman était absent. D'après le témoignage de notre confrère, après l'annonce à la radio effectuée la veille au soir que *Ant* avait été fermée sur ordre de la loi martiale, vers 21h, des véhicules militaires auraient encerclé les éditions *Ant*. Douze soldats dirigés par un colonel et de nombreux policiers auraient

commencé à frapper à la porte extérieure en fer. Le concierge aurait accouru en caleçon pour ouvrir la porte. Ils l'auraient emmené dans la petite pièce où l'on préparait le thé et l'auraient maintenu sous la surveillance d'un garde armé. Ensuite, ils auraient fait irruption dans notre bureau.

Leurs fouilles auraient commencé après qu'ils aient écarté Osman en l'immobilisant dans un coin. Osman aurait déclaré qu'il n'y avait aucune publication interdite ni confisquée dans nos locaux. Cependant, même si tous les numéros collectés étaient bien camouflés, ce jour-là, des exemplaires invendus des derniers numéros nous avaient été renvoyés par le distributeur *Hür Dagitım*. Quand ils les trouvèrent, Osman fut roué de coups. Chaque pièce aurait été retournée pendant quatre heures. Ils étaient à la recherche de livres interdits. Tous les colis auraient été détruits à la baïonnette. Certaines publications, des mensuels que nous gardions dans la chambre noire pour les reliures et quelques livres interdits furent saisis. Naturellement, ils se gardèrent de rédiger le moindre procès-verbal.

\*

En tant qu'expert à l'Office des produits agricoles, le père d'Inci connaissait et s'était lié d'amitié avec de nombreuses personnes dans la région du Sud, comme c'était le cas dans toutes les régions. Dans l'après-midi, Inci se rendit à Ankara en bus pour enquêter sur cette option.

La première chose qu'Inci fit là-bas fut dépêcher l'un de ses proches d'Ankara à Konya pour lui faire envoyer le télégramme suivant aux éditions *Ant* avec ma signature. Cette diversion avait pour objectif de faire cesser les abus des soldats et des policiers contre nos collègues.

*«En raison de la loi martiale, les kiosques à journaux ne tiennent pas leur parole et ne versent pas d'argent. Nous partons pour Erzurum. Nous reviendrons le 15 du mois. Tenez-moi informé de l'état des dettes et des créances des kiosquiers en poste restante à Erzurum»*

Le père d’Inci, très inquiet depuis l’annonce de l’ordre de «tirer» sur les fugitifs, contacta immédiatement ses connaissances dans le Sud et trouva quelqu’un pour nous faire traverser la frontière syrienne contre de l’argent. L’homme vint à Ankara, rencontra Inci et lui promit de l’appeler le lendemain pour lui faire savoir comment nous pourrions le joindre à Kilis.

\*

Quand j’arrivai chez la famille d’Inci à Ankara, la radio diffusait un nouveau communiqué de loi martiale sur les prétendues rumeurs d’anarchistes selon lesquelles les hommes aux cheveux longs se coupaient les cheveux. Les militaires appelaient à dénoncer ceux qui diffusaient ces racontars.

Après une conversation familiale, nous nous apprêtions à discuter des modalités de notre traversée de la frontière méridionale lorsque la radio annonça l’arrestation à la frontière de trois membres des Jeunesses révolutionnaires (Dev-Genç) qui tentaient de passer en Syrie.

Nous dûmes alors réévaluer la situation. Après tout, l’homme qui allait nous emmener aurait pu nous dénoncer à la dernière minute. On aurait pu nous tirer une balle dans le dos.

Finalement, le lendemain matin, l’homme ne nous téléphona pas malgré sa promesse. Peut-être avait-il renoncé à se lancer dans cette aventure après avoir entendu la nouvelle de l’arrestation à la frontière.

Il ne restait plus qu’une seule issue: trouver un faux passeport et atteindre la Grèce par la mer via Marmaris, ou s’envoler vers l’Europe avec un avion d’une compagnie étrangère à partir d’Ankara...

«Vous devriez essayer notre passeport» suggéra Madame Hacer, la mère d’Inci.

Nous avions devant nous un passeport familial toujours valide délivré aux noms de Mehmet Burhanettin Tugsavul et Hacer Tugsavul. Il ne restait plus qu’à remplacer les photos. Dans mon ancien passeport, il y avait

une cliché de moi sans moustache. Le timbre à sec recouvrant les portraits figurant dans nos anciens passeports correspondait plus ou moins à celui des photos du passeport familial des Tugsavul.

\*

Après deux semaines de clandestinité, nos tenues vestimentaires commencèrent à s'user. Je me rendis dans une galerie commerciale pour y acheter des vêtements pour moi et Inci. Comme je n'avais jamais porté de chapeau de ma vie, l'un de nos proches sortit à une heure tardive m'acheter un chapeau de feutre pour me donner une apparence convaincante.

Ce soir-là, nous dînâmes en famille pour la dernière fois. Nos valises étaient déjà prêtes car notre avion devait décoller le lendemain, tôt le matin. Mais le chapeau de feutre que l'on m'avait acheté étant trop grand pour ma tête, nous avons dû rétrécir la paroi intérieure en plaçant du papier dans la doublure. Le maquillage appliqué à Inci la rendait méconnaissable.

Nous étions désormais prêts pour une nouvelle vie. Les stations de radio diffusaient les dernières déclarations de la loi martiale et égrenait la liste des dernières perquisitions et des nouvelles arrestations.

Nous nous couchâmes tôt. Mais il nous était impossible de fermer l'œil. L'idée de notre arrestation à la frontière avec un faux passeport nous hantait. Nous imaginions pendant les longues heures de la nuit les réactions enthousiastes des médias favorables à la junte et le désarroi de nos familles et nos proches.

Nous nous levâmes à 6h du matin avec une sensation de vertige due à l'insomnie. Après avoir fait nos adieux à nos familles, nous prîmes un taxi en direction du Boulevard Palas, où un autocar de la Lufthansa devait venir chercher les passagers à 7h. Ankara était sous la pluie. Au moment du départ du bus de la Lufthansa, nous remarquâmes que le père d'Inci nous jetait un regard inquiet. En deux semaines, l'homme s'était vidé de ses forces. Les yeux d'Inci se mirent à perler.

Après l'achat de quelques journaux et magazines, nous prîmes la direction du contrôle des passeports. Alors que nous nous approchions du policier des frontières, Inci s'arrêta net et me dit avec effroi :

- Je le connais du temps où j'étais correspondante à Ankara. Si jamais il me reconnaît et il se souvient de moi...

- Tu es folle? Même moi, je ne t'aurais pas reconnue avec un tel prénom, un tel maquillage et de tels vêtements.

La police vérifia nos passeports. Afin de ne susciter aucun soupçon, je lui demandai avec un air d'homme d'affaires distingué :

- Monsieur l'officier, ces avions décollent toujours avec du retard. Je me suis d'ailleurs plaint récemment auprès du ministre. Y aura-t-il du retard aujourd'hui?

Le policier répondit d'une voix penaude, comme s'il en était le fautif :

- Non Monsieur, aujourd'hui tous les vols décollent à l'heure prévue.

Il appliqua les cachets de sortie et au moment de nous restituer les passeports, il nous souhaita un agréable voyage.

Ça y est, nous avons réussi à atteindre la salle d'attente. Pour notre plus grand bonheur, il n'y avait aucune connaissance parmi les autres voyageurs. Les seules personnes que nous croisions étaient des travailleurs immigrés de retour et des touristes étrangers.

Nous achetâmes quelques modestes cadeaux dans une boutique hors-taxes pour les amis que nous allions rencontrer en Europe. Nous avons également constitué des réserves de cigarettes pour Inci, dont la consommation quotidienne avait augmenté de deux à trois paquets au cours des deux dernières semaines particulièrement stressantes.

Enfin, l'embarquement des passagers de Lufthansa fut annoncé. Les vingt minutes qui se sont écoulées entre le moment où nous avons pris place et celui où les roues

de l'avion ont quitté le sol ont duré comme des heures, conformément à la théorie de la relativité d'Einstein.

Après le décollage, Inci et moi gardâmes les yeux rivés sur les hublots... Nous avons survolé Istanbul puis la Thrace mais à tout moment, une alarme pouvait être déclenchée et l'avion pouvait être contraint d'atterrir en territoire turc.

Mais non. Cette fois, le commandant de bord signala que nous avions quitté la Turquie.

Nous pouvions enfin respirer. Je demandai à Inci:

- De grâce, démaquille-toi et redeviens toi-même.

Quant au chapeau de feutre que j'avais eu tant de mal à fixer sur la tête, je l'ai expédié au fond du porte-bagages en espérant ne plus jamais devoir le remettre.

Alors que je parcourais pour la dernière fois les journaux turcs, Inci sortit un cahier vierge de son sac et commença à noter toutes les adresses et numéros de téléphone qu'elle connaissait par cœur de longue date ou qu'elle avait pu mémoriser ces derniers jours.

L'avion allemand glissait au-dessus d'un océan de nuages, entraînant vers un avenir fait de mystères deux migrants politiques dénommés Mehmet et Hacer...

Nous prîmes ainsi le large, abandonnant derrière nous ce pays bien-aimé où nous sommes nés, où nous avons grandi, où nous avons lutté, sans même imaginer qu'un jour nous serions déclarés «apatrides» et avec l'espoir de revenir au plus vite et de reprendre le fil de notre vie à l'endroit où nous l'avons laissé, comme si de rien n'était...

---

[5] Les pâtes en triangle sont appelés «muska böregi» en turc, littéralement les «börek amulettes». Ces objets superstitieux contenant des prières écrites de taille réduite sont de forme triangulaire.

[6] L'huile de rose est appelée en turc «l'huile des pèlerins du hajj».

[7] Le lorkê est une danse traditionnelle kurde. Elle existe aussi dans la culture arménienne.

[8] *Tan* signifie *L'Aube*

[9] Gazanfer Bilge (1924-2008) est un champion de lutte libre, médaillé d'or aux JO de 1948. A la fin de sa carrière sportive, il créa une compagnie d'autocars effectuant des liaisons interurbaines.



## **Paroles et écrits d’Inci**



## **Inci Tugsavul dans l'aventure graphique de la gauche**

De nombreux articles et interviews ont été publiés sur la vie militante et le travail artistique d'Inci. Dans l'interview du livre d'Esra Yıldız intitulé *Afişe Çıkmak* (Sortir faire un collage d'affiche) et paru aux éditions *İletişim Yayınları* en 2013, Inci Tugsavul explique sa place dans l'aventure graphique dans les publications de gauche avec ses propres mots:

*Q - Chère Madame Inci, pendant que vous poursuiviez vos études à la Faculté de droit de l'Université d'Ankara dans les années 1960, vous écriviez également pour le journal Hür Vatan, la revue Kim et plus tard dans les journaux Hareket (1962-63) et Akşam (1963-66). En plus de votre expérience en journalisme, comment a débuté votre engouement pour le design graphique des publications politiques et l'aspect visuel de l'édition à Ant dans l'environnement politique bouillonnant des années 1960? Avant de rejoindre Ant, faisiez-vous également la mise en page du journal Akşam dans les années 1960?*

**R -** Je voulais vraiment étudier la guitare ou le design d'intérieur mais les moyens financiers de ma famille ne le permettant pas, j'ai dû m'inscrire à la Faculté de droit. Cependant, comme l'apprentissage des lois du

système ne m'enchantaient pas, j'ai choisi le métier de journaliste. L'illustration a commencé à m'intéresser plus que le journalisme d'information lorsqu'après mon mariage avec Dogan au début de l'année 1965, j'ai quitté le bureau d'*Akşam* à Ankara pour travailler à Istanbul en tant que secrétaire technique. J'étais fascinée par l'aspect visuel et graphique du journalisme.

Au début, je faisais les pages intérieures, mais au fil du temps, j'ai commencé à me charger de la première page. La création de la une est extrêmement problématique quel que soit le journal ou le magazine. Les choix esthétiques doivent être compatibles avec la politique éditoriale du journal. Nous n'avons eu aucune divergence sur ce sujet avec Dogan, le rédacteur en chef et je n'ai rencontré aucune difficulté. Seul Malik Yolaç, le patron du journal, intervenait de temps en temps et insistait pour que la photo d'un artiste soit placée sur la première page, surtout dans la partie supérieure, mais comme Dogan n'a pas fait de compromis sur cette question, nous avons créé la première page selon notre volonté. C'est l'une des raisons pour lesquelles notre équipe de gauche a été exclue de la rédaction d'*Akşam*.

*Q - Vous endossez tout le travail graphique et tout le processus d'impression de la revue Ant, publié entre 1967 et 1971, ainsi que les 25 livres publiés par les éditions Ant créées pour apporter un soutien financier à Ant, et en plus vous écrivez des articles pour la revue. Le magazine comprend également les caricatures et dessins d'Abidin Dino, ainsi que les caricatures d'Oguz Aral sous la rubrique «Une semaine de colère». Les mémoires de Dogan nous apprennent que durant la phase*

*de publication, tout le contrôle technique est entre vos mains, de la tâche de composition à celle de machiniste sur la rotative, en passant par le placement des matrices, le coulage de moules, etc. Vous vous occupez d'innombrables choses. Pouvez-vous parler de ce processus?*

R - Je dois en grande partie mon succès dans les domaines graphique et technique aux héros anonymes, d'abord à ceux de l'imprimerie *Akşam*, puis à ceux des ateliers où les périodiques et les livres *Ant* étaient mis en page, imprimés et reliés. J'ai tout appris d'eux, et parce que j'ai appris d'eux, j'ai toujours mis la priorité sur le respect envers leurs efforts et leur créativité lors de la préparation de journaux, de magazines ou de livres. C'était l'un des points sur lesquels Dogan et moi étions le plus d'accord: celui d'ignorer le privilège des cols blancs et de créer dans l'union harmonieuse des idées et des goûts à la fois des travailleurs intellectuels et manuels, et de partager la même fierté et la même joie...

*Q – Est-ce vous qui avez créé le soleil orange, emblème de la revue Ant?*

R - Nous n'avions pas imaginé le soleil orange en tant que symbole de la revue. C'est juste que sur la couverture de notre premier numéro, nous avons présenté les noms des rédacteurs sous forme de rayons autour d'un grand soleil. Et puis, nous nous sommes dits «Pourquoi ne ferions-nous pas du soleil notre emblème?» et nous l'avons adopté comme tel. Naturellement, les défaillances techniques de ces années-là, les obligations de changement d'imprimerie dues à aux pressions politiques et financières nous ont empêchés de reproduire notre emblème solaire dans la même tonalité. Parfois

notre soleil brillait fort, parfois il était terne. Lorsque nous ne parvenions pas à l'imprimer en couleur, il se transformait en cercle gris. Mais qu'importe, le soleil c'est toujours le soleil... Le soleil d'Ant nous a sans doute inspiré quand nous avons créé les Ateliers du Soleil en Belgique des années plus tard.

*Q - Les éditions Ant ont été créées pour servir de source de financement à la revue Ant. Ce projet est porté par deux femmes fortes. Tilda Kemal s'occupe de la traduction et des questions financières et vous, vous êtes en charge de la préparation et de la réalisation des livres. Les premiers ouvrages que vous éditez sont «Souvenirs de la guerre révolutionnaire» de Che Guevara et «Le livre fondamental du marxisme» d'Emile Burns.*

R - Tilda et moi avons véritablement travaillé dans une totale amitié et une excellente collaboration. Nos responsabilités étaient claires et chacun de nous essayait de remplir ces tâches de la meilleure façon possible. Yaşar Kemal, Dogan, Tilda et moi prenions décisions généralement ensemble du choix du livre. Dans les années où le TİP a connu des bouleversements, Tilda et moi sommes entrés dans le parti et avons essayé de l'aider à survivre. Mais les divisions et les conflits internes au sein du parti avaient atteint un tel degré de gravité que Ant a également pris sa part. Yaşar, puis Tilda et moi nous sommes séparés. En raison des problèmes financiers causés par cette séparation, maintenir Ant à flot sous la forte pression de la période précédant le 12 mars nécessitait vraiment un dévouement surhumain. Pendant cette période, de jeunes amis révolutionnaires ont pris soin de Ant et de nous.

*Q - Nous savons que vous avez confié la réalisation des couvertures de certains livres parus chez Ant à différentes personnes. Qui sont-elles ?*

R - Le design de la couverture de la revue *Ant* a été réalisé par Sait Maden. Plus tard, j'en ai assumé l'entière responsabilité. Certains numéros ont une couverture signée Ayhan Erer, Oktay Karel, Artun Yeres et Tan Oral. Quant à la couverture du premier livre *Ant*, elle est l'œuvre d'Ayhan Erer. Tous les suivants sont de ma fabrication. En plus des motifs dessinés, je créais des illustrations dans la chambre noire à partir de photos de presse déformées et avec des objectifs spéciaux, en utilisant des tirets et en les soumettant à divers tramages.

*Q - A cette époque-là, pendant que vous réalisiez des livres et des revues, avez-vous pu suivre les publications de gauche à travers le monde? Quelles publications receviez-vous ? Quelles ont été les sources qui vous ont influencées?*

R - Bien sûr. *Le Nouvel Observateur* a été une de nos premières sources d'inspiration. Le journal *The Sun*, la revue *Afrique Asie*, *L'Express*, les éditions Maspéro, les publications d'avant-garde qui faisaient florès dans les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine à cette époque et qui donnaient la parole aux mouvements de libération nationale et aux révolutions sociales, ont également influencé nos préférences esthétiques.

*Q - En 1970, la revue apparaît avec un nouveau contenu et une nouvelle mise en page: Ant est désormais un mensuel de théorie et d'action. Le livre «Guérilla urbaine» sur la lutte de Carlos Marighella publié par Ant, avec en couverture trois impacts de balle, est saisi, vous*

*êtes interrogée et un procès est intenté contre vous. «Ce que tout révolutionnaire doit savoir» de Victor Serge<sup>[1]</sup> fait également partie des livres interdits. Pouvez-vous parler du processus d'interdiction du livre de Marighella sur base de sa couverture jugée répréhensible ?*

S - Le tollé a été causé par les trois impacts de balles que nous avons utilisés en couverture. Le souci majeur du procureur qui avait ouvert une enquête contre nous, c'était la signification du texte rouge «Viva la rev...» sous les trous et le nodule de bois qui apparaissait sous cette phrase. «Ce nœud, c'est probablement la Turquie, au-dessus c'est l'URSS ! Vous voulez dire ici la révolution communiste, n'est-ce pas !» On pouvait voir au premier coup d'œil que c'étaient les premières lettres du mot «révolution», mais comme le mot était incomplet, celui-ci ne pouvait pas constituer une preuve légale justifiant une condamnation. Ceci étant, durant l'interrogatoire, ils ont tenté de me faire prononcer le mot. Finalement, j'ai été jugée en vertu de l'article 142 (propagande incitant à la domination d'une classe sociale sur une autre classe sociale, NDT), mais au moment où j'ai été assignée à comparaître, nous avions déjà quitté la Turquie.

Q - *Le 100<sup>e</sup> numéro d'Ant, daté du 26 novembre 1968, est consacré aux événements de 68 sous le titre «Révolte de la jeunesse». En couverture, on voit une figure féminine brandissant le drapeau noir de l'anarchisme. L'une des critiques adressées au mouvement de gauche des années 1960 est que les femmes marxistes et socialistes ont été reléguées au second plan jusque dans les années 1980 et que l'imagerie politique de l'époque était plutôt masculine (les ouvriers étaient souvent*

*représentés au masculin, etc.). Comment évaluez-vous la période dans cette perspective, vous qui êtes peut-être l'une des rares graphistes féminines de l'époque.*

R - Le dessin utilisé sur cette couverture est tiré d'une affiche des événements de Paris en 1968. A cette époque, nous recevions constamment des affiches et des tracts de la part d'Abidin Dino et de nos lecteurs parisiens. Nos écrivains Barbro et Güneş Karabuda ont également vécu et documenté les événements de l'intérieur. Nous avons même montré le documentaire sur 1968 réalisé par Güneş aux leaders de la jeunesse de l'époque en organisant une réunion spéciale dans notre appartement situé sur le raidillon de Kazanci. 1968 a incarné un tel tournant dans le monde que l'image masculine traditionnelle s'est effondrée y compris dans le mouvement de gauche et, avec elle, les quelques modèles bureaucratiques imposés au nom du communisme... A *Ant*, nous avons également brisé certains tabous, tant sur le fond que sur la forme. Par exemple, nous avons publié des analyses des événements de 1968 sous différents points de vue. Dans un souci d'égalité, le livre que nous avons publié sur ce sujet reflétait les vues diamétralement opposées de Jacques Duclos, dirigeant du Parti communiste français, et de l'anarchiste Daniel Cohn-Bendit qui était l'un des dirigeants du mouvement étudiant. Quant à la couverture que vous évoquez, l'affiche était un véritable chef-d'œuvre esthétique, et le fait qu'il s'agisse d'une jeune fille qui crie sa révolte reflétait pleinement l'avenir. Nous l'avons placée en couverture d'*Ant* avec beaucoup d'enthousiasme.

Q - *Le 30 avril 1971, la revue et la maison d'édition Ant ainsi que les journaux Bugün et Sabah sont fermés et*

*voire période d'exil commence. Avec Dogan Özgüden, vous dirigez le bulletin Info-Türk que vous avez fondé à Bruxelles en 1974, vous poursuivez en même temps vos activités d'édition de manière intensive et ce, jusqu'à ce jour. Bulletin Info-Türk, CD non commerciaux, publications des Ateliers du Soleil, livres pour enfants... Pouvez-vous nous parler un peu de cette aventure? Qu'est-ce qui a changé pour vous après avoir commencé à vivre à l'étranger ?*

R - En quittant la Turquie, nous nous sommes donnés pour mission de contribuer à l'organisation clandestine de la résistance contre la junte, d'apprendre de nouvelles techniques de composition et d'impression qui permettraient de diffuser dans n'importe quel environnement et de les ramener chez nous. Mais lorsque notre retour au pays a été rendu impossible après que notre présence illégale sur le sol européen ait été révélée au Conseil de l'Europe, nous avons décidé de créer un centre d'information et de diffusion à Bruxelles. Nous produisons des livres sous le statut de coopérative. Nous les composons en repassant par trois fois à l'aide des «machines à boules» IBM. J'imprimais les livres dans un bureau offset au sous-sol. Ensuite, tous ensemble, nous en assemblions les pages avec une relieuse thermique primitive puis nous procédions à la découpe des livres. Lorsque les possibilités d'édition de gauche ont commencé à se développer en Turquie, notamment après l'amnistie générale, nous avons concentré nos efforts sur la dénonciation des violations des droits humains en Turquie auprès de l'opinion publique mondiale. En 1974, lorsque les pays européens ont interdit l'entrée des immigrés et ont commencé à traiter les personnes d'origine étrangère en citoyens de seconde

zone, nous nous sommes engagés, avec des amis de diverses nationalités, dans la lutte pour l'égalité des droits. Nous avons réalisé les journaux des organisations syndicales FGTB et CSC, et des associations progressistes qui s'adressaient aux travailleurs turcs. Pour couvrir les frais d'impression, nous avons dû faire des compositions et des mises en page dans des langues que nous ne connaissions pas. Nous avons fondé les Ateliers du Soleil en réponse aux besoins croissants des immigrés ou des réfugiés politiques en Belgique en matière d'éducation et de développement culturel. Aujourd'hui, nous accueillons dans le centre de Bruxelles les immigrants et réfugiés de plus de cinquante nationalités différentes.

*Q - Le livre Album des affiches de la résistance turque publié en 1974 est constitué d'affiches de résistance provenant de l'étranger. Pouvez-vous en parler ? Le livre est-il composé d'affiches que vous avez préparées?*

R - C'est l'un des premiers livres que nous avons publiés lors de la création de la coopérative... Il comprend des posters que nous avons réalisés contre la junte du 12 mars, ainsi que des affiches d'organisations de tendances très différentes qui ont mené la résistance antifasciste en Europe durant ces années-là. Lors de notre arrivée en Europe en tant qu'exilés du coup d'État de 1971, nous courions d'un pays à l'autre pour mobiliser l'opinion publique contre la junte. Nous établissions des relations avec les milieux ouvriers et étudiants de gauche, tantôt en organisant des actions au nom du *Mouvement de résistance démocratique*, tantôt en soutenant les actions de ces milieux. Une partie des affiches et des tracts qui apparaissent dans l'album ont été archivées au cours de ces actions. Quand nous ne pouvions pas participer à l'une

d'entre elles, des amis nous en apportaient ou nous en envoyaient par la poste les dépliants et les affiches.

*Q - On voit également de nombreuses affiches du Parti ouvrier de Turquie (TIP) sur une photographie de votre atelier graphique datée de 1977.*

R – C'était l'époque où nous soutenions depuis l'Europe le renforcement du Parti ouvrier de Turquie nouvellement créé. Plus tard, nous avons même adhéré au parti et avons participé à son implantation en Europe à partir de 1979. Après le coup d'État de 1980, nous avons accueilli des dirigeants du TIP à Bruxelles, notamment Behice Boran et Nihat Sargin, et leur avons fourni l'environnement nécessaire pour qu'ils puissent mener leur lutte au cœur de l'Europe. Cependant, comme les dirigeants du parti voyaient dans notre présence un obstacle aux négociations de fusion avec le Parti communiste de Turquie, ils nous ont exclus du parti alors que c'est nous qui avons jusqu'alors veillé à l'organisation du parti en Europe. Peu de temps après, ils ont liquidé le parti... Cette période fut dramatique. Je pense que Dogan en parlera dans le deuxième volume de ses mémoires.

*Q - Est-ce vous qui avez réalisé le logo avec des barreaux que l'on voit sur l'affiche «Unité pour la démocratie» et sur d'autres photos?*

R - Non, ce logo est tiré d'un album d'affiches du célèbre graphiste et caricaturiste Herbert Sandberg (1908-91), publié en République démocratique d'Allemagne en 1973.

*Q - Est-ce vous qui réalisez les logos et les multiples créations graphiques d'Info-Türk et de votre centre multiculturel d'éducation des immigrés Ateliers du Soleil ? Est-ce vous aussi qui avez conçu l'emblème?*

R - L'emblème des Ateliers du Soleil est également tiré de l'album d'affiches de Sandberg. A noter que cet emblème devait être si attrayant qu'une fondation des droits de humains créée par l'Union européenne a commencé à l'utiliser près de dix ans après nous. J'ai mené ce travail seule pendant près de quarante ans. Je confie désormais ces responsabilités aux jeunes amis.

(Yılmaz Aysan, *Sortir faire un collage d'affiche, L'aventure visuelle de la gauche 1963-1980*, 500 pages, Editions İletişim, Istanbul, 2013)

### **La nouvelle confédération des syndicats progressistes** *Inci Tugsavul, Ant, 3 janvier 1967*

Après que le syndicat Türk İş ait pris position contre les intérêts de la classe ouvrière, les concertations entre syndicalistes progressistes pour créer une nouvelle confédération au cours de la nouvelle année se concrétisent. L'opposition envers Türk İş, observée depuis longtemps parmi les syndicats, s'est encore renforcée, notamment lors de la grève de Paşabahçe, lorsque les dirigeants de Türk İş ont pris position contre les grévistes et sont parvenus à un accord avec l'employeur.

Mais la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, c'est le renvoi des syndicats qui se sont rangés du côté des grévistes devant le conseil disciplinaire de la centrale syndicale.

Selon les informations obtenues auprès des syndicalistes qui ont tenté de créer une nouvelle confédération, la plupart des syndicats temporairement exclus de

Türk İş considèrent que rester plus longtemps au sein de Türk İş est une grande perte. C'est pour cette raison que suite à une série de réunions, les syndicalistes ont pris la décision de principe de créer une nouvelle confédération des travailleurs.

Après cette décision sans appel, les syndicalistes susceptibles d'adhérer à la nouvelle confédération ont été contactés et, avec leur accord, les travaux a commencé.

Ensuite, un expert de chacun des quatre syndicats a été chargé de préparer les statuts de la nouvelle confédération. Le quatuor a achevé ses travaux en trois jours et les a confiés aux présidents des syndicats qui formeront la confédération.

Ces derniers ont jugé nécessaires d'apporter des amendements à propos de la structure et des compétences des organes à établir. A l'issue de ces modifications, ils ont décidé de préparer un nouveau projet de statut.

Les cinq syndicats chargés de fonder la nouvelle confédération sont: le Syndicat des travailleurs du pneu (son président est Rıza Kuas), le Syndicat des métallurgistes (président Kemal Türkler), le Syndicat des travailleurs de l'alimentation (président Kemal Nebioglu), le Syndicat des travailleurs de la presse (Président İbrahim Güzelce), Syndicat des travailleurs de la chimie (Président Nejat Akbay).

Lors de leur dernière réunion, les présidents de ces syndicats ont jugé nécessaire de prendre une décision en congrès conformément à la Loi syndicale n° 274 relative à la création d'une nouvelle confédération.

C'est dans ce but que certains de ces syndicats tiendront un congrès extraordinaire le 12 février 1967 et recevront l'approbation de l'assemblée générale.

Aucune décision définitive n'a encore été prise quant au nom de la nouvelle confédération.

Certains syndicalistes semblent opter pour l'appellation Confédération progressiste des syndicats ouvriers et suggèrent l'acronyme DISK.

### **Les pressions politiques font régresser le théâtre turc** *Inci Tugsavul, Ant, 3 janvier 1967*

Si en 1965, le théâtre turc a fermé ses portes après une saison vibrante, en 1966, il a au contraire été marqué par la stagnation. C'est d'une certaine manière le résultat de l'engouement pour le box-office au détriment des préoccupations artistiques. Mais la raison principale, c'est sans conteste le basculement complet du pouvoir politique vers la droite à la fin de 1965, lequel a provoqué une grande inquiétude dans les institutions culturelles et à fortiori dans les théâtres.

Le gouvernement de droite est intervenu de manière directe dans l'administration des théâtres publics et a exercé sa censure sur les pièces à jouer, tandis que cette ingérence s'est faite sentir de manière indirecte dans les théâtres privés dont l'existence dépend à la fois de la législation et des ressources financières.

Le maintien du directeur général Cüneyt Gökçer à la tête des Théâtres d'État, à savoir la plus grande institution théâtrale de Turquie et ce, malgré le changement de pouvoir, n'a été possible qu'en raison des grandes concessions qu'il a faites au pouvoir lors de la sélection des pièces. Ajoutons à cela l'arrivée du sous-secrétaire

à la Culture du ministère de l'Éducation nationale, Adnan Ötügen, au comité de sélections des oeuvres théâtrales, il n'y avait dès lors aucune raison d'espérer qu'une œuvre remarquable soit jouée dans les théâtres d'État. En effet, tout au long de l'année, il n'a pas été possible de voir d'autres pièces intéressantes sur les scènes nationales que *La Maison aux sept balcons* de Casona et une version revisitée par le même dramaturge des *Possédés*, la célèbre œuvre de Dostoïevski.

L'année dernière, l'un des événements majeurs de la vie scénique d'Ankara a été l'ouverture de trois nouveaux théâtres. Après avoir quitté le Théâtre d'État, Attila Eldem et Turgut Okutman ont fondé le Théâtre de la Nouvelle Comédie, Çetin Köroglu a créé la Scène de la Grand-Place et Fikret Tartan, Argun Çidamlı et Turgut Savaş ont fondé le Théâtre de la Capitale, mais le succès n'a pas été au rendez-vous.

La seule institution théâtrale de la capitale qui a marqué l'année 1966 a été le Théâtre d'Art d'Ankara (AST).

Quant aux théâtres d'Istanbul, ils n'ont pu présenter aucune pièce exceptionnelle pour la nouvelle saison à l'exception de quelques-unes. Ils avaient pourtant débuté l'année 1966 avec quelques pièces remarquables de l'année précédente.

Dans les théâtres municipaux, *L'Ombre de l'âne* de Haldun Taner, *Le coq roux* d'Oktay Rifat, *Les criminels* de Çetin Altan, *En cause J. Robert Oppenheimer* de Kipphardt, *Mariana Pineda* de Garcia Lorca, *Le jardin de craie* de Bagnold ont été sélectionnées avant que Muhsin Ertugrul ne subisse les coups bas des politiciens du pouvoir. L'âge d'or des théâtres municipaux d'Istanbul a ainsi pris fin lorsque le régisseur général Muhsin Ertu-

grul, qui a consacré sa vie à la vie scénique turque, a été démis de ses fonctions par le conseil municipal.

Après le départ de Muhsin Ertugrul, les théâtres municipaux ont commencé à se désintéresser avec les démissions en série de valeureux artistes comme Ayla Algan, Beklan Algan, Hamit Akınlı, Mücap Ofluoglu et Güngör Dilmen.

La seule pièce de qualité que les Théâtres municipaux ont pu proposer au public d'Istanbul au cours de la nouvelle saison a été *Le Village de Çatallı Köy* d'Ali Yörük.

Quasi tous les théâtres privés se sont contentés de pièces à succès au box-office. Si les meilleures pièces de la saison sont *Le Manteau* de Jean Cosmos tiré de Gogol et interprété par la compagnie du couple Gülriz Sururi-Engin Cezzar et *Le Voyageur* de Nazım Hikmet au Théâtre Gen-Ar, *Le Coup de Pied de l'Aigle* de Refik Erduran se distingue comme l'événement théâtral le plus important de la fin de l'année grâce à l'excellente prestation de la Troupe Ulvi Uraz.

Ceci étant, l'initiative la plus marquante de l'année 1966 en termes d'art théâtral a été la création de la compagnie du Syndicat des enseignants de TÖS Turquie sous la direction de Sermet Çagan.

### **Les fondateurs de la DISK prennent la parole**

*Inci Tugsavul, Ant, 14 février 1967*

Suite à la situation de trahison envers la classe ouvrière dans laquelle a sombré la Confédération des syndicats ouvriers de Turquie (Türk-İş), unique représentant

du mouvement ouvrier en Turquie depuis 15 ans, les syndicats progressistes se sont rassemblés le 12 février 1967 afin de créer une nouvelle confédération syndicale.

Lors du congrès conjoint des syndicats Lastik İş (pneus), Maden İş (métallurgie), Gıda İş (alimentation) et Basın İş (presse) qui s'est tenu dimanche dernier au cinéma *Aurore* de Çemberlitaş, la décision de quitter Türk İş et de créer la Confédération progressiste des syndicats ouvrier (DISK) a été approuvée sous les acclamations des milliers de travailleurs présents.

À l'issue de cette décision, qui constitue un tournant dans l'histoire des mouvements ouvriers de Turquie, les présidents des quatre syndicats fondateurs, Kemal Türkler du Syndicat des métallurgistes, Rıza Kuas du Syndicat des travailleurs du pneu, Kemal Nebioglu du Syndicat des travailleurs de l'alimentation et İbrahim Güzelce du Syndicat des travailleurs de la presse vont immédiatement lancer les opérations d'affiliation.

Voici l'interview du président du syndicat des métallurgistes Kemal Türkler accordée à *Ant* sur les raisons de la création de DISK :

«Türk İş s'oppose depuis longtemps aux organisations dirigées par des syndicalistes progressistes, révolutionnaires et conscients, qui ne sont ni conservateurs ni avides. La décision de suspension provisoire est pour nous une médaille d'honneur qui prouve que nous sommes un véritable syndicat.

«Le but de la DISK est de garantir que la classe ouvrière pèse de tout son poids dans la gouvernance du pays, de mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et de satisfaire aux normes d'existence fondamentales dans la justice sociale.

«La politique non partisane de Türk İş n'est rien d'autre qu'un serment d'allégeance totale aux partis arrivés au pouvoir. Nous soutiendrons le parti qui défend le programme le plus compatible avec les intérêts de la classe ouvrière et le plus fidèle à ce programme tant par ses actes que par ses prises de position, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Parlement.

«En réalité, ce sont nos ouvriers et nos membres conscients qui sont à la base de la création de la DISK. Ensuite, il y a un an et demi, lors d'une réunion du conseil d'administration général de notre syndicat, la tâche consistant à rompre avec le syndicat Türk İş en vue de créer une nouvelle confédération a été confiée aux dirigeants syndicaux.»

«Le pouvoir de la DISK est la conscience des travailleurs affiliés à la DISK. Aucune aide étrangère autre que l'argent des travailleurs n'entrera dans les coffres de la DISK.

«Le syndicat Türk İş est à l'agonie dans le plus profond des gouffres où il pouvait tomber. Il ne peut causer plus de torts que ceux qu'il a déjà causés. Jamais les exploités externes ou internes n'ont pu vaincre le pouvoir conscient des travailleurs. La DISK deviendra une source de confiance pour toutes les forces sociales.»

Rıza Kuas, président du syndicat Lastik İş, a fait la déclaration suivante sur les raisons de la création de la DISK:

«Notre renvoi devant le conseil disciplinaire est le certificat de trahison de Türk İş envers la classe ouvrière. Mais pour la famille Lastik İş, cet acte figurera dans le livre d'or de l'histoire du syndicalisme turc.

«La DISK a été créée dans le but de garantir que la classe ouvrière protège ses droits constitutionnels d'or-

dre économique et social et pèse de tout son poids sur les gouvernements en tous genre par des moyens démocratiques.

«La DISK veillera à rassembler les travailleurs et les syndicalistes au sein de leurs propres organisations politiques.

«La Türk İş veut continuer le système d'exploitation capitaliste. En revanche, la DISK veut y mettre fin.

«La DISK est pleinement soutenue par les membres du syndicat des pneus Lastik İş. La preuve évidente est que ce mouvement a été approuvé le 8 janvier 1967 par une ovation debout lors d'une réunion de 200 délégués et par des milliers de travailleurs du pneu le 5 décembre 1967 lors du congrès de la section d'Istanbul.

«La DISK tirera toute sa force financière des travailleurs et servira les travailleurs de toute sa force.

«La Türk İş a voulu saboter la création de la DISK. L'attitude de Türk İş sera parallèle à celle des patrons. La classe ouvrière se rassemblera certainement autour de la DISK quand elle verra la lutte honorable, loyale et courageuse de la DISK pour les droits des travailleurs.»

### **Cette saison encore, le Théâtre turc régresse**

*Inci Tugsavul, Ant, 3 octobre 1967*

Début octobre, avec l'ouverture des rideaux des théâtres publics et privés, la situation du théâtre turc est devenue l'une des principales questions débattues dans les milieux artistiques.

A en juger par les répertoires théâtraux, aucune évo-

lution prometteuse n'est à prévoir cette année dans cette branche de l'art qui devrait être la plus proche du public. Au contraire, le théâtre turc connaît cette année un déclin plus important que les années précédentes.

Les propriétaires et gérants de théâtre en portent certainement une grande responsabilité. Cependant, si l'on considère le problème dans une perspective plus large, on ne peut ignorer que le déclin du théâtre est parallèle à l'effondrement général provoqué par l'ordre établi dans la vie sociale. L'absence d'une politique culturelle cohérente amène le théâtre à s'éloigner d'une conception réaliste de l'art et à s'écarter des problèmes de la société et de l'action sociale.

Le théâtre turc, dans son état actuel, rechigne à mener un travail conscient et soigné qui le placerait sur une ligne sociale. Les théâtres d'État et municipaux sont devenus des zones de trafic d'influence et de copinage pour les hommes politiques. Quant aux théâtres privés, qu'ils le veuillent ou non, ils sombrent dans l'angoisse des recettes au guichet pour des raisons telles que les difficultés économiques, le manque d'espace et de personnel. Dans un tel chaos, les quelques efforts personnels sont voués à disparaître.

La crise que connaît le théâtre turc affecte l'ensemble du personnel du théâtre, de l'écrivain au traducteur, en passant par le dramaturge, le directeur, le propriétaire et les acteurs, ce qui altère le théâtre de jour en jour. Les écrivains et traducteurs sérieux qui, pour des raisons politiques, ne voient pas leurs pièces acceptées par les théâtres d'État et municipaux se retrouvent inévitablement confrontés à des théâtres privés soucieux du box-office et choisissent de plus en plus de préparer

des comédies de boulevard au lieu de pièces engagées.

La saison dernière, neuf cinémas de la capitale et 16 théâtres d'Istanbul ont quasi tous les jours ouvert leurs rideaux. De plus, si l'on compte les théâtres de Bursa et d'Izmir, ceux qui se trouvent en dehors de ces quatre grandes villes n'ont vu que des pièces de théâtre en tournée pour quelques jours. Il n'existe des théâtres que dans quatre des 67 provinces turques, et seule une minorité heureuse peut y aller. Dépourvus de tout moyen, les théâtres régionaux sont encore loin de contribuer au théâtre turc, malgré tous leurs efforts positifs.

Après des années d'effort pour le hisser à un niveau satisfaisant, le Théâtre d'État a été transformé en chaudron de sorcière<sup>[2]</sup> en raison de pressions politiques et de caprices personnels. D'abord, on a écarté des théâtres municipaux Muhsin Ertugrul, leur précieux directeur qui était en fonction depuis un demi-siècle, ensuite on a provoqué le départ des acteurs après les avoir offensés et à la fin, on a transformé les théâtres en spectacles ordinaires pour certains politiciens ignares.

Vu la situation des théâtres publics, tous les espoirs reposent inévitablement sur les théâtres privés. Mais ces derniers ne parviennent pas non plus à échapper aux disfonctionnements. Par exemple, au cours de la dernière saison, le public d'Istanbul n'a pu voir que deux ou trois bonnes pièces, et soit elles ont été mal interprétées, soit elles ont été loin de répondre à leurs attentes en raison d'absences dans le casting.

Ceci étant, *Le coup de pied de l'aigle* de Refik Erduran interprété par la Compagnie Ulvi Uraz, *Le Manteau* mis en scène par la Compagnie Gülriz Sururi - Engin Cezzar et malgré une mauvaise interprétation et

un mauvais jeu d'acteur *Terre de fer, ciel de cuivre* de Yaşar Kemal intégré au répertoire du Théâtre Dormen représentent les quelques lueurs positives au milieu de ce chaos.

De plus, le Théâtre TÖS a fait un bon choix en jouant *Les Innocents* sur l'affaire Sacco et Vanzetti, mais l'importance de la pièce n'a pas été comprise en raison du manque de personnel et de direction.

En outre, Muammer Karaca a continué sa satire sociale en théâtre d'improvisation a pu enregistrer quelques percées, mais il n'a pas pu aller au-delà du superficiel. Les théâtres municipaux, en revanche, n'ont rien fait de positif toute la saison.

À Ankara, la situation est bien plus dramatique en ce qui concerne le Théâtre d'État. Cüneyt Gökçer a transformé le théâtre en propriété familiale. Il a d'une part fait toutes sortes de concessions au gouvernement pour rester à sa place, et d'autre part, il s'est servi du théâtre comme un outil de promotion de sa famille. Des milliers de liras ont été gaspillées pour monter des comédies musicales qui n'ont apporté aucun bénéfice à la société ou au théâtre national. Ces dépenses ont été effectuées sur base arbitraire. Finalement, le Théâtre d'État a été utilisé comme un outil d'étourdissement et de conditionnement du public.

Le seul travail positif réalisé par le Théâtre d'État la saison dernière a été la mise en scène des *Possédés* d'Albert Camus, une pièce inspirée du roman de Dostoïevski, et *La Ballade du café triste* d'Edward Albee.

Les théâtres privés d'Ankara n'ont pas non plus pu échapper aux comédies de boulevard. Ceci étant, il faut mentionner le succès du Théâtre d'Art d'Ankara (AST).

Disposant d'un répertoire cohérent depuis sa création, notamment grâce aux efforts d'Asaf Çiyiltepe, elle a gardé la réputation de seul véritable théâtre d'avant-garde de la capitale. La saison dernière, elle a mis en scène les pièces les plus marquantes, avec *Le 72<sup>e</sup> dortoir* d'Orhan Kemal et *La Promenade du dimanche* de Georges Michael, et les a interprétées avec beaucoup de succès.

### **Chaudron de sorcière à Tan**

*Inci Tugsavul, Ant, 17 octobre 1967*

Les techniciens du personnel de composition, d'arrangement et d'impression des presses Tan ont au moins autant de mérite que notre personnel de rédaction dans le succès d'*Ant* qui publie régulièrement depuis 41 semaines.

Natık Erenkara, chef de composition de Tan, le maquettiste Namık Kemal Aydın et ses amis en charge de la mise en page d'*Ant*, ont fait de grands efforts pour réaliser une présentation nouvelle et moderne, appréciée par quasi tous les lecteurs de notre revue. Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice.

Mithat Şenocak, l'ingénieur en chef de la machine rotative à Tan, et ses assistants Fahri Egeliler et Recep Selvili ont également adopté *Ant* comme s'il s'agissait de leur propre publication. Surmontant de nombreuses carences techniques dans l'un des plus anciennes rotatives du quartier de la Sublime Porte, ils ont offert à *Ant* une qualité d'impression stupéfiante du niveau d'un offset.

Il y a deux semaines, bien que gravement malade,

Maître Mithat a quitté son lit et s'est démené sur la rotative afin d'empêcher toute retard dans la parution d'*Ant*.

L'équipe d'*Ant* n'oubliera jamais son sacrifice.

Cependant, les précieux techniciens de l'imprimerie *Tan* se retrouvent dans un état de désarroi total après que leurs installations aient été cédées au journal *Sabah* basé à la Sublime Porte. Le jour où l'impression d'*Ant* à l'imprimerie *Tan* a été sabotée, les administrateurs de *Sabah* ont licencié les trois précieux techniciens du département rotatif, à savoir Mithat Şenocak, Fahri Egeliler et Recep Selvili, par crainte qu'ils ne contestent ce sabotage. Ils ont été sommés de quitter immédiatement leur lieu de travail.

Les premiers troubles à *Tan* ont éclaté après que les travailleurs aient adhéré à un syndicat et exigé une convention collective. Gérant l'entreprise *Tan* avec ses propres méthodes commerciales et considérant les relations employeur-employés en dehors du cadre syndical, Halil Lütfi Dördüncü a rejeté les conditions proposées par le syndicat Basın İş dans la convention collective. Suite à ce refus, une grève a été déclarée à *Tan*.

Cependant, avant le début effectif du mouvement de grève, Halil Lütfi Dördüncü a conclu un accord avec le nouvel exploitant Hacı Muammer Topbaş, propriétaire du bureau du journal *Sabah* à la Sublime Porte, accord en vertu duquel il lui a confié la gestion de l'atelier de typographie et du département rotatif pour une année.

Après avoir repris les installations, Topbaş et ses hommes se sont mis à agir, comme dans ses autres établissements, avec une mentalité fanatique que l'on ne trouvait qu'au Moyen Âge. Les idées politiques, les

croyances religieuses et la vie privée du personnel de *Tan* ont été passées au crible en fonction de la vision pro-oumma étriquée de Topbaş. Les travailleurs ont été fichés un par un.

Avec l'arrivée de Topbaş et de ses sbires, une série d'abus sans précédent se sont produits dans la salle des machines de *Tan*. Ils ont imprimé dans ces installations le journal du soir *Sonhaber* pour concurrencer le journal Sabah et Hürriyet en faisant travailler leur personnel jour et nuit sans dormir, piétinant toutes les législations en vigueur. En échange, ils ont remis montants ridicules à titre de charité.

L'institution *Tan* a vu l'exemple le plus laid de manque de respect pour le travail humain et d'exploitation du travail et ce sous le règne de capitalistes calottés et agitant le chapelet en répétant des mots comme «religion», «foi» et «volonté divine».

Et la semaine dernière, alors que la convention collective n'était pas encore signée et que la grève se poursuivait, ces «pieux» hommes d'affaires ont fait montre d'un nouveau mépris envers les lois en licenciant Maître Mithat et ses assistants sans leur payer leurs droits légaux. Il s'agit là d'une violation flagrante de la *Loi sur la convention collective et la grève*.

Autrefois protagoniste de la lutte démocratique par la fourniture d'installations de composition et d'impression pour diverses publications intellectuelles, l'institution *Tan* est aujourd'hui devenue un QG islamiste aux mains des «pèlerins du hajj».

Le personnel est remplacé par des faibles d'esprit à leur image et les lois, accords et règles d'usage sont ignorés et foulés au pied. Fanatisme médiéval, étrangle-

ment de la liberté d'opinion, abus en matière des droits de propriété et d'exploitation, c'est ainsi que sont gérées les activités de l'un des plus anciens établissements de la Sublime Porte.

Aujourd'hui, d'innombrables livres, magazines et journaux sont produits dans l'atelier de composition et l'imprimerie *Tan* dans le seul but de créer un environnement propice au rétablissement d'un califat et d'un système pro-Oumma en Turquie et de provoquer et d'encourager les citoyens à s'engager dans des luttes intestines sanglantes.

Pour l'heure, le propriétaire de l'institution *Tan*, Halil Lütüf Güçlü, se contente d'observer l'évolution de la situation.

Dans la revue conservatrice *Grand Orient* de Necip Fazıl, la réponse aux réactions d'*Ant* semble préfigurer le *Dimanche sanglant*.

«N'importe quel musulman approuverait cette mission juste et vertueuse qui consiste à commencer le travail par le nettoyage de telles impuretés de l'institution qu'ils ont louée. Cet acte préfigure les étapes qui suivront. Comment les rats d'égout de Moscou peuvent-ils savoir qu'il y a de la lumière là où ils parlent d'obscurité et de la propreté dans chaque endroit qu'ils considèrent comme sale. Le traitement à appliquer aux immondes rats d'égout moscovites n'est pas de les éjecter de l'imprimerie *Tan* qu'ils ont longtemps colonisée, mais de les suspendre dans une cage au-dessus de la mer de Marmara puis de les noyer.»

Publié par le même groupe de presse, le journal *Ittihad* (Union) annonce le placement de médias sous le contrôle de la Oumma:

«Attendez un peu, le plus gros est à venir. Vous pouvez exploser ou craquer mais maintenant, que vous le vouliez ou non, nous avons pris le contrôle de la Sublime Porte. Les rotatives tourneront pour publier le Coran et répandre les vérités de la foi. Le nombre de journaux musulmans augmentera: les imprimeries et les sociétés de distribution les plus récentes et modernes serviront les musulmans. Tout ce qui relève du domaine de la technologie servira l'islam et ses fidèles.

Ces menaces sanglantes seront reprises dans d'autres journaux pro-Oumma. Par exemple, dans le journal *Bugün* (Aujourd'hui), Mehmet Şevket Eygi a ouvertement lancé une fatwa appelant au massacre:

«Il existe des preuves évidentes que le communisme est protégé et que l'islam est attaqué en Turquie. Il est désormais du devoir des musulmans d'être vigilants et préparés. Nous avons devant nous un exemple nouveau et prometteur: le massacre communiste en Indonésie. Des centaines de milliers de communistes ont été tués. Sur terre, des animaux sauvages et en mer, les poissons ont été rassasiés de chair humaine. Il y a eu un terrible massacre communiste. Mais l'Indonésie est sauvée.»

\*

Un complément à cet article:

Un an plus tard, en juillet 1968, pour terroriser la jeunesse révolutionnaire qui protestait contre l'arrivée de la 6e flotte américaine à Istanbul, ils ont attaqué l'Université technique à Gümüşsuyu au milieu de la nuit et ont plongé Vedat Demircioglu dans le coma.

La revue *Ant* a qualifié ces événements de «Plan d'élimination sanglant». En réponse à cet article, Şule Yüksel Şenler, figure enturbannée du djihadisme

féminin, s'est répandue en diatribes comme tous les écrivains de la droite islamiste et nous a pris pour cible dans le journal *Bugün* du 22 juillet 1968:

«La revue *Ant*, organe de presse le plus audacieux de la gauche, dont chaque page est remplie d'articles incitant les ouvriers, les paysans, les commerçants, les fonctionnaires, les étudiants et le peuple à se battre contre le gouvernement, l'ordre établi, les riches, les patrons et l'OTAN, est la cause principale des événements tragiques qui se déroulent dans notre pays. Il en est l'instigateur et le planificateur».

**Préface du livre «Ecoute Yankee» de Wright Mills**  
*Inci Tugsavul, Ant, Istanbul 1969*

Beaucoup de choses ont été dites et écrites pour et contre la Révolution cubaine, l'un des mouvements de libération nationale les plus importants de notre époque.

Voie de salut pour les nations affamées et point sensible à traiter d'urgence pour les forces impérialistes, c'est un drapeau suivi par des millions de Latino-Américains dans l'hémisphère occidental, mais pour les Yankees du nord du même hémisphère, c'est un poignard planté dans le flanc de l'Amérique par les Rouges, c'est l'espoir de délivrance des affres de la misère, de l'ignorance, de la faim et de la maladie pour les gens qui vivent comme des cactus dans leurs bohios sales et misérables, mais c'est un danger terrible pour une poignée de latifundistes, de capitalistes et leurs laquais qui exploitent les richesses du monde et leurs serviteurs.

Le mouvement révolutionnaire lancé par une poignée de jeunes contre Batista dans la Sierra Maestra s'est rapidement transformé en une guerre de libération contre l'impérialisme, notamment avec le soutien de la paysannerie cubaine, et a opposé 6,5 millions de Cubains à 180 millions de Yankees.

Ayant mis fin à l'exploitation des monopoles américains à Cuba et ayant consacré toutes les richesses et opportunités nationales au seul bénéfice du peuple cubain, la révolution a été condamnée par les voix les plus officielles aux États-Unis, notamment par un sénateur de droite comme Barry Goldwater qui a déclaré: «Cuba représente un grave danger pour l'Amérique, s'il le faut, une guerre contre le régime de Castro devait être envisagée » ou par l'un des présidents américains les plus radicaux, à savoir John F. Kennedy qui n'a pas hésité à organiser un débarquement à Cuba pour détruire le gouvernement révolutionnaire.

Tandis que la nation américaine, alias les Yankees, pataugeait dans le conformisme, entraînée par les possédants munis de tous les moyens de communication et de propagande nécessaires et attaquait hystériquement la Révolution cubaine, une poignée d'intellectuels américains qui voyaient la réalité du monde affamé et de Cuba, n'ont pas hésité à avertir leurs concitoyens d'éviter tout acte de folie.

S'il y a un protagoniste par eux, c'est sans aucun doute C. Wright Mills, professeur à l'Université de Columbia.

Le professeur Mills s'est rendu à Cuba un an après la victoire de la révolution. Il a eu de longs entretiens avec les dirigeants de la révolution et avec les Cubains.

Il a observé les faits sur place. Puis il a présenté la question cubaine avec le regard impartial et réaliste d'un scientifique dans son œuvre intitulée «Ecoute Yankee».

«Ecoute Yankee » a été écrit lorsque les monopoles américains, dont les intérêts étaient ébranlés par les réformes sociales et économiques de la révolution cubaine, ont forcé le gouvernement américain à débarquer à Cuba.

Le livre se présente sous la forme de lettres écrites par des révolutionnaires cubains aux Yankees. Ces lettres expliquent l'histoire de Cuba, sa situation sociale et économique, les raisons de la révolution, les aspirations des révolutionnaires et les dangers auxquels ils étaient confrontés. Ensuite, elles décrivent l'attitude de Etats-Unis envers Cuba. Et enfin, elles invitent la nation américaine, c'est-à-dire les Yankees, à empêcher le gouvernement américain de poursuivre ses menaces économiques et militaires.

Mais malheureusement, les avertissements du professeur Mills et d'autres intellectuels américains ouverts d'esprit n'ont donné aucun résultat et, en avril 1961, des réfugiés cubains entraînés par des officiers américains en Floride ont mené un débarquement militaire à Cuba avec le consentement du président John Kennedy. Connue sous le nom de Débarquement de la Baie des Cochons et organisée par l'agence américaine de renseignement CIA, cette opération s'est soldée par un échec grâce à l'attachement du peuple cubain à la révolution dirigée par Fidel Castro. Au bout de 72 heures de combats, près de 300 mercenaires ont été tués et 1.200 d'entre eux ont été capturés.

Après cette victoire décisive, Cuba est devenue une

république socialiste. L'économie cubaine a été planifiée dans une perspective socialiste et des liens plus étroits ont été établis avec les pays socialistes.

Aujourd'hui, la révolution cubaine est entrée dans la phase de développement socialiste, après avoir complètement éliminé les restes de l'ordre ancien et les éléments contre-révolutionnaires.

Cuba est une tête de pont socialiste dans les Amériques. Demain, le Brésil, l'Argentine, la Bolivie, le Chili et le Pérou emprunteront le même chemin que Cuba.

Comme l'a déclaré le professeur Mills, les points de vues des révolutionnaires cubains dans «Ecoute Yankee» sont non seulement la voix des Cubains, des peuples latino-américains, mais aussi de tous les peuples affamés.

### **Les peines requises contre Ant ont atteint les 770 ans** *Inci Tugsavul, Ant, mai 1971*

L'attitude contre-révolutionnaire du gouvernement Erim a été démontrée de la manière la plus concrète par la mobilisation des procureurs contre les publications révolutionnaires. Bien qu'Erim ait parlé de la liberté de la presse et que le ministre de la Justice Ismail Arar ait déclaré que «les procureurs républicains rempliront leurs fonctions dans le respect des principes d'impartialité et d'égalité», rien que le mois dernier, deux numéros d'*Ant* ont été saisis d'un seul coup et une série d'enquêtes ont été ouvertes contre Ant. Les peines totales de prison req-

uises contre les administrateurs et les contributeurs d'*Ant* ont été portées à 770 ans. Pour la première fois en Turquie, une enquête a été ouverte en vertu de l'article 142 du Code pénal contre un professeur agrégé et un assistant en raison de leurs opinions publiées dans *Ant*.

Le bureau du procureur a saisi le 10<sup>e</sup> numéro de notre revue à cause de l'article intitulé «Genèse du sous-développement en Anatolie orientale» du docteur Ismail Beşikçi et il a lancé une enquête contre le rédacteur en chef de notre revue Dogan Özgüden, en vertu de l'article 142/3 du le Code pénal turc.

Le 11<sup>ème</sup> numéro d'*Ant* s'est vu saisi à son tour pour la réflexion d'Ilhan Aksoy sur l'article précité du professeur Beşikçi. En conséquence, Ihsan Aksoy et la responsable de la publication Inci Özgüden ont été poursuivis pour violation de l'article 142/3.

Toujours à propos du 11<sup>e</sup> numéro d'*Ant*, Faruk Pekin a fait l'objet de poursuites en vertu de l'article 142/1-3 du Code pénal turc pour son article intitulé «Les peuples du Moyen-Orient vaincront». Le même sort a été réservé à Inci Özgüden. Elle est également poursuivie pour violation des articles 142 et 159 du Code pénal turc suite à la publication dans le même numéro de ses réflexions dans l'article intitulé : «Les menaces des pachas ne pourront pas sauver le système».

Avec ces nouvelles poursuites, la peine totale de prison encourue dans les 31 procès et enquêtes intentés contre Dogan Özgüden a atteint 149,5 ans et l'amende requise s'élève à 250.000 liras. Özgüden a jusqu'à présent été condamné à un an d'emprisonnement, six mois d'exil et une amende de 4 800 liras, mais il a été acquitté dans l'affaire qui lui valait 42 ans de prison. Les

peines pécuniaires sont en phase d'exécution. Quant aux peines de prison et d'exil, elles ont été portées en appel devant la Cour suprême.

Jusqu'à 82 ans d'emprisonnement sont requis dans les 8 procès et enquêtes engagés contre Inci Özgüden, et un total de près de 30 ans d'emprisonnement menace Faruk Pekin dans deux affaires.

Les enquêtes ouvertes le mois dernier contre notre collègue Çetin Özek font de lui le premier professeur agrégé de droit pénal de Turquie à être sanctionné pour avoir prétendument «violé le droit pénal».

Certains font état d'une infraction aux articles 142/1 et 312 du Code pénal turc par Özek, qui est par ailleurs professeur agrégé de droit pénal à la Faculté de droit de l'Université d'Istanbul, dans son livre intitulé «Fascisme et Front populaire révolutionnaire » publié par *Ant* en décembre 1970.

Pour autant, Özek a toujours été désigné comme «témoin expert» par le parquet et les tribunaux dans diverses affaires de presse, et ses opinions ont été prises comme base de jurisprudence dans les décisions de nombreux tribunaux, y compris par l'Assemblée plénière de la Cour suprême. Özek a publié diverses revues scientifiques sur le droit pénal, notamment un livre qui démontre le caractère inconstitutionnel des articles 141 et 142. Il s'est par ailleurs vu décerner le Prix 1970 de la chaîne TRT pour son étude sur la laïcité.

Toujours à propos d'Özek, une enquête ouverte par le parquet sur l'allégation selon laquelle il aurait violé l'article 142/4 du Code pénal turc dans un discours qu'il a prononcé à Londres a été remis au juge d'instruction, et une enquête a été ouverte par le rectorat parce que l'an

dernier, il aurait prétendument enfreint l'article 312 du Code pénal turc par ses propos antifascistes lors d'une conférence qu'il a donnée à la Faculté d'économie. Tous ces crimes attribués à Çetin Özek équivalent d'après le Code pénal à une peine totale de 21 ans de prison.

Ainsi, un total de 770 ans d'emprisonnement et une amende de 300.000 liras sont requis dans 126 enquêtes et poursuites intentées contre 25 administrateurs et contributeurs de la revue *Ant*.

## **Deux ans de régime militaire en Turquie**

*Inci Tugsavul, Exposé "Turkey On Torture", mars 1973*

Le Portugal depuis 40 ans,  
L'Espagne depuis 35 ans,  
La Grèce depuis 6 ans,  
Et la Turquie depuis 2 ans...

Ces pays-membres de la famille européenne subissent tous la domination de dictatures qui ont pris le pouvoir par la tyrannie et la fraude pour les intérêts d'ennemis des peuples à la fois intérieurs et extérieurs. Les derniers vestiges de liberté ont été foulés aux pieds et les peuples qui luttent pour la démocratie ont été condamnés à la captivité.

Il y a une contradiction historique entre, d'une part, la mobilisation de certains pays de la famille européenne dans un nouveau processus d'intégration sur la base de la liberté et de la démocratie et d'autre part, l'indulgence voire la coopération de ces pays avec les quatre dictatures européennes précitées.

Cette indifférence à l'égard de leurs propres principes soulève à juste titre une question brûlante: quel pays sera le suivant ?

Peut-on condamner ceux qui posent cette question alors que les représentants de l'administration fasciste en Turquie conservent leur place aux tables rondes du Conseil de l'Europe et de la CEE ?

Toute personne vivant en Europe a parfaitement le droit de s'inquiéter de tomber un jour sous la coupe d'un gouvernement antidémocratique similaire, à moins que des mesures efficaces ne soient prises contre les gouvernements répressifs et que ceux qui osent violer les droits et libertés spécifiés dans la Convention européenne des droits de l'homme ne soient suspendus de leur qualité de membre du Conseil de l'Europe et de membre associé de la CEE.

Au deuxième anniversaire de la déclaration de la loi martiale, quel est son bilan en termes de violations des droits humains ?

Soucieuse d'alerter le public mondial de la situation dans laquelle se trouve le pays aujourd'hui, l'organisation *Résistance Démocratique en Turquie* a publié un rapport complet intitulé *File on Turkey* en août 1972, afin de faire connaître le contexte socio-économique et historique de l'administration militaire en Turquie, la structure du régime militaire et ses violations des droits humains. Cet ouvrage contient des documents et des statistiques détaillés sur la torture, les procès illégaux menés devant les tribunaux militaires, l'oppression contre la classe ouvrière, les intellectuels, la presse, les universités, les enseignants, l'art et le peuple kurde.

Dans la foulée, en octobre 1972, fut publié *Manhunt*

*in Turkey*, un rapport comprenant une liste alphabétique des victimes détenues, arrêtées, condamnées, exécutées ou tuées par le gouvernement militaire.

Aujourd'hui, c'est-à-dire six mois plus tard, les pratiques criminelles de l'administration militaire ont dépassé toutes les prévisions et atteint un niveau insoupçonné.

Bien que la Turquie soit membre du Conseil de l'Europe et qu'elle ait signé la Convention européenne des droits de l'homme qui garantit les droits et libertés fondamentaux de ses citoyens, des milliers d'intellectuels, de professeurs d'université, d'enseignants, d'ouvriers, de paysans et de dirigeants de la jeunesse ont été arrêtés, torturés et tués dans les camps militaires depuis le début de la loi martiale, toutes les publications progressistes ont été interdites et toutes les organisations démocratiques ont été mises sous scellés.

Dans *La Turquie sous la torture*, nouveau livre publié par la *Résistance Démocratique de Turquie*, des informations détaillées sont données sur les efforts de l'administration militaire à institutionnaliser les persécutions et sur le caractère systématique de ses pratiques inhumaines. Par la suite, les documents suivants ont été portés à l'attention des institutions européennes :

1. Liste complète des personnes tuées lors de la chasse à l'homme
2. Tous les procès et les condamnations devant les tribunaux militaires
3. Liste complète des journaux et revues dont la publication a été arrêtée par la loi martiale
4. Liste complète des journalistes, traducteurs, rédacteurs, producteurs et artistes arrêtés, détenus, jugés et condamnés

5. Liste des livres et revues saisis et détruits par la loi martiale

6. Liste des professeurs et assistants universitaires arrêtés, détenus, jugés et condamnés

7. Témoignage de ceux qui ont été arrêtés et torturés pendant la loi martiale

### **Chansons révolutionnaires de Turquie**

*Inci Tugsavul, Sur l'album de Zülfü Livaneli, 1974*

La musique et la poésie en Anatolie ont une influence et une tradition profondément enracinées dans la population. Depuis le Xe siècle, les chansons des poètes itinérants ont voyagé dans le temps grâce à la transmission orale et ont ainsi survécu jusqu'à nos jours.

La poésie populaire anatolienne présente une riche diversité car elle est le fruit du mélange des cultures de divers groupes ethniques. En outre, les Ottomans, qui ont dominé l'Anatolie pendant six siècles, ont également importé la culture des autres pays qu'ils administraient. Dans les fondations de la poésie anatolienne, on trouve ainsi une myriade d'influences : centrasiatique (avec le luth appelé kopuz et le tambour de chaman), byzantines, islamo-arabes, balkaniques, ioniennes, crétoises, géorgiennes, caucasiennes, iraniennes, kurdes, arméniennes, etc.

Mais tandis que la musique et la littérature de cour de l'Empire ottoman se soumettaient aux influences arabo-musulmanes et persanes, le peuple anatolien a fondu une multitude de traditions culturelles dans son

propre creuset et a ainsi constamment recréé et développé sa poésie et son langage.

Les chants folkloriques anatoliens sont par essence l'expression d'une perpétuelle rébellion contre l'oppression de l'Empire ottoman et un outil d'agitation et de propagande. Contrairement à une certaine croyance populaire, la politique de conquête et le régime d'oppression de l'Empire ottoman ont surtout écrasé le peuple anatolien et ont constamment humilié la langue et la culture turques. L'histoire de l'Anatolie est d'ailleurs un véritable enchaînement de massacres commis par les Ottomans.

*L'Ottoman est large du froc  
L'Ottoman et sa selle de bois  
Il ne sème ni ne récolte  
Mais l'Ottoman prend part au repas*

Il n'y a pas de slogans creux dans les chants de résistance anatolienne. La rébellion, le bravoure et la tristesse y sont constamment liés. Son essence révolutionnaire est distillée avec toute sa richesse et sa profondeur dans la vie, la production et la nature. La plupart des chants d'amour sont par essence révolutionnaires. Mais ce nectar est difficile à atteindre. Sa composition est aussi complexe et profonde que la vie. La chanson populaire exprime la dialectique de la nature lorsqu'elle dit: «L'arbre est inscrit dans l'oiseau, comme l'oiseau est inscrit dans l'arbre.»

Les chants communautaires aux motifs religieux occupent une place importante dans la tradition des chants révolutionnaires anatoliens. Ce n'est pas une contradiction. Dans l'histoire ottomane, les luttes sociales ont souvent été menées par les confréries religieuses (alé-

vies, NDT). Les symboles issus des valeurs populaires de l'époque sont devenus le drapeau d'une lutte de classe implacable.

Ce n'est que sous la République, avec le processus de développement capitaliste que la lutte des classes en Turquie s'est bâtie sur la contradiction bourgeoisie-prolétariat. Les classes dirigeantes n'ont pas hésité à recourir aux méthodes les plus brutales pour empêcher la classe ouvrière de s'organiser. Le poème d'Enver Gökçe, inclus dans le disque, décrit la Turquie des années 1940 et appelle tout le peuple anatolien à la résistance.

Sous la dictature militaire établie durant les années 1970 par l'impérialisme et ses collaborateurs locaux, une nouvelle campagne de terreur a été lancée contre le mouvement ouvrier et les forces démocratiques. Les révolutionnaires ont été assassinés, jetés dans les cachots et torturés.

Le disque contient les œuvres de Zülfü Livaneli, l'un des poètes instrumentaux qui perpétue le mieux la tradition des bardes rebelles. Ces chansons expriment le sentiment de douleur de la défaite due à la répression des années 1970 mêlé à la dignité du combattant, à la bravoure révolutionnaire, à la détermination du peuple et à la nécessité de mener une lutte de longue haleine.

Le musicien a lui aussi été persécuté au cours de cette période et a écrit ses chansons les plus marquantes en prison. Un autre aspect de la musique de Zülfü Livaneli à souligner, c'est qu'il joue du saz, l'instrument le plus ancien et le plus répandu d'Anatolie. Il le pratique selon le genre traditionnel appelé baglama qui a largement disparu aujourd'hui.

L'album que vous avez entre les mains porte à votre

connaissance la puissante veine révolutionnaire héritée de siècles de luttes en Anatolie avec ses terminaisons militantes actuelles.

### **Le régime en Turquie au banc des accusés**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, décembre 1976*

Rédigé par la Commission européenne des droits de l'homme à la demande du gouvernement chypriote, le rapport sur l'attitude de la Turquie à Chypre a finalement été transmis au Comité des Ministres du Conseil de l'Europe. En résumé, ce document indique qu'après l'opération militaire de 1974, les forces armées turques ont bafoué les droits humains et les libertés des habitants de l'île. Le recours à de telles méthodes place la Turquie sur le banc des accusés.

Etant donné l'absence de recours permettant de réfuter ces conclusions, absence provoquée par le gouvernement turc lui-même qui a balayé d'un revers de la main les appels de la Commission des droits de l'homme à utiliser les procédures de recours, la conséquence naturelle de ce rapport devrait être l'exclusion de la Turquie du Conseil de l'Europe par décision du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe.

Néanmoins, comme les inquiétudes concernant les droits humains n'ont pas plus de valeur que les petits calculs menés derrière le rideau de la diplomatie internationale, il faudra peut-être du temps pour que des accusations juridiquement établies aboutissent à une décision politique, et puissent servir d'argument. Dans

les coulisses du Conseil de l'Europe, ce rapport pourrait même être utilisé comme monnaie d'échange.

Quelle qu'en soit l'issue pratique, le point à retenir est que la Turquie a été accusée de violer les droits humains et les libertés sur le territoire d'un autre État et n'a fait aucun effort pour écarter ces accusations.

L'annonce du rapport de la Commission des droits de l'homme a suscité différents commentaires et réactions dans les cercles politiques turcs :

- Une réaction de droite et chauvine ignorant les conclusions des observateurs internationaux et affirmant que ce sont les Grecs qui commettent des actes inhumains contre les Turcs. Cette réaction reprend le bobard selon lequel l'Europe montre son éternelle hostilité envers la Turquie.

- Une réaction des cercles chèvrechoutistes et de centre-gauche consistant à se concentrer davantage sur les aspects procéduraux du problème et à accuser le gouvernement Demirel de ne pas avoir fait preuve de la vigilance et des efforts diplomatiques nécessaires sur cette question tout en propageant l'idée selon laquelle une telle décision aurait été impossible si Ecevit avait été au pouvoir en raison de l'estime de l'Europe pour ce dernier.

Tout d'abord, il convient de clarifier ce point :

Dans des forums internationaux, certaines décisions sur un pays sont impossibles à prendre sur la base de préjugés, et encore moins en accordant du crédit aux coulisses grecques surtout si ce pays est stratégiquement important et si ces décisions pourraient le pousser à chercher de nouvelles options. Affirmer le contraire, c'est ne pas être au courant de l'évolution de la con-

joncture internationale, faire la sourde oreille à l'évolution du monde et ne prendre pas la peine ne fût-ce que de parcourir les pages de politique étrangère des journaux turcs aux sources pourtant limitées, sans même parler de la presse des pays socialistes ou de la presse occidentale. Seuls les énergumènes à l'esprit archaïque et fermé se refusent à voir la réalité.

Ceux qui suivent l'actualité s'en souviendront :

Le premier pays à propos duquel la Commission européenne des droits de l'homme a émis un rapport concluant à son exclusion du Conseil de l'Europe pour violation des droits humains et des libertés n'est pas la Turquie mais la Grèce. On avait pourtant mythifié son lobby diplomatique.

Le deuxième point important est que les faits, les documents et les positions jouent un rôle dans les forums internationaux, et non les personnages providentiels. L'affirmation selon laquelle le rapport de la Commission des droits de l'homme aurait été différent si Ecevit avait été Premier ministre à la place de Demirel est tout sauf sérieuse.

En effet, ce ne sont pas les personnes qui sont jugées par la Commission des droits de l'homme, mais les attitudes et les actes des gouvernements et des régimes représentés par ces personnes sur le plan des droits humains.

1. Les événements portés devant la Commission des droits de l'homme se sont produits pendant et après l'opération militaire menée sur ordre du gouvernement d'Ecevit, alors qu'il était Premier ministre.

2. Même après avoir quitté le gouvernement, Ecevit n'a reçu aucune critique ou condamnation concernant

les actions contre les droits humains et les libertés entreprises par les forces armées turques à Chypre.

3. C'est le gouvernement Ecevit qui, après «l'opération de paix», a maintenu à la tête de la communauté chypriote turque et a octroyé les pleins pouvoirs à Rauf Denktaş, un agent rémunéré de l'impérialisme britannique dont les actions fascistes ne sont guère plus enviables que celles de Nikos Sampson.

4. Et enfin, au cours de ce forum international, il y a une vérité crue qui n'est pas passée inaperçue. Durant les années qui ont précédé l'opération à Chypre, la Turquie et la Grèce ont connu un sort similaire. Les deux pays ont souffert sous le régime sanglant et répressif de généraux et de colonels tortionnaires.

Ceux qui torturent, bafouent les droits humains et les libertés et versent le sang sont connus. Des milliers de documents et de procès-verbaux ont été publiés à ce sujet dans les deux pays.

Mais que s'est-il passé ensuite?

En Turquie, avant même d'arriver au pouvoir, Ecevit a donné la garantie qu'aucune mesure ne serait prise contre les tortionnaires. Après son accès au pouvoir, il a héroïisé les officiers tortionnaires en les envoyant à Chypre pour y mener «l'opération de paix à Chypre». En revanche, l'une des premières mesures prises par le gouvernement Karamanlis, arrivé au pouvoir à l'issue de la même opération, a été de traduire en justice les officiers tortionnaires et les responsables de la période de terreur sanglante.

Il est impossible de cacher ces faits à l'opinion publique mondiale et aux organisations telles que la Commission des droits de l'homme chargée de superviser la mise en œuvre de ces droits.

Et enfin, il importe de considérer un autre aspect de cet événement.

Ce n'est pas la première fois que la Turquie fait l'objet d'une plainte auprès du Conseil de l'Europe pour violation présumée des droits humains.

Au cours de la période 1971-73, lorsque le régime du 12 mars a commencé son massacre des progressistes de Turquie, la situation du régime turc a été discutée à de nombreuses reprises dans d'autres organes du Conseil de l'Europe, notamment à la Commission des questions politiques et au Conseil consultatif. Une commission spéciale fut même créée à l'été 1973 pour enquêter sur les allégations de torture.

Les travaux de la commission en question ont été suspendus par Ecevit, le président du CHP, qui était alors en campagne électorale, par l'intermédiaire de son représentant Mustafa Üstündag, au motif que «des élections auront lieu bientôt et mon [sic] parti arrivera au pouvoir. De ce point de vue, les interventions étrangères pourraient avoir des effets négatifs.» Et la commission en question a tenu compte de cet avis. Elle a arrêté ses travaux et a décidé d'attendre qu'Ecevit arrive au pouvoir pour qu'il instaure les droits humains et les libertés en Turquie. Quatre ans se sont écoulés exactement depuis cet événement.

- En Turquie, des commandos fascistes commettent chaque jour un nouveau meurtre dans les rues.

- Les tortures continuent avec toute leur sauvagerie.

- Une répression anachronique et toujours plus intense vise la libre pensée et toutes sortes d'organisations et d'actions démocratiques.

- Les articles fascistes 141 et 142 de Mussolini fig-

urent toujours dans le Code pénal turc, et les progressistes sont arrêtés et condamnés en vertu de ces articles.

- Enfin, la Turquie reste le seul pays parmi les Etats membres du Conseil de l'Europe où le Parti communiste est interdit. À l'heure où les partis communistes ont constitué des groupes indépendants au sein du Conseil de l'Europe, une telle interdiction dans un pays membre du Conseil ne peut s'expliquer par aucune justification politique ou stratégique.

Un dernier point :

Les milieux obsédés par les «légendaires» coulisses grecques devraient savoir que les Grecs qu'ils imaginent à la manœuvre sont les mêmes que ceux qui se sont battus il y a sept ans pour l'exclusion de la Grèce des colonels du Conseil de l'Europe. Ils ont réussi parce que, comme nous l'avons mentionné plus haut, ils ont fondé leur lutte sur les seules armes admises dans les enceintes internationales, à savoir le respect des droits humains, une documentation solide et des actes concrets. Dans la lutte pour l'établissement en Turquie d'un régime respectueux des droits humains et de la liberté d'expression et d'organisation pour toutes les opinions politiques, le plus large soutien international est venu et continue de venir de ces mêmes milieux.

L'année 1977 dans laquelle nous allons entrer représente un tournant pour la Turquie.

Puisque le CHP et son leader Ecevit représentent quantitativement les aspirations démocratiques, libertaires et progressistes du peuple de Turquie, ils doivent se lancer dans la bataille avec un programme électoral digne de cette orientation.

La mise en œuvre d'un tel projet est la condition

minimale pour le succès de la Turquie dans les forums internationaux. Établir un régime qui éliminera le terrorisme fasciste en Turquie par ses lois, ses actes et ses ressources humaines, c'est faire en sorte que le même régime domine dans une Chypre indépendante.

Si cela se produit, la Turquie bénéficiera d'un immense soutien dans les forums internationaux y compris dans des cercles auxquels elle ne s'attendrait pas.

Parce que c'est le régime turc que l'on a envoyé sur le banc des accusés dans les forums internationaux, pas la Turquie, ni le peuple turc!

**Préface du livre intitulé «Nazım Hikmet a 75 ans»**  
*Inci Tugsavul, Info-Türk, 20 janvier 1977*

Le 20 janvier 1977, non seulement le peuple turc, mais tous les peuples du monde et l'humanité dans son ensemble commémorent Nazim Hikmet, le poète militant de la classe ouvrière turque.

Nazim Hikmet est né en 1902 dans une famille de la noblesse ottomane. À l'âge de 18 ans, il se range aux côtés des ouvriers et des paysans engagés dans la guerre de libération nationale qui aboutira à l'établissement de la République de Turquie en Anatolie. La transformation sociale qui, durant sa jeunesse, ébranla son pays de bout en bout marquera toute sa vie.

Il adhère au parti communiste sous l'influence de la Grande Révolution d'Octobre 1917, et consacre toute sa vie à la lutte des classes.

Bien qu'elle ait été créée grâce à la lutte déterminée

de tous les ouvriers et paysans, la République de Turquie s'est progressivement écartée de ses principes et objectifs initiaux. Le pouvoir passe aux mains des classes possédantes. Cette évolution permet à Nazim d'identifier davantage sa vie à celle du peuple. La guerre se mue en lutte contre la bourgeoisie. Face à une nouvelle élite déterminée à écraser à tout prix toute opposition et toute résistance, la guerre devient inévitable.

À partir de ce moment, la bourgeoisie tente par tous les moyens de détruire ou d'étouffer la voix de personnes comme Nazim Hikmet qui refusent explicitement de protéger les privilèges des classes dirigeantes.

Le choix radical fait par Nazim Hikmet va également déterminer son parcours de vie. Il voyait clairement de quel côté il allait devoir se battre. Son sens de l'observation a fait de lui un véritable guerrier de la classe ouvrière.

Se mêlant chaque jour davantage aux gens, il fait désormais partie de la famille ouvrière combative. Les préoccupations qu'il évoque à travers la littérature et la poésie trouvent en lui leur expression la plus parfaite. C'était un poète, un poète qui manie la langue turque aussi habilement qu'un ouvrier manipule la terre, le fer, le cuir, le cuivre, la laine et la soie... En conciliant sa maîtrise poétique avec sa vie militante, il exprime les clameurs du peuple qui s'élèvent dans les coins reculés de l'Anatolie. Devenu la voix de son peuple, les classes dirigeantes en font leur ennemi juré. Elles mettent une croix sur lui. Nazim passe 13 ans en prison et 13 ans à l'étranger. Mais ni la prison ni l'exil n'éteignent son combat.

Les exils successifs ne peuvent détruire en lui l'idée qu'il faut lutter pour mettre un terme à l'exploitation de

l'homme par l'homme. Ils ne parviennent pas à faire taire Nazim. Il peignera toute sa vie des paysages humains. Chacun se reconnaîtra en lui. Parce que les vers de Nazim ont d'abord été façonnés dans la bouche et le saz des ouvriers et des paysans de Turquie. Ces paysages humains sont si réels et expriment la réel avec une telle puissance que les peuples du monde s'y découvrent. Ce n'est pas une coïncidence si Nazim Hikmet a été traduit dans de si nombreuses langues. La vie et l'œuvre de Nazim Hikmet montrent à quel point il comprenait au plus profond de son être le sentiment d'exil et le combat qui l'a engendré.

C'est pourquoi, il n'y a rien de plus naturel pour nous, travailleurs turcs de l'étranger, que de célébrer le 75e anniversaire de la naissance de Nazim Hikmet avec un esprit de combat et un sentiment de confiance en l'avenir.

### **Une nouvelle année pour la classe ouvrière d'Europe** *Inci Tugsavul, Info-Türk, septembre 1977*

En Europe, les deux mois de vacances estivales sont terminées. Répartis dans plusieurs pays européens, près d'un million d'ouvriers turcs ont clôturé cette période de détente en ayant goûté, du moins temporairement, à la joie de retrouver leurs proches. Ils ont aussi vécu de nouvelles peines, de nouvelles déceptions, et ils reviennent surtout avec un sentiment plus aigu et conscient face aux négligences et même à la trahison qu'ils ont vécues.

Les chaînes de production tournent à nouveau, les va-et-vient des presses se poursuivent, les étincelles des foreuses déchirent à nouveau les ténèbres à des centaines de mètres de profondeur et les produits du capitalisme européen continuent d'être façonnées par les mains des ouvriers turcs.

Ces travailleurs avaient lié leurs espoirs à l'issue des élections législatives du 5 juin alors qu'il étaient vendus aux capitalistes européens comme des ballots de tabac ou de coton, comme des sacs de noisettes ou de figues, sur base de leur poids et de leur qualité, sans aucune garantie, surtout pendant les quatre années du ministère du Travail de Monsieur Ecevit. Ces élections n'ont guère résolu les problèmes de ces travailleurs turcs qui attendaient tant des gouvernements de leur pays d'origine.

Les problèmes des travailleurs turcs ont été exposés en détail lors du Grand congrès ouvrier qui s'est tenu en Allemagne les 26 et 27 février, quelque temps avant les élections générales. D'une part, il a été décidé que les travailleurs turcs formeraient entre eux une organisation fédérative pour s'occuper de leur sort, et d'autre part, on leur a donné l'espoir que le Parti républicain du peuple (CHP) d'obédience social-démocrate résoudrait leurs problèmes en faisant cavalier seul aux élections et en accédant seul au pouvoir.

En admettant que le CHP arrive au pouvoir seul ou sous la forme d'une coalition au sein de laquelle il serait la force dominante, dans quelle mesure pourrait-il solutionner les problèmes des travailleurs sans la présence et les encouragements d'un garde-fou situé sur son flanc gauche ? Finalement, ce gouvernement promis n'a pas vu le jour. On a aujourd'hui affaire à un gouvernement

du Front nationaliste sous une forme plus épurée, plus cohérente et plus consciente dans sa haine de classe, prêt à mettre en œuvre des politiques hostiles aux ouvriers, au peuple, à la démocratie et à la paix.

Et les problèmes identifiés lors du Grand congrès des ouvriers se dressent comme une montagne, du moins ceux qui nécessitent une décision du gouvernement turc pour être résolus.

Mais l'arrivée au pouvoir d'un front anti-ouvrier en Turquie ne signifie pas pour autant que la lutte sera stoppée ou ralentie. Au contraire, elle se poursuivra avec plus d'intensité pour atteindre les objectifs fixés au Congrès des ouvriers. Présente au rassemblement avec une délégation, la Confédération DISK a promis de lutter sur ce thème. Ce combat constituera par conséquent l'un des principaux axes de la lutte globale de la classe ouvrière turque active en Turquie et en Europe.

Bien entendu, la lutte des travailleurs turcs en Europe ne se limite pas à leurs objectifs spécifiques. En tant que partie de la classe ouvrière de Turquie, les travailleurs turcs en Europe sont activement impliqués dans la lutte de masse menée par la classe ouvrière, pour la démocratie, l'indépendance, le socialisme et les forces de paix en Turquie.

Parmi les exemples concrets que l'on peut citer, il y a la lutte de l'année dernière contre les cours de sûreté de l'État (DGM), les mouvements de protestation contre le massacre commis le 1er mai, l'attitude antifasciste adoptée lors des élections législatives et les campagnes de soutien à la grève des métallurgistes de la MESS menée par les mineurs de Turquie.

Enfin, après le retour au pouvoir du Front national-

iste et de son cortège de répression, les efforts des syndicats, en particulier ceux de la DISK et des organisations démocratiques de masse visant à établir un front démocratique sont suivis de près par les travailleurs hors de Turquie, et l'idée d'établir autour d'une plateforme réaliste un front uni avec l'appui de larges cercles démocratiques a reçu le soutien des organisations ouvrières turques de l'étranger et des travailleurs immigrés turcs affiliés à un syndicat.

L'engagement révolutionnaire des travailleurs turcs à l'étranger ne se limite pas à leurs propres préoccupations ou à ceux de la Turquie. Agissant sur le principe de l'internationalisme prolétarien, ils contribuent à chaque occasion à la solidarité internationale de la classe ouvrière. Comme le cordon sanitaire imposé par les élites turques pour isoler la solidarité internationale n'atteint pas les pays européens, ce sont les travailleurs turcs en Europe qui ont pu faire les premiers pas. Leur lutte commune aux côtés des travailleurs autochtones et immigrés, pour le pain, la démocratie, le socialisme et la paix est devenue une pratique quotidienne.

Avec ses qualités singulières et son poids quantitatif s'élevant à un million de membres, la classe ouvrière turque d'Europe est une force incontournable du front démocratique qui se forme en Turquie. Les forces progressistes engagées dans la construction de ce front commun devraient également inclure les revendications et les objectifs des travailleurs turcs en Europe dans leur plateforme de lutte. L'intégration des préoccupations de ce segment de la classe ouvrière et l'invitation à rejoindre sa place naturelle dans le front uni offrira à cette plateforme davantage d'authenticité et d'efficacité.

## **La lutte des travailleurs immigrés en Belgique**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, février 1978*

Dans le numéro de février du journal *Emek*, publié par le syndicat belge CSC/ACV pour les travailleurs turcs, un article faisant référence à l'Organisation internationale du travail (OIT), indique que malgré les pratiques xénophobes qui se sont intensifiées à cause du chômage ces dernières années, les pays capitalistes européens ont besoin de millions de travailleurs étrangers supplémentaires.

Selon l'OIT, depuis les années 60, des millions de travailleurs ont été amenés des pays sous-développés pour accomplir des travaux pénibles et sales que les travailleurs locaux refusaient d'effectuer. Cependant, comme le chômage est devenu persistant ces dernières années, on a trouvé une échappatoire en accueillant les travailleurs étrangers puis en les renvoyant dans leur pays.

Alors que dans des pays comme l'Allemagne et la France, ces travailleurs étaient renvoyés chez eux avec une compensation, dans d'autres pays européens, toutes sortes de mesures coercitives ont été utilisées pour que ces travailleurs soient excédés et poussés à partir.

Cependant, suite à ces mesures contraignantes et répressives, le départ des travailleurs étrangers a entraîné un déclin du travail manuel dans certains secteurs. Par exemple, en Suisse, 230.000 travailleurs étrangers, qui constituent un tiers de la population active, ont été rapatriés au cours des trois dernières années.

Cependant, comme les travailleurs suisses locaux n'étaient pas disposés à occuper les emplois pénibles et sales effectués par les travailleurs étrangers rapatriés,

une pénurie de main-d'œuvre à hauteur de 100.000 personnes est apparue dans ces secteurs.

En France, 150.000 travailleurs étrangers ont été renvoyés ces dernières années, mais le nombre de travailleurs locaux qui ont accepté d'occuper les emplois vacants n'a pu atteindre que 13.000.

Quant au gouvernement social-démocrate allemand, il a suivi une politique de liquidation systématique depuis 1973, réduisant le nombre de travailleurs étrangers travaillant en Allemagne de 2,6 millions à 2 millions.

Actuellement, il y a un total de 7,5 millions de travailleurs migrants dans tous les pays capitalistes européens. La population immigrée et leurs familles atteignent les 13 millions.

Pendant, les efforts des gouvernements de ces pays pour se débarrasser des travailleurs étrangers ne sont rien d'autre qu'une illusion. Il est en effet impossible de se passer des travailleurs étrangers parce que les travailleurs locaux ne veulent pas accomplir des tâches pénibles et sales. Même s'il y a un renvoi des travailleurs étrangers à un certain rythme, les enfants des familles immigrées récemment nés comblent rapidement le vide et nourrissent l'armée de réserve des travailleurs du capitalisme européen.

En effet, dans sa réponse à une question parlementaire, le ministre belge de la Justice Van Van Elslande a annoncé que depuis 1975, il y a une augmentation de 30% des populations turques, marocaines, portugaises et algériennes vivant en Belgique et travaillant dans les secteurs les plus pénibles.

Selon le communiqué du ministre, il y a actuellement 328.924 Italiens, 92.279 Marocains, 67.058 Es-

pagnols, 66.563 Turcs, 23.418 Grecs, 13.433 Portugais et 12.031 Algériens.

Il existe une autre catégorie d'étrangers en Belgique. Ce sont ceux qui travaillent dans des organisations internationales comme le Marché commun et l'OTAN à Bruxelles, ville bénéficiant du statut de capitale de l'Europe. De plus, comme la vie économique de la Belgique dépend largement des capitaux étrangers et que les sièges européens de presque toutes les entreprises multinationales sont situés en Belgique, il existe de nombreux bureaucrates-technocrates de haut niveau dans ce pays. Parmi les étrangers de cette catégorie, les Américains occupent la première place avec une population de 20.473 habitants.

Pendant, cette catégorie, qui jouit de salaires très élevés, ne doit pas être confondue avec les travailleurs issus de pays sous-développés comme la Turquie, le Maroc, l'Espagne et le Portugal et chargés d'effectuer les travaux les plus ingrats pour des salaires extrêmement bas. Non seulement ils reçoivent des salaires élevés, mais ils bénéficient également d'un statut privilégié tant devant la loi que devant les autorités officielles.

Il convient à cet égard de considérer les travailleurs immigrés comme un groupe social distinct parmi les étrangers.

Au Sud du pays, le travail dans les charbonnages et la construction étant pénible et éreintant, les travailleurs locaux préfèrent éviter ces emplois. C'est pourquoi, la Belgique ne peut pas renoncer aux travailleurs migrants comme c'est le cas pour d'autres pays capitalistes. Les mesures qui pèsent comme une épée de Damoclès sur les travailleurs étrangers visent à les maintenir dans une

anxiété constante, à les obliger à travailler plus dur dans la peur des lendemains et à les empêcher d'élever la voix contre l'injustice.

Malgré l'expulsion régulière d'étrangers au chômage, le nombre de travailleurs turcs, arabes et portugais employés dans les travaux les plus durs et les plus sales a augmenté de 30% au cours des trois dernières années.

Le caractère indispensable de la main-d'œuvre étrangère pour les travaux pénibles et sales a conduit ces travailleurs à s'organiser de manière plus efficace, surtout ces dernières années, à étendre leur lutte pour résoudre leurs problèmes spécifiques et à participer de manière plus intense à la lutte de la classe ouvrière belge.

La récente lutte contre les campagnes d'expulsion des travailleurs étrangers en Belgique est un des exemples concrets de cette résistance organisée.

En réalité, les faits cités ci-dessus révèlent l'inconsistance de ces campagnes menées uniquement pour satisfaire les milieux conservateurs et intimider les travailleurs étrangers. Au milieu de l'année 1977, seuls 10.767 des 246.660 chômeurs en Belgique étaient des travailleurs turcs, marocains et portugais. Si le taux de chômage est si bas parmi cette catégorie de travailleurs, c'est parce que les travailleurs locaux ne veulent pas occuper les emplois laissés aux étrangers.

Agissant à partir d'une position aussi légitime, les travailleurs étrangers ont exposé et invalidé publiquement la campagne discriminatoire des milieux conservateurs, sur la base de faits et de chiffres.

La lutte des travailleurs étrangers en Belgique se déroule à l'initiative des deux confédérations syndicales nationales existantes, la CSC/ACV et la FGTB/ABVV.

Le syndicat CSC/ACV mis sur pied une organisation *ad hoc* pour les travailleurs étrangers. Chaque année, les travailleurs turcs membres de ce syndicat se réunissent pour discuter de leur problèmes et trouver des solutions. A l'issue de ces travaux, la CSC/ACV a également publié un document intitulé «Statut des travailleurs étrangers».

En outre, des activités sont proposées pour résoudre les problèmes particuliers des travailleurs de chaque nationalité. Par exemple, les militants ouvriers turcs se réunissent tous les trois mois pour discuter de leurs préoccupations et recevoir une formation syndicale. Lors de la dernière réunion des travailleurs syndiqués, les problèmes des travailleurs turcs ont été compilés dans un rapport où il est question de prendre des initiatives auprès des autorités turques et belges pour les résoudre.

Au syndicat FGTB/ABVV, un comité des travailleurs turcs travaille dans la même direction.

Bien qu'il existe certaines différences idéologiques entre les deux syndicats, ils agissent depuis quelques années en front commun dans toute la Belgique et ont commencé à encadrer de façon concertée la lutte économique de la classe ouvrière.

Ces derniers mois, les deux syndicats ont redoublés d'effort pour créer ce front commun autour des problèmes et des objectifs spécifiques des travailleurs étrangers.

Il existe en outre des associations créées par des travailleurs immigrés issus de toutes nationalités. La plupart de ces structures ont été créées par les gouvernements des pays pourvoyeurs de main d'œuvre, via les consulats, afin de garder les travailleurs sous contrôle et d'empêcher leur prise de conscience.

Enfin, on trouve également des organisations démocratiques et culturelles créées pour contribuer à la lutte économique, démocratique et culturelle de la classe ouvrière. Même si elles sont peu nombreuses, les associations de cette nature s'appliquent à se réunir de temps à autre, à rassembler les gens au-delà de leurs appartenances nationales et à déterminer des objectifs et des méthodes de lutte commune sur des problèmes communs.

Une récente initiative globale en ce sens a été conduite par le Comité de liaison des organisations des travailleurs immigrés de la Région bruxelloise.

A la suite d'un travail conjoint qui a duré plus d'un an, ce comité, dont fait également partie Info-Türk qui a assumé la responsabilité éditoriale du Journal des Travailleurs du Syndicat CSC/ACV et du Journal des Travailleurs Turcs du Syndicat FGTB/ABVV, a publié cinq brochures avec le soutien de la Commission Culturelle Française de Bruxelles. Les problèmes des travailleurs immigrés y sont identifiées et des solutions y sont proposées.

Ces brochures couvrent les thèmes suivants :

1. Marché du travail et travailleurs immigrés
2. Crise et migration
3. Politique d'immigration
4. Immigration et syndicats nationaux
5. Luttés des travailleurs immigrés sur les lieux de travail

Publiées en quatre langues et préparées en turc par *Info-Türk*, ces brochures seront présentées au public début mars lors d'une conférence de presse conjointe au cours de laquelle les problèmes des travailleurs migrants et les objectifs de leur lutte seront exposés.

## **Le droit de vote des immigrés est-il suspendu?**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, février 1979*

En Turquie, les partis bourgeois ne peuvent agir ensemble pour résoudre les problèmes économiques, sociaux et politiques qui ont atteint un niveau désastreux. Mais lorsque leurs intérêts sont en jeu, ils peuvent oublier leurs querelles au goût de vendetta et faire cause commune comme ils l'ont montré dans les travaux portant sur l'amendement de la Loi électorale.

La commission interpartis créée à cette occasion est parvenue à un consensus sur les procédures des primaires et des élections et sur les partis pouvant y participer. Elle a en outre augmenté la durée des discours de propagande à la radio et a convenu de leur accorder le droit de s'exprimer à la télévision.

Cependant, toutes les décisions prises visent uniquement à protéger les intérêts des partis bourgeois.

En effet, un changement convenu par toutes les formations politiques, y compris le CHP, stipule que seuls les partis ayant des représentants au parlement et, parmi ceux qui n'ont pas de siège, seuls ceux qui disposent de représentations dans l'ensemble des arrondissements électoraux d'au moins 20 provinces, pourront participer aux élections.

Ce changement vise clairement à empêcher les partis socialistes qui, à l'heure actuelle, n'ont pas de représentants au Parlement, de participer aux élections. La présidente du Parti ouvrier de Turquie, Behice Boran, explique ces manœuvres comme suit: «Conditionner le droit de participer aux élections à une représentation complète dans 20 provinces n'est rien d'autre qu'une

tentative de maintenir hors de la vie parlementaire toute pensée et organisation politiques située à gauche du CHP. Ce jeu se fait avec un tel arbitraire et une telle désinvolture que pour épargner le DP (droite) de l'obligation d'avoir des représentants dans l'ensemble des districts de 20 provinces, un partenaire de la coalition qui ne compte pourtant qu'un seul député DP, on réduit la condition d'avoir un groupe parlementaire à la condition d'avoir un seul membre au Parlement.»

Parmi les changements prévus dans la loi électorale, le point positif est que l'abaissement de l'âge de vote de 21 à 18 ans a été accepté sur le principe. En revanche, la commission spéciale interpartis n'est pas encore parvenue à un consensus sur l'octroi du droit de vote aux citoyens turcs de l'étranger depuis l'endroit où ils se trouvent. Il est même possible que cette question reste à nouveau en suspens et que les travailleurs de l'étranger ne puissent pas voter aux élections sénatoriales partielles qui auront lieu le 14 octobre.

Pourtant, depuis plusieurs années déjà, l'octroi du droit de vote aux travailleurs de l'étranger vient en tête des promesses faites par le CHP. A vrai dire, après son arrivée au pouvoir, le CHP s'est d'abord penché sur la captation des devises étrangères des travailleurs expatriés, a fait adopter par les parlements les lois afférentes sans délai, mais n'a fait aucun travail concret sur le droit de vote.

Le fait que ce droit fondamental ait été suspendu pendant des années révèle l'attitude des partis bourgeois envers les travailleurs turcs de l'étranger et montre qu'ils les considèrent uniquement comme des machines à devises, et non comme des citoyens ayant des droits égaux et ce, alors que même l'Espagne et le Portugal, qui ont été sous

l'emprise du fascisme pendant près de 40 ans et privés d'institutions démocratiques, ont accordé le droit de vote aux travailleurs à l'extérieur du pays ainsi qu'à tous leurs citoyens, dès le moment où ils se sont engagés dans le processus de démocratisation. Au moment où nous rédigeons cet article, les travailleurs espagnols à l'étranger se préparaient à voter aux nouvelles élections générales.

L'affirmation selon laquelle il existe des difficultés techniques pour voter depuis l'étranger ne tient pas la route, car l'Espagne et le Portugal, qui sont aussi éloignés que la Turquie des pays d'Europe centrale où sont concentrés les travailleurs immigrés, ont immédiatement surmonté les difficultés techniques et mis en œuvre ce droit fondamental, comme nous l'avons mentionné ci-dessus.

Dans un avenir proche, la position qu'adoptera la commission spéciale interpartis, en particulier le CHP, sur cette question affectera grandement le choix politique des travailleurs turcs à l'étranger ainsi que leur attitude à l'égard de la campagne d'envoi de devises étrangères.

### **Les forces pacifistes rejettent les missiles de la mort** *Inci Tugsavul, Yürüyüş (La Marche), 18 décembre 1979*

Réuni la semaine dernière, le Conseil des ministres de l'OTAN a approuvé le projet d'installer 572 nouveaux missiles nucléaires américains en Europe d'ici 1983, une décision qui cache mal les profondes lézardes apparues au sein de l'organisation.

Ce plan concernant les «missiles de la mort» américains a en effet entraîné la réprobation des gouvernements et parlements de plusieurs pays européens, avant et pendant la réunion de Bruxelles. Mis sous pression par les pacifistes massés dans les rues de leurs pays, les représentants des gouvernements des Pays-Bas, de la Belgique, du Danemark et de la Norvège ont tenté de reporter le projet américain à plusieurs reprises.

Mais en constatant ces dissensions, les milieux dirigeants du Pentagone et de l'OTAN ont exercé une pression intense sur les États membres du pacte avant la réunion de Bruxelles. Les pressions furent telles que les Pays-Bas ont fini par approuver le plan américain, malgré la décision contraire prise par leur parlement. Les Pays-Bas et la Belgique n'ont pas pour autant caché leurs «réserves» concernant cette décision et ont même exigé que les négociations sur le désarmement entre le Pacte de Varsovie et l'OTAN aboutissent sans délai.

Si les manifestations massives du mouvement de la paix européen ont permis de mettre à jour de profondes divergences au sein de l'OTAN lors de la décision concernant les missiles Pershing-2 et Cruise, elles donnent également une idée de son potentiel de dissuasion pour les crises à venir. L'impérialisme n'aura qu'à bien se tenir.

Le mouvement massif de protestation que les peuples pacifistes européens poursuivent depuis des semaines contre la tentative d'installation de nouveaux missiles américains Pershing-2 et Cruise sur le sol européen, ont atteint leur apogée avec le «Meeting international» organisé à Bruxelles le dimanche 9 décembre.

Ce jour-là, plus de 50.000 pacifistes venus de divers pays européens membres de l'OTAN et parlant dif-

férentes langues, français, néerlandais, allemand, turc, kurde, norvégien, grec, espagnol, portugais et italien ont fait trembler les rues et les places de Bruxelles aux cris de «Non aux missiles de la mort !»

Le rassemblement de Bruxelles a démontré de manière concrète que les peuples d'Europe ne croient plus comme autrefois aux contes de fées de la guerre froide, que les larges masses se sont appropriées la lutte pour une Europe de paix et de sécurité même si les initiatives pacifiques des pays socialistes restent sans réponse et que la lutte grandissante des peuples européens contre ces missiles se poursuivrait jusqu'à créer des fissures et des défections dans les rangs de l'OTAN qui pourraient à terme ébranler le bloc belliqueux de l'impérialisme même si la majorité des gouvernements de l'OTAN se sont soumis aux exigences militaristes des monopoles d'armement américains et des faucons du Pentagone.

Ce meeting du 9 décembre était organisé par le CNAPD (Comité National d'Action pour la Paix et le Développement) dont le siège se trouve en Belgique. Lors d'une réunion des comités nationaux et des associations membres du Conseil mondial de la paix qui s'est tenue à Bruxelles le 1er décembre 1979, les participants ont décidé de rejeter le déploiement de missiles Pershing-2 et Cruise et ce, quelle que soit l'excuse invoquée par les États-Unis car il s'agit d'une initiative mettant la paix en danger et de soutenir le rassemblement du 9 décembre contre cette initiative.

Des représentants de mouvements pour la paix venus de divers pays européens, notamment des États-Unis et du Canada, ainsi que des travailleurs européens

et étrangers ont participé massivement au meeting de la CNAPD organisé avec le soutien de toutes les forces de paix.

Malgré le froid et parfois de fortes pluies, des groupes de pacifistes ont commencé, dès les petites heures du matin, à se rassembler sur la place Rogier, où devait commencer la marche de protestation.

Après une conférence de presse à huis clos qui s'est tenue à 14h, le cortège s'est mis en marche, avec en tête des parlementaires et des personnalités belges, suivis immédiatement par un «Groupe international », dont trois délégués turcs.

Il convient de noter que parmi le groupe dirigeant des parlementaires belges se trouvaient des représentants du Parti communiste belge, du Parti socialiste, du Parti socialiste flamand et du Parti de la Communauté wallonne, ouvertement opposés aux missiles nucléaires, ainsi que des députés et sénateurs anti-missiles réfractaires à la position officielle de leurs partis.

Dans les rangs compacts de la marche, les associations de travailleurs turcs et les organisations de démocrates kurdes des pays européens ont attiré une attention particulière par leur force numérique, l'allure disciplinée de leurs cortèges, leurs banderoles et leurs slogans internationalistes et pacifistes.

Dans la foulée de délégations provenant d'autres pays, il y avait des colonnes de protestataires venus de la partie francophone de la Belgique, suivis d'une de celles venues de Flandre.

La multitude était telle qu'à la tombée de la nuit, après le meeting de clôture organisé sur la place Roup-

pe, le cortège venu de la région flamande n'avait toujours pas atteint la zone. Sur le podium du meeting final, des représentants de délégations venues d'autres pays ont expliqué les raisons pour lesquelles ils s'opposent aux missiles Cruise et Pershing-2.

Une délégation turque de trois personnes composée du député de Denizli et représentant de l'Association pour la paix Mustala Gazalcı, du délégué du Parti ouvrier de Turquie Yavuz Çizmeci, de la représentante du Parti socialiste ouvrier de Turquie Gülün Tezgider, a participé à la marche.

Le matin du rassemblement, la délégation turque a rencontré le président de la CNAPD, Pierre Galand, la coordination organisatrice du rassemblement, et lui a donné des informations détaillées sur les actions contre les missiles de la mort organisées en Turquie par leurs organisations respectives. Elle a également eu un entretien avec des représentants de mouvements pacifistes venus d'autres pays.

Lors du grand meeting, le représentant du Parti ouvrier de Turquie, Yavuz Çizmeci, a pris la parole au nom de la délégation des mouvements pacifistes turcs.

Prononcé en partie en turc, en français et en anglais, le discours de Çizmeci a été interrompu à plusieurs reprises par les salves d'applaudissements et de slogans internationalistes et pacifistes des manifestants turcs, des cortèges internationaux et des manifestants belges.

Durant son séjour à Bruxelles, la délégation turque pour la paix a envoyé un télégramme au Premier ministre belge Wilfrid Martens, lui demandant de s'opposer à l'installation de missiles nucléaires américains sur le sol belge.

## Les Loups Gris dans la presse allemande

*Inci Tugsavul, Info-Türk, février 1980*

Après le recours par les fascistes turcs implantés en Allemagne fédérale au crime de sang et plus particulièrement après le meurtre du travailleur progressiste Celalettin Kesim à Berlin, l'opinion publique ouest-allemande est devenue plus sensible à la question des Loups Gris.

Le journal *Metall*, organe de presse d'IG Metall, le plus grand syndicat de l'Allemagne fédérale, a publié dans son numéro du 7 février 1980 une reportage photo intitulé «Stratégies et tactiques des Turcs d'extrême droite en Allemagne fédérale - Les Loups Gris appellent au djihad».

L'article commence par l'énumération d'exemples d'attentats terroristes perpétrés par les Loups Gris en Allemagne. Ensuite, il explique que toutes ces attaques sont dirigées depuis la Fédération turque, dont le siège se situe à Francfort, et que les dirigeants de cette organisation sont affiliés au MHP. En voici des extraits :

La fédération, qui compte environ 50.000 membres, a beaucoup d'argent. Elle a par exemple acheté un bâtiment à Neu-Ulm d'une valeur de 900 000 DM. L'«Association idéaliste» (Ülkücü Dernek) de Düsseldorf a également acquis un bâtiment. Enfin, la section à Hambourg et Stuttgart, sont-elles aussi devenues les propriétaires de nouveaux locaux.

Nous ne pouvons qu'émettre des suppositions sur la manière dont ces immenses opportunités financières ont été obtenues. De nombreux exportateurs et propriétaires d'agences de voyages apportent sans doute une

aide financière conséquente aux Loups Gris. Mais il ne fait aucun doute que les fascistes turcs sont également impliqués dans le trafic d'héroïne.

Dans son édition du 14 février 1980, le magazine *Stern* du 15 octobre 1979 mentionne qu'Ismail Çakır, propriétaire d'une discothèque et citoyen turc de Berlin-Ouest, avait été arrêté par des experts du bureau des stupéfiants. Au cours de la perquisition, les policiers ont trouvé un dossier rempli de reçus. D'après ces documents, Çakır a transféré une somme d'argent d'une valeur de 500.000 DM en l'espace de cinq années à des associations d'extrême droite turque et à leurs partenaires commerciaux, sans même payer d'impôts sur cette somme.

On connaît les propos suivants d'Erich Strauss, responsable de l'Organisation de la Sécurité fédérale : «Ces derniers temps, nous observons des signaux indiquant que les Turcs d'extrême droite se sont également emparés du commerce de l'héroïne.»

Paru en date du 14 février 1980 dans le numéro de la *Deutsche Volkszeitung*, l'organe du Parti communiste allemand, un article intitulé «Loups Gris» où il est question des sombres activités des fascistes turcs telles que les attentats terroristes et le trafic de drogue, épingle le contrôle des centres culturels islamiques par les fascistes turcs et la coopération de l'Église avec ces ceux-ci.

«Volontairement ou non, il est clair que les fascistes turcs sont soutenus sur le plan politique et reçoivent de l'aide dans notre pays par l'intermédiaire de l'Église et des autorités officielles. Les églises catholiques et protestantes apportent une aide financière non négligeable aux activités du Centre culturel islamique et de ses suc-

cursales, dont le siège est à Cologne. Les porte-paroles de ces centres affirment que des écoles coraniques surmontés du drapeau turc ouvriront partout, de Chypre à Oslo. Les Églises chrétiennes de la République fédérale d'Allemagne ne réalisent-elles pas qui elles soutiennent réellement?»

### **C'est un putsch militaire fasciste**

*Inci Tugsavul, Tek Cephe, octobre 1980*

Les forces fascistes en cherchaient le prétexte et préparaient le terrain depuis des années via leurs provocations systématiques. Le coup d'État militaire a fini par arriver, ultime étape de l'escalade fasciste qui ravage notre pays.

Dès le premier jour, les agissements de la junte putschiste composée de cinq hommes alias le Conseil de sécurité nationale ont confirmé notre point de vue : le coup d'État est clairement de nature fasciste et la dictature établie est une dictature militaire fasciste.

Cependant, comme au début de la dictature du 12 mars 1971, certains cercles progressistes autoproclamés n'ont pas tardé à caractériser ce régime fasciste imposé à la Turquie par le capital international comme une intervention nécessaire de l'armée turque, en tant que défenseur traditionnel de la démocratie. Ces mêmes milieux avaient tenté de dissuader les forces antifascistes de rejoindre les rangs de la lutte, les poussant à entrer dans une phase d'attente à l'issue incertaine au risque de les démobiliser.

Reléguant au second plan le contexte international, la nature de classe et les pratiques terroristes du coup d'État du 12 septembre tout en exagérant les divergences personnelles entre les généraux de la junte, ces milieux dans lesquels on retrouve même une organisation adhérant à la plateforme des mouvements qui se revendiquent du socialisme scientifique, se gardent de qualifier ce putsch de fasciste. Ils se contentent d'y voir un «coup de force». Au lieu de parler de régime militaire de putschistes fascistes, ils l'ont qualifié erronément de «régime de dictats militaires» et ont même refusé de s'unir aux autres forces antifascistes qui n'adhèrent pas à leur analyse.

Afin de replacer le coup d'État du 12 septembre dans une perspective de classe, il faut tout d'abord prendre en considération la définition du fascisme donnée par la Troisième Internationale, qui est désormais devenue un classique: lors de la troisième session du Comité exécutif de la Troisième Internationale, le fascisme a été défini comme suit: «Le fascisme est la dictature terroriste ouverte des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins, les plus impérialistes du capital financier».

«Même en se basant sur cette qualification, il convient certes d'examiner et de prendre en compte les caractéristiques particulières du fascisme et des diverses formes de dictature fasciste à différents stades dans chaque pays», comme le suggère le VIIe Congrès de la Troisième Internationale.

Dans quelque pays que ce soit, cette dictature ne peut échapper à sa nature fasciste vu son contexte de classe et ce, même si ses premières mesures terroristes ne prennent pas la forme d'un «bain de sang», et même

si elle se donne une image neutre ou au-dessus des classes pour tromper les masses.

Le 7e Congrès de l'Internationale souligne également que «l'arrivée du fascisme au pouvoir, ce n'est pas la substitution ordinaire d'un gouvernement bourgeois à un autre, mais le remplacement d'une forme étatique de la domination de classe de la bourgeoisie - la démocratie bourgeoise - par une autre forme de cette domination, la dictature terroriste déclarée ».

En effet, la «démocratie bourgeoise», en tant que forme de domination de classe de la bourgeoisie, a joué un rôle décisif, via des mesures de plus en plus répressives, dans l'escalade vers la dictature militaire fasciste, préparant ainsi les conditions du putsch du 12 septembre. Ce jour-là, elle a cédé sa place à une dictature fasciste ouverte.

Concrètement, le capital financier a créé les conditions propices à l'avènement d'une dictature fasciste en Turquie à travers les contraintes économiques du FMI et les provocations d'organisations terroristes telles que la Contre-Guérilla et le MHP à la solde de Washington et finalement, il a perpétré un coup d'État fasciste dans le cadre des plans de l'OTAN, également à la solde de Washington, et par l'intermédiaire des généraux placés sous le commandement de l'alliance atlantique.

Quant à l'arrestation du leader fasciste Türkeş et de ses acolytes: ce n'est pas un élément qui prouve que la junte n'est pas fasciste. Le MHP n'est qu'une aile du mouvement fasciste en Turquie, une aile qui a été utilisée comme élément de provocation. Hitler a purgé les SA lorsqu'elles n'étaient plus nécessaires comme Türkeş a été écarté après avoir rempli sa mission et ce afin

de servir un autre objectif, celui de créer l'image d'une junte opposée au fascisme.

Mais les fascistes installés dans l'appareil d'État sont toujours en place, sont toujours plus nombreux et pourront allègrement recruter sous la dictature.

Faut-il attendre un incendie du Reichstag ou un Holocauste pour établir un diagnostic correct?

### **En cette fin d'année du putsch**

*Inci Tugsavul, Tek Cephe, décembre 1980*

Le réveillon de l'année 1980 commença avec le mémorandum des généraux. La junte montrait ses crocs pour la première fois. Au milieu de ces grincements de dents, les mesures d'austérité du 24 janvier sont tombées tel un couperet. L'ensemble des décrets imposés par le FMI a été mis en œuvre par Turgut Özal, ancien président du syndicat des industriels de la métallurgie (MESS), sous-secrétaire du Premier ministre, conseiller de l'organisation de la planification de l'État (DPT) et enfant chéri des entreprises monopolistiques. Par la suite, la NOTAM (avertissement aux navigateurs aériens) n° 714 a été abrogée. Les tentatives de réintégration de la Grèce dans l'OTAN ont eu des répercussions dans les journaux.

Des milliers de travailleurs sont allés en grève tandis que de nouvelles grèves se préparaient.

Le mois d'avril a clarifié les positions mutuelles. L'accord de coopération en matière de défense entre nous et les États-Unis a été approuvée par le gouvernement.

Cependant, il n'a pas fallu attendre longtemps pour

que cela provoque de vives réactions au sein de l'opinion publique démocratique. L'assemblée générale du Syndicat des employeurs (TISK) s'est également réunie le même mois. Comme on le disait à l'époque, «les entreprises monopolistiques essayaient d'une part d'éliminer les derniers vestiges de droits démocratiques en accusant calomnieusement la lutte des syndicats de classe et des organisations ouvrières de masse d'agir de façon 'idéologique' et affichaient d'autre part leur intention claire de s'emparer de l'État à travers leurs propres syndicats.»

Disons-le au passage: les demandes de destruction de tous les acquis obtenus à ce jour, demandes faites à l'assemblée générale dans des matières telles que l'affiliation aux syndicats, les conventions collectives de travail, les grèves, les indemnités de départ, etc. ont soit été mises en œuvre par la junte soit elles sont à l'ordre du jour de la junte.

En juin, 50.000 ouvriers étaient mobilisés. Par ailleurs, des tentatives de grève générale ont eu lieu pour le 1er mai, ainsi que pour protester contre l'assassinat du syndicaliste Kemal Türkler.

Durant le même mois, on a été témoin d'un événement que nul n'aurait osé faire depuis 20 ans: le Conseil de l'OTAN s'est réuni à Ankara.

Les entreprises monopolistiques étaient à l'offensive, et la classe ouvrière et les masses laborieuses résistaient... en même temps que les premiers rapprochements et les premiers pas concrets vers l'unification de la classe ouvrière en un seul parti et de toutes les forces démocratiques en un seul front. En juillet, il y a eu l'échec de l'interpellation du CHP. Finalement, suite à l'adoption de la proposition du MSP, le ministre des Affaires étrangères

du Parti de la Justice (AP) a été limogé. Le gouvernement n'en avait plus pour longtemps. C'était clair, mais qui le remplacerait et comment? L'émergence au Parlement d'un nouveau gouvernement doté des mêmes prérogatives était improbable.

On se doutait des chances d'échec de la formule junte + MHP avec un MHP apparaissant sous sa propre étiquette. Les masses avaient vu la véritable nature du MHP. L'opinion publique internationale était également très sensible à cette question. De plus, l'apparition d'une telle junte au sein de l'armée pouvait occasionner des troubles et des affrontements internes dont on ignorait la mesure.

Finalement, au prix du sacrifice de certaines marionnettes, la chaîne de commandement de la junte ataturkiste est apparue sur scène.

Le type de kémalisme dont il est question ici est une soupe indigeste où se mêlent le pacte de Sadabad, l'OTAN et l'éducation «ataturkiste» inculquée à la prison de Mamak. Et que dire des lois, des décrets, des arrestations et des procès anti-travailleurs et anti-ouvriers intentés par la junte à la vitesse de l'éclair!

Entre-temps, d'importants événements se sont déroulés en catimini. L'accord d'adhésion de la Grèce à l'OTAN, l'assouplissement soudain dans les dossiers chypriotes dont celui de Varosha, les intenses échanges mutuels entre les pays de la région sous influence américaine, de la Somalie à la Jordanie, de l'Arabie Saoudite à l'Irak... Le ministre des Affaires étrangères de la junte répond à propos de l'installation de la force américaine d'intervention dans le Golfe: «c'est un sujet d'accord bilatéral». A l'étranger, le même individu parle

du retour à la démocratie en 1981 à ceux qui sont prêts à le croire alors que dans le pays, la junte a nommé ses commandants adjoints pour deux ans en spécifiant que la durée de leur mandat serait renouvelable, selon leur volonté, de manière illimitée.

Alors que nous entrons en 1981, la situation est assez claire... C'est une année en or pour les monopoles et l'impérialisme américain qui les soutient. Leurs souhaits ont été atteints, réalisés et imposés un à un.

Mais ce n'est qu'un aspect du problème. La vérité est toujours plus complexe et nuancée. Ces derniers jours par exemple, ce n'est pas en vain que ceux qui sont effrayés par la simple mention du mot «classe» se sont soudainement mis à flatter la «classe moyenne». La base objective de l'alliance ouvriers-paysans, leur cauchemar de toujours qu'ils ont empêché de tous temps et de toutes leurs forces, se développe sous leur action en même temps que leurs fausses annonces des prix planchers, et que le processus de dépossession et d'appauvrissement. Compte tenu du niveau de développement et de la configuration de la société, la Turquie ne mérite ni n'accepte ce sort qui lui est imposé.

Soyez-en sûrs, elle saura faire le nécessaire.

## **Notre mission à l'approche de la deuxième phase**

*Inci Tugsavul, Tek Cephe, mars 1981*

La junte militaire fasciste en Turquie passe progressivement de la phase de répression et de liquidation à celle de la consolidation de son ordre nouveau...

Dissolution du Parlement, interdiction des activités

des partis politiques, écrasement du syndicalisme révolutionnaire, autocensure totale de la presse, de la radio et de la télévision au-delà de la censure officielle, capitulation totale face au Pentagone au sens militaire et à Wall Street au sens économique... Tous ces objectifs constituent la première phase du programme de la junte.

La quasi-totalité de ce programme a été réalisée au cours du sixième mois du 12 septembre, qui coïncide avec le 10e anniversaire du putsch du 12 mars 1971. Tout cela bien sûr, aux dépens des masses ouvrières qui voient avec plus de netteté la structure nouvellement créée et des militants de base des partis ouvriers et des syndicats qui sont plus déterminées à résister...

Au cours de la première période, face aux mesures de la junte d'Evren hostiles au peuple et qui relèvent de la trahison à la patrie, on a constaté une capitulation complète des dirigeants des partis politiques représentés au parlement dissous.

Même la direction du CHP, qui s'est toujours proclamée championne de la démocratie dans le passé, est entrée en concurrence, tantôt avec l'AP, tantôt le CGP pour soutenir la junte. Si l'amertume des partisans du «pouvoir par l'intermédiaire du parti» face à la possibilité que leurs dirigeants ne puissent plus s'engager en politique est palpable, les élites de ces partis ont envoyé leurs députés et leurs sénateurs au Conseil de l'Europe pour y défendre la thèse du «gouvernement provisoire de la junte» et de la «lutte contre le terrorisme», en leur faisant payer les frais de voyage de leur poche.

La situation était différente pour le MSP (islamiste). Après le 12 septembre, il a subi le plus grand coup au nom de «l'atatürkisme» sur le plan idéologique et au

nom des «intérêts du capital monopolistique» sur le plan économique.

Cependant, quelle que soit l'attitude des hauts dirigeants de parti à l'égard de la junte, le potentiel de résistance populaire contre la dictature militaire fasciste se manifeste dans la base de tous les partis, à l'exception du MHP.

Au niveau international, les pays d'Europe occidentale ont adopté une attitude tolérante et bienveillante à l'égard du terrorisme de la junte du général Evren, en raison de leurs calculs stratégiques concernant le Moyen-Orient et de leurs projets «d'exporter des capitaux et d'exploiter la main-d'œuvre turque dans leur propre pays». Malgré les protestations des députés démocrates au Conseil de l'Europe et au Parlement européen, les gouvernements n'ont pas réagi face à la junte d'Evren comme ils l'ont fait face aux colonels grecs ou aux généraux chiliens.

Constatant les manœuvres des puissances impérialistes, et en particulier des États-Unis, visant à soumettre davantage la Turquie, les forces mondiales de la paix, de la démocratie et du socialisme ont pris soin d'éviter les interventions qui pourraient accélérer ce processus.

Pour les forces démocratiques turques, les persécutions menées par la junte ont accentué les difficultés d'organisation du front antifasciste.

Une organisation politique considérée comme faisant partie de la «plate-forme socialiste scientifique» et qui a naturellement sa place dans un tel front, a refusé obstinément de qualifier la junte du 12 septembre de fasciste alors que cette même organisation avait ouvertement déclaré il y a dix ans le régime du 12 mars

comme tel. Pourtant, le caractère fasciste du pouvoir actuel est encore plus clairement établi de par sa position de classe. Cette organisation ira jusqu'à suspendre toute collaboration avec les organisations révolutionnaires engagées dans l'action commune.

Néanmoins, face à une junte qui est passée de la phase de destruction et de liquidation à la période d'institutionnalisation du fascisme et de perpétuation de l'oppression, toutes les organisations, groupes et individus qui se considèrent comme antifascistes se doivent de faire une évaluation saine de la situation, clarifier leur situation et leur attitude face à la dictature militaire fasciste et organiser le potentiel de résistance accumulé dans les masses.

Sur la base des diagnostics précis qu'elle a posés dès le premier jour du coup d'État, l'Union pour la Démocratie a défendu de manière constante l'unité de toutes les forces anti-impérialistes, antifascistes, anti-chauvinistes et antimonopolistes dans un même front.

Réunie le 14 février en tant qu'organe suprême, la première Assemblée générale européenne a non seulement approuvé cette position, mais a également chargé ses organes élus et tous les groupes de travail qui ont leur mot à dire, de la gestion de notre organisation et de la construction d'une large union antifasciste.

À la lumière de ces décisions, l'Union pour la Démocratie invite dans ses rangs non seulement tous les démocrates qui ont adopté l'esprit et les objectifs du front uni, mais appelle également d'autres organisations et groupes antifascistes à former une force antifasciste et une unité d'action la plus large possible sur le principe du «respect mutuel et de non-ingérence dans les affaires intérieures».

## **Les problèmes éducatifs des enfants immigrés turcs** *Inci Tugsavul, Info-Türk, avril 1984*

Les travailleurs immigrés originaires de Turquie constituent aujourd'hui une catégorie sociale importante dans les pays européens industrialisés. Selon les dernières données, le nombre de travailleurs immigrés turcs dans ces pays dépasse les 930.000. La communauté immigrée turque, familles incluses, compte plus de 2,2 millions d'âmes.

Le nombre de Turcs vivant dans trois pays européens où l'on parle français dépasse les 200.000. Parmi eux, 92.772 se trouvent en France, 66.563 en Belgique et 35.957 en Suisse.

Le phénomène de migration entraîne une série de problèmes sociaux et culturels tant pour les travailleurs immigrés que pour les pays industriels développés qui emploient des travailleurs immigrés. Ces problèmes sont plus profonds pour les immigrés turcs issus d'un environnement social et culturel complètement différent. Le poids des problèmes se fait de plus en plus sentir au fil des années.

Initialement amenés en tant que «travailleurs invités», les travailleurs turcs passent du statut d'«invité» à celui de «résident», notamment avec l'ancrage de la deuxième, voire de la troisième génération. Bien que la nostalgie du pays anime le désir d'un «retour définitif» chez soi, la réalité de la vie oblige la majorité des immigrés turcs à rester de façon permanente dans les pays pour lesquels ils ont versé leur sueur au cours de la période la plus productive de leur vie, contribuant ainsi à la croissance économique de ces pays. Le chômage qui

augmente chaque année en Turquie d'une part, et les difficultés des nouvelles générations qui grandissent dans des conditions différentes aux conditions de vie de leur pays d'origine d'autre part, ne laissent aux travailleurs immigrés turcs d'autre choix que de pérenniser leur installation dans les pays où ils travaillent.

À mesure que la tendance à l'enracinement se renforce, les difficultés d'adaptation à la société deviennent plus évidentes et plus pressantes. Il existe diverses raisons objectives et subjectives qui expliquent ces difficultés. Les principales raisons objectives sont sans doute les différences sociales, culturelles, coutumières et rituelles entre le pays d'origine des travailleurs immigrés turcs et le pays d'accueil.

Bien que la Turquie s'efforce de «s'occidentaliser» depuis la fondation de la république et tente de créer ses institutions politiques, sociales et culturelles sur le modèle des pays occidentaux, elle est historiquement et éthiquement plus proche du monde islamique que de l'Europe.

C'est surtout dans les catégories sociales dont sont issus les travailleurs immigrés, c'est-à-dire dans les zones rurales et les bidonvilles des grandes villes, que l'attachement aux valeurs islamiques se fait davantage sentir. Le travailleur immigré a beau vivre dans les régions industrielles développées d'Europe, les effets de l'environnement dont il est issu se reflètent dans tous ses comportements.

Autre motif de non-intégration, c'est le niveau d'éducation généralement faible des travailleurs immigrés envoyés en Europe. Non seulement, ils ne connaissent pas la langue du pays dans lequel ils se rendent lorsqu'ils

voyagent à l'étranger mais en plus, la plupart d'entre eux ne disposent pas des bases qui leur permettraient d'apprendre cette langue en peu de temps et de l'utiliser dans leur vie quotidienne. De plus, même ceux qui disposent de ces bases n'ont ni le temps ni l'énergie à consacrer à une telle formation en dehors des heures de travail, car ils occupent les emplois les plus pénibles, les plus fatigants et les plus nocifs d'Europe.

N'oublions pas que le phénomène des migrations en provenance de Turquie ne concerne pas uniquement les titulaires du statut de «travailleur». Aujourd'hui, 451.000 des 2,2 millions de Turcs vivant hors de Turquie sont des femmes au foyer. Etant donné le faible taux d'alphabétisation de la population féminine en Turquie par rapport à celui des hommes, les raisons objectives de la non-intégration des immigrées turques paraissent plus évidentes.

Lorsque l'on ne tient compte que des pays européens francophones, le nombre total de femmes turques s'élève à 36.145. Cela donne 20.695 vivant en France, 13.305 en Belgique et 2.143 en Suisse.

La principale raison subjective de la non-intégration des immigrés turcs à la société dans laquelle ils vivent est que ni les dirigeants turcs ni les gouvernements des pays hôtes n'ont anticipé ce problème. Ils n'ont pris aucune des mesures nécessaires et ont laissé les immigrés à leur propre sort...

La marginalisation par la population locale de ces personnes venues d'un autre monde, ayant des valeurs sociales et culturelles différentes et contraintes de vivre dans des quartiers délabrés, abandonnés et insalubres, a progressivement conduit à la formation de ghettos turcs

au cœur des grandes villes d'Europe. Ces ghettos se sont progressivement institutionnalisés avec l'ouverture de mosquées, d'épiceries, de cafés et de services divers gérés par des Turcs.

Parmi les raisons subjectives de cette ghettoïsation, il y a notamment les médias turcs et leurs émissions chauvines qui s'adressent aux travailleurs immigrés turcs alphabétisés sur le thème de la «supériorité turque».

Les ghettos sont devenus la cible du racisme et de la xénophobie à mesure que la crise économique s'approfondissait et que le chômage augmentait en Europe, surtout suite à l'accroissement du nombre d'immigrés turcs passant du statut de «travailleur invité» à celui d'«autochtone» et suite à l'apparition des deuxième et troisième générations. La question de l'intégration a gagné en importance tant pour les immigrés eux-mêmes que pour les gouvernements des pays d'accueil jusqu'à ce que, sous la pression des travailleurs immigrés, des organisations démocratiques et des syndicats, elle a connu une mise à l'agenda de la part des institutions nationales et internationales en tant que dossier prioritaire.

D'après les données de 1983, le nombre de personnes âgées de 0 à 18 ans parmi la population immigrée turque dans les pays européens dépasse les 817.000.

Le nombre total d'enfants et de jeunes originaires de Turquie dans les trois pays francophones a atteint 77.939 la même année. 34.077 d'entre eux vivent en France, 30.258 en Belgique et 13.604 en Suisse. De plus, la population d'enfants et de jeunes turcs augmente rapidement en raison du taux de natalité élevé. Par exemple, en Belgique, où vivent 30.000 enfants et adolescents, 2.600 enfants turcs sont nés rien qu'en 1983.

On ne peut pas dire que ces enfants et ces adolescents qui sont nés et ont grandi dans des pays européens ou qui ont quitté la Turquie dans leur petite enfance pour ensuite grandir dans ces pays, ont plus de chance que la première génération en termes d'adaptation. Leurs problèmes d'intégration diffèrent toutefois sensiblement de ceux de la première génération.

Alors que la première génération n'a que des difficultés à s'adapter à la vie du pays dans lequel elle vit actuellement, les jeunes de la deuxième et de la troisième génération ont également des difficultés à s'adapter à la vie sociale et culturelle de leur pays d'origine... Et c'est tout-à-fait naturel car même s'il vit avec sa famille dans le ghetto turc, l'enfant immigré originaire de Turquie entretient une relation multiculturelle à l'école, dans la rue et dans les plaines de jeu. L'enseignement qu'il suit de manière obligatoire en vertu des lois du pays d'accueil n'a presque rien à voir avec les caractéristiques sociales et culturelles du pays d'origine de sa famille. Par ailleurs, son propre cercle familial est non seulement dans l'incapacité de l'aider dans sa scolarité en raison de son faible niveau d'éducation mais il ne peut pas non plus lui transmettre de manière adéquate la culture de son pays d'origine.

Privé du soutien de son entourage familial, l'enfant turc échoue constamment à l'école. Comme les pays européens qui accueillent des travailleurs immigrés ne prennent pas en amont les mesures nécessaires garantissant le comblement de l'écart scolaire entre les enfants de ces derniers et les enfants autochtones, ces familles ne parviennent pas non plus à équilibrer les lacunes de leurs enfants en appliquant des méthodes éducatives particulières.

L'enfant immigré éprouve pas seulement de grandes difficultés à s'adapter à la vie sociale et culturelle du pays dans lequel il vit, il manque également des services adéquats pour apprendre sa langue et sa culture maternelles. Ni les dirigeants turcs, ni ceux des pays d'accueil n'ont pris les mesures requises pour créer les conditions d'apprentissage et de leur épanouissement dans leur propre langue et culture.

La situation dramatique des enfants de travailleurs immigrés, tirillés entre deux cultures différentes, incapables de les maîtriser pleinement, et condamnés aux difficultés d'intégration à la vie sociale et culturelle du pays dans lequel ils vivent, ainsi qu'aux conditions sociales et culturelles de leur pays d'origine en cas de retour définitif, a été abordée pour la première fois en 1970 par le Conseil de l'Europe. Cette prise de conscience a abouti à un projet de décret sur l'éducation des enfants immigrés. Réunis à Bruxelles en juin 1971, les ministres de l'Éducation des 21 pays membres ont convenu d'accorder une importance particulière à leur éducation scolaire.

Lors d'une conférence organisée par le Conseil de l'Europe sur «l'enseignement des immigrés» à Strasbourg en novembre 1974, un certain nombre de décisions concrètes ont été prises sur cette question. L'importance de l'enseignement de la langue maternelle dans le processus éducatif y a été soulignée.

La question de l'éducation des enfants des travailleurs immigrés a également été abordée lors d'une conférence organisée par l'UNESCO en novembre 1972. L'ensemble des États membres a été appelé à «accorder aux enfants des travailleurs immigrés le droit de

bénéficier de manière égale des moyens éducatifs et d'améliorer la qualité de leur enseignement».

En octobre de l'année suivante, une réunion d'experts a été organisée par l'UNESCO pour déterminer les mesures concrètes à prendre sur cette question.

Malgré un certain retard, toutes les décisions et tous les appels lancés par les institutions européennes ont visé à résorber le retard des enfants de travailleurs immigrés sur le plan éducatif, à leur permettre de s'intégrer dans la vie sociale et culturelle des pays dans lesquels ils vivent et à apprendre et à s'épanouir dans leur langue maternelle et leur culture, pour qu'ils puissent s'adapter à la vie éducative et culturelle de leur pays d'origine en cas de retour définitif.

C'est dans ce cadre que des cours de langue et de culture turques sont organisés pour les enfants d'immigrés turcs dans la plupart des pays employant des travailleurs immigrés. Ces cours sont intégrés aux heures de cours normaux dans certaines écoles et sous forme de cours complémentaires dans d'autres.

Dans certaines écoles, une semi-intégration est mise en place, à mi-chemin entre les deux modèles.

On ne peut cependant affirmer aujourd'hui que ces pratiques ont atteint un niveau capable d'assurer la mise en œuvre des principes et des objectifs fixés par les institutions européennes.

Pour l'heure, les cours de langue et de culture turques dispensés aux enfants d'immigrés turcs à l'étranger sont loin de répondre aux besoins en termes quantitatifs.

Bien que le nombre total de Turcs âgés de 0 à 18 ans répartis dans divers pays du monde dépasse les

800.000, selon le communiqué du ministère turc de l'Éducation nationale, le nombre d'enseignants chargés de leur apprendre la langue et la culture turques était seulement de 2.780 en 1981. (*Milliyet*, 10.8.1981). Un total de 880 de ces enseignants ont été sélectionnés par le gouvernement turc parmi les enseignants attachés au ministère de l'Éducation nationale, et 1.900 par les gouvernements des pays employant des travailleurs immigrés parmi les enseignants et intellectuels travaillant dans ces pays.

Les données sur l'enseignement de la langue maternelle des enfants immigrés turcs en Belgique sont encore plus récentes.

Selon les informations fournies par l'ambassade de Turquie (*Hürriyet*, 21.4.1984), le nombre total d'enfants et de jeunes turcs étudiant dans des établissements d'enseignement de différents niveaux en Belgique au cours de l'année scolaire 1983-1984 était de 29.644. Parmi eux, 8.824 sont situés en Région wallonne, 12.970 en Région flamande et 7.850 en Région bruxelloise.

La répartition des étudiants turcs selon les différents niveaux d'enseignement dans ces trois régions est la suivante :

Région wallonne:

École maternelle 1.834, école primaire 3.500, école secondaire 3.400, enseignement supérieur 30.

Région flamande:

École maternelle 3.300, école primaire 5.050, école secondaire 4.600, enseignement supérieur 20.

Région bruxelloise:

École maternelle 1 720, école primaire 3 310, école secondaire 2 500, enseignement supérieur 320.

La répartition des enfants turcs selon le degré d'enseignement dans toute la Belgique est la suivante :

Maternelle: 6.854

École primaire: 11 860

Lycée: 10 500

Enseignement supérieur: 370

Il convient de noter que tous les jeunes turcs scolarisés dans l'enseignement supérieur ne sont pas tous des enfants de travailleurs immigrés.

La plupart d'entre eux sont des jeunes venus de Turquie en Belgique pour poursuivre des études supérieures grâce à une bourse ou à titre privé avec les moyens de leur famille.

La majorité des jeunes de l'enseignement secondaire fréquentent des écoles professionnelles qui les préparent à devenir travailleurs plutôt que des écoles secondaires traditionnelles qui leur permettront de poursuivre des études supérieures. Car, comme les autres enfants de travailleurs immigrés, les enfants immigrés turcs sont confrontés à de nombreux handicaps par rapport aux enfants belges. La plupart d'entre eux échouent dès l'école primaire. Les élèves en échec terminent leur scolarité obligatoire entre 6 et 16 ans en Belgique dans des écoles «spécialisées» créées pour les élèves en décrochage, tandis que la majorité de ceux qui terminent l'école primaire avec beaucoup de difficultés ne sont admis que dans les écoles professionnelles.

Selon une étude publiée par le Comité de liaison des centres de formation immigrés de l'Agglomération de Bruxelles (Ecole et Immigration, p.14), le taux de redoublement sur une scolarité de six ans pour les enfants des Belges riches ou du niveau de cadre supérieur varie

entre 12 et 21%, pour les enfants de Belges ayant le statut d'ouvriers qualifiés, il s'élève à 36% et pour les enfants de ouvriers belges non qualifiés, il atteint les 43%. Quant aux enfants de travailleurs immigrés, le taux d'échec scolaire s'élève à 51% pour ceux nés en Belgique, et jusqu'à 70% pour ceux nés dans leur pays d'origine.

Selon les informations fournies par le ministère de l'Éducation nationale de la République de Turquie, le taux de réussite scolaire des enfants turcs à l'étranger n'est que de 40%. (*Milliyet*, 24.3.1982) Autrement dit, 60 enfants turcs sur cent sont voués à l'échec scolaire.

Le sort qui attend les jeunes turcs privés d'éducation est de devenir des ouvriers s'ils parviennent à trouver un emploi dans la société dans laquelle ils vivent, ou de rejoindre la catégorie des éléments «marginiaux» s'ils ne trouvent pas d'emploi. Compte tenu de la crise économique qui secoue les pays européens et de l'ampleur du chômage qu'elle a provoqué, il est évident qu'un jeune étranger ne trouvera pas facilement un emploi, même s'il possède des compétences exceptionnelles, surtout en ces temps d'expansion du racisme et de la xénophobie.

L'autre option qui s'offre aux jeunes Turcs confrontés à une telle impasse dans la société où ils ont grandi est de retourner en Turquie et d'y construire une nouvelle vie.

Mais le jeune qui entend faire cela se heurte à de grands obstacles. Le premier d'entre eux est matériel : la hausse permanente du chômage qui n'offre pas de possibilités d'emploi même aux jeunes qui grandissent et reçoivent une éducation en Turquie... Selon les der-

nières données, le taux officiel de chômage en Turquie a atteint 20%. À cela s'ajoutent les chômeurs cachés, dont le nombre approche les 10 millions.

Si même les jeunes qui grandissent en Turquie ont extrêmement peu de chances de trouver un emploi dans ces conditions, les jeunes qui grandissent dans un environnement totalement étranger à la Turquie ne peuvent espérer trouver un emploi dans leur propre pays.

De plus, l'enfant de travailleur immigré n'a pas les connaissances linguistiques et l'éducation culturelle qui lui permettraient de s'adapter à la vie sociale en cas de retour définitif en Turquie. Il connaît le turc avec un vocabulaire très limité parlé dans son entourage familial, et il prononce les mots qu'il connaît avec un fort accent dû à l'influence de la langue dominante qu'il utilise constamment dans le pays où il vit.

Le niveau de lecture et d'écriture du turc est extrêmement faible, même parmi ceux qui peuvent suivre des cours de langue et de culture turques. Ceux qui n'ont pas la possibilité de bénéficier d'un tel cours n'ont même pas la possibilité d'écrire une lettre en turc à leurs proches en Turquie ou de lire correctement une publication turque. Passé un certain âge, il n'est pas facile pour un jeune contraint de rentrer en Turquie de surmonter cet obstacle subjectif. Même après que les institutions européennes aient décidé d'organiser des cours d'enseignement de la langue et de culture maternelles, la situation n'a pas connu d'amélioration tangible.

Selon les dernières données, pour 29.664 étudiants turcs en Belgique au cours de l'année scolaire 1983-84, le nombre d'éducateurs chargés d'enseigner la langue et la culture turques n'était que de 130. 73 de ces ensei-

gnants envoyés par le ministère de l'Éducation nationale de la République de Turquie se trouvent en Région flamande, 44 en Région wallonne et 13 en Région bruxelloise.

En outre, la Ville de Bruxelles compte trois enseignants chargés par le Conseil consultatif des travailleurs immigrés d'enseigner la langue et la culture turques aux enfants des écoles primaires turques. Bien que les cours de langue et de culture turques soient intégrés aux heures de cours régulières dans certaines écoles de la Région flamande, ces cours sont dispensés en dehors des heures normales en Région wallonne et en Région bruxelloise.

Ces cours supplémentaires n'ont aucun attrait pour les enfants qui ont besoin de se reposer, de s'amuser ou de faire leurs devoirs après avoir suivi toute une journée de programme scolaire. C'est pourquoi, le nombre d'étudiants qui suivent les cours de langue et de culture turques est faible, et ceux qui les suivent ne peuvent comprendre et assimiler pleinement ces cours en ayant l'esprit fatigué.

De plus, les familles attachées aux valeurs islamiques considèrent les cours de Coran comme le seul moyen de maintenir la loyauté de leurs enfants envers leur patrie et leur famille, et préfèrent les envoyer à ces cours plutôt qu'à des cours de langue et de culture turques. Ces cours, entièrement en arabe, n'apportent pratiquement rien à l'enfant: les élèves du primaire qui naviguent entre le turc à la maison et le français et le flamand à l'école sont complètement perdus par l'introduction de l'arabe qu'ils ne comprennent pas du tout, et ne peuvent donc apprendre aucune langue correctement.

Sous la pression des milieux conservateurs, même les parents d'élèves conscients de la détresse de leurs enfants sont contraints de les envoyer, à contrecœur, suivre des cours de Coran au lieu du cours de langue et de culture turques.

Dans ces conditions, il serait illusoire et malhonnête d'espérer que les enfants d'immigrés turcs acquièrent des connaissances linguistiques et culturelles qui leur permettraient de s'adapter à la vie sociale et culturelle lors de leur retour définitif en Turquie.

En donnant la priorité à l'enseignement des enfants de travailleurs immigrés de leur langue maternelle et leur culture d'origine, le Conseil et la Commission des Communautés européennes voulaient sans doute résoudre, même de manière limitée, le problème du chômage croissant dans les pays européens. Cette mesure visait en quelque sorte à garantir le retour dans leur pays d'origine des enfants de travailleurs immigrés dont le nombre est en constante croissance, leur retour étant lié à leur apprentissage correct de leur langue et de leur culture maternelles.

Cependant, le niveau actuel de l'éducation dispensée aux enfants d'immigrés turcs est loin d'atteindre cet objectif.

De plus, les cours de langue et de culture turques donnés aujourd'hui, notamment par les enseignants envoyés par le gouvernement turc, ne préparent pas les enfants turcs au retour dans leur pays d'origine. Le contenu de ces cours les rend même encore plus incompatibles avec la société dans laquelle ils vivent. Cet enseignement les emprisonne davantage dans des ghettos turcs car les enseignants utilisent du matériel péda-

gogique préparé par le ministère de l'Éducation nationale de Turquie qui regorge de clichés chauvins. Les enseignants pratiquent ainsi un lavage de cerveau sous le nom d'éducation culturelle turque en inculquant la supériorité des Turcs sur les autres nations.

En réalité, la plupart des enseignants recrutés par les autorités turques pratiquent volontairement ce lavage de cerveau, car ils sont sélectionnés parmi des personnes ayant des tendances d'extrême droite en Turquie, qui sont même des collaborateurs des organisations de sécurité turques. Ceux qui n'entrent pas dans cette catégorie sont contraints de suivre scrupuleusement le programme de formation qui leur est imposé, puisque leur avenir professionnel est entre les mains du ministère turc de l'Éducation nationale.

Le système éducatif turc avait déjà un caractère extrêmement nationaliste et ce, depuis la fondation de la République. Suite à une série de décisions prises par le gouvernement militaire, notamment après le putsch du 12 septembre 1980, il a acquis un caractère encore plus militariste et chauvin.

Par un décret publié le 8 juin 1981, le ministère de l'Éducation nationale a imposé une discipline de caserne aux établissements scolaires. Quant au commandement de la loi martiale d'Ankara, il a publié un communiqué le 21 septembre 1981 dans lequel il tient tous les enseignants travaillant dans les établissements d'enseignement primaire et secondaire responsables du mode de vie et du comportement des élèves à l'intérieur comme à l'extérieur de l'école. Dans la même déclaration, les enseignants ont été sommés de dénoncer les collègues qui ne respectaient pas ces directives.

Dans son décret du 21 septembre 1981, le ministère de l'Éducation nationale a forcé tous les niveaux de l'enseignement à se conformer aux principes d'Atatürk et aux traditions et spécificités turques, et dans son décret du 8 décembre 1981, la tenue vestimentaire des enseignants et des étudiants a été soumise à la discipline militaire.

Dans son discours du 26 novembre 1981, le général Evren, président du Conseil national de sécurité, a appelé tous les enseignants à dénoncer leurs collègues qui n'adhèrent pas aux principes d'Atatürk et qui «empoisonnent les enfants du pays».

L'année qui a suivi le putsch, plus de 6.000 enseignants ont été victimes de ce terrorisme d'État, poursuivis, arrêtés, emprisonnés ou licenciés.

Mais à propos des professeurs de langue et de culture turques à l'étranger, la presse turque a régulièrement diffusé des informations de cet acabit :

«Dans une interview exclusive accordée à *Tercüman*, le ministre de l'Éducation nationale Hasan Saglam a déclaré que la situation des étudiants et des enseignants à l'étranger est suivie avec une grande vigilance et que «l'on a commencé à couper les relations avec ceux que l'on a identifié comme des subversifs et des séparatistes agissant contre la Turquie.» (*Tercüman*, 9.6.1981)

«Le ministère de l'Éducation nationale a rencontré les autorités de la République fédérale d'Allemagne et a demandé, par l'intermédiaire de son homologue allemand, le renvoi des enseignants qui ont été nommés par l'Etat allemand afin de les remplacer par les enseignants désignés par l'Education nationale (turque)».

Le ministère veillera à envoyer à l'étranger des enseignants attachés aux principes d'Atatürk, non impliqués dans des mouvements extrémistes, et pouvant assurer l'unité indivisible de la nation. (*Tercüman*, 31.3.1982).

«Le ministre de l'Éducation nationale Hasan Saglam a annoncé qu'une enquête avait été menée contre 253 enseignants travaillant à l'étranger. Il a demandé que les noms des enseignants qui se livrent à des activités idéologiques et ceux des étudiants qui distribuent des tracts contre la Turquie lui soient communiqués. Hasan Saglam a déclaré à ce sujet: *Le devoir des enseignants que nous envoyons à l'étranger est d'inculquer aux étudiants qui leur sont confiés des connaissances et une sagesse conformes aux principes d'Atatürk, et non des idées déviantes... Notre objectif est de remplacer les enseignants locaux par des enseignants de Turquie. Nous ne pouvons rien dire à certains Länder. Ils ne nous écoutent pas et n'écoutent pas leur gouvernement fédéral. Mais nous ne les lâchons pas pour autant, a-t-il averti.* » (*Tercüman*, 27.12.1982).

Le ministère de l'Éducation nationale a également décidé de faire de l'éducation et de la formation des enfants turcs à l'étranger «une politique d'État». Il a consacré un programme à ce sujet sous le nom de «Programme de langue turque, d'études sociales et religieuses pour les enfants de travailleurs à l'étranger». Les «objectifs de l'enseignement des études sociales» y sont définis comme suit:

«Entretenir les liens des enfants avec la culture turque en entretenant leur nostalgie de la mère patrie et la tristesse de l'absence de leurs proches et de leurs

voisins. Faire comprendre aux enfants que la République de Turquie a été créée après de grands sacrifices, au prix de la vie et du sang de la nation, et faire connaître les grands services rendus par Atatürk par l'établissement de la nouvelle Turquie et la réalisation des révolutions turques.»

«Faire comprendre aux enfants qu'ils sont les enfants dignes de l'honorable nation turque, leur faire découvrir l'intelligence, les aptitudes, la hardiesse au travail, l'héroïsme, le sens du sacrifice, la foi en la science et dans les valeurs morales, l'amour pour l'art, les goûts esthétiques et la rectitude de la nation turque, leur décrire leur mission qui consiste à faire connaître ces caractéristiques supérieures dans un pays étranger et, si nécessaire, en faire la démonstration et prouver cette supériorité, donner la conviction que grâce à nos qualités supérieures, nous pouvons envisager l'avenir avec confiance et enfin leur faire adopter les principes du nationalisme turc.»

«Faire comprendre aux enfants qu'ils se trouvent temporairement dans un pays étranger, qu'ils représentent la grande nation turque aussi longtemps qu'ils y restent, et que leur bon comportement glorifie le nom turc autant que leur comportement mauvais, inapproprié et inconvenant porte atteinte à notre honneur et à notre dignité nationales et humilie notre nation.»

Bien que la majorité des enfants des travailleurs turcs à l'étranger soient «permanents» dans les pays européens pour les raisons expliquées en détail dans le chapitre précédent et bien qu'ils doivent se préparer à s'adapter à la vie de ces pays, dans le programme du gouvernement turc, on leur enseigne qu'ils sont «tem-

poraires» et au lieu de les encourager à s'intégrer dans la société dans laquelle ils vivent en portant leurs propres valeurs culturelles, on leur donne la tâche de devenir des militants du nationalisme turc en se servant de ces valeurs comme outils. »

Dans les livres pédagogiques publiés par le même ministère, le kémalisme, le nationalisme turc, les révolutions turques sont abordés sous un angle chauvin et raciste.

Bien qu'un quart de la population turque soit d'origine kurde et que des minorités d'origines diverses vivent dans le pays, le slogan chauvin qui considère tous les citoyens de la République de Turquie comme des «Turcs» et les Kurdes comme des «Turcs des montagnes», à savoir «Heureux celui qui se dit Turc », est constamment répété dans le programme éducatif des enfants des travailleurs immigrés.

Par exemple, les commémorations organisées en Belgique à l'occasion du 100e anniversaire de la naissance d'Atatürk se sont terminées par un concours d'écriture organisé parmi les enfants des écoles primaires turques sur le thème «Heureux celui qui se dit Turc». Les prix de ce concours ont été remis lors d'une cérémonie à Bruxelles en présence de l'ambassadeur de Turquie Haluk Kura et des représentants permanents de la Turquie auprès de l'OTAN et de la CEE. (*Tercüman*, 16.6.1981)

Bien avant le putsch, un éducateur en Turquie a mené une enquête sur le «problème de l'enseignement primaire en Turquie» et a identifié comme suit la nature chauvine des manuels scolaires turcs :

«Il convient d'écrire ce qui suit concernant la nature des livres: que ce soit par concours, commission ou com-

mande, aucun des livres préparés selon ces trois méthodes n'est adapté aux besoins éducatifs et à la pédagogie actuelle. Dans les livres 'Notre Turc' utilisés pour les cours de turc, on sert du 'chauvinisme' à la place du «nationalisme». Ce qui est présenté sous le nom de Turquie dans le cours d'études sociales, c'est 'l'Empire ottoman', et c'est de plus en plus l'islamisme.

«Par exemple, dans le livre 'Notre turc' qui sera étudié dans les classes de 4<sup>e</sup> année, il y a eu quatre modifications préoccupantes par rapport à la version du livre de l'année dernière. Le nombre d'extraits d'Ergenekon<sup>[3]</sup> et d'Alparslan<sup>[4]</sup> sont passés de deux à cinq, et des photos de loups gris ont également été jointes aux leçons.» (*Cumhuriyet*, 14.9.1976).

De même, peu avant le coup d'État, des scientifiques de l'Allemagne fédérale ont demandé que les contenus des manuels scolaires turcs ne soient pas enseignés aux enfants turcs dans les écoles allemandes en raison de leur contenu ultranationaliste:

«Lors d'un congrès intitulé *L'allemand comme langue étrangère* qui s'est tenu à Bielefeld, des universitaires et enseignants en philologie ont fait une déclaration commune pour l'interdiction des manuels scolaires turcs utilisés en Allemagne.

«Les congressistes ont affirmé que le peuple grec était présenté comme un ennemi des Turcs surtout dans les livres d'histoire, et qu'un sentiment ultranationaliste était inculqué dans ces manuels scolaires. Ils ont ajouté qu'au lieu de développer l'esprit critique des enfants turcs, ces ouvrages servent à en faire des êtres crédules, croyant tout ce qu'on leur dit, et à les encaserner mentalement.

«Soulignant la difficulté de contrôler les leçons et les supports de cours en turc, les intervenants ont par ailleurs affirmé que la sélection des enseignants envoyés en Allemagne était basée sur leur nationalisme plutôt que sur leurs capacités pédagogiques.

«Malgré l'interdiction de certains livres incitant à la haine, les intervenants se sont plaints du fait que ces livres se trouvaient toujours dans les bibliothèques et ont convenu que les cours bilingues étaient désormais inévitables. » (*Milliyet*, 4.6.1980).

En effet, les livres distribués aux écoles pour les cours de langue et de culture turques par les bureaux de conseil en éducation turcs d'Europe regorgent d'exemples de nationalisme extrême confinant au chauvinisme. En voici quelques-uns ci-dessous:

Extrait du livre «Notre turc» pour les élèves de la 4<sup>e</sup> année primaire:

«Premières lueurs de l'aube... La mer calme bouillonna soudain sur la plage touristique de Kyrenia. Les commandos turcs poussaient sur la plage comme des champignons... Les mitrailleuses criblèrent en rafales ceux qui voulaient résister de telle sorte que les cœurs des collaborateurs grecs furent déchiquetés.

«Leurs yeux injectés de sang furent pris de terreur... Kyrenia était prostrée... Les Grecs riches de Kyrenia disparurent lorsqu'ils virent que les droits des Chypriotes turcs qu'ils opprimaient étaient protégés. Kyrenia était désormais un port turc. C'est ainsi que l'armée turque embrassa le port.» (p. 179)

Extrait du livre «Etudes sociales » de la classe de 5<sup>e</sup> année primaire :

«Enfants Sacrés et Bien-aimés de la Grande Nation

Turque ! Notre guerre n'est pas terminée. L'ennemi ne dort pas. Aujourd'hui, beaucoup de choses sont faites, ouvertement ou secrètement, pour affaiblir notre nation. Aujourd'hui, certains guettent la moindre occasion pour arracher des morceaux de votre patrie et pour vous effacer de l'histoire.

«Il y a des gens qui voient Istanbul, Izmir et bien d'autres villes et villages dans leurs rêves. Il y a ceux qui œuvrent de l'intérieur et à l'extérieur pour semer la division au sein de notre nation et désintégrer notre patrie. Soyez vigilants; Soyez forts et en avant ! Protégez ces terres pétries du sang de vos ancêtres, protégez ce grand legs d'Atatürk contre les agresseurs internes et externes.» (page 114).

Extrait du livre «Notre turc» pour les élèves de 5e année primaire :

«Quand j'ai regardé la route d'en face par la fenêtre arrière, j'ai vu des groupes de soldats ennemis debout sur le bord de la route, les fusils en joue. Je me suis dit: 'Ah' j'aurais dû cacher une mitrailleuse ici et leur envoyer du plomb à l'instant. Je les aurais tous étalés comme une natte, pensais-je. Les soldats ennemis ressemblaient à une assiette devant mes yeux. Ce fusil-mitrailleur aurait pu tous les liquider. J'étais si triste de ne pas avoir une telle arme en main...» (p. 59).

Extrait du livre intitulé «Ecrits exemplaires » pour les élèves de première année secondaire :

«Heureux est celui qui se dit Turc! Si l'un de vos proches a participé à la Guerre d'Indépendance ou à la guerre de Corée, retrouvez-le et recueillez le récit de ces guerres auprès de lui ou de toute personne que vous pourrez trouver. Racontez-les en classe dans un langage

soigné et attrayant. Produisez une revue qui raconte les bienfaits surhumains de «Petit Mehmet »<sup>[5]</sup> dans ces guerres en vous répartissant les tâches. » (p. 69)

«Une patrie remplie de martyrs! Demandez et enquêtez dans votre famille, parmi vos proches ou dans les familles de vos voisins s'il y a des martyrs de guerre... demandez aux proches des martyrs: pourquoi les Turcs désirent-ils tant tomber en martyrs pour la patrie et la nation?» (p. 110).

«Le jour le plus enflammé, le plus ardent de la guerre,  
Devant l'escouade de première ligne,  
Surgissant de sa position, la baïonnette montée sur  
son fusil  
Regardez Mehmet se battre comme un demi-Dieu!»  
(p. 111).

Extrait du livre intitulé «Leçons de turc » pour les classes de 2e année secondaire :

«La lutte sportive est dans le sang des Turcs. Les lutteurs qui font preuve de puissance et d'abnégation n'existent qu'en Turquie. Regardez Ahmet et puis regardez son adversaire. Ahmet ressemble à un enfant à côté de lui. Mais la force turque efface cette différence.» (p.69).

*Ô ornement rouge et blanc du ciel azur,  
Robe de mariée de ma sœur, dernière couverture de  
mon martyr*

*Mon drapeau de lumière et de vagues !*

*J'ai lu ton épopée*

*A moi de l'écrire*

*Je creuserai la tombe*

*De celui qui ne te regarde pas à travers mes yeux.*

*Je détruirai le nid*

*De l'oiseau qui s'envole sans te saluer* (p. 120)

Extrait du livre *Leçons de turc pour les élèves de la 3ème année secondaire* :

*Être turc, c'est travailler.*

*Être turc, c'est affronter.*

*Être Turc, c'est vivre.* (p. 102)

«Chaque nation a ses héros anonymes et ses soldats inconnus; mais il est impossible d'en imaginer un qui soit aussi accompli et chaleureux que ce 'Petit Mehmet' dont nos yeux ne se détachent jamais. C'est ce qui fait que l'expression 'Fort comme un Turc' est devenue un proverbe mondial alors que son corps n'est pas aussi spectaculaire». (p.116).

Après que le régime militaire ait mis davantage l'accent sur le kémalisme et le nationalisme dans l'enseignement et rendu obligatoires pour tous les élèves des cours de religion qui étaient auparavant facultatifs, les manuels scolaires ont été réécrits conformément à cette orientation. Le dosage de chauvinisme dans les nouveaux manuels sera sans aucun doute plus élevé que dans les anciens.

Si l'enseignement de la langue et de la culture d'origine des enfants turcs en Europe est confié à des enseignants désignés par le ministère turc de l'Éducation nationale et assuré avec le matériel pédagogique envoyé par celui-ci, la deuxième génération déjà confrontée aux difficultés d'adaptation sera davantage exclue de la société européenne dans laquelle elle vit et le conditionnement au chauvinisme auquel elle sera soumise renforcera les ghettos turcs dans ces métropoles. Alors comment devrait-on éduquer les enfants d'immigrés turcs dans la langue et la culture turques ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord prendre en considération la nouvelle stratégie éducative proposée par l'UNESCO à ses pays membres. L'organisation pour l'éducation, la science et la culture des Nations Unies considère l'éducation comme la «clé» qui permet à l'humanité d'atteindre un niveau de vie incluant la paix, la sécurité et toutes sortes de droits civils. En voici son contenu :

«Le but de l'éducation n'est pas seulement de former les jeunes à un certain métier, mais aussi de les préparer à s'adapter à différents métiers, styles de production, conditions de travail et innovations.

Les cours de langue et de culture des enfants immigrés turcs devraient être envisagés par les autorités belges comme une partie de leur enseignement général et se baser sur la réalité belge. Ils devraient par conséquent être organisés par les instances éducatives belges en tenant compte des remarques suivantes:

1. Si les enfants turcs doivent suivre des cours de langue et de culture turques comme cours supplémentaires en dehors des heures de classe et après une journée entière de cours du programme scolaire normal, leur attention diminue, et même s'ils suivent ces cours, il ne leur sera pas possible de comprendre en suffisance et d'assimiler la matière. De plus, en dehors des heures normales de cours, de nombreux parents préfèrent envoyer leurs enfants à des cours de Coran plutôt qu'à des cours de langue et de culture turques. C'est pourquoi, *ces cours doivent être intégrés dans l'horaire scolaire en tant que cours obligatoires.*

2. Le matériel pédagogique utilisé à ce jour dans les cours de langue et de culture turques est un ensemble de manuels publiés en Turquie et envoyés par le ministère

turc de l'Éducation nationale. Non seulement leur contenu est éloigné de la réalité belge, mais en plus, ils inculquent le chauvinisme aux enfants et leur font ressentir de l'hostilité à l'égard de la société dans laquelle ils vivent. *Le matériel et les livres pédagogiques sur la langue et la culture turques devraient à cet égard être préparés par les autorités responsables des affaires éducatives et culturelles de Belgique, en coopération avec les organisations démocratiques issues de l'immigration.*

3. Les enseignants envoyés de Turquie pour donner des cours de langue et de culture turques aux enfants d'immigrés turcs sont généralement choisis parmi des ultranationalistes et collaborent généralement avec les services de sécurité turques. Cette pratique doit cesser une fois pour toutes. *La nomination des professeurs de langue et de culture turques doit être effectuée par les autorités belges, après avis des Conseils consultatifs des travailleurs immigrés de Belgique et des organisations démocratiques turques.*

## **La femme en Turquie**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, mars 1991*

*Et les femmes,  
les femmes de chez nous,  
avec leurs mains effrayantes et saintes,  
leurs petits mentons fins,  
leurs yeux immenses,  
nos mères,  
nos femmes,*

*nos bien-aimées,  
elles qui meurent comme si elles n'avaient jamais vécu,  
et dont la place au foyer  
vient après celle du bœuf,  
elles que nous enlevons, pour lesquelles on nous  
jette en prison,  
elles qui peinent dans les semailles,  
qui piquent le tabac,  
qui coupent le bois,  
elles qui vont au marché,  
elles qui s'attellent à la charrue,...  
avec leurs hanches lourdes et souples,  
et leurs cymbales,  
les femmes,  
les femmes de chez nous*

C'est ainsi que le grand poète turc Nazim Hikmet décrivait les femmes turques qui participaient aussi activement que leurs maris et leurs frères à la guerre de libération nationale dans les années 1920. Si la Turquie a remporté la victoire à l'issue de cette guerre, c'est en grande partie grâce aux sacrifices de ces femmes.

Bien qu'après la guerre la Turquie soit devenue une république fondée sur des réformes occidentales, y compris l'égalité des femmes avec les hommes, soixante ans plus tard, les femmes étaient toujours victimes de discrimination à différents niveaux: social, économique, culturel et politique. En 1985, le taux d'analphabétisme des femmes était encore de 46 % et de 20 % chez les hommes.

Il y a une vingtaine d'années, la plupart de ces femmes, victimes du chômage dans leur pays d'origine, ont émigré vers les pays occidentaux avec leurs maris encore analphabètes et sans instruction.

L'environnement des femmes immigrés a changé, mais il n'y a rien de nouveau pour assurer leur alphabétisation et leur épanouissement socioculturel, même dans leurs pays d'accueil pourtant développés.

Il y a cinq ans... Une dizaine de ces femmes visitaient notre centre de temps en temps pour différentes raisons : soit pour venir chercher leurs enfants, soit pour obtenir des conseils sur des problèmes administratifs ou sociaux... Elles avaient entendu dire par leurs voisins ou leurs enfants que il y avait des cours d'alphabétisation en turc aux Ateliers du Soleil.

Au début, les conditions financières et sociales de leurs familles ne leur permettaient pas de s'inscrire à des cours.

«Je ne pense pas pouvoir apprendre à lire et à écrire...» disait Ayşe: «Je dois m'occuper de mes six enfants... Ai-je encore la tête pour apprendre? »

Fadime se plaignait: «Mon père ne sait ni lire ni écrire. Il ne voulait pas que j'aie à l'école. Je suis restée à la maison pendant que mes frères et sœurs allaient étudier. Maintenant, je veux étudier, mais je suis déjà vieille. J'ai 28 ans et j'ai trois enfants. Pensez-vous que je puisse apprendre?»

Le souci de Rabia était autre: «Je lis le Coran tous les soirs. Mais lire le turc... Non, non, il est trop tard pour apprendre!...»

Zeynep était distante: «Dans notre village, les filles restent à la maison. Nous aidons nos mères, nous apprenons la tapisserie, la broderie ou la cuisine. Quel est l'avantage d'apprendre à lire et à écrire ? Après tout, on se marie et on devient femme au foyer. Quand on a des enfants, on n'a pas le temps de faire autre chose et on

perd la tête. Je ne pense pas pouvoir apprendre maintenant... »

En 1985, j'ai entendu des plaintes de ce genre de la part d'une trentaine de femmes. En fait, elles voulaient apprendre à lire et à écrire... Elles voulaient connaître le plaisir de comprendre les écrits et les signes qu'elles voyaient chaque jour dans les journaux de leur mari, sur les étiquettes des produits vendus à l'épicerie ou sur l'écran de télévision. Elles voulaient surtout pouvoir écrire quelques mots gentils à leurs parents en Turquie... Pouvoir lire les lettres venant de leur pays, sentir l'odeur de ces papiers...

Certaines de celles qui voulaient apprendre à lire et à écrire ont été découragées dès le début et sont parties remplies de tristesse. Mais la plupart d'entre elles ont tenu le coup... Les années sont passées. Toutes ces résistantes ont passé l'examen du jury central et sont devenues diplômées de l'école primaire.

Leur vision de la vie, leurs quêtes et leurs questions étaient désormais différentes.

«Je pars en congé en juillet. Donnez-moi des titres de livres divertissants que je pourrai rapporter de là. Je pourrai les lire ici quand j'aurai du temps libre.»

«J'ai appris à lire et à écrire... Mais je veux aussi faire du calcul... »

«Pouvez-vous me montrer comment on remplit des documents officiels et les déclarations de revenus ? »

«Pourquoi ne proposez-vous pas de cours de dactylographie?»

«A présent, je suis alphabétisée. Je veux aller en auto-école. Pensez-vous que je puisse obtenir un permis de conduire?»

«Je souhaite aussi m'inscrire à des cours de français...»

Les femmes qui prennent goût à l'apprentissage dans les Ateliers du Soleil en veulent plus. Leur confiance en elles a augmenté et leur quotidien a changé.

«Mon mari est au chômage. Il vient à la maison, puis il va au café pour jouer aux cartes. Il ne veut pas s'occuper de notre bébé quand je viens à l'école. Hier, je lui ai dit: «je n'ai pas fait ce bébé seule». Puisqu'il nous appartient, tu dois prendre soin de lui pendant que je suis à l'école!» Au début, il était fâché puis il a accepté.»

Naciye riait en racontant son histoire en classe :

«Mon mari est rentré hier soir à minuit et m'a demandé ce qu'il y avait à manger. Je lui ai dit: «Il n'y a rien à manger à cette heure de la nuit. Où étais-tu jusqu'à cette heure ? C'est ta maison, si tu veux manger, apprend d'abord à rentrer à l'heure.» Il s'est mis en colère, puis il a ri en disant: «C'est à cause de l'école. Tu as appris à lire et à écrire, tu as ouvert les yeux. Si j'avais su, je ne t'aurais jamais envoyé à l'école. Mais je suis quand-même content que tu saches lire... »

Mais la meilleure, c'était la question posée par Ayşe:

«Mon mari sait lire et écrire, mais il ne connaît pas le français. Il m'a dit hier: «Je suis arrivé ici il y a 15 ans, mais je ne sais toujours pas parler aux Belges. Je me sens comme un bœuf. Si ce n'est pas trop tard, j'aimerais apprendre le français. Est-ce qu'il y a encore de la place pour m'inscrire au cours?»

Oui, les femmes... Les mères... Elles viennent de régions rurales et sous-développées de Turquie. Par tradition, elles ont appris à être mères, femmes au foyer, à servir et obéir à leur mari.

En partant pour l'étranger, elles se sont retrouvées complètement déracinées, isolées, de plus en plus opprimées par leurs maris et quasi réduites en esclavage.

Comme elles ne sont pas qualifiées, elles ne trouvent que des emplois de ménage... Elles se sentent donc de plus en plus inutiles.

Mais lorsqu'on leur donne la possibilité de s'exprimer et d'apprendre, leur soif ne connaît aucune limite.

### **Le 40<sup>e</sup> anniversaire d'Ant à la Foire du Livre** *Inci Tugsavul- Dogan Özgüden, 27 octobre 2007*

Dans le cadre de la Foire du livre d'Istanbul, une rencontre commémorative a eu lieu le 27 octobre 2007, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la revue socialiste Ant et du 30<sup>e</sup> anniversaire des éditions Belge<sup>[6]</sup>, toutes deux interdites par la junte militaire en 1971.

Lors de la conférence animée par Yalçın Yusufoglu, figure éminente du mouvement socialiste, Faruk Pekin et Ragıp Zarakolu, tous deux anciens rédacteurs d'Ant, ont rappelé le rôle important que la revue a joué à la fois dans le mouvement socialiste turc et le monde de la presse progressiste. Toujours en exil politique, Dogan Özgüden et Inci Tugsavul, les deux fondateurs d'Ant et actuels directeurs d'Info-Türk, ont envoyé le message commun suivant aux participants de la réunion:

*Chers amis que nous n'avons pas vus depuis 36 ans... Comme nous aurions aimé pouvoir être ensemble aujourd'hui, à la commémoration du 40<sup>e</sup> anniversaire de Ant, que nos chers amis et camarades Ragıp et Faruk ont eu la délicatesse d'inclure à la célébration du 30<sup>e</sup>*

*anniversaire des éditions Belge. Il nous arrive parfois de les rencontrer lorsqu'ils viennent en Europe. Chaque retrouvaille est une occasion pour replonger dans la nostalgie des jours heureux et dans nos temps de quête et de lutte.*

*Quarante ans exactement se sont écoulés depuis décembre 1966, lorsqu'avec Yaşar Kemal et Fethi Naci, nous avons célébré dans la joie la naissance du premier numéro d'Ant, sorti au bout de tant de peines des rotatives de l'imprimerie historique Tan. Mais à la douceur de notre enthousiasme vint s'immiscer le goût de l'amertume... car en décembre 1945, soit exactement 21 ans avant le lancement d'Ant, une autre publication de premier plan, le journal Tan, fut réduit au silence sous la botte de fer du diktat kémaliste. Ses fondateurs, Sabiha Sertel et Zekeriya Sertel, furent contraints à l'exil politique.*

*Dès le lancement de la revue Ant, notre politique éditoriale a toujours été guidée par le sens du devoir envers le mouvement ouvrier et par le sens de la loyauté envers ceux qui se sont battus avant nous. Nous avons la responsabilité de porter la voix des uns et de défendre l'héritage militant des autres.*

*C'est la raison pour laquelle «Le géant aux grands yeux» de Zekeriya Sertel et «Comme un roman» de Sabiha Sertel ont occupé une place particulière parmi les livres parus aux éditions Ant.*

*En lisant les versions originales et les manuscrits du livre de Sabiha Sertel, nous avons eu la gorge nouée et les larmes aux yeux devant les phrases suivantes : «Nous n'avons pas pu prendre ne serait-ce qu'un seul exemplaire de tous les ouvrages et les revues que nous avons écrits. Cela faisait mal de devoir quitter de cette*

*façon notre patrie où nous nous sommes battus pour le peuple durant tant d'années.*

*Pendant que nous montions les marches de l'avion d'un pas nonchalant, mon cœur se brisa. Ce n'était pas un voyage comme un autre. Je me demandais combien de temps il me faudrait avant de revoir mon pays bien-aimé, mon peuple, mes amis, mes frères et sœurs. »*

*Elle ne put les revoir... Et nous, allons-nous les revoir ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que nous avons vécu à Istanbul il y a 40 ans, lorsque nous avons lancé Ant, et que nous vivons aujourd'hui à Bruxelles, capitale de la Belgique et de l'Europe, en dirigeant une autre publication, Info-Türk, fondée par nos soins en 1974...*

*Nous nous souvenons des années 60 et de cette matinée que nous avons passée dans les bureaux d'Ant situés rue Ebusuud et rue Başmusahip, face à la menace d'être attaqués par les Loups Gris à Istanbul*

*Aujourd'hui, avec nos amis kurdes, arméniens et assyriens, nous montons la garde face à la menace d'attaques des meutes de Loups Gris dans nos locaux situés à quelques centaines de mètres de la Commission européenne.*

*Comme le ministre de l'Intérieur Faruk Sükan et ses pairs l'ont fait avec Ant il y a quarante ans en Turquie, aujourd'hui l'ambassadeur de la République de Turquie à Bruxelles désigne nos associations à la vindicte des fascistes turcs. Mais ici ou là-bas, le combat continue.*

*Outre son attitude de classe, ce qui différenciait Ant, c'était sa lutte contre le kémalisme et le militarisme, pour l'égalité des droits de tous les peuples de Turquie et pour la solidarité internationaliste.*

*Cette lutte que nous avons commencée avec Yaşar Kemal et Fethi Naci s'est ensuite développée avec les contributions de Tilda et des éditeurs responsables d'Ant qui se sont relayés jusqu'en juin 1970, notamment Yaşar Uçar, Alpay Kabacalı et Osman Saffet Arolat. Ils furent privés de liberté durant la période du putsch du 12 mars 1971 pour avoir endossé cette mission.*

*De jeunes amis, en particulier Faruk Pekin et Ragıp Zarakolu, ont joué un rôle majeur dans la création d'une nouvelle dynamique à Ant au cours de ses dernières années d'existence, tant en termes d'accès aux sources du socialisme scientifique que d'élargissement de l'horizon internationaliste. C'est le cas de notre bien-aimé Harun Karadeniz, que nous avons perdu très jeune.*

*Ant a été l'œuvre de ceux qui lui ont donné vie avec leurs pensées et leurs écrits, de ceux qui l'ont arrangé, imprimé, relié, distribué avec une grande dévotion, et bien sûr, de ses lecteurs en quête de nouveaux horizons de lutte socialiste situés en dehors des modèles connus.*

*Ant a été réduite au silence lors du coup d'État de 1971. Ragıp Zarakolu et sa chère épouse, l'inestimable éditrice Ayşe Zarakolu, ont fondé les éditions Belge qui perpétuent les traits de caractère d'Ant, les développent et les affinent. Cela fait 30 ans que nous suivons de loin avec admiration le combat des éditions Belge. La célébration commune des 30 ans de Belge et des 40 ans d'Ant nous honore et nous ravit. Pour souligner la ligne éditoriale révolutionnaire que Belge poursuit, permettez-nous d'inclure l'anniversaire d'un autre journal dans cette célébration : le 71<sup>e</sup> printemps de Tan, journal légendaire du couple Sertel...*

*Nous vous embrassons tous.*

## **Introduction au livre «Journaliste apatride»**

*Inci Tugsavul, éditions Belge, novembre 2011, Istanbul*

11 mai 2011, Bruxelles... Nous nous trouvons au restaurant de nos amis kurdes du Dersim, rue de la Paix à Ixelles, où vit un grand nombre d'Africains subsahariens.

Il est bientôt 16h. La sonnerie tonitruante des cloches de l'église Saint-Boniface pilonne les airs à en crever nos tympan. À côté de moi se trouve Dogan, mon ami de vie et de combat depuis un demi-siècle...

Je me souviens de ces mots qu'il prononça il y a tant d'années. Lorsqu'il arrive à Istanbul en 1962, il séjourne à l'hôtel Cagaloglu. L'écrivain Rifat Ilgaz se trouve également dans le même hôtel...

Le propriétaire de l'hôtel, un Criméen immigré de Russie, prononçait à tout va des tirades anticomunistes car il craignait qu'Ilgaz n'influence son personnel et ses autres clients. Pour rendre son discours crédible, il y glissait des souvenirs de Russie, soulignant au passage à quel point il était un homme d'expérience :

- A l'époque, les cloches de l'église Saint-Basile située à l'endroit que l'on appelle aujourd'hui la place Rouge sonnaient sans cesse...

L'hôtel Cagaloglu se trouvait à quelques pas des éditions Ant situées rue Basmusahip.

Je me suis soudain souvenu de ces moments vieux de 40 ans passés dans cette rue durant les quatre dernières années de notre vie de combat sur le sol turc, de nos compagnons révolutionnaires, de nos procès, des menaces constantes qui pesaient sur nous, de nos écrivains, de nos illustrateurs, de nos compositeurs-typo-

graphes, de nos distributeurs et de nos porteurs à qui nous devons notre succès... et bien sûr, de nos fidèles lecteurs qui venaient renouveler leurs abonnements et acheter des livres avec un immense courage, ignorant les menaces et les attaques des fascistes retranchés dans le bâtiment de la Fédération nationale des étudiants turcs (TMTF).

Voilà des années que nous ne sommes plus dans cette rue. Ni l'hôtelier de Crimée ni Rifat Ilgaz ne vivent encore, ni probablement la plupart des amis que nous avons quittés il y a 40 ans...

Le monde évolue si rapidement que même l'État soviétique qui fit taire les cloches de la cathédrale Saint-Basile de la Place Rouge n'existe plus...

Mais la lutte ne s'arrête pas. Ici et ailleurs, les luttes altermondialistes contre l'exploitation, le colonialisme et les régimes répressifs acquièrent chaque jour une nouvelle dimension.

Oui, nous sommes le 11 mai. Aujourd'hui, c'est le 40ème anniversaire de notre exil...

Il est bientôt 17h.

Les cloches se sont finalement tues. Il n'y a plus de sons qui nous rappellent les différences de religion et de croyance. Un soleil du nord rare et colérique, des branches gorgées d'eau, des fleurs multicolores. Et nos adorables amis commencent à arriver.

Des gens de différentes religions, de différentes origines, de différentes croyances, de différents groupes linguistiques, qui, comme le dit Korkmazgil, «emmiellent la douleur»...

Nos collègues et camarades qui, depuis des années, partagent avec nous l'amour de l'humanité, la douleur

des peuples opprimés et le combat pour l'élévation de la dignité humaine.

Les employés des Ateliers du Soleil sont une fois de plus parmi nous pour partager la mémoire de quarante années d'exil et de résistance. Des étincelles d'amour jaillissent de leurs yeux...

Il y a Iuccia Saponara, fille d'une famille d'ouvriers immigrés italiens. Je l'ai rencontrée en 1985 et j'ai aussitôt commencé à travailler alors qu'elle était encore une jeune femme. Aujourd'hui, elle est en charge de la direction des Ateliers. D'une voix tremblante d'émotion, elle dit: «Pour Nâzim Hikmet, *C'est un dur métier que l'exil, un métier si difficile...* Quand je regarde l'œuvre que vous avez bâti, quand je regarde les yeux des hommes, des femmes, des jeunes et des enfants qui viennent des quatre coins du monde et frappent aux portes des Ateliers du Soleil, et quand je pense à ces personnes qui veulent apprendre, réfléchir et discuter pour résister à l'humiliation qu'ils ressentent ici et à l'oppression qu'ils subissent dans leur pays, je pense contrairement à Nazim Hikmet que pour vous, l'exil est le plus beau métier. Comme la vie est belle pour chaque personne qui rend viable l'endroit où il vit ! Merci pour tout ce que vous m'avez appris et tout ce que vous continuez à m'apprendre. Heureusement que vous êtes ici...

Oui, depuis des décennies, nos Ateliers du Soleil ont formé des milliers d'exilés venus des quatre coins du monde, femmes, hommes, adolescents, enfants, ainsi que des travailleurs et des chômeurs belges qui vivent l'exil dans leur propre pays.

Nous avons mené ce combat ensemble pour devenir des citoyens dignes et égaux en droits. Une composi-

tion photo figurait parmi les cadeaux offerts en commémoration de ce 40ème anniversaire... Tous les travailleurs de l'atelier étaient réunis. Il y avait aussi une dédicace dessus, qui plus est en turc :

«Je suis sur une route longue et étroite, j'avance jour et nuit...»

Les vers du troubadour Aşık Veysel que Dogan fredonne depuis notre départ en exil...

Je sais que ce chemin long et étroit pour Dogan a commencé des décennies avant nos 40 ans d'exil, lorsqu'il fut balloté très jeune d'un coin à l'autre du pays au gré des affectations de son père.

Malgré nos 46 années de vie commune, je n'ai découvert les souvenirs de ces années d'enfance et de jeunesse que lors de la préparation pour impression du premier volume de son livre.

Au moment où j'écris ces lignes, Dogan en est à la 75<sup>e</sup> année de ce long, très long voyage...

Je pense aux 40 dernières années. 40 ans de résistance, 40 ans de travail acharné, de problèmes de santé sans fin...

Surtout les premières années d'exil, quand nous étions dans la clandestinité... une course de pays en pays pour prévenir l'opinion publique internationale de la répression et de la torture infligées au peuple de notre pays par des politiciens en bottes et aux épaules galonnées.

L'amertume d'être arrachés de sa patrie... La douleur de ne pas pouvoir exprimer sa douleur, sa révolte, sa colère et sa joie dans notre langue maternelle que nous aimons tant...

Et la rupture avec la langue de la rue...

De temps en temps, de nouveaux jargons que nous

n'avons jamais entendus de notre vie se glissent entre les phrases de ceux qui viennent de Turquie... Cela provoque un stress chez Dogan qui déclare alors : «On dirait que maintenant, nous nous éloignons même de notre langue». Afin de rattraper son retard sur les nouvelles expressions, il se fait livrer de Turquie tous les magazines humoristiques disponibles.

Depuis 40 ans, Dogan tente d'alerter la scène internationale dans deux langues étrangères qu'il ne maîtrise pas à 100 % sur la situation dans notre pays et la souffrance de notre peuple.

Ses efforts lui ont valu de devenir la cible de toutes sortes d'attaques venant à la fois des représentants de l'Etat turc et des médias de la junte en Belgique. Sans compter les décennies d'entraves des autorités belges qui ont dû céder aux pressions et au chantage de l'Etat turc.

Mais finalement, ce même État belge a été contraint de placer Dogan sous protection rapprochée face aux menaces de lynchage. J'ai le cœur lourd car Dogan pourrait à tout moment être victime d'une agression.

J'ai connu la même peur dans notre pays. Chaque fois que nous sortions de notre maison située sur le raidillon de Kazanci ou du bureau de la revue *Ant* dans la rue Basmusahip, guidée par un instinct étrange, je me mettais à marcher derrière Dogan pour le protéger d'une balle perfide pouvant surgir dans son dos... Comme si je pouvais empêcher une attaque du haut de ma taille ridicule...

Plus douloureux encore... Dogan s'est retrouvé purgé par les leaders d'un parti de gauche pour lesquels il a non seulement obtenu l'asile en Europe mais dont il a aussi développé les activités du parti à travers l'Europe. Ils l'ont ostracisé alors qu'il a consacré toute sa

vie à la lutte socialiste, simplement parce qu'il a défendu l'unité de toutes les forces antifascistes...

En tant qu'unique responsable féminine de presse de ce parti et unique femme du parti à me plier en quatre pour servir les «dirigeants», j'ai ressenti, avec Dogan, une douleur semblable à un coup de poignard dans le dos, qui plus est, en subissant les pratiques «machistes» d'un parti dont le leader suprême était pourtant une femme...

En préparant les livres de Dogan pour l'impression, j'ai réalisé que ce qu'il y décrivait ne représente pas le dixième de ce qu'il avait vécu, notamment en exil.

Ces deux tomes n'en sont pas moins une trace d'histoire pour les générations futures...

Je sais qu'elles ne resteront pas là. Il mettra en ligne des milliers de documents et de lettres qui ne peuvent pas figurer dans ces volumes, comme il se réveille à 5 heures tous les matins pour passer l'actualité en revue et téléverser les faits concernant la Turquie sur la page web du site d'Info-Türk...

Malgré toutes les difficultés auxquelles nous avons été confrontées, les nuits blanches que nous avons passées et passons encore, nous sommes heureux et pleins d'espoir.

Notre plus grande joie aujourd'hui à Dogan et moi et d'avoir appris à connaître de près les immigrés turcs, les Arméniens, les Kurdes, les Assyriens, les Grecs et les autres diasporas anatoliennes que l'État turc a vendus au capitalisme européen comme une marchandise à bas prix, d'avoir partagé leurs souffrances, leur bonheur, leurs inquiétudes et leurs combats.

Notre plus grand espoir est de voir l'effondrement

du système raciste, colonialiste et spoliateur qui a séparé tous ces peuples de leur terre et de leur environnement, en Turquie et partout dans le monde.

Qu'importe si nos jours sont comptés, nous sommes sûrs que les générations qui nous suivront le verront.

### **Pour l'inclusion et l'égalité**

*Inci Tugsavul, Introduction au livre d'Ergün Sönmez,*

Après avoir écrit pendant des années divers ouvrages sur les problèmes socio-économiques de la Turquie, notre ami et camarade Ergün Sönmez aborde avec audace une question très controversée: le problème des femmes en Turquie. L'aspect le plus sensible du problème est l'exclusion et l'inégalité dont souffrent les femmes.

Lorsqu'Ergün m'a demandé d'écrire l'avant-propos de cet ouvrage, j'ai soudain pensé à notre passé militant qui remonte à plus d'un demi-siècle, et aux luttes pour un monde équitable, égalitaire et pacifique que nous espérons léguer aux générations futures.

Je me suis souvenu qu'indépendamment de leurs talents et de leur détermination, les femmes ont toujours été considérées comme de seconde classe et qu'elles se voyaient toujours confier le second rôle, celui d'appui logistique aux combats menés par les hommes.

Cela n'était-il pas en partie dû à la soumission des femmes à l'idée reçue de «domination masculine» et aux traditions discriminatoires propres à toutes les sociétés d'exploitation sédentarisées ?

Je n'oublierai jamais... Dans les années 60, lorsque

nous avons lancé *Ant* en Turquie, un groupe de femmes progressistes a décidé de créer une association...

Elles avaient songé à me recruter comme directrice de l'une des revues de gauche les plus combatives. Mais au lieu de me faire cette suggestion directement, elles ont contacté mon mari Dogan Özgüden et lui ont demandé si j'allais rejoindre l'association.

La réponse de Dogan fut limpide: «Vous avez mal choisi votre interlocuteur. Ici est une femme avec qui nous combattons côte à côte sur un pied d'égalité. Si vous créez une organisation de femmes, vous devriez lui en parler directement. »

Mais ces jours sont désormais derrière nous.

J'écris ces lignes le matin du 1<sup>er</sup> mai 2012. Les écrans de télévision et les sites Internet diffusent des images de femmes se rassemblant et formant des cortèges sur les places de toutes les métropoles. Les femmes, qui sont au coude-à-coude avec les hommes dans tous les domaines de production et dans le talent, prennent l'initiative au-delà de leur existence, allant sans crainte jusqu'aux limites du combat, avec une bravoure et un dévouement qui encourage également les hommes.

Ergün et moi entretenons une amitié et une camaraderie datant de notre séjour clandestin à Berlin après le coup d'État de 1971. Juste avec lui ? Il est également accompagné de son épouse bien-aimée, Monique, qui est toujours l'un des médecins les plus connus de Suisse...

Bien qu'il luttait à Berlin, le couple a constamment soutenu le mouvement Résistance démocratique que nous avons lancé dans les pays d'Europe occidentale contre la junte du 12 mars, ainsi que la revue *Info-Türk* et les Ateliers du Soleil que nous avons créés plus tard.

L'exil est devenu pour nous une véritable école de luttes des femmes contre l'exclusion et les inégalités. La résistance, que très peu de femmes osaient mener même dans les métropoles comme Istanbul et Ankara, sans parler de l'Anatolie rurale, prenait de l'ampleur, surtout dans les années 70 et 80.

Nous avons vu de près comment les travailleuses, importées de Turquie comme main-d'œuvre bon marché, se sont rapidement conscientisées. Mais le plus grand progrès dans l'éveil des femmes s'est produit sans aucun doute avec le début de la grande migration politique des Kurdes, des Arméniens et des Assyriens vers les pays européens.

Dans la diaspora arménienne, composée d'enfants et de petits-enfants de survivants du génocide de 1915, les femmes combattaient déjà aux côtés des hommes dans des luttes culturelles, sociales et politiques. Les femmes arméniennes venues de Turquie ces dernières années ont grandement bénéficié des expériences et des connaissances de leurs sœurs de combat de la diaspora.

Les principes adoptés et les politiques menées par le mouvement national kurde ont joué un rôle majeur dans la capacité des femmes kurdes à revendiquer leur propre identité, à prendre part à chaque étape de la lutte et à défendre l'égalité des sexes avec une conviction ne laissant place à aucun compromis.

L'un des moments forts de ma vie d'exilée a été de constater que les femmes turques, kurdes, arméniennes, assyriennes, nord-africaines et subsahariennes, asiatiques et latino-américaines, qui participent depuis des années aux activités éducatives et aux événements sociaux et culturels que nous organisons dans les Ateliers

du Soleil à Bruxelles, s'adaptent plus rapidement aux conditions nouvelles que les hommes.

L'autre événement plaisant a été de voir les femmes passer à la tête du mouvement syndical en Europe dans les années 70... Alors que nous préparions en tant que femmes syndicalistes turques la publication en cinq langues du livre «Travailleuse» de la Confédération européenne des syndicats (CES), j'ai beaucoup appris de l'expérience et de la pugnacité des femmes syndicalistes des pays membres de l'UE.

Dans son étude, Ergün dévoile en détail l'éveil des femmes et les obstacles à cet éveil.

L'éveil et la lutte des femmes dans les pays socialistes, qui appartiennent désormais au passé, sont une question à part. En évoquant les succès de ces combats, Ergün dit en posant un regard objectif: «Bien sûr, des erreurs ont été commises dans le socialisme réel, y compris parmi (les pays socialistes) toujours existants» et il souligne que ce sujet sera étudié de manière distincte.

C'est vrai. Nous avons également été témoins des progrès indéniables réalisés en matière d'égalité des femmes en Union soviétique et dans d'autres pays socialistes. Mais en tant que femme qui croit au socialisme, j'ai toujours été incommodée en constatant que les femmes de ces pays n'ont pas acquis une représentation et une influence dominantes sur les hommes dans l'administration des partis et de l'État.

Oui, avant de quitter la Turquie, nous considérons les mouvements féministes comme des tentatives séparatistes imposées par l'impérialisme dans le seul but d'affaiblir le mouvement ouvrier. Nous avons toujours pensé à tort qu'une fois l'ordre socialiste établi, l'égal-

ité entre hommes et femmes serait automatiquement réalisée et que les problèmes environnementaux et ethniques pourraient être automatiquement résolus.

Je me souviens maintenant avec un sourire amer de ma réaction réprobatrice lorsque nos amies européennes qui nous avaient offertes leurs solidarités au début de notre exil se revendiquèrent du mouvement féministe.

Plus tard, lors de notre voyage en Géorgie, je fus révoltée de voir au banquet offert par le président soviétique local dans une cave à vin où se trouvaient un grand nombre d'Azerbaïdjanais, qu'il n'y avait pas même une seule femme à table.

Pire, les femmes exclues de la table y compris l'épouse du dignitaire soviétique, tenaient des pichets et des serviettes réservés au lavage des mains des invités masculins. Quelle ne fut pas ma déception de voir que même dans un pays socialiste, les traditions et coutumes islamiques excluaient les femmes.

Dogan décrit ces moments en détail dans ses mémoires intitulées «Journaliste apatride».

Autre moment de déception: après avoir demandé au représentant de l'agence Novosti à Tbilissi qui nous a accueillis: «Pourquoi n'y a-t-il pas d'égalité entre les hommes et les femmes au sein du comité central du parti et au politburo? Pourquoi y a-t-il seulement quelques femmes?», quelle ne fut pas ma réaction lorsqu'il me répondit: «Mais même ma cheffe est une femme...»

Tout cela n'érode pas notre conviction que seul un système socialiste peut résoudre de manière saine et permanente les problèmes des femmes et des hommes, autrement dit de l'humanité, mais un système libéré des erreurs du passé et dans lequel les femmes peuvent

avoir leur mot à dire et prendre des décisions sur un pied d'égalité.

Les femmes de Turquie et du monde entier posent les bases de cette nouvelle structure sociale et la façonnent à travers leurs luttes.

Ergün et nous sommes des militants intransigeants, et de ce combat et de ce remaniement.

### **La lettre de deux journalistes exilés**

*T24, 13 mars 2012*

«Nous rejetons formellement la demande d'amnistie pour les exilés» ont déclaré Dogan Özgüden et Inci Tugsavul, deux journalistes socialistes contraints à l'exil politique lors du mémorandum militaire du 12 mars et privés de leur citoyenneté après le coup d'État du 12 septembre.

En réponse à l'interpellation parlementaire de la députée du CHP d'Izmir, Hülya Güven, concernant le retour au pays d'intellectuels bannis par les putschistes, Özgüden et Tugsavul ont adressé une lettre à cette dernière. Les deux journalistes socialistes approchent, selon leurs propre expression, la marche de leur 80<sup>e</sup> année de vie. Voici leur lettre:

Madame Güven,

Nous avons ressenti le besoin de vous écrire ce message car notre nom a été cité dans un article du journal Cumhuriyet publié le 12 mars 2012 et intitulé «Question parlementaire pour le retour des intellectuels bannis par le coup d'État - Amnistie pour les exilés».

Nous vous remercions pour votre délicate attention, mais nous rejetons catégoriquement la demande d'«amnistie pour les exilés».

Nous, Dogan Özgüden et Inci Tugsavul, sommes des journalistes socialistes ayant été forcés à l'exil politique en raison des nombreux procès intentés contre nous et des menaces des militaires après le coup d'État du 12 mars 1971.

Quand nous avons dénoncé et combattu le régime fascisant de Turquie depuis l'étranger, nous avons été déchus de notre citoyenneté après le coup d'État du 12 septembre 1980, sous l'accusation d'être «dépourvus de sang pur»<sup>[7]</sup> par le général Kenan Evren, qui est actuellement jugé comme putschiste.

Les détails à ce sujet sont disponibles en abondance dans les deux tomes de mille pages intitulés «*Journaliste apatride*», publiés par les éditions *Belge* de Ragıp Zarakolu qui est toujours en prison, et dans les pages de l'agence Info-Türk (<http://www.info-turk.be>), que nous gérons.

Par ailleurs, Fuat Tanlay, principal conseiller en relations étrangères du Premier ministre Recep Tayyip Erdogan a tenu des propos incendiaires à notre rencontre lorsqu'il a été ambassadeur de Turquie à Bruxelles. Ces provocations ont débouché sur une campagne de lynchage, forçant l'État belge à nous fournir une protection rapprochée.

Nous n'avons jamais demandé pardon au régime fascisant de Turquie et n'avons jamais envisagé de retourner dans notre pays en bénéficiant d'une faveur spéciale.

Nos réflexions sur cette question ont été clairement exprimées dans l'entretien réalisé par Ragıp Zarakolu,

toujours en prison, et publié dans le journal *Birgün* du 27 septembre 2011.

En tant que journalistes socialistes approchant la marche de leur 80<sup>e</sup> année, nous ne demandons pas pardon. Nous considérons au contraire que ceux qui doivent s'excuser sont ceux qui nous ont forcés à l'exil, nous et des milliers de citoyens comme nous, de même que ceux qui continuent leur recours à cette menace. De la même manière, nous estimons que seul l'avènement d'un ordre véritablement démocratique en Turquie garantira le retour digne de nos amis sans distinction, qu'ils soient Turcs, Kurdes, Arméniens ou Assyriens.

En vous souhaitant de contribuer à cette lutte sous ses dimensions spécifiques, recevez nos salutations les plus respectueuses.

*Inci Tugsavul - Dogan Özgüden*

## **Notre message à l'exposition du journal *Tan***

4 décembre 2014

Depuis Bruxelles, Dogan Özgüden et Inci Tugsavul ont envoyé le message suivant aux directeurs de la Maison Tan, de la Fondation pour la recherche sur l'histoire sociale de la Turquie (TÜSTAV) et de l'Association des journalistes de Turquie, qui les ont invités à l'ouverture de l'exposition du journal *Tan* :

Chers amis,

Nous avons bien reçu l'invitation pour l'ouverture de l'exposition du journal Tan et vous en remercions.

Mais à cause de notre interminable exil politique,

nous sommes hélas extrêmement attristés de ne pas pouvoir être présents à cette cérémonie d'ouverture de la Maison Tan située au n° 32 de la rue Ankara où nous avons vécu l'une des périodes les plus importantes de notre vie professionnelle.

Nous félicitons de tout cœur les initiateurs et les acteurs de cet événement important et en guise de contribution à l'exposition et au musée, nous vous envoyons ci-joint les documents du deuxième «Incident de Tan » qui eut lieu en 1967. Nous avons commencé à publier la revue socialiste *Ant* à l'imprimerie Tan au début cette année-là, en collaboration avec Yaşar Kemal et Fethi Naci.

Le premier acte posé par les sbires de l'homme d'affaires islamiste Halil Lütfü Dogru qui, le 10 octobre 1967, a racheté l'entreprise en charge de la gestion de l'imprimerie Tan, a été d'interdire la composition et l'impression de notre revue socialiste et d'en licencier les travailleurs récalcitrants.

Il y eut ensuite le lancement d'une campagne d'attaques de la part de la presse religieuse contre la direction d'*Ant*, y compris des menaces de mort. La réponse donnée dans la revue *Büyük Dogu* (Grand Orient) dirigée par l'idéologue islamiste Necip Fazıl résonnait tel un signe avant-coureur du *dimanche sanglant* :

«Commencer le travail par se débarrasser de telles êtres impurs dans une institution qu'ils ont louée est un premier pas juste et vertueux et un devoir qu'appréciera n'importe quel simple musulman. Comment les rats d'égout de Moscou peuvent-ils savoir qu'il y a de la lumière là où ils parlent d'obscurité et de la propreté dans chaque endroit qu'ils considèrent comme sale. Le traitement à appliquer aux immondes rats d'égout mosco-

vites n'est pas de les éjecter de l'imprimerie Tan qu'ils ont longtemps colonisée, mais de les suspendre dans une cage au-dessus de la mer de Marmara puis de les noyer.»

Publié par le même groupe de presse, le journal *Itihad* (Union) annonce le placement des médias au contrôle de la Oumma :

«Attendez un peu, le plus gros est à venir. Vous pouvez exploser ou craquer mais maintenant, que vous le vouliez ou non, nous avons pris le contrôle de la Sublime Porte. Les rotatives tourneront pour publier le Coran et répandre les vérités de la foi. Le nombre de journaux musulmans augmentera: les imprimeries et les sociétés de distribution les plus récentes et modernes serviront les musulmans. Tout ce qui relève du domaine de la technologie servira l'islam et ses fidèles.»

Ces menaces sanglantes seront reprises dans d'autres journaux pro-Oumma. Par exemple, dans le journal *Bugün* (Aujourd'hui), Mehmet Şevket Eygi a ouvertement lancé une fatwa appelant au massacre :

«Il existe des preuves évidentes que le communisme est protégé et que l'islam est attaqué en Turquie. Il est désormais du devoir des musulmans d'être vigilants et préparés. Nous avons devant nous un exemple nouveau et prometteur: le massacre communiste en Indonésie. Des centaines de milliers de communistes ont été tués. Sur terre, des animaux sauvages et en mer, les poissons ont été rassasiés de chair humaine. Il y a eu un terrible massacre communiste. Mais l'Indonésie est sauvée.»

Sur l'histoire de ces attaques brutales et sur nos relations avec Halil Lütfü Dördüncü, nous vous envoyons en annexe des extraits choisis issus des mémoires inti-

tulées «Journaliste apatride» publiées en Turquie (aux éditions internationales Belge) et en Belgique (chez Academic & Scientific Publishers).

Dans cette annexe, figure également l'histoire de la parution chez *Ant*, une première en Turquie, des mémoires des valeureux journalistes Sabiha Sertel et Zekeriya Sertel forcés à l'exil politique après que le journal *Tan* ait été réduit au silence.

Nous espérons que vous en ferez le meilleur usage.

Nous vous souhaitons du succès et transmettons notre affection cordiale à tous nos amis qui seront présents à l'ouverture.

Inci Tugsavul- Dogan Özgüden

### **Réflexions sur l'assassinat de Turan Emeksiz**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, 29 avril 2017*

Je lisais les articles que Dogan publiait sur sa page. L'anniversaire de l'assassinat de Turan Emeksiz... Nous avons connu tant de morts et de souffrances dans notre vie de journaliste sur plus d'un demi-siècle qu'au début j'ai pensé que Turan Emeksiz était l'un des jeunes assassinés à l'époque de Demirel. ... En fait non, tout l'article m'a ramené à cette année 1960 très mouvementée. Nous avons perdu Turan Emeksiz durant la résistance contre la dictature de Menderes. Si je ne me trompe pas, il est le premier à avoir été tué lors de la révolte des jeunes contre les pratiques dictatoriales.

Dès que ce meurtre fut connu, je me souviens de la

façon dont nous, étudiants de la faculté de droit d'Ankara, avons occupé les rues et entonné à l'unisson le chant suivant: «Est-ce donc possible ? Un frère peut-il tuer un frère... Maudits dictateurs... Ce pays est-il à votre merci?»... Il y eut ensuite une descente de police. Nous avons battu en retraite pour nous redéployer à la Faculté de Droit... Le lendemain, le surlendemain, chaque jour, nous descendions dans la rue... Le 5 mai du 555K<sup>[8]</sup>...

Quel frisson lorsque nous avons entendu pour la première fois le poème de Nazim Hikmet «Le mort sur la place de Beyazit», que Dogan a inclus dans son article... En tant qu'étudiante universitaire de 20 ans désireuse de devenir journaliste, nous avons bon espoir que les jours heureux viendraient bientôt pour notre pays et notre peuple, comme pour tous les jeunes de mon âge. Combien d'années se sont écoulées depuis ? 57 ans exactement...

Mais ni les diktats, ni la tyrannie, ni la mort n'ont cessé... Nous avons perdu Taylan, Vedat et leurs compagnons face aux hommes de Demirel... Deniz, Mahir, Kaypakkaya, Erdal Eren et leurs camarades se sont sacrifiés pour nous face aux juntes militaires...

Et comme si cela ne suffisait pas, sous l'ère Özal, puis durant la seconde période Demirel, puis sous le gouvernement de Tansu Çiller, puis durant le 3<sup>e</sup> mandat d'Ecevit, des centaines de nos courageux jeunes hommes et femmes ont été massacrés dans sur les barricades et dans les cachots...

Et quid du Kurdistan, surtout le Kurdistan... Le génocide qui a frappé les Arméniens, les Assyriens et les Grecs il y a cent ans vomit aujourd'hui la mort jour et

nuit dans trois parties du territoire kurde sous le règne de Tayyip...

Et aujourd'hui, alors que nous commémorons la disparition de Turan Emeksiz, je repense encore et encore à tous ces assassinats qui ont suivi, les yeux humides et le cœur en sang, et je demande à Dogan :

Nous sommes tous les deux sur les dernières marches de l'échelle de la vie... Combien de morts supplémentaires marqueront encore nos cœurs au fer rouge avant notre propre trépas ? Et les générations qui viendront après nous... Le destin de notre peuple sera-t-il toujours de chanter des élégies pour les défunts ? Et les gens de mon pays, que je côtoie tous les jours dans les rues de Bruxelles et que j'aime beaucoup en tant que personne, applaudiront-ils toujours un fou qui ne cesse de hurler «Il faut la peine de mort» ?

Dogan répond en me faisant écouter encore et encore sur l'ordinateur la célèbre chanson de Bob Dylan, traduite en turc par notre cher ami Can Yücel:

*Combien de routes un homme doit-il parcourir*

*Avant que vous ne l'appeliez un homme?*

*Oui, et combien de mers la blanche colombe  
doit-elle traverser*

*Avant de s'endormir sur le sable ?*

*Oui, et combien de fois doivent tonner les canons*

*Avant d'être interdits pour toujours ?*

*La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent,*

*La réponse est soufflée dans le vent.*

*Combien d'années une montagne peut-elle exister*

*Avant d'être engloutie par la mer ?*

*Oui, et combien d'années doivent exister  
certains peuples*

*Avant qu'il leur soit permis d'être libres ?  
Oui, et combien de fois un homme peut-il tourner  
la tête  
En prétendant qu'il ne voit rien ?  
La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent,  
La réponse est soufflée dans le vent.  
Combien de fois un homme doit-il regarder en l'air  
Avant de voir le ciel ?  
Oui, et combien d'oreilles doit avoir un seul homme  
Avant de pouvoir entendre pleurer les gens ?  
Oui, et combien faut-il de morts pour qu'il  
comprenne  
Que beaucoup trop de gens sont morts?  
La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent,  
La réponse est soufflée dans le vent.*

## **L'interminable rancune d'Ismet Pacha**

*Inci Tugsavul, Info-Türk, 21 mai 2019*

Il y a 56 ans, le soir du 20 mai 1963, Kizilay... Alors que je bouclais les derniers articles politiques au bureau d'Ankara du journal *Hareket* (Mouvement) où je travaillais, et que je m'apprêtais à rentrer chez moi au pas de course, le colonel mutin Talat Aydemir s'est soudainement présenté devant moi.

Ankara vivait des moments agités. Entre le Parti républicain du peuple (CHP) et le Parti de la justice (AP)<sup>[9]</sup> qui dirigeaient la Turquie depuis deux ans via un gouvernement de coalition, les tensions étaient vives. La veille encore, c'est-à-dire un jour avant les célébra-

tions du 19 mai, le leader de l'AP, Gümüşpala, avait accusé le Premier ministre İnönü de perdre son sens des responsabilités...

Après en avoir parlé un moment, il baissa la voix pour me dire: «Ce soir. Assurez-vous d'être à l'école des cadets<sup>[10]</sup> à minuit...»

Je compris qu'il s'apprêtait à déclencher le coup d'État qu'il préparait depuis plusieurs mois.

C'est à la suite de l'échec de son coup de force du 22 février 1962 que nous fîmes connaissance. J'étais l'une des journalistes en qui il avait le plus confiance. Comme je reproduisais ces déclarations sans la moindre distorsion, et comme je ne trahissais jamais ces propos «off the record», nous pouvions aisément discuter de n'importe quel sujet.

Pour autant, je ne me contentais pas de suivre les conférences de presse et de faire des interviews... Je connaissais son épouse, son fils Metin, sa fille Tülin et plusieurs de ses compagnons d'armes. En tant qu'amie de la famille, je partageais leur douleur dans leurs moments les plus difficiles.

Tout le monde savait qu'il se préparait un coup d'État... Mais chacun savait aussi que le gouvernement ne chômait pas, qu'il surveillait tous les préparatifs et prenait les précautions nécessaires. De plus, l'adversaire des mutins, c'était ce vieux briscard İnönü qui avait neutralisé le coup de force du 22 février.

Je demande : «Est-ce le moment ? Vous le savez très bien... Le gouvernement ne reste pas les bras croisés. »

Il évoque les remous au sein de la coalition AP-CHP. «Oui, il est temps», dit-il, «Demain il sera trop tard...»

J'étais sûre que ce soir-là, il avait raconté à plusieurs de ses amis et confidents qu'il préparait un coup d'État. Néanmoins, pour moi, c'était une grande confiance qui devait rester secrète...

Dès que je pris de congé d'Aydemir, je fonçai chez moi et instinctivement, je me couchai tôt dans le but de protéger le secret.

Au milieu de la nuit, les longues sonneries du téléphonie finirent par me réveiller.

C'était le chef du bureau Bedii Güray...

«Monstrueux», dit-il... «Les chars sont de sortie à Kizilay. Appelle tes hommes pour voir un peu ce qui se passe».

De toute évidence, Aydemir avait fait ce qu'il avait dit. Il n'y avait donc plus lieu de garder le secret.

- Je sais , lui répondis-je, Aydemir a fait son coup d'État. J'arrive tout de suite.

Les chars sillonnaient véritablement les rues, les jeunes cadets vérifiaient certaines adresses et la police tentait de prendre position à certains endroits.

Quand je me rendis au bureau de *Hareket*, les patrons du journal étaient déjà sur place depuis longtemps. Bülent Ecevit se trouvait à leurs côtés. Il était alors ministre du Travail...

Lorsque les coups de feu s'intensifièrent, ils se cachèrent dans une pièce du fond où ils tentèrent de faire le point sur la situation.

La radio d'Ankara tomba d'abord aux mains des putschistes. Des communiqués signés Talat Aydemir furent lus.

Mais très vite, la radio fut reprise par les partisans du gouvernement.

La tentative de coup d'État d'Aydemir fut vaincue le matin du 21 mai exactement comme celle du matin du 22 février.

Et comme il le fit le matin du 22 février, İnönü déclara, sans doute en se frottant les mains : «Le commandant de l'Académie militaire a encore perdu ».

İnönü avait fait libérer les mutins du 22 février après avoir conclu un accord avec eux mais cette fois, il était déterminé à ne pas faire de quartier.

Deux tribunaux furent créés pour juger les putschistes: situé à Mamak, le premier tribunal de la loi martiale vit la comparution de 151 officiers. Dans le second installé à l'intérieur de l'Académie militaire, 1.459 cadets connurent le même sort.

Le 5 septembre 1963, le premier tribunal condamna à mort sept officiers, notamment le colonel Talat Aydemir et le major Fethi Gürcan. Cependant, on savait que le président de la Cour suprême militaire de l'époque, le général de division Rıza Tunç, était un ami proche des officiers mutins. Il allait peut-être annuler la décision du tribunal militaire et sauver les sept officiers de l'exécution.

Sachant cela, un matin, je lui rendis visite dans son bureau pour obtenir des informations... Alors que nous abordions cette question, on m'informa que le secrétaire général du CHP, Kemal Satir, était là pour rencontrer Tunç.

Avant d'introduire Kemal Satir dans son bureau, Tunç me prévint: «Il m'a dit savoir pourquoi tu es venue. Va dans l'autre bureau et écoute notre conversation.»

Ce que j'entendis était à peine croyable.

Satir expliquait que le Premier ministre et président

du CHP, İsmet İnönü, souhaitait la confirmation de toutes les condamnations à mort car il considérait l'exécution des rebelles comme d'une importance capitale pour la survie de l'État.

À un moment donné, la discussion se tendit et Satir se mit à prononcer des mots menaçants.

J'entendis Rıza Tunç crier: «Monsieur Kemal, Monsieur Kemal, nous ne sommes pas dans un abattoir... S'il vous plaît, n'interférez pas dans la justice», puis j'entendis qu'il indiquait la porte à Satir.

Après mon départ, Tunç me ramena dans son bureau et me dit: «Tu vois, c'est ça la justice du Pacha.»

\*

Malgré les injonctions du Premier ministre, le 31 octobre 1963, la Cour suprême militaire ne confirma que quatre des sept condamnations à mort: celles de Talat Aydemir, Fethi Gürcan, Osman Deniz et Erol Dinçer...

L'Assemblée nationale annula à son tour la condamnation d'Erol Dinçer, réduisant les peines capitales à trois... Le Sénat alla plus loin et annula les condamnations à mort de Gürcan et Deniz et les commua en réclusion à perpétuité.

Seul Aydemir demeura dans l'ombre de la potence.

Ses proches avaient bon espoir... Lorsque le dossier revint au Parlement pour être discuté pour la deuxième fois, la peine de Talat Aydemir devait être commuée en réclusion à perpétuité.

Mais non... İnönü était extrêmement troublé par le fait que ceux qui se sont rebellés contre lui avaient été sauvés de la potence. Il fit pression sur le groupe parlementaire du CHP et fit approuver l'exécution d'Aydemir et de Fethi Gürcan.

Gürcan fut pendu le 26 juin 1964 et Talat Aydemir le 5 juillet 1964.

Le président de la Cour suprême militaire, le général de division Rıza Tunç décéda le 12 juillet 1964, peu après les exécutions.

Des tas de rumeurs circulèrent sur la mort prématurée du général qui avait défié le Pacha...

\*

Deux ans plus tard, nous sommes avec Dogan dans le journal *Akşam*... Metin, le fils d'Aydemir, vint nous voir. Il déclara qu'il était temps pour lui de révéler la vérité puis il confia à Dogan les notes et les cassettes que son père gardait en prison.

Un mois plus tard, nous fîmes écouter à la Turquie entière la voix du colonel mutin, victime du Pacha.

### **Introduction au 3<sup>e</sup> volume du livre «Ecrits d'exil»** *Inci Tugsavul, Editions Pırığıç, Istanbul, 2020*

Au cours de nos plus de 55 ans de vie journalistique commune, Dogan et moi nous n'avons eu que peu de désaccords sur le contenu des articles que nous avons écrits, car nous partagions les mêmes opinions sociales et politiques et luttions ensemble pour les mêmes buts.

Mais au cours des premières décennies, lorsque le moment était venu de publier ces articles dans des journaux, des revues ou des livres, nous avons vécu des tensions qui pouvaient durer des heures.

La mise en page a été sans conteste l'un de nos plus grands sujets de dispute à la rédaction de *Ant*. Nous

avons réussi à maintenir notre revue en vie jusqu'au coup d'État du 12 mars 1971 alors que nous étions sous tension permanente notamment à cause des enquêtes policières, des procès, des menaces, ainsi que de grandes difficultés financières et techniques.

A l'époque, il n'existait ni ordinateurs ni programmes de pages en ligne comme il y en a aujourd'hui. Si le texte à mettre sur la page ou dans un cadre désigné ne rentrait pas dans la zone prévue après avoir quitté la linotype, on devait procéder à la suppression de paragraphes ou de lignes.

S'il n'était pas possible d'établir un contact immédiat avec l'auteur et si l'article devait être publié sans délai parce qu'il traitait de l'actualité, Dogan devait en assumer l'entière responsabilité, lire le texte trois ou quatre fois afin de s'en imprégner de sorte qu'il puisse se mettre dans la peau de l'auteur. Il devait ensuite faire les raccourcis nécessaires, et moi, je devais envoyer la revue à l'imprimerie dans les temps.

Cette «opération chirurgicale» pouvait se solder par des disputes parfois très vives et mêmes blessantes...

De nos jours, la relecture et le travail de mise en page se font entièrement sur ordinateur. Si un texte paraît trop long, le problème est automatiquement résolu : on sélectionne l'intégralité du texte à l'écran et on le passe d'un simple clic à une taille de police plus petite.

Cela dit, durant les quinze premières années de notre exil, en d'autres termes jusqu'en 1986, les problèmes techniques ne nous ont pas lâchés et n'étaient guère différents de ceux que nous avons rencontrés en Turquie.

L'un des articles qui m'a le plus ému dans le troi-

sième volume d' «Ecrits d'exil» fut sans nul doute celui intitulé «Résistance en exil contre les machines à boules IBM...»

En 1974 à Bruxelles, nous avons commencé à publier les bulletins, livres et brochures Info-Türk en plusieurs langues.

Dogan les composa pendant les 12 premières années avec une machine IBM montée sur des boules, tandis que je préparais les planches offset des textes mis en page dans une pseudo-cuisine transformée en chambre noire aménagée. Puis je les imprimais au format Din A3 sur une machine offset de bureau Gestetner. Je recueillais les milliers de pages imprimées et les reliais avec du matériel de papeterie primitif. Il me fallait les trancher sur trois côtés. C'était de la pure production artisanale.

Il arrivait que notre travail soit empêché par les autorités belges en raison des provocations de l'ambassade turque. Ces jours-là, nos désaccords pouvaient déboucher sur des disputes encore plus intenses que celles survenues en Turquie. Il est ici question d'une coopération s'étalant sur 55 ans d'existence commune.

Dans quelques mois, je passe le cap de 80 ans, et début 2021, Dogan en aura 85...

Malgré divers soucis de santé dus à la vieillesse, nous essayons tous deux de rester à la hauteur de notre mission de journaliste en gardant la même foi, la même détermination et le même rythme qu'il y a 55 ans.

Alors que nous disputons la phase finale de notre marathon, les nouvelles publications que nous produisons suscitent toujours des débats entre nous mais elles n'ont plus la même intensité qu'avant...

Le livre que vous tenez entre vos mains est constitué d'articles que Dogan écrit chaque semaine depuis un an, sans la moindre interruption, pour le site d'information *Artı Gerçek* (Réalité Plus). J'ai eu le privilège de les lire avant tout le monde, avant leur publication.

Comme dans ses mémoires en deux volumes intitulés «Journaliste apatride » et «Écrits d'exil » eux aussi en deux volumes, Dogan interprète dans ce nouveau livre les événements et les questions liées à la période dans laquelle nous vivons. Il emmène ses lecteurs dans son vécu depuis les années 40, de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux réalités du quotidien...

Il a déjà commencé à compiler des articles de sa plume et des interviews réalisées avec nous, publiés à divers endroits durant notre exil. Tous ces documents attendent dans les archives papier ou la mémoire des ordinateurs...

Le 85<sup>e</sup> anniversaire de Dogan sera peut-être le rendez-vous pour le quatrième volume d' «Écrits d'exil»...

## **J'ai rencontré Isabel, la sœur de Lorca en Espagne** *Inci Tugsavul, Info-Türk, 18 août 2021*

En 1964, alors que je suivais les réunions officielles du ministre de l'Industrie Muammer Erten en Espagne en tant que correspondante du journal *Akşam*, j'ai interviewé Isabel Garcia Lorca, la sœur du grand poète espagnol Federico Garcia Lorca, assassiné par les fascistes espagnols en 1936.

Isabel avait 27 ans lorsque son frère fut exécuté.

Elle étudia la philosophie et la littérature dans les universités de Grenade et de Madrid, mais elle a eu dû quitter l'Espagne après l'arrivée au pouvoir des fascistes. C'est d'abord à Bruxelles puis à New York qu'elle poursuit ses études universitaires.

De retour en Espagne en 1951, Isabel crée la Fondation Federico García Lorca en 1984, tout en poursuivant ses travaux universitaires. Elle en sera la présidente jusqu'à sa mort en 2002.

Dans mon entretien avec elle, Isabel avait souligné les similitudes entre son frère aîné Federico Garcia Lorca et Nazim Hikmet quant à leur compréhension de l'art et leur caractère combatif.

Après la publication de mon entretien avec Isabel dans le journal *Akşam*, j'ai traduit de l'espagnol vers le turc Mariana Pineda, une œuvre de Federico Garcia Lorca d'essence révolutionnaire. La pièce a été mise en scène le 31 mars 1966 par Tunç Yalman au Théâtre Fatih d'Istanbul.

Dans un article sur la pièce paru dans *Cumhuriyet* le 12 mai 1966, Selmi Andak fait l'éloge de la mise en scène et des acteurs et déclare : «On entend dire qu'Inci Özgüden, la traductrice de cette pièce en turc, a contribué de manière remarquable à la transmission de la langue de Lorca, ce qui est d'une grande importance.

---

[1] Le livre de Victor Serge est publié en turc sous le titre de «Militana Notlar» (Notes au militant)

[2] Cadi kazani, littéralement, chaudron à sorcière, est une expression turque qui désigne un lieu de médisance et d'intrigues

[3] D'après la mythologie turque, Ergenekon est une vallée mythique et le berceau des Turcs située aux confins de l'Asie centrale où ils resteront enfermés des siècles durant jusqu'à ce qu'une louve dénommée Asena les libère en leur indiquant l'issue.

[4] Alparslan est le vainqueur de la bataille de Mantzikert en 1071 face aux troupes de l'empereur byzantin Romain IV Diogène. Cette percée turque dans l'empire gréco-byzantin marque le début de la domination turque en Asie mineure.

[5] Mehmetçik ou «Petit Mehmet » est le sobriquet affectueux désignant les soldats de l'armée turque.

[6] Belge, célèbre maison d'édition turque de gauche, est un mot turc qui signifie «Document» et qui se prononce «Belguë». Ce nom n'a ici rien à voir avec la nationalité.

[7] «Kansız» signifie littéralement «sans sang ». Dans l'imaginaire raciste, le sang symbolise la pureté raciale.

[8] 555K est le surnom de la première grande manifestation de la jeunesse étudiante contre le gouvernement conservateur de Menderes. Ce code désigne le rassemblement organisé à Kizilay le 5<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois à 5 heures. Il correspond au 5 mai (1960) à 17h.

[9] Créé par le fondateur de la République, le CHP incarne la frange souverainiste du pouvoir tandis que l'AP est un parti de la droite conservatrice qui prône la réislamisation de la société et l'ultralibéralisme sur le plan économique.

[10] L'école des cadets ou l'Académie militaire s'appelle «Harbiye» en turc.

**Articles et interviews sur  
Inci Tugsavul**



## Note encyclopédique sur Inci Özgüden

*Ekşi Sözlük*<sup>[1]</sup>, 20 janvier 2008

Epouse de Dogan Özgüden, journaliste comme lui. Autrice du livre «Müzik Rehberi» (Guide de musique) paru à Istanbul en 1966 aux éditions Kitapçılık Limited Ortakligi.

Née à Ankara en 1940, Inci Tugsavul Özgüden a étudié à la faculté de droit de l'Université d'Ankara. Elle a commencé le journalisme à Ankara en 1961 dans le journal *Hür Vatan* et l'hebdomadaire *Kim*. Elle a ensuite travaillé dans les journaux *Hareket* (1962-63) et *Akşam* (1963-66). Tugsavul a reçu le prix de la Journaliste de l'année décerné par le Syndicat des journalistes d'Ankara en 1962 et par l'Association des journalistes d'Istanbul en 1963.

Inci Tugsavul et Dogan Özgüden sont les fondateurs de la revue *Ant* et des éditions Ant (1967-71). Après le coup d'État militaire de 1971, la revue a été interdite. Les époux Özgüden ont dû quitter la Turquie sous la menace d'une peine totale pouvant aller jusqu'à 300 ans de prison pour les articles et livres qu'ils ont écrits ou publiés.

Ils ont organisé une résistance démocratique pour mobiliser l'opinion publique européenne contre le régime répressif de la junte en Turquie. Ils vivent à Bruxelles depuis 1974 et dirigent une agence de presse appelée Info-Türk, qui informe le public sur la situation des droits humains en Turquie.

Tugsavul Özgüden est également une illustratrice. Elle a conçu les couvertures de nombreux livres publiés par les éditions Ant. Le livre «Guérilla urbaine» du révolutionnaire brésilien Carlos Marighella paru chez Ant a

été saisi en raison d'une image en couverture comportant trois impacts de balle. Cette publication a valu à Inci Tugsavul Özgüden un interrogatoire et un procès.

Voici comme Özgüden décrit le déroulement des faits ayant conduit à la saisie du livre de Marighella

Le tollé a été causé par les trois impacts de balles que nous avons utilisés en couverture. Le plus gros problème du procureur qui avait ouvert une enquête contre nous, c'était la signification du texte rouge «Viva la rev...» sous les trous et le nodule de bois qui apparaissait sous cette phrase. «Ce nœud, c'est probablement la Turquie, au-dessus c'est l'URSS! Vous voulez dire ici la révolution communiste, n'est-ce pas!» On pouvait voir au premier coup d'œil que c'étaient les premières lettres du mot «révolution», mais comme le mot était incomplet, celui-ci ne pouvait pas constituer une preuve légale justifiant une condamnation. Ceci étant, durant l'interrogatoire, ils ont tenté de me faire prononcer le mot. Finalement, j'ai été jugée en vertu de l'article 142 (propagande incitant à la domination d'une classe sociale sur une autre classe sociale, NDT), mais au moment où j'ai été assignée à comparaître, nous avions déjà quitté la Turquie.

(Yılmaz Aysan, *Afişe Çıkmak*, éditions Iletisim, p. 48)

## **A propos d'Inci Tugsavul et Dogan Özgüden**

*Nusret Özgül, BYT, 25 juillet 2008*

Et puis je pourrais vous parler des amis chiliens, argentins, grecs, espagnols et portugais avec qui j'ai travaillé autrefois (c'est dans les archives), au sein du syndicat FGTB. Sous le régime de Pinochet et d'autres leaders fascistes, ils ont perdu leur conjoint, ils ont dû abandonner leurs enfants, parfois toute leur famille, et s'exiler politiquement de leur plein gré. Aujourd'hui,

en lisant le récit de Dogan Özgüden, je suis retourné dans ces années 70. Qui sait, ils sont peut-être remontés bien plus loin dans le temps.

Si même le Président de la République a publié un message de condoléances (je n'ai pas pu le trouver, il a été retiré des archives de l'actualité), c'est qu'il n'était pas n'importe qui! Comme je ne le connais pas, je ne me considère pas comme habilité à m'exprimer sur lui. Je ris aussi des condoléances et des messages commémoratifs qui se succèdent depuis son décès! Ils ignorent la valeur des gens de leur vivant et leur rendent hommage après leur mort... Alors qu'ils aillent se faire cuire le cul.

L'une des paroles de mon cher Dogan m'a atteint en plein cœur ; celui dont l'exil politique se poursuit...

Pourquoi?

Parce qu'il n'a pas répondu aux accusations portées contre lui devant la justice?

Parce que les procès intentés contre lui ont coûté trop cher à la justice (!) et qu'il n'a pas remboursé les frais depuis Bruxelles?

Est-ce dû à l'absence d'un mécanisme équitable permettant de traduire en justice ceux qui ont pillé la Turquie pendant 70 ans?

Au fait, où sont-ils au juste?

Un large éventail d'individus, des trafiquants d'antiquités aux anciens maires, n'ont jamais ressenti les afres de l'exil!

Et les «notices rouges», qu'ont-elles fait de plus qu'exploser dans les mains de ceux qui les ont émises?

A ce jour...

Je suis sûr que ces chers Inci et Dogan Özgüden, que Dieu leur accorde une longue vie, ressentent parfois l'absence d'un être cher, comme tous ceux qui ont un pied dans la tombe et comme moi.

Mais ni eux ni moi ne peuvent combler ce manque, eux, en tant qu'«exilés politiques», et moi, en raison de

mes soucis financiers (en vérité, ma situation n'a jamais changé)!

Inci et Dogan Özgüden n'auraient-ils pas envie de lever un verre sous un clair de lune dans n'importe quel coin d'Istanbul où ils ont passé une partie importante de leur vie, et se dire: «Ne sois pas triste, nous avons dignement rempli notre mission dans cette vie éphémère, nous n'avons ni pris les armes, ni servi d'hommes de main, ni renoncé à nos idées, nous ne savons pas ce qu'il y aura de l'autre côté, mais levons tout de même un verre en l'honneur de ce que nous avons pu faire...?»

Si c'était moi, j'en aurais eu envie...

Pourquoi ne peuvent-ils pas réaliser ce souhait?

Demandez à ceux qui sont arrivés au pouvoir avec des promesses de «démocratie, liberté, etc.»!

Demandez à votre ministre de la Justice...

Ils vont certainement esquiver. Pour bâtir leur assise «juridique», ils ont à disposition toutes sortes de motifs, de prétextes et de justifications! Ne vous inquiétez pas pour cela!

Comme ceux qui «pleurent» après Okkir<sup>[2]</sup>...

Mais une information judiciaire a-t-elle été ouverte pour prouver qu'il n'y a pas de «larmes de crocodile»? Est-ce qu'une telle enquête sera diligentée?

Laissez tomber l'enquête parlementaire.

Combien d'entre elles ont aboutis ? Y compris celle de l'affaire Susurluk<sup>[3]</sup>...

## **Entretien avec Inci Tugsavul et Dogan Özgüden**

*Eylem Aydemir, Librenews, 27 septembre 2008*

*Eylem – Pourquoi êtes-vous devenu journaliste ? Dans quel but ? Qu'est-ce qui a suscité votre intérêt?*

Özgüden - Quand j'étais très jeune, le journalisme ne faisait pas ma vocation. Je voulais devenir un scientifique, mais les conditions financières de ma famille ne

me permettaient pas de réaliser ce souhait. J'ai alors commencé à travailler dans un quotidien à Izmir en 1952, dans l'unique but de financer mes études à l'École des sciences économiques et commerciales. A peine y ai-je mis un pied que je me suis engagé dans le journalisme de combat. Cette lutte dure depuis 55 ans. A noter que dès le début de ma carrière de journaliste, j'ai rejoint la lutte de gauche et syndicale.

Tugsavul - Quand j'étudiais le droit à l'université d'Ankara, j'ai été extrêmement active dans la lutte étudiante contre le régime répressif de Menderes. Mais depuis la censure décrétée en 1960 sur les médias, nous ne pouvions accéder aux informations politiques que par l'intermédiaire d'amis travaillant dans les journaux d'opposition. C'est à ce moment-là que j'ai choisi le journalisme, et cela dure depuis 48 ans.

Eylem – *Le journalisme de gauche dans la Turquie des années 60 et 70, était-ce un métier dangereux et risqué ? Est-ce toujours le cas en Turquie ?*

Tugsavul – Bien entendu... En fait, le journalisme a toujours été un métier dangereux, non seulement pour les journalistes de gauche, mais aussi pour tous les journalistes honnêtes, quelles que soient leurs convictions. L'histoire de la presse turque est un enchaînement de récits de prisons, de poursuites judiciaires, de censure, de fermetures de journaux et même d'assassinats.

Özgüden – Dès le lendemain de la proclamation de la République, les médias ont été soumis à un régime répressif avec comme prétexte la rébellion kurde. Je me souviens des pratiques de la loi martiale contre la presse durant mon enfance, dans les années 40.

Ensuite, quand je suis devenu journaliste, j'ai immédiatement été témoin des violations de la liberté de la presse de la part du gouvernement du Parti démocrate. Bien qu'une législation plus libérale en faveur de la presse ait été adoptée après le coup d'État de 1960, il

m'est impossible d'oublier les pressions auxquelles Aziz Nesin et les intellectuels kurdes ont été soumis, notamment en 1962-64. Avec l'arrivée au pouvoir de Demirel démarre une vaste campagne de répression contre la presse de gauche, notamment après que l'armée ait donné l'ordre de combattre le communisme.

Le journal *Akşam* et la revue *Ant*, que je dirigeais à l'époque, étaient les principales cibles de cette vaste opération visant les milieux démocratiques et progressistes. Après les coups d'État de 1971 et 1980, la répression anti-gauche et anti-kurde a atteint un niveau terrifiant avec des arrestations massives de journalistes, d'éditeurs, d'écrivains et d'artistes et la mise sous scellés des quotidiens et des magazines.

Aujourd'hui, la cible de la répression, ce sont majoritairement les médias kurdes. L'assassinat ou la disparition de dizaines de journalistes et d'intellectuels kurdes, le sabotage et la fermeture constants de publications kurdes sont des pratiques honteuses et impardonnables du régime d'Ankara. Est-il possible d'oublier l'assassinat de notre collègue arménien Hrant Dink perpétré il y a près de deux ans ?

Eylem - *Vous avez dû quitter la Turquie en raison de la menace de prison. Avez-vous décidé de quitter le pays avant ou après les poursuites engagées contre vous ?*

Tugsavul - Le problème n'est pas seulement d'échapper à l'emprisonnement... La peine de prison requise contre Dogan et moi allait jusqu'à 300 ans au total. Mais la véritable raison pour laquelle nous avons quitté la Turquie, ce sont avant tout les menaces des militaires. Déjà en 1967, nous avons été accusés de « trahison » par le chef d'état-major de l'époque et traduits devant un tribunal militaire parce que nous avons annoncé dans la revue *Ant* le projet de l'OTAN de placer des mines avec charges nucléaires au Kurdistan turc. Lorsque la loi martiale a commencé à embastiller les travailleurs et les syndicalistes suite à la grande résis-

tance ouvrière de 1970, nous avons réagi dans la revue *Ant* en ces termes: «Les officiers capitalistes ne peuvent juger la classe ouvrière!» Après le coup d'État de 1960, l'armée turque a créé en l'occurrence une grande holding financière appelée OYAK, dans laquelle tous les officiers étaient associés.

Özgüden - Après la publication de ce numéro d'*Ant*, j'ai été convoqué au commandement de la 1<sup>ère</sup> armée à Istanbul. J'ai été interrogé par neuf officiers : trois de l'armée de terre, trois de l'armée de l'air et trois de la marine. Ils m'ont ensuite prévenu que si j'étais de nouveau appelé pour un interrogatoire, je ne pourrais pas quitter la caserne de la même façon que je suis arrivé. Après le putsch de 1971, la loi martiale a ordonné la fermeture de notre revue et nous a déclarés «personnes dangereuses ». Nous n'avions jamais envisagé de nous exiler de notre plein gré. À tel point que nous n'avons même pas introduit une demande de passeport ordinaire en prévision d'une telle éventualité. Pourtant, avant le coup d'État, il était extrêmement facile d'obtenir un passeport légal. Quand le putsch est arrivé, le comité de rédaction de notre revue a décidé que nous quitterions la Turquie, même avec un faux passeport, et que nous organiserions une campagne pour dénoncer le régime du 12 mars à l'étranger. C'est dans ces conditions que nous avons quitté la Turquie.

Eylem – *Etiez-vous déjà sorti de Turquie ou est-ce votre premier voyage à l'étranger?*

Özgüden – J'étais déjà sorti deux fois auparavant. La première fois, c'était en 1958, avec une délégation de journalistes turcs invités à visiter le siège et les installations de l'OTAN en France et en Allemagne. Ma deuxième sortie en 1962 a été assez douloureuse... Je suis allé en Angleterre en tant que travailleur immigré pour chercher un emploi. A l'époque, après une longue bataille au sein de la commission du salaire minimum en tant que délégué du Syndicat des journalistes, j'avais

réussi à faire adopter une décision prévoyant l'augmentation du salaire minimum des journalistes de 300%. Convaincus que j'étais un «dangereux agitateur», les patrons du journal à Izmir ont alors décidé de me blacklister. Comme j'étais au chômage et sans le sou, je n'ai eu guère le choix que de gagner ma vie à l'étranger. A mon arrivée en Angleterre, on m'a immédiatement embauché pour travailler comme comptable dans une entreprise en Australie. Mais le jour où nous allions signer le contrat, j'ai reçu une lettre de mes camarades de Turquie. Ils m'annonçaient qu'avec l'élection de Mehmet Ali Aybar à la tête du Parti ouvrier de Turquie, le parti allait s'implanter à l'échelle nationale. Ils m'ont demandé de rentrer au pays en urgence afin que je prenne la responsabilité de l'organisation du TIP à Izmir. Bien entendu, je suis retourné en Turquie sur-le-champ.

Tugsavul – J'avais déjà effectué quelques voyages professionnels et touristiques.

Eylem - *Était-ce douloureux pour vous de quitter le pays? Vous étiez-vous préparés à rompre avec votre pays?*

Tugsavul – En principe, personne ne quitte la terre où il est né et a grandi de gaité de cœur. C'est vraiment très difficile de vivre éloigné de ses amis et de ses proches. La douleur est très grande...

Özgüden - Si nous avions eu l'intention de rompre avec notre pays, aurions-nous choisi de maintenir nos liens après notre arrivée ici ? Nous avons toujours été aux côtés des gens de chez nous et continuons de lutter avec eux pour la libération de notre peuple et la démocratisation de notre pays. Quelle que soit la terre où nous nous trouvons, en Turquie et ou ailleurs, notre chemin est toujours celui de la lutte.

Eylem - *Pourquoi avez-vous choisi la Belgique et pas un autre pays européen?*

Tugsavul - En fait, après avoir quitté la Turquie,

nous avons vécu illégalement en Europe avec de faux passeports pendant deux ans. Nous avons séjourné dans la clandestinité en Belgique, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas et dans les pays scandinaves pour organiser le Mouvement Résistance démocratique de Turquie. Ce n'est qu'après avoir été dénoncés par la délégation turque au Conseil de l'Europe que nous avons demandé l'asile politique aux Pays-Bas.

Özgüden - Même si les Pays-Bas ont reconnu notre statut de réfugiés politiques, nous avons choisi de vivre en Belgique pour créer Info-Türk car le pays est proche de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas et de l'Angleterre et il y a Bruxelles, la capitale de l'Europe.

Eylem - *Y avait-il des tensions entre la droite et la gauche en Belgique à cette époque?*

Tugsavul - Si vous parlez de la vie politique belge, le combat gauche-droite est ici une réalité historique. Dans les années 70, la gauche belge, en particulier le Parti communiste belge, était très forte, avec l'apport d'une grande masse d'immigrés politiques venus d'Espagne, du Portugal, de Grèce et des pays d'Amérique latine. Après le renversement des régimes fascistes dans ces pays et surtout l'effondrement de l'Union soviétique, la gauche communiste a perdu son pouvoir. Quant au Parti socialiste, il s'est transformé depuis plusieurs décennies en parti centriste composé de «socialistes gestionnaires».

Özgüden - Pour les communautés originaires de Turquie, la contradiction droite-gauche a bien sûr toujours existé. Cependant, à l'époque, la droite n'était pas aussi organisée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Seuls les Loups Gris étaient actifs sur le plan politique et attaquaient de temps en temps les militants de gauche. Les organisations de gauche menaient une lutte déterminée contre le régime répressif d'Ankara. Dans cette lutte, les immigrés politiques espagnols, grecs et portugais et les

travailleurs italiens proches du Parti communiste italien étaient en constante solidarité avec les militants de gauche venus de Turquie. De plus, les travailleurs immigrés, y compris ceux qui n'étaient pas politisés, se trouvaient dans un environnement de lutte commune et de solidarité, notamment dans les mines.

L'arrivée massive de réfugiés kurdes, arméniens, assyriens et chaldéens après le coup d'État militaire de 1980 a aussi grandement contribué à l'essor du mouvement démocratique.

Eylem – *Avez-vous déjà regretté d'être journaliste de gauche après votre départ vers l'exil politique? Avez-vous déjà ressenti de tels regrets à un autre moment de votre vie? Avez-vous déjà pensé que tous vos déboires étaient dus à votre profession?*

Tugsavul - Comme le disait Edith Piaf dans sa célèbre chanson, je ne regrette rien. Quant aux aspects négatifs, si vous consacrez votre vie à la cause des classes sociales et des peuples opprimés, de telles épreuves peuvent vous arriver, quelle que soit la profession pour laquelle vous optez.

Özgüden - Moi non plus, je ne regrette rien dans ma vie. Ayant vécu toute mon enfance dans une Anatolie marquée par la pauvreté et ayant été témoin de la cruauté et de l'exploitation infligées aux habitants de cette terre, je choiserais toujours le même chemin même si je pratiquais une profession différente.

Eylem - *Vous êtes aujourd'hui des personnes respectées en Belgique. Avez-vous déjà été perçus négativement au cours des premières années de votre arrivée?*

Tugsavul - Au début, nous ne parlions pas français, toutes nos communications se faisaient en anglais. C'est peut-être pour cela qu'on nous considérait comme de «bons étrangers» dans la vie de tous les jours. Nous avons commencé à rencontrer des problèmes quand nous avons commencé à parler français avec un accent étranger et en faisant beaucoup de fautes.

Özgüden - Lorsque nous avons demandé un permis de séjour et de travail à la Belgique, alors que nous étions des réfugiés politiques sous la protection des Nations Unies, les autorités belges ont érigé un mur infranchissable devant nous. Nous avons appris par la suite que l'ambassade de Turquie a pesé sur le gouvernement belge de tout son poids pour nous empêcher de nous installer en Belgique. La police des étrangers était un État dans l'État.

Malgré les interventions des politiques, nos demandes d'installation en Belgique ont été rejetées pendant trois ans. Même après le lancement d'Info-Türk, ils m'ont expulsé vers les Pays-Bas. Finalement, on nous a accordés un permis de séjour après moult efforts sous la pression des syndicats belges qui avaient besoin de nous pour publier un journal turc destiné aux travailleurs turcs.

Eylem - *Avez-vous pu facilement vous adapter à la vie en Belgique*

Tugsavul - De mon point de vue, hormis les conditions climatiques, il n'y a pas eu beaucoup de problèmes. Du reste, c'est en partie à l'individu de créer un milieu qui lui permettra de surmonter les problèmes d'adaptation. La participation active aux luttes, les relations amicales avec des gens du monde entier et la création d'abord du Mouvement de résistance démocratique, puis d'Info-Türk et des Ateliers du Soleil, nous ont permis de créer un environnement extraordinaire.

Özgüden - Les premières années de notre exil politique ont été si mouvementées que nous n'avons pas eu le temps de réfléchir à la question de savoir si nous devions nous adapter ou pas. Pour les clandestins que nous étions, c'était Paris aujourd'hui, Cologne demain, puis Stockholm...

Lorsque nous avons décidé de nous installer à Bruxelles, nous nous étions déjà adaptés à un rythme de vie bien différent de celui de la Turquie. De plus, grâce à la présence en Belgique de différentes communautés originaires de Turquie, nous ne nous sentions pas si loin de

notre pays. Nous menons une double vie qui n'a rien de contradictoire.

Eylem - *Si vous étiez autorisés à retourner en Turquie aujourd'hui, y iriez-vous?*

Tugsavul - Bien sûr, nous aimerions terminer notre vie dans le pays où nous sommes nés. Mais la question n'est pas de savoir si cela est autorisé ou non... La question est de savoir s'il y aura une véritable démocratisation dans notre pays...

Özgüden - Je me souviens comme aujourd'hui du jour où la junte militaire en Grèce a été renversée. Nous avons célébré l'événement tous ensemble dans un restaurant grec à Bruxelles. Quelques jours plus tard, toutes les victimes de la junte militaire, toutes tendances politiques confondues, sont reparties vers leurs villes natales, car tous les prisonniers politiques et exilés sans exception ont été déclarés libres. Quant à la Turquie, le retour individuel de quelques exilés politiques, notamment au prix du silence de certains, n'est pas une solution. Tous les exilés politiques, sans exception, doivent être déclarés libres...

En outre, l'État turc doit se livrer à une autocritique et présenter ses excuses à tous ceux qui ont été forcés à l'exil, qu'ils soient Turcs, Kurdes, Arméniens, Assyriens, Chaldéens ou Grecs.

Eylem - *Quel a été le moment le plus difficile de votre vie, le moment où vous vous êtes sentis complètement perdus et désespérés?*

Tugsavul - Chaque instant de la vie en exil est difficile. Mais les moments les plus désespérants ont été ceux où j'ai vu des hommes politiques belges flirter avec l'État turc et les organisations ultranationalistes et fondamentalistes turques en échange de voix

Pour moi, c'est le moment où je me suis retrouvé sur le chemin de l'exil... Cependant, tant que je peux continuer mon combat, je ne pense pas en arriver un jour à perdre espoir ou à perdre pied.

Eylem - *Avez-vous un souhait ou un rêve que vous ne parvenez pas à réaliser?*

Tugsavul – Il y en a tellement... Combien de nos objectifs de lutte pour l'établissement d'un monde pacifique, juste et humain ont été atteints ? Le chemin est encore très long et parsemé d'embûches. Compte tenu de mon âge, je ne pourrai pas voir la plupart de mes souhaits se réaliser.

Özgüden - Inci et moi avons des aspirations et des rêves communs qui n'ont pas pu se réaliser. Mais je reste convaincu que les générations futures prendront conscience de ces choses tôt ou tard.

Eylem - *Pouvez-vous décrire votre vie en quelques mots? Votre vision de la vie est-elle optimiste ou pessimiste?*

Tugsavul - Comme Don Quichotte... A la fois pessimiste et optimiste...

Özgüden - Comme Aşık Veysel... Je suis sur une route longue et étroite, j'avance jour et nuit... Je suis réaliste. Pour moi, la bouteille est à moitié pleine, ni complètement pleine, ni complètement vide!

Eylem - *Que pensez-vous de l'évolution du militarisme en Turquie depuis les années 70?*

Tugsavul - Oui, il y a un changement. Le militarisme est encore plus dominant...

Özgüden - Malheureusement, le militarisme couplé à un nationalisme extrême maintient sous son contrôle tous les secteurs de la société. Les changements cosmétiques servant à satisfaire l'Union européenne n'atteignent pas la racine du problème.

À mon sens, la synthèse turco-islamique se renforce grâce à la complicité militariste-islamiste.

Eylem – *L'impérialisme américain est-il toujours d'actualité pour la Turquie?*

Tugsavul - Plus que jamais...

Özgüden - Le passage de navires de guerre américains vers la mer Noire malgré la Convention de Montreux n'est-il pas une preuve suffisante ?

Eylem - *Constatez-vous une amélioration dans les domaines politiques, économiques et sociaux en Turquie depuis les années 70?*

Tugsavul - Sur le plan économique, la Turquie est bien sûr plus développée qu'elle ne l'était dans les années 70. Sur le plan social, l'écart entre les classes sociales se creuse. Sur le plan politique, la gauche a été éliminée du Parlement, tous les partis politiques partagent les mêmes discours et revendications ultranationalistes et militaristes.

Eylem - *D'après vous, quels genre d'amélioration aurait dû être apporté?*

Le seul progrès, c'est la politisation du Kurdistan... Et encore, car l'alliance politico-militaire fait tout pour empêcher la représentation du peuple kurde.

Tugsavul - Tous les critères démocratiques des conventions internationales relatives aux droits humains doivent être appliqués sans exception, et l'égalité des droits doit être accordée à toutes les composantes de la population de Turquie.

Özgüden - Pour cela, il faut avant tout jeter à la poubelle la constitution imposée par les militaires et en adopter une nouvelle qui élimine complètement l'idée de supériorité de la race et de la langue turques ainsi que les privilèges de l'armée. Bien entendu, toutes les lois et articles de loi répressifs devraient également être abrogés ou modifiés.

Eylem - *Soutenez-vous l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne ? La Turquie pourrait-elle être bientôt acceptée comme membre ou faudra-t-il plus de temps pour que les exigences de l'Union européenne soient mises en œuvre ? Selon vous, la Turquie mérite-t-elle d'être admise dans l'UE?*

Tugsavul – L’adhésion à l’Union européenne pourrait être utile pour garantir le respect des droits humains. En termes économiques et sociaux, tout dépend de l’évolution de notre région ô combien infernale. Pour être acceptée, la Turquie doit s’adapter aux normes européennes. Mais je crains qu’en pratique, ce soit l’inverse qui se produise, c’est-à-dire l’adaptation de l’Union européenne à certaines normes de la Turquie.

Özgüden – Compte tenu de la situation du peuple kurde et des droits humains, une adhésion ne semble pas possible à court terme. De plus, peu importe pour moi d’être membre de l’Union européenne ou non. Une Turquie véritablement démocratique et pacifique, indépendante de l’OTAN et de l’hégémonie américaine, pourrait jouer un rôle bien plus constructif dans la région et dans le monde.

Eylem – *Peut-on parler d’une présence de l’impérialisme américain au sein de l’Union européenne?*

Tugsavul - À mon avis, dans les questions de politique étrangère, l’Union européenne est malheureusement le 51ème État des USA...

Özgüden - Je crains que si, demain, la Turquie devient membre de l’Union européenne et ce, sans qu’il y ait le moindre changement de mentalité politique, elle y jouera le rôle du troisième pilier de l’hégémonie américaine.

### **Tilda, Inci et les éditions Ant**

*Dogan Özgüden, Yazın, 30 juillet 2010*

Lorsqu’on m’a demandé d’écrire un article sur le «40e anniversaire de l’immigration» ou sur «Tilda et les éditions Ant» pour ce numéro de Yazın, j’ai longtemps hésité quant au choix du sujet. Finalement, c’est la tristesse de perdre Tilda qui a primé. Inci et moi avons

collaboré avec elle de manière intensive durant trois ans et noué une chaleureuse amitié lors de la déferlante révolutionnaire sur la Turquie.

De plus, outre son activité de traductrice des œuvres de Yaşar Kemal, la courte biographie publiée dans les journaux après la mort de Tilda souligne son travail aux éditions Ant comme sa seule expérience professionnelle mais peu de détails y sont mentionnés.

Effectivement, au début de l'année 1967, Inci et moi avons fondé la revue *Ant* avec Yaşar Kemal et Fethi Naci, et en mai 1968, nous avons lancé les éditions Ant avec Tilda et les avons développées ensemble pendant trois ans.

Ragıp Zarakolu, l'un des contributeurs de la revue *Ant* de l'époque, décrit Tilda dans *Yeni Gündem* du 20 janvier 2001 comme suit:

«Pour ceux qui ont eu la chance de la rencontrer, Tilda était comme une idole dans notre jeunesse. Nous avons admiré son ardeur au travail lorsqu'elle était à la direction des éditions Ant.

En 1971, quand certains ont appuyé une nouvelle fois sur le bouton, elle fut arrêtée avec Sabahattin Eyüboğlu, Vedat Günyol, Magdalena Rufer et Azra Erhat et incarcérée dans la célèbre prison de Maltepe, sur base de motifs fabriqués de toutes pièces mais elle sut sortir de cette mésaventure la tête haute.

Le lieutenant-colonel Nevzat Çizmecı, procureur militaire du régime des ténèbres de 1971, accusa Tilda dans l'acte d'accusation de la fausse «affaire du Parti communiste de Turquie (TKP)» selon les termes suivants :

«On sait que la revue *Ant* a été fondée par son époux K. Sadık Gökçeli (Yaşar Kemal), par Dogan Özgüden et par Fethi Naci dans le but d'établir un ordre marxiste-léniniste en Turquie et que cette publication est, d'une certaine manière, diffusée avec la volonté de propager ce point de vue. En réalité, chaque exemplaire de cette revue regorge d'exemples qui révèlent clairement l'opinion à laquelle elle souscrit.

«Au cours de la même période, outre le magazine *Ant*, l'accusée s'est constituée associée dans la société des éditions *Ant* avec Dogan Özgüden et a utilisé les revenus ainsi générés pour soutenir la revue, dont elle souhaitait la survie en fournissant une aide en espèces. Ce soutien constant qui n'était soumis à aucune obligation légale, est la preuve évidente que l'accusée adhère à l'idéologie de la revue.

«En fait, l'unité et la solidarité dont il est ici question n'est pas un partenariat commercial purement fortuit et n'a pas une fonction exclusivement financière, mais est plutôt un exemple typique d'union et d'entraide visant à injecter les idées d'extrême gauche, à éduquer les membres et sympathisants et à créer un environnement intellectuel conforme à ce plan.»

Mise en scène dans le seul but de légitimer le coup d'État du 12 mars, cette fausse «affaire TKP» a conduit de nombreux intellectuels et dirigeants de la jeunesse pendant des mois, voire des années, derrière les barreaux. Elle finira par s'écrouler comme un château de cartes et entrer dans l'histoire en tant que «scandale judiciaire».

Tous les accusés dans cette affaire étaient sans aucun doute de gauche à un degré ou à un autre, mais autant que je sache, aucun d'entre eux n'avait de relation étroite avec un TKP déconnecté de la réalité et de la dynamique sociale de la Turquie et opérant davantage comme le bureau turc de l'URSS à Berlin-Est plutôt que comme un «parti communiste».

Le fait surtout d'associer *Ant* au «TKP» relevait du ridicule le plus pathétique car la revue *Ant* et les livres publiés par *Ant* étaient de purs produits de la réalité turque, complètement en dehors de la ligne pro-soviétique extrême du «TKP». *Ant* ne s'est rangé ni du côté de l'Union soviétique, ni du côté de la Chine dans les conflits idéologiques internationaux.

L'affaire judiciaire était basée sur la saisie par la po-

lice de lettres de Selma Ashworth, une femme qui habitait en Angleterre et qui était la sœur du journaliste Ömer Sami Coşar. Mariée à un ingénieur britannique, elle était par ailleurs une ancienne amie de Tilda. Selma Ashworth et Tilda avaient travaillé ensemble dans les années 40 au bureau d'Istanbul de l'agence de presse britannique Nafen<sup>[4]</sup>. C'est au cours de ces années-là que Tilda rencontra Yaşar Kemal.

On ne connaît pas exactement le niveau des relations entre Selma Ashworth, membre du conseil d'administration de la Fédération des socialistes turcs d'Europe, et le «TKP» ni si elle avait une mission quelconque. Cependant, les lettres truffées d'expressions irresponsables qu'elle a écrites à des personnes avec lesquelles elle entretenait des relations basées sur son amitié avec Tilda lors de ses allers-retours en Turquie ont injustement conduit Tilda en prison pendant des mois.

\*

Notre rencontre avec Tilda remonte aux années où le Parti ouvrier de Turquie a commencé à s'implanter. Après avoir travaillé dans l'organisation du TIP à Izmir en 1962-63, je suis venu à Istanbul pour une nouvelle mission au bureau de presse du siège à la demande du président Aybar. Je publiais le journal *Gece Postası* pendant la journée, et l'après-midi, je me rendais au siège du TIP dans la rue Vali Konagi. J'y militais jusqu'à des heures tardives. Yaşar Kemal était également membre du bureau de presse.

Quand je suis devenu rédacteur en chef d'*Akşam* en 1965, notre amitié avec Yaşar Kemal s'est renforcée. C'était l'époque où il publia «L'épopée de Köroglu» et où nous avons mieux connu Tilda. Comme Çetin Altan vivait également à Basıncöy<sup>[5]</sup>, quand nous lui rendions visite, nous rencontrions d'office Yaşar et Tilda.

Lorsque Inci et moi avons quitté le journal *Akşam* et avons lancé la revue *Ant* avec Fethi Naci et Yaşar Kemal, Tilda n'avait aucune contribution réelle.

C'était l'époque où Yaşar Kemal avait fait venir son neveu Ramazan Yaşar à Istanbul depuis Adana pour qu'il publie ses livres et fonde la maison d'édition Ararat. Le siège des maisons d'édition Ant et Ararat se trouvaient tous les deux dans le même bâtiment commercial appelé Tan et situé rue Ebusuud. Tilda y venait souvent et aidait Yaşar à préparer ses livres.

Avant même la clôture de la première année de publication, nos difficultés financières avaient déjà considérablement augmenté. Le seul investissement de la revue, c'était l'indemnité de départ que nous avons reçue du journal *Akşam* mais elle était déjà épuisée. Comme toutes les journaux de gauche, les revenus des ventes d'*Ant* étaient loin de couvrir ses dépenses d'édition. Pour payer les commandes de papier auprès des usines SEKA et les frais d'imprimerie à temps, nous nous étions endettés jusqu'au cou.

Surtout après la publication du numéro dont la couverture contenait le slogan «Go Home Yankee!» contre l'arrivée, le 10 octobre 1967, de la 6<sup>e</sup> flotte américaine, nos difficultés économiques se sont encore aggravées lorsque le groupe islamiste soutenu par Aramco a repris l'imprimerie Tan et saboté l'impression d'*Ant*.

Afin de surmonter notre crise financière, il ne nous restait plus d'autre choix que de créer une maison d'édition qui publierait des livres dans la ligne politique d'*Ant*.

Au même moment, Yaşar Kemal reprit les droits de publication de ses propres livres en raison d'un différend avec la maison d'édition Ararat.

La coïncidence de ces deux événements est également la raison pour laquelle Tilda s'est réellement impliquée dans le travail d'édition. Tilda préparait déjà la publication de tous les livres de Yaşar et traduisait elle-même en anglais les livres destinés à être publiés à l'étranger.

Après être devenue partenaire des éditions Ant, Tilda a non seulement pris en charge la gestion financière de la maison d'édition, mais elle nous a également

aidés de toutes ses forces, Inci et moi, dans la sélection des livres et la préparation à la publication. Tilda voyait désormais la publication de chacun des livres politiques, sociaux et culturels de Ant comme un grand événement, pas uniquement les livres de Yaşar.

Les «Mémoires de guerre» et le «Journal de guérilla» du Che, «Le Black Power» de Stokley Carmichael, «150 Questions for a Guerrilla» d'Alberto Bayo, «Le Front de libération nationale» de Douglas Bravo, «Listen, Yankee» de Wright Mills, «Zapata» de Robert Million. Ce sont tous des livres que Tilda, Yaşar et moi avons sélectionnés et préparés pour publication avec grand soin.

Au cours de nos trois années de coopération, nous avons vécu ensemble les scissions houleuses au sein du TIP, la flambée révolutionnaire de 1968 et le Dimanche sanglant de 1969.

Ce furent des années de lutte difficiles. Quand nous quittions la maison d'édition ou l'imprimerie, tard le soir, au bout d'une journée de dur labeur, nous partageons nos joies et nos peines avec nos amis, soit chez nous, dans notre appartement situé sur la pente de Kazanci, soit dans l'un des domiciles de Yaşar et Tilda, celui de Basinköy ou de la rue Sormagir.

À l'époque où j'étais condamné pour mes articles parus dans *Ant*, Tilda nous invitait, Inci et moi, chez elle, et nous préparait un cordon-bleu. Pour nous divertir, Yaşar entonnait des ballades de «prisonnier» avec sa belle voix et dansait le «lorکہ» avec une agilité inattendue compte tenu de sa corpulence..

Le siège des éditions Ant était un lieu de rencontres pour presque tous les syndicalistes et leaders de la jeunesse. Tilda partageait et soutenait jusqu'au bout leur enthousiasme et leur fougue révolutionnaire.

À l'époque où Harun Karadeniz et ses camarades se préparaient à ériger un pont sur la rivière Zap<sup>[6]</sup>, ils venaient régulièrement à *Ant* nous expliquer leur plan de

construction avec excitation. Tilda les taquinait en disant: «Mais les enfants, le pont que vous construisez va s'effondrer!». Harun lui répondait avec confiance et son délicieux accent anatolien: «Nooooon! Il sera indestructible!»

En 1969, Tilda a adhéré avec Inci au TIP au plus fort de la crise qui suivit le congrès extraordinaire. Elles voulaient ainsi «soutenir le parti dans ses moments difficiles». Toutes les deux menèrent une intense campagne de propagande pour le parti et collectèrent des dons ensemble.

Tilda était désormais non seulement la traductrice et la conseillère du plus grand romancier turc, mais aussi la directrice de l'une des plus grandes maisons d'édition de gauche et une ardente militante de la cause socialiste.

Mais, contrairement à ce qu'a affirmé le procureur du 12 mars, elle fut l'éditrice et la militante du mouvement socialiste et non pas du «TKP», un parti déconnecté de la Turquie.

\*

Vers la fin de 1969, nous nous sommes séparés de Yaşar Kemal puis de Tilda en raison de divergences d'opinions sur le TIP.

D'abord, Yaşar Kemal a quitté la revue *Ant*, et quelques semaines plus tard, Tilda s'est retirée de la société des éditions Ant. Je pense qu'après cette expérience éditoriale, elle n'a participé à aucune autre initiative similaire.

Dans l'environnement de plus en plus polarisé de la Turquie, les ruptures politiques ont été implacables, y compris au sein de la gauche.

Après son départ des éditions Ant, nous n'avons plus jamais revu Tilda. De toute façon, le coup d'État survenu peu de temps après, à savoir le 12 mars 1971, allait nous séparer non seulement d'elle, mais aussi de beaucoup d'autres proches et amis.

Quand aujourd'hui, je parcours notre passé, je constate que parmi les publications dirigées conjointement avec Tilda, il y a mes livres préférés, ceux sur la pratique révolutionnaire mondiale, sur les mouvements de libération nationale et sur la résistance antifasciste. Et j'en suis fier. Dans notre travail éditorial et nos conversations privées, nous nourrissons un même sentiment de colère contre l'oppression visant les minorités.

Je me souviens de ce jour de printemps 1969 où le livre du professeur d'économie Idris Küçükömer, «L'aliénation de l'ordre établi», est sorti des presses. Nous avons célébré cette parution avec lui et de nombreux jeunes amis en dégustant un vin «Güzel Marmara».

Küçükömer en fut très touché.

Il sortit des étagères l'un des livres que Tilda et moi avions publiés et le remit à un jeune camarade. Le livre du grand poète soviétique Evtouchenko: *Mon existence...*

Nous écoutâmes les yeux humides *Babi Yar* d'Evtouchenko d'après la traduction d'Ülkü Tamer. Le poète y crie sa révolte contre les auteurs du génocide juif gavés au chauvinisme grand-russe:

*Sur Babi Yar, pas de monument.*

*Un ravin abrupt, telle une dalle grossière.*

(...)

*Oh, mon peuple russe! — Je le sais — Toi — Par essence,*

*tu es international.*

*Mais souvent, des hommes aux mains sales ont fait de ton nom pur, le bouclier du crime.*

*Je connais la bonté de ta terre.*

*Et quelle bassesse!*

*Sans le moindre frémissement,*

*les antisémites se sont pompeusement baptisés*

*«Union du peuple russe »!*

Deux ans plus tard exactement, par un jour de printemps, le lieutenant-colonel et procureur militaire de la

junte du 12 mars commençait son réquisitoire contre Tilda par ses mots :

«L'accusée d'origine juive, mariée à Kemal Sadık Gökçeli depuis 1956...»

Ce jour-là, le chauvinisme grand turc allait exprimer sa haine et son hostilité non seulement contre la gauche turque, mais aussi contre tous ceux qui n'étaient pas de «race turque», en la personne de Tilda.

Aujourd'hui, quand je replonge dans le passé et me remémore Tilda, ces lignes d'Evtouchenko reviennent sur mes lèvres, mais d'une manière différente :

«Oh, mon peuple turc! Je le sais, des hommes aux mains sales ont fait de ton nom pur, le bouclier du crime..»

### **Inci, notre grande sœur, est toujours heimatlos<sup>[7]</sup>**

*Faruk Pekin, Cumhuriyet, 20 Ocak 2011*

Récemment, un livre m'est arrivé par la poste. Son titre: «*Journaliste apatride*, Dogan Özgüden, Tome 1, éditions Belge, Istanbul 2010». Cet ouvrage est arrivé juste au moment où j'abandonnais tout espoir qu'il écrive ses mémoires. Après des années passées à lui dire «grand frère, s'il te plait, écris, nous allons mourir et tout sera oublié», Dogan Özgüden l'a enfin écrit! Merci à ta plume (telle était la formule usitée naguère). J'attends aussi avec impatience de lire «L'histoire de la presse turque en 1961-71 et par la suite» de Dogan Özgüden, qui est toujours, à mon avis, le journaliste le plus rapide et le plus brillant de Turquie, ainsi qu'un compte-rendu sur les articles parus entre 1967 à 1971 en dernière page de la revue puis dans les pages centrales de l'hebdomadaire *Ant* devenu entretemps un mensuel à propos de la vie du quartier de la presse Cagaloglu.

J'espère qu'il publiera le deuxième volume de ses mémoires à temps pour le 40e anniversaire de son dé-

part à l'étranger (mai 2011) et une analyse historique des médias turcs du point de vue économique, social et politique.

J'ai rencontré Inci et Dogan Özgüden (frère Dogan, sœur Inci pour nous) par l'intermédiaire d'Osman Safet Arolat en 1968, lorsque j'étais président de l'Union des étudiants du Robert College.

Puis j'ai commencé à écrire des articles pour ANT. En 1970-71, j'ai siégé au comité de rédaction de la revue. Pour nous, frère Dogan a toujours été l'inaccessible rédacteur en chef du légendaire journal *Akşam*.

C'est facile aujourd'hui de publier la chronique kurde *Sherefnameh!* Mais à l'époque, cela demandait de la bravoure. Si vous saviez comment nous avons fait passer clandestinement les volumes du *Sherefnameh* d'immeuble en immeuble avec les courageux porteurs de Cagaloglu!

La personne la plus créative dans ce domaine a toujours été Inci Özgüden. Avant même l'avènement de l'univers numérique, elle était la meilleure graphiste, la meilleure relectrice et la meilleure typographe que j'aie vue de ma vie.

Pour ceux qui ont oublié le journal *Akşam* et la revue socialiste *ANT*, une réunion commémorative a été organisée au Salon du livre TÜYAP 2007 à l'occasion du 40e anniversaire de la création d'*ANT* et du 30e anniversaire de Belge ; la maison d'édition qui a publié le livre «Journaliste apatride». Cinq personnes devaient prendre la parole. Mais les chaises d'Inci et Dogan Özgüden sont restées vides car ils ne peuvent pas venir en Turquie. Nous étions trois (Yalçın Yusufoglu, Ragıp Zarakolu, Faruk Pekin) à participer à la discussion.

Pour comprendre le journal *Akşam* et la revue *ANT* ou plus exactement la période 1961-1971, chaque socialiste, chaque démocrate et chaque intellectuel doivent lire, s'intéresser et questionner «Journaliste apatride». Dans la nuit du 15 décembre 2010, Istanbul voire même

toute la Turquie a commémoré Kevork Gomidas à l'occasion du 75e anniversaire de sa mort avec des chansons turques, arméniennes et kurdes et ce, à travers un grand concert dans le Salon Lütfi Kırdar et en présence du ministre concerné.

Quel bel événement.

Mais Dogan Özgüden est toujours apatride, c'est-à-dire heimatlos. Inci Özgüden aussi. C'est ainsi que sont les choses dans le contexte de la mondialisation, lorsque nous perdons notre boussole de classe...

**Merci d'exister, heureux que vous soyez des nôtres**  
*Cahit Mervan, Günlük, 9 février 2011*

Même s'ils sont peu, il y a des gens qui ont réussi cette tâche difficile consistant à «renoncer» à l'identité qui les considère comme le dominant et l'unique «maître» de ce pays, c'est-à-dire l'identité turque, et à se fonder dans les identités opprimées, se disant Kurdes autant que Turcs, Arméniens autant que Kurdes, Assyriens autant qu'Arméniens ou que toute autre identité, des gens qui sont en paix avec eux-mêmes et avec leur environnement. De tels gens existent en Turquie. Et même parmi les Turcs vivant en exil. Il y en a également dans les montagnes kurdes. Il y a même ceux, comme Kemal Pir, qui ont défié les ténèbres du 12 septembre et ont vaincu l'oppression alors qu'ils étaient prisonniers. Je les appelle «Nos Turcs».

Dogan Özgüden et sa chère épouse Inci Özgüden sont deux de ces «Turcs», notre «frère» et notre «sœur». Ce sont deux belles personnes. Inci et Dogan Özgüden, ou comme nous les appelons, frère Dogan et sœur Inci, ont passé 40 ans en exil. Même si c'est très facile à dire et à écrire, ce n'est pas rien. Cela fait exactement 40 ans... quasi l'équivalent d'une vie humaine.

Il est vraiment difficile d'expliquer toute les souffrances, les cassures et l'affliction qu'engendre l'exil. Comme on dit, ça ne s'explique pas, ça se vit. Il en est ainsi. La douleur la plus profonde de l'exil, ce doit être la solitude. Chaque exilé est un peu seul là où il se trouve.

De ce fait, le partage de l'exil réduit la douleur et les tourments des exilés. Les conversations menées durant les soirées entre exilés ne feront certes pas revenir les années qui vous ont été volées et confisquées, mais elles vous apporteront un brin de consolation et d'apaisement. Elles vous éloignent pour un temps de la souffrance, de la tristesse et de la solitude. Justement, dimanche dernier, dans la soirée, grâce à frère Dogan et sœur Inci qui sont aussi Kurdes, Arméniens et Assyriens que d'autres, nous aussi, nous avons pu échapper à ces sentiments funestes. Nous les avons rencontrés en l'honneur de leur 40e année d'exil et de la publication des mémoires de frère Dogan intitulé «Journaliste apatride».

Nous avons pu vivre cette rencontre avec Dogan et Inci Abla grâce à Ayhan et Emin, deux jeunes exilés n'étaient pas encore nés quand le couple se retrouva sur les chemins de l'exil et qui aujourd'hui tiennent un restaurant extrêmement élégant en plein centre de Bruxelles.

Emin et Ayhan, propriétaires du Meze Bar, nous ont accueillis avec une délicatesse et un amour incroyables, nous, sœur Inci Abla et frère Dogan, qui ont ouvert leur cœur aux Kurdes et à différents peuples et ont établi un lien sincère avec eux sans rien attendre en retour, ainsi que leurs amis et camarades. Sans oublier Erdal, l'équipe de Rojaktuel et les employés de Roj TV qui ont travaillé dur dans l'organisation de cette belle soirée d'exil ou d'évasion de l'exil.

Ce fut une belle rencontre. Ce fut une soirée d'exil où cohabitaient tristesse et joie, douleur et beauté. Des journalistes et des hommes politiques kurdes ont dit à deux belles personnes, deux journalistes et collègues, à

frère Dogan et sœur Inci : «Merci d'exister, heureux que vous soyez des nôtres, heureux que vous soyez nos frère et sœur» . Ils ont bien fait. Nous avons bien fait.

Nous devons rendre hommage à toutes les personnes de valeur qui vivent encore ou que nous avons perdues. Nous devrions pouvoir le faire. Tant que les gens sont en vie, nous devons leur faire sentir que nous les aimons, nous devons pouvoir ressentir leur amour.

Sinon, qu'est-ce que cette chose que nous appelons la vie ? Voyez comme elle passe, 40 ans, loin des siens. Alors chère sœur Inci et frère Dogan, bonne 41e année d'exil!

### **Le Penaber d'Aram en cadeau...**

*Günay Aslan, Yeni Özgür Politika, 12 février 2011*

Özgüden a travaillé comme directeur, correspondant, éditeur dans de nombreux journaux. Il a été le rédacteur en chef d'*Akşam*, unique journal de gauche de l'époque et il a été l'un des dirigeants du Parti ouvrier de Turquie (TIP). Mais je dois dire que la revue ANT et ses publications ont occupé une place particulière dans sa vie.

Comme le faucon qui construit son nid au bord d'une falaise (Dogan signifie faucon en turc, NDT), il établit son quartier général à ANT. Dans les temps obscurs où personne ne pouvait qualifier un Kurde de Kurde ni critiquer le militarisme, lui et sa chère épouse Inci Tugsavul, ont fait d'ANT un centre de la libre pensée.

Tout ce qui doit être dit, ANT le dit librement.

ANT est le premier à imprimer «L'Histoire kurde». Sœur Inci réalise elle-même la mise en page du livre. Ils sont les premiers à publier des livres sur les luttes de guérilla dans différents pays du monde. Ils sont les premiers à dénoncer le caractère capitaliste de l'armée turque.

Ils deviennent pour cette raison la cible du système

militariste. On leur mène la vie dure dans le pays: poursuites judiciaires, sales coups, menaces, chantage... Le système ne leur offre aucun autre choix (!) que de croupir en prison ou de mourir dans une embuscade.

Pour éviter le pire, leurs compagnons les envoient en exil. Dogan Özgüden et Inci Tugsavul vivent aujourd'hui en exil depuis 40 ans.

Frère Dogan et son éternelle chérie ; son amour, sa camarade, notre sœur Inci. Ils se battent main dans la main, cœur à cœur, en exil depuis 40 ans. Le système militariste a tenté de les réduire au silence il y a 40 ans, mais il a échoué. Au contraire, ils ont parlé encore plus ; ils ont lutté encore plus. En exil, ils ont créé des plateformes, des institutions et des initiatives démocratiques et ont fait entendre la voix des peuples de Turquie et du Kurdistan dans le monde entier.

Ils ont été déchus de leur citoyenneté pour ce motif. Ils ont été soumis à des campagnes de lynchage et à des attaques dans la « capitale de l'Europe ». Mais ils n'ont pas abandonné. Dogan Özgüden et Inci Tugsavul ont consacré leur vie à la lutte pour la liberté, le socialisme et la paix. Ils ont gravé leur nom en lettres d'or dans l'histoire en tant que guerriers de l'humanité.

#### *Le Penaber d'Aram en cadeau*

Ceux qui ont tenté de les faire taire, de les contraindre à l'exil, de les opprimer et de les lyncher ont fini dans les poubelles de l'histoire.

Dogan Özgüden, qui est solidaire de chaque être humain victime d'injustice, indépendamment de sa couleur, de sa langue, de sa religion, de sa confession, de son sexe et de ses opinions, et qui protège la dignité humaine en toutes circonstances, et son amour et camarade Inci Tugsavul célébreront leur 40e anniversaire d'exil en mai.

Je m'incline devant leur personnalité combative. Et je leur dédie la chanson *Penaber* (l'asile en kurde) d'Aram Tigran, que nous avons enfouie dans nos cœurs d'exilés.

## **La plus belle décennie de ce pays ...**

*Engin Erkiner, Yazın, 12 février 2011*

Il y a deux semaines, c'était un dimanche, j'ai assisté à une réunion dinatoire organisée à Bruxelles en l'honneur de Dogan Özgüden et de sa chère épouse Inci Tugsavul. C'est peu de le dire: plus de 50 ans de journalisme et près de 40 ans d'exil...

Je lis «Journaliste apatride» sans me presser. Il s'agit des mémoires de Dogan Özgüden sur la période précédant son exil.

Normalement, je ne lis pas les livres aussi lentement. La raison doit sans doute être recherchée dans la citation suivante de Romain Rolland: «On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres»...

Une enfance riche (non pas au sens économique, mais au sens du vécu) constitue une base importante pour la vie future. Une personne ne peut choisir l'endroit où elle naît, de même qu'elle ne peut choisir l'enfance qu'elle vivra. L'enfance est la période la plus importante de la vie et celle de Dogan Özgüden fut belle...

La douceur de son enfance a considérablement influencé son parcours.

Quels que soient vos talents, la chance est un facteur important dans la vie humaine.

Dogan Özgüden est une personne chanceuse... Il n'y a pas beaucoup de gens dans ce pays qui ont eu une enfance agréable.

Par ailleurs, lors du dîner, chacun a laissé un message dans le joli carnet qui lui a été remis.

Moi j'ai écrit ceci: *La plus grande chance pour un homme qui veut faire des choses importantes dans sa vie est de rencontrer une femme avec qui il peut marcher.*

Sœur Inci reste associée dans mon esprit à la mise en page la couverture marron du livre «Guérilla urbaine» sur laquelle figurent des impacts de balle. Je me

souviens que le livre s'est immédiatement écoulé à Ankara.

C'était au début de l'année 1971... Des années après, je n'ai pas pu m'empêcher de rire en lisant que par la traduction de tels livres, les éditions ANT encourageaient la THKO et le THKP-C à se tourner vers des actions armées. La décision de la lutte armée avait déjà été prise en 1969-70 et les gens se rendaient en Palestine dans ce but pour recevoir une formation militaire. Les militants de l'époque, comme chacun l'admet, étaient des gens très instruits et de grands lecteurs. Ils n'étaient pas du genre à dire : «J'ai lu un livre et ma vie a changé» comme le dit Orhan Pamuk au début d'un roman.

Il y a quelques mois, j'ai parlé à Dogan d'une question qui me taraudait: les deux organisations mentionnées ci-dessus non seulement rompent avec le passé de la gauche, mais cette rupture se concrétise par un déplacement géographique. Auparavant, le centre de l'opposition de gauche dans le pays, c'était Istanbul. Rien de plus normal... L'essentiel de l'industrie est implanté dans cette ville et ses environs et de nombreux étudiants universitaires y vivent également.

Cependant, le lieu de naissance de ces deux organisations est Ankara, plus précisément deux universités : l'Université technique du Moyen-Orient (ODTÜ) et la Faculté de science politique (SBF). Deniz Gezmiş adhère à la THKO après son arrivée à Ankara à l'été 1970. Pourquoi Deniz est-il venu à Ankara ? Frère Dogan avait expliqué qu'à cette époque, le niveau théorique des révolutionnaires à Ankara était plus élevé et que Deniz ne pouvait plus vivre à Istanbul en raison de ses arrestations constantes. Il se rend donc à l'endroit le plus libre du pays: la «République ODTÜ».

Ensuite, j'ai réfléchi à la raison pour laquelle Ankara s'était retrouvée en pole position. Hormis ANT, le siège des revues théoriques se trouvaient toutes dans

cette ville, celui la Fédération de la jeunesse révolutionnaire turque (TDGF) aussi.

Les deux tentatives infructueuses de coup d'État de Talat Aydemir et Fethi Gürcan après le 27 mai avaient dû créer un état d'esprit favorable à un mouvement armé ou à une lutte armée dans cette ville. Alors que tous les membres fondateurs de la THKO sont issus de l'Université ODTÜ, le THKP-C compte également des cadres issus de la Faculté des sciences politiques (SBF).

Il est intéressant de noter que le personnel qui formera plus tard le PKK est principalement composé d'étudiants issus des universités d'Ankara. Ces années-là, celles de la période 1960-70, ont été la meilleure décennie que ce pays ait jamais connue.

Nous en avons parlé avec sœur Inci... C'était une époque différente avec ses gens et ses événements.

Pour l'instant, à l'horizon, on ne voit même pas la probabilité qu'une autre décennie d'une telle beauté puisse exister. En parlant de ces années avec sœur Inci, la tristesse était perceptible sur son visage et sur le mien.

Si seulement après cette décennie-là, une évolution plus avancée et importante s'était produite dans l'histoire de notre pays, nous reléguant tous au second plan. Ce n'est pas une bonne chose que la gauche d'un pays se souvienne avec nostalgie de l'histoire d'il y a 40 ou 45 ans.

Mais que faire, telle est la situation... Il y a une semaine, un dîner a été organisé à Bruxelles pour Dogan Özgüden et son épouse Inci Tugsavul. Certains d'entre nous sommes partis d'Allemagne pour aller partager ce repas en tant que «personnes aimées par frère Dogan». Il a franchi sa cinquantième année de journalisme, il vit en exil avec sa femme depuis près de 40 ans et le premier volume de ses mémoires vient de paraître sous le titre de «Journaliste apatride».

Chaque génération a ses figures célèbres. Pour les soixante-huitards, Dogan Özgüden en fait partie.

Lorsqu'on parle des socialistes d'après 1965, on pense au journal *Akşam*.

Çetin Altan y tenait une rubrique intitulée «La pierre» (Taş). Quasi tous ses articles faisaient sensation. Son rédacteur en chef était Dogan Özgüden. A cause des pressions politiques, il a été contraint de quitter le journal. Il a ensuite créé la revue et les éditions ANT.

Cet hebdomadaire a été le premier à utiliser le mot kurde dans la presse de gauche de ce pays.

C'est aussi cette revue qui a dénoncé OYAK, la holding des officiers, et révélé la nature véritable de l'armée turque prétendument sacrée qu'aucun d'entre nous ne connaissait à cette époque, jusqu'à la parution de l'article intitulé «Les officiers capitalistes ne peuvent juger les ouvriers».

Ainsi, l'armée n'était pas seulement un instrument d'oppression des classes dirigeantes, elle était véritablement une frange de la classe dominante.

Les éditions ANT ont publié des livres traduits sur la guérilla en Amérique latine parmi lesquels «Le Front de libération nationale» de Douglas Bravo.

Dans les premiers mois de 1971, j'ai acheté un livre arrivé à l'ODTÜ et qui a été vendu comme des petits pains. Son auteur: Carlos Marighella. Son titre: Guérilla urbaine... La couverture marron du livre a particulièrement retenu mon attention. Des années plus tard, j'ai appris que cette couverture avait été réalisée par İnci Tugsavul, une maîtresse graphiste.

Après le coup d'État du 12 mars 1971, tous leurs amis leur ont dit de «s'en aller».

L'état-major n'oubliera pas leur effronterie. Il convoqua et proféra des menaces contre Özgüden.

Leur départ fut définitif... Aujourd'hui encore, les Özgüden font l'objet de poursuites.

L'ambassadeur de Turquie en Belgique est allé jusqu'à s'en prendre à eux.

La raison? Ils sont constamment actifs.

Voilà des années qu'ils publient un mensuel en anglais et en français qui dénonce la répression en Turquie. Ils sont invités comme orateurs à presque toutes les réunions importantes.

Lors de la réunion dînatoire organisée en leur honneur, de nombreuses personnes ont pris la parole.

Moi, j'ai raconté comment j'étais tombé sur le livre «Guérilla urbaine», dont la couverture avait été réalisée par Inci Tugsavul, et comment celle-ci est restée gravée dans ma mémoire même après de nombreuses années.

Plusieurs intervenants ont souligné à juste titre la grande importance de sœur Inci (70 ans) dans la vie de Dogan Özgüden (76 ans).

Certains sont allés plus loin et ont dit: «Sans sœur Inci, il n'y aurait pas de frère Dogan.»

Une femme de l'Assemblée européenne pour la paix assise à côté de moi s'est penchée vers moi et m'a glissé cette phrase à l'oreille: «Ils exagèrent. Cet homme avait le talent pour le faire. Sœur Inci est très importante, mais que vaut un grand soutien pour un homme ordinaire...»

Ce point de vue était pertinent... Il est assez rare de voir deux personnes de qualité se retrouver et marcher ensemble sur un chemin de vie aussi difficile...

Ils sont mariés depuis 46 ans... Un joli cahier a été offert à frère Dogan. Tous les invités y avaient laissé un mot. Moi, j'ai écrit : «La plus grande chance pour un homme qui veut faire des choses importantes dans sa vie est de rencontrer une femme avec qui il peut marcher. »,

Sœur Inci a déclaré: «J'ai couru après cet homme pendant quatre ans», mais cela en valait la peine... Le sacrifice ne doit pas être considéré comme une simple opposition à un gouvernement ou à un régime... Certains scientifiques allemands bien connus n'ont pas eu de véritable vie de famille.

Quand l'homme crée et la femme demande trop

d'attention, fatalement, ça ne marche pas. Les deux exigences ne fonctionnent pas ensemble, il faut choisir.

Si l'homme ne peut produire comme il veut, il sera malheureux. S'il suit sa vocation, il sera soulagé mais ne pourra pas avoir de relation durable.

Ces deux personnes ne vont pas en prison ou en exil. Leur sacrifice est d'un genre différent.

Quelle que soit la voie que vous choisissiez, la tâche est difficile... Un tel couple est assez rare... Cette situation particulière ne peut se produire qu'en cas d'union entre un homme et une femme qui ont chacun une forte capacité productive.

### **Merci à Inci Tugsavul pour son courage**

*Eylem Aydemir, LibreNews, 25 février 2011*

«Aujourd'hui, le 9 septembre 2009, à 2 heures du matin... C'est le 57<sup>e</sup> anniversaire de mes débuts dans le journalisme... J'ai fini par céder aux demandes insistantes d'Inci qui ont parfois tourné à la dispute. Il y a exactement 57 ans, je faisais mes débuts dans le journalisme provincial à Izmir. J'ai poursuivi le métier à Istanbul et enfin, je l'exerce depuis 38 ans en exil. Je confie désormais à la jeunesse les combats du quotidien pour partager avec les lecteurs l'histoire d'une vie tumultueuse s'étalant sur près d'un demi-siècle»

Ce sont les notes d'un journaliste socialiste forcé à l'exil politique et déclaré «apatride» par la junte du 12 septembre 1980

On dit souvent qu'il y a une femme derrière chaque homme brillant. Je voudrais tout particulièrement remercier Inci Tugsavul, l'épouse de Dogan Özgüden, pour son courage, sa patience et son énorme contribution à la lutte. Ce qui m'a le plus marquée de la première à la dernière page du livre, c'est la mémoire de Dogan Özgüden. Il se souvient de tout : de son enfance,

de ses conversations quotidiennes à la maison, des noms des rues et des quartiers, des livres qu'il a lus, des articles qu'il a publiés, des gens qu'il a rencontrés... En racontant sa vie, il décrit les développements politiques, économiques et sociaux de chaque époque: l'impact de la seconde guerre mondiale sur la Turquie, les événements qui ont suivi la guerre du Vietnam, la période de déstalinisation, la crise en Corée, la fin du multipartisme en Turquie, le coup d'Etat militaire de 1960 etc... C'est ce qui donne sa saveur documentaire au roman de sa vie. Je ne pourrai jamais féliciter Dogan Özgüden à la hauteur de ses mérites d'abord parce qu'il n'a jamais courbé l'échine face aux difficultés que la vie lui a réservées et aussi bien sûr parce qu'il a partagé ses souvenirs avec nous à travers ce magnifique roman.

### **J'aurais plutôt voulu écrire à Inci Tugsavul**

*Sennur Sezer, Evrensel, 2 mars 2011*

Bonjour Dogan Özgüden,

Hier, j'ai terminé la lecture de «Journaliste apatride» (avant l'exil) ... En fait, j'aurais voulu écrire à Inci Tugsavul qui est sa femme et sa compagne de route. J'attendais ses récits d'exil non pas pour apprendre ce que pense une femme de «l'apatridie» (je crois que les femmes assimilent le «déracinement» et «l'itinérance» dès le début, que c'est leur ligne de vie car on parle de maison du père, maison du mari et quand elles vieillissent, on parle de la maison du fils ou du beau-fils) peut-être à cause de la facilité de lecture et de compréhension mutuelle pour des gens du même sexe. La photo de couverture du livre me dit tout de tous ses sentiments.

Cher Dogan Özgüden,

Bien que vous ayez lutté dans les rangs du Parti ouvrier de Turquie durant les années 1960 et que nos chemins se sont croisés à plusieurs reprises, on ne se connaît pas vrai-

ment. A vrai dire, nous n'avons jamais eu une seule conversation. Après avoir travaillé pour divers journaux, en 1967, vous, le couple Özgüden, avez fondé les éditions et la revue *Ant* qui est l'une des publications les plus importantes de l'histoire du rêve socialiste en Turquie. Vous vivez en Europe depuis 1971. Avec d'autres exilés politiques, vous avez fondé le Mouvement Résistance Démocratique et suite à votre campagne contre le régime de la junte, en 1982, vous avez été déchus de la nationalité et déclarés «apatrides» avec près de 200 autres militants anti-régime. Aujourd'hui, vous poursuivez votre métier de journalisme à propos de la Turquie via le portail Internet «Info Türk» et vous dirigez un centre international de formation pour immigrés appelé «Ateliers du Soleil». Comme vous le signaliez dans une interview, depuis que vous avez mis les pieds en Europe, vous avez toujours vécu «au milieu de communautés immigrées liées à la Turquie, avec des Turcs, des Kurdes, des Arméniens, des Assyriens, des Grecs» et par conséquent, vous êtes en Turquie «de jour comme de nuit via la radio, la télévision, les journaux turcs imprimés en Europe, les CD, les DVD et depuis quelques temps via les connexions Internet aussi».

### **Nous ne voulons pas mourir avant d'avoir la paix!**

*Hasan Cemal, Milliyet, 20 mars 2011*

Récemment, en tant que vétérans de plus de soixante-dix ans, nous avons constitué un comité d'anciens et, comme toujours, nous avons publié une tribune. Le texte finissait par cette phrase : «Nous ne voulons pas mourir sans voir la paix».

Il y a une autre personne qui ne veut pas mourir sans voir la paix et qui a consacré sa vie à la lutte pour la paix et la démocratie, c'est mon doyen Dogan Özgüden.

Lorsqu'on évoque Dogan Özgüden, on pense à *Akşam*, le journal de gauche des années 1960, dont il

fut un temps rédacteur en chef, et surtout à l'hebdomadaire *Ant* et aux livres publiés par les éditions Ant.

Je pense que la jeunesse révolutionnaire de gauche des années 1960, moi y compris, a été très impressionnée par les publications dirigées par Dogan Özgüden, dont les belles et saisissantes couvertures créées par son épouse Inci Özgüden.

J'ai lu d'un trait «Journaliste apatride» de Dogan Özgüden, je me suis souvenu de beaucoup de choses et j'ai beaucoup appris.

Et je me suis dit :

La paix et la démocratie ne sont pas faciles à atteindre. Elles demandent du temps et de la patience, de la combativité et des sacrifices. La paix et la démocratie ne viennent pas frapper à la porte sans que l'on en paie le prix et sans que l'on ne subisse des ruptures douloureuses.

En lisant «Deux femmes pour une époque» et «Journaliste apatride», j'ai à nouveau ressenti cette réalité, parfois avec amertume...

Ensuite, il y a ces vers d'Özdemir Asaf cités par Oya Baydar :

*Nous avons encore des endroits où aller,*

*Nous chanterons une ballade qui restera et nous partirons.*

Bon dimanche!

### **L'Europe est la patrie amère, elle ne sourit jamais...**

*Nusret Özgül, Yerelce, 11 octobre 2011*

En lisant le livre et en remontant le temps pour faire une comparaison entre la situation d'alors et les acquis d'aujourd'hui, j'en ai conclu que le couple Inci et Dogan Özgüden mérite d'être accueilli avec des accolades et récompensé par la République de Turquie! Vous demandez pourquoi? »

Ils ont été les premiers à faire découvrir Nasreddine Hodja et son âne ainsi que Karagöz et Hadjivat dans la «Cité des ânes»<sup>[8]</sup>. Ils ont été les premiers à poser les bases d'une société multiculturelle et du dialogue interculturel en Belgique et même en Europe avec les Ateliers du Soleil!

Ils sont les premiers à avoir résisté au choc des civilisations!

Ils ont été parmi ceux qui ont initié la campagne pour le droit de vote et d'éligibilité des Belgo-Turcs, d'abord aux élections «locales», puis aux élections «nationales». Grâce à une lutte acharnée, ils ont contribué à atteindre le niveau positif d'aujourd'hui!

Ce sont eux qui, seuls, ont déclenché depuis l'Europe la lutte pour l'émergence d'un véritable environnement démocratique et de larges libertés en Turquie!

Alors que les députés des partis au pouvoir en Turquie «défendaient» la «tutelle» militaire et les coups d'État dans les institutions et organisations démocratiques, économiques et politiques de l'Europe, les Özgüden se sont efforcés à démontrer à travers leurs documents, leurs livres, leurs bulletins, communiqués de presse et leurs discours que ils étaient sur la mauvaise voie!

Pendant que certains assimilaient les Kurdes au bruit des pas dans la neige<sup>[9]</sup> ou hésitaient à admettre qu'ils sont Kurdes en raison de diverses pressions, d'une politique d'intimidation et même de menaces de l'État, ce sont les Özgüden qui ont soutenu le caractère impératif de la question kurde alors qu'elle n'était pas encore à l'ordre du jour de la Turquie! A moins qu'Inci et Dogan Özgüden soient en réalité des membres de «l'AKP»? Le gouvernement actuel ne tient-il pas le même discours aujourd'hui, n'essaie-t-il pas de trouver des solutions?! N'y a-t-il pas un parallélisme entre la ligne des Özgüden et le chemin emprunté par le pouvoir? A moins qu'Inci et Dogan Özgüden soient volon-

tairement condamnés à vivre en exil politique parce que leur travail a plus d'influence que le gouvernement!

Ce doit être un caprice du destin : un homme politique qui a été emprisonné à cause d'un poème est aujourd'hui à la tête du gouvernement et semble lutter contre «l'ordre militariste», donnant l'impression qu'il règle ses comptes avec le passé; Inci et Dogan Özgüden sont en exil politique! L'ancien ambassadeur de la République de Turquie auprès du Royaume de Belgique qui a littéralement lancé un «ordre de tirer» sur les Özgüden, est désormais le conseiller aux affaires étrangères du chef du gouvernement, et c'est la Belgique qui protège les Özgüden contre les «Turcs»!

Ruhi Su<sup>[10]</sup> dit dans l'une de ses chansons: «L'Europe est une patrie amère, elle ne sourit jamais à l'homme...» Je me demande si nous ne devrions pas la traduire par «L'Europe est un exil amer, il ne fait jamais sourire les Özgüden... »

## **Les œuvres remarquables d'Inci Özgüden**

*Orhan Suda, Cumhuriyet, 17 novembre 2011*

Dans son récit sur ses tribulations et ses expériences avec Inci, Dogan met également en lumière l'histoire actuelle de l'Europe de ces quarante dernières années. Il décrit avec documents à l'appui comment toutes les portes auxquelles ils ont frappé leur ont été claquées au nez et comment l'ambassade de Turquie à Bruxelles a mené une odieuse campagne de calomnie à leur rencontre.

Il dresse un tableau contrasté entre d'une part, le soutien qu'ils ont reçu de leurs amis progressistes, démocrates et socialistes européens et de leurs amis turcs en exil, Ataol Behramoglu, Necmiye Alpay, Feridun Aksin et son épouse tous deux anciens cadres du TIP, ainsi que

l'aide de leurs amis fidèles en Turquie, et d'autre part l'attitude honteuse de conflictualisation permanente adoptée par les «leaders du parti», notamment Behice Boran et Nihat Sargin. Quelle déception d'apprendre que la présidente du parti Behice Boran a été ingrate à leur égard, alors qu'elle avait été accueillie et hébergée chez eux pendant trois mois.

Mais qu'importe, ils n'ont pas renoncé pour autant à se lever dès l'aube pour travailler avec détermination jusqu'aux heures tardives de la nuit. Quelle œuvre stupéfiante que la création d'Info-Türk dont l'objet est de montrer le visage intérieur du régime de la junte et d'offrir tous azimuts une publication mensuelle en français, turc, anglais et néerlandais

Et que dire de la naissance des Ateliers du Soleil, qui ont formé des milliers d'immigrés de toutes nationalités, qui leur ont appris à lire et à écrire en français et en turc, qui les ont initiés à la peinture, à la danse et à la musique, et qui se sont vus finalement décerner des prix car ils sont considérés comme l'un des plus prestigieux centres éducatifs d'Europe.

Notons aussi les œuvres remarquablement réussies d'Inci Özgüden, qui enseigne ici le saz et le turc.

Pendant leur temps libre, ils ont constitué, au mépris de leurs maladies chroniques, des archives musicales d'une extrême importance en scannant et en transférant sur des disques et des cassettes des enregistrements musicaux de toutes sortes, musique classique occidentale, musiques d'Asie centrale et d'Anatolie en passant par les Balkans.

Gérer toutes ces activités sans perdre leurs souffle dans des conflits politiques stériles leur permit aussi de consacrer plus de temps à leurs véritables amis.

«Journaliste apatride» est un livre de souvenir inestimable qui relate à la fois les quarante années d'événements politiques et sociaux de notre pays dans une perspective large et critique, et un témoignage sur des

événements qui se déroulent en Europe, la «patrie amère». Comme je l'ai mentionné dans mon premier article, c'est une source de référence indispensable que devraient lire attentivement ceux qui n'aiment pas Dogan Özgüden et ceux qui ne sont pas d'accord avec ses opinions.

A peine aurez-vous commencé à le lire que, page après page, en découvrant la lutte de Dogan Özgüden et Inci (Tugsavul) Özgüden pour une vie humaine, pour le refus de se vautrer dans les eaux glaciales du calcul égoïste, pour l'amour du pays, pour la défense de principes que l'on croit justes, vous serez admiratifs de leur endurance à toute épreuve et vous aurez envie de les embrasser avec amitié.

### **Les 40 ans d'exil du journaliste Dogan Özgüden** *Korkut Akin, Dünya, 3 février 2012*

Quand quelqu'un force autrui à obéir à ses ordres, à agir selon ses propres désirs, cela ne marche pas. Qu'il s'agisse d'un État, d'une association ou d'une personne (dans notre pays, c'est surtout le cas des parents). Il y a inévitablement quelque part l'opposition de quelqu'un qui s'insurge et met des bâtons dans les roues. Dogan Özgüden fait partie de ces objecteurs, de ces dissidents, de ces empêcheurs de tourner en rond... En deux volumes, ce journaliste décrit ses expériences d'exil – c'est exactement notre vécu à tous, le vécu de tout un pays à un moment donné - dans «Journaliste apatride».

Ce qui est raconté, c'est aussi ton histoire... Dogan Özgüden et son épouse (Inci Tugsavul Özgüden), elle aussi journaliste, partent clandestinement à l'étranger avec beaucoup de difficulté. Sur place, ils ne demandent même pas l'asile car ils souhaitent rentrer chez eux

au plus vite pour continuer leur lutte contre les membres de la junte du 12 mars. Ils veulent immédiatement commencer à informer sur ce qui se passe en Turquie et créer un large mouvement d'opposition pour dénoncer la tournure des événements et surtout empêcher les exécutions judiciaires ou extrajudiciaires. Au lieu de les soutenir, le parti dont ils sont membres et leurs amis deviennent un obstacle. Lorsque vous apprenez les entourneloupes de la politique, vous soupirez comme moi en disant «C'est pire que ce que j'imaginai».

Vous vous demanderez comment des gens incapables de se rassembler autour d'un même objectif pourraient assumer la gestion du pouvoir et gouverner d'une manière véritablement démocratique, libre et originale. Néanmoins, vous ne perdrez pas espoir et marcherez main dans la main, épaule contre épaule, vers ces «jours ensoleillés ». Car Inci et Dogan Özgüden ont créé des «Ateliers du Soleil » en Belgique et organisé des cours à la fois d'intégration et de préservation de leurs cultures, non seulement pour les Turcs mais aussi pour les Kurdes, les Syriques, les Assyriens et pour des dizaines de réfugiés d'Afrique.

### **Quel est le plus dur: le vivre ou l'écrire?**

*Serpil Güvenç, Evrensel Kültür, février 2012*

Le 3 janvier 1967, Dogan Özgüden lance ANT, un organe de presse qui réunit d'illustres écrivains tels qu'Aziz Nesin, Abidin Dino, Yaşar Kemal, Fakir Baykurt, Idris Küçükömer, Çetin Altan et Memet Fuat et qui occupera une place majeure dans la vie éditoriale de gauche des années 70. Voici comment il explique l'objectif et la vision du monde de la revue dans son article du premier numéro intitulé «Pourquoi ANT?»:

«... Le socialisme se trouve aujourd'hui dans une période telle qu'il luttera pour survivre jour après jour, d'un endroit à l'autre, contre l'alliance du capitalisme comprador et de la seigneurie foncière soutenue par l'impérialisme... À l'avant-garde de cette lutte socialiste se trouve la classe ouvrière, la paysannerie, les intellectuels socialistes, la jeunesse, les gens à faible revenu, en un mot, le peuple turc.... Le mouvement socialiste en Turquie est en clair le mouvement d'avant-garde de ce peuple turc opprimé.

«ANT est un forum où des plumes enchaînées parlent librement et s'expriment sur une réalité que la presse de la Sublime Porte ignore car elle s'oppose à ce mouvement ou du moins elle veut le corrompre avec l'intervention consciente du capital, avec des annonces publicitaires et des crédits financiers... C'est un serment contre l'exploitation/ C'est un serment pour la justice sociale/ C'est un serment contre l'impérialisme/ C'est un serment pour l'indépendance...»<sup>[11]</sup>

En effet, ANT est resté fidèle aux principes susmentionnés et s'est battu pour eux tout au long de sa vie éditoriale. Il est devenu la voix du mouvement social turc, des révolutionnaires, des démocrates et des socialistes. Avant et pendant la période de la junte du 12 mars, comme de nombreux intellectuels socialistes, les fondateurs et chevilles ouvrières d'ANT, Dogan et Inci Özgüden, ont été poursuivis en vertu des articles 141 et 142 inspirés des lois fascistes italiennes. A l'issue de ces procès, ils ont été condamnés à de lourdes peines pour avoir prétendument fait de la propagande communiste et pro-kurde. En avril 1971, un total de 195 ans de prison fut requis pour Dogan Özgüden et 140 ans de prison pour son épouse Inci Özgüden. L'une des premières réalisations de la junte militaire du 12 mars a été la fermeture des médias de gauche/socialistes.

La frénésie répressive n'a pas épargné ANT. La revue a été fermée «indéfiniment» par le commande-

ment de la loi martiale d'Istanbul pour violation des articles 142, 311, 312, 156 et 159 du Code pénal turc.

Dans ces circonstances, Inci et Dogan Özgüden ont pris la décision difficile de quitter leur «pays bien-aimé» où ils sont nés, ont grandi et ont lutté.

Le journaliste apatride confie qu'à chaque nouvelle arrestation, à chaque torture et à chaque condamnation à mort en provenance de Turquie, l'exil qui a commencé à son arrivée à l'aéroport de Munich le 11 mai 1971 a laissé sur son passage une traînée de larmes de sang...

Les deux amis, camarades et conjoints étaient résolus à faire de leur exil un combat permanent sous des formes différentes et non «un lieu de refuge». Ils envisageaient l'exil comme un «aller-retour», comme une bataille menée dans la perspective de retour au pays. D'ailleurs, ils ont poursuivi leur lutte contre la junte militaire, depuis l'étranger, sans le moindre compromis. Travaillant comme de véritables petits Atomas, la fourmi atomique, ils ont informé l'Europe de tous les crimes contre l'humanité commis en Turquie et de toutes les mesures fascistes de la junte, ils ont publié des revues dans plusieurs langues, organisé des conférences et établi des contacts avec des personnes et des organisations dans plusieurs pays européens. Ils ont pour ainsi dire organisé la campagne contre la junte.

Oui, l'exil ne devait pas être leur dernière étape, car ils étaient déterminés à revenir le plus tôt possible et à reprendre le fil là où ils l'avaient laissé. Mais cet espoir n'a guère pu se réaliser, car les classes dirigeantes de Turquie étaient déterminées à faire payer à ces deux belles personnes le prix de leur engagement révolutionnaire, auquel elles ne pouvaient renoncer. Plus tard, les gouvernements qui ont hérité du pouvoir de la junte militaire, ont également fait preuve d'une impassibilité volontaire face à leur mal du pays et à leur désir de rentrer chez eux.

Âgés aujourd'hui de 70 ans et plus, Inci et Dogan Özgüden vivent toujours loin de leur pays.

Aux dizaines d'articles et de livres qu'ils ont écrit ces dernières années, ils ont ajouté un nouvel ouvrage: des mémoires ou une biographie en deux tomes. Ils y décrivent leurs combats d'ici et d'ailleurs, c'est-à-dire leur vie. Intitulé «Journaliste apatride» et publié aux éditions Belge en 2011, ce livre ne se limite pas à raconter l'ensemble des souffrances dues à la lutte révolutionnaire de toute une vie, à l'exil et au bannissement spécifique qui vise les socialistes.

Dans le deuxième volume surtout, le lecteur découvre l'émanation en Europe du mouvement révolutionnaire turc, ses organisations, les activités et les relations de personnalités importantes à l'étranger, le tout grâce à une narration claire, sincère et sans concession de Dogan Özgüden.

On y trouve des informations de première main et détaillées sur ces mouvements.

Bien que les deux volumes aient l'épaisseur d'une brique, leur lecture est rapide et agréable en raison de la fluidité de la langue utilisée par l'auteur.

Nous connaissions l'attitude de l'URSS et des États socialistes d'Europe à l'égard des pratiques fascistes en Turquie. Leur indifférence surprenante était due au fait qu'ils privilégiaient les intérêts de leur propre pays. Mais nous apprenons par le biais du «Journaliste apatride» que la présentatrice de l'émission turque de Radio Sofia a annoncé l'exécution de Deniz au milieu des pleurs et des sanglots et qu'après l'émission, des intervenants ont raconté des anecdotes déchirantes sur les révolutionnaires bulgares tués par les fascistes et que cette mise à mort a provoqué une «agitation» en URSS, dans les pays socialistes et au Conseil de l'Europe. Nous découvrons aussi les coulisses de la fusion entre le Parti ouvrier de Turquie (TIP) et le Parti communiste de Turquie (TKP) et les excuses proférées par la chanteuse Melina Mercouri après sa «visite» en Turquie du-

rant le pouvoir de junte du 12 mars, elle qui était connue pour sa lutte contre la dictature des colonels en Grèce. Il est aussi question de l'anticommunisme de la social-démocratie européenne et des vers manquants dans le CD du pianiste Fazil Say sur le poète «Nâzım».

En termes de sujets abordés, le livre est plus qu'un simple mémoire/biographie, c'est un récit de «l'histoire de la gauche » dans le pays et à l'étranger. Par conséquent, le lectorat auquel il s'adresse n'inclut pas seulement les nostalgiques comme nous. Il s'agit d'une source hautement précieuse pour quiconque, jeune ou vieux, cherche à connaître le mouvement socialiste turc.

Notre cher Dogan Özgüden affirme que les années de grande peine sont «difficiles à vivre» mais «plus difficiles» à décrire. Je lui réponds en invoquant sa bienveillance que, selon moi, le passage de témoin de ce combat honorable et de longue haleine aux nouvelles générations en valait la peine malgré toutes les souffrances qu'il a endurées.

### **Inci Tugsavul, la journaliste apatriote**

*Hüseyin Aykol, Aykırı Kadınlar, juin 2012*

Une journaliste ambitieuse et multiprimée... L'une des pierres angulaires de la revue légendaire Ant et des éditions Ant des années 1960. Plus de 50 procès ont été intentés contre elle et son époux en raison d'articles qu'ils ont écrits et publiés. Après le putsch de 1971, ils ont été contraints de quitter la Turquie sous la menace de peines équivalant à plus de 300 ans de prison.

Ils ont mené diverses campagnes contre les putschistes avec d'autres dissidents exilés en Europe.

Depuis 1974, ils dirigent l'agence Info-Türk, basée à Bruxelles, et qui publie des articles sur la Turquie dans plusieurs langues, ainsi que les Ateliers du Soleil, qui

fait office de centre de formation pour les immigrés issus de diverses nationalités.

Inci Tugsavul-Özgüden est née à Ankara en 1940. Elle a commencé le journalisme à la rédaction de *Hür Vatan* et dans la revue *Kim* en 1961, alors qu'elle poursuivait ses études à la faculté de droit de l'université d'Ankara. Elle a ensuite travaillé pour les journaux *Hareket* (1962-63) et *Akşam* (1963-66). En 1962, elle a reçu le prix de la « Journaliste de l'année » décerné par le Syndicat des journalistes d'Ankara et en 1963, celui de l'Association des journalistes d'Istanbul.

En 1965, Inci Tugsavul épouse Dogan Özgüden, son collègue du journal *Akşam*. Le couple allait bientôt connaître un même destin de combat et de dures épreuves. En effet, en 1967, lorsqu'ils ont dû quitter le journal *Akşam*, ils ont fondé l'hebdomadaire socialiste *Ant* puis les éditions *Ant* sur une suggestion de Yaşar Kemal et avec le soutien de Fethi Naci. Ils les ont dirigés jusqu'à leur départ en exil.

Après 1980, les Özgüden ont été présidents et rédacteurs en chef de l'Union pour la démocratie (DIB), créée en Europe pour lutter contre la junte militaire. En 1982, ils ont été déçus de leur citoyenneté turque avec près de 200 opposants au régime, en raison de leur opposition à la dictature.

Bien que cette décision ait été annulée dix ans plus tard, le ministère des Affaires étrangères a refusé de leur donner la moindre garantie écrite quant à leur sécurité en cas de retour en Turquie.

Ancienne membre de l'Association des journalistes d'Ankara et du Syndicat des journalistes d'Ankara, Inci Özgüden est actuellement membre de l'Association internationale de la presse (API) en Belgique. Elle a publié deux ouvrages, *Müzik Rehberi* (Guide de musique) à Istanbul en 1965 et *La femme turque à Bruxelles* en 1991. Aujourd'hui, elle poursuit son métier de journaliste à Bruxelles.

## **Le journalisme de gauche et les Özgüden** *Ugur Hüküm, Cumhuriyet, 20 janvier 2013*

Après la parution de 33 numéros, le magazine trimestriel français *Médias* jette l'éponge. Oscillant entre qualité académique et originalité professionnelle, ce périodique accessible tant aux journalistes et aux spécialistes de la presse qu'aux citoyens ordinaires, a choisi comme dernier sujet de couverture les résultats d'une recherche sur les affinités politiques des journalistes français: «74% des journalistes français votent à gauche.» Autrement dit, les journalistes français sont de gauche. En fait, même si ce constat peut paraître un peu étrange et même effrayant à première vue, il repose sur une simple réalité sociologique.

Qu'elle soit «instruite» ou «sarcastique», la créature appelée journaliste est un professionnel capable de porter un regard critique sur le monde, la société, son environnement et les événements, de faire des recherches et de transmettre aux autres ce qu'elle voit et entend sous l'angle le plus multidimensionnel possible. Cela ne l'empêche pas d'être engagée, partielle et subjective. Elle ne déclare pas ses convictions à chaque occasion comme un mantra. S'il est un exemple illustrant de manière précise ce que nous voulons définir ici, c'est celui du grand journaliste Dogan Özgüden qui a passé les 40 dernières années de ses 77 ans de vie à l'étranger et de son épouse Inci Tugsavul. Je recommande vivement aux curieux les mémoires de Dogan Özgüden en 2 tomes et 1078 pages intitulés «Journaliste apatride» et publiés aux éditions Belge.

Même si la dualité que l'histoire des luttes sociales a introduite dans le discours politique quotidien, au moins depuis la Révolution française, autour des concepts de gauche et de droite, ne n'est pas universellement accepté, elle n'en reste pas moins valable. Même si ce concept devient de plus en plus flou, la vertu qui

caractérise encore la gauche et les gens de gauche, c'est le rejet de l'injustice et la défense de l'égalité ; c'est la capacité de regarder la vie dans son ensemble avec une sensibilité innovante et laïque, et de tout observer, y compris soi-même, selon une approche critique et progressiste. Il peut sembler naturel que l'on fasse des choix de gauche dans la plupart des points où le chemin du journalisme croise celui d'une actualité en évolution rapide. (Néanmoins, on ne peut expliquer la complexité de la réalité de manière simpliste avec des dogmes religieux, philosophiques et politiques). Poursuivons notre propos avec un dicton français plaisant et reconnaissons que certains de nos confrères respectueux des principes du journalisme, honnêtes et de droite ont autant de mérite que ceux qui ont «le cœur à gauche et le portefeuille à droite». Dans ce contexte, les Özgüden sont, à l'échelle planétaire, les représentants d'une couche socioprofessionnelle «pure», une espèce en voie de disparition.

### **Le début d'une nouvelle jeunesse pour Inci...**

*Amsterdam, 24 janvier 2013*

La cérémonie de donation des archives de Dogan Özgüden à l'Institut international d'histoire sociale (IISG) s'est tenue le 24 janvier 2013 à Amsterdam, au siège de cette institution prestigieuse de renommée mondiale.

De nombreuses personnalités européennes ainsi que les compagnons de lutte d'Özgüden des années 70 et 80 sont venus dans la ville néerlandaise pour assister à cette réunion présidée par Touraj Atabaki au nom de l'IISG.

Soulignant l'importance de cette journée pour l'IISG en termes d'enrichissement de la documentation sur la vie sociale et politique de la Turquie, Atabaki a

rappelé les combats politiques et sociaux qu'Özgüden a menés en Turquie et en exil:

«J'ai eu le privilège d'accueillir M. Dogan et Mme Inci dans cet institut il y a environ deux ans. Je connaissais M. Dogan grâce à ses publications comme l'un des journalistes les plus reconnus de Turquie, et je savais qu'il avait été contraint de quitter son pays après le coup d'État de 1971. Et surtout, je l'ai mieux connu grâce à ses photographies prises en différents endroits, par exemple à la rédaction de la revue *Ant* en 1968, lors de son discours au rassemblement devant les institutions européennes après l'assassinat à Istanbul du journaliste arménien Hrant Dink, et avec l'écrivain Benjamin Orenstein, l'un des survivants de l'enfer d'Auschwitz, lors de la conférence «Résister par la mémoire».

«Cependant, ma rencontre avec lui aux Ateliers du Soleil à Bruxelles m'a permis de faire la connaissance d'un autre Dogan: Dogan l'éducateur.

«J'ai pu ainsi découvrir ces ateliers qu'il a créé avec Inci, où beaucoup de gens de nationalités différentes, jeunes et vieux, femmes et hommes, suivent différents cours afin d'augmenter leurs connaissances, de sortir de leur inertie et de participer de manière active à la vie en société. Indépendamment de la vie politique extrêmement riche de Dogan, ces activités éducatives sont en soi un exploit».

Pour conclure, Atabaki s'est adressé directement à Özgüden en ces termes:

«Monsieur Dogan! En plus de quarante ans d'exil aux côtés de votre partenaire-camarade Inci Tugsavul, vous avez fondé de nombreuses plateformes pour promouvoir la démocratie et les droits humains, non seulement en Turquie, mais aussi dans de nombreux pays du Moyen-Orient, d'Afrique et d'Asie.

«Votre détermination à pérenniser et à enregistrer les informations sur les droits des travailleurs, des femmes et des groupes ethniques de votre pays, la Turquie,

se reflète dans les remarquables archives que nous avons le privilège de recevoir aujourd'hui.

«Il est difficile de résumer votre vie et vos succès débordants. Mais laissez-moi emprunter quelques vers de Nazim Hikmet, pour rendre hommage à votre dévouement, votre travail acharné et votre sens de la coopération :

«*Vivre comme un arbre, seul et libre*

«*Vivre en frères comme les arbres d'une forêt*

«Je sais que ce rêve est le vôtre Dogan Özgüden, autant que celui de Nâzim. »

Après une présentation de l'histoire et les activités de l'IISG par Jaap Kloosterman, responsable de la section Développement des collections, un documentaire sur la vie en exil de Özgüden et Tugsavul réalisé par la télévision flamande Brussel TV et un documentaire sur la vie d'Özgüden réalisé par Roj TV à l'occasion du 40e anniversaire de son exil politique ont été projetés au public.

A la fin du programme, Dogan Özgüden a prononcé le discours suivant:

«Chers amis,

«Tout d'abord, je tiens à remercier, Erik Zürcher, Touraj Atabaki, Jaap Kloosterman et Erhan Tuskan de l'Institut international de l'histoire sociale, pour avoir reçu dans ce temple de l'histoire sociale, les mémoires de quarante ans de vie en exil.

«C'est une véritable fierté pour moi de voir nos archives en ce lieu, aux côtés d'œuvres de figures historiques des luttes sociales et politiques à travers le monde.

«Je remercie particulièrement mes amis et camarades Fahri Aral, Faruk Pekin, Müfide Pekin, Ragip Zarakolu, Bige Berker, Yücel Top et Tayfun Demir, ici présents, d'avoir contribué à la réussite de ce travail mené pendant près de quarante ans, aussi bien dans mon pays d'origine la Turquie qu'en exil.

«Je remercie également mes collègues et camarades Iuccia Saponara, Davut Kakiz et Tural Fincan qui assu-

ment l'entière responsabilité notre carrefour des citoyens, les Ateliers du Soleil, que nous avons créé avec ma bien-aimée compagne de vie, ma camarade Inci Tugsavul. Absente aujourd'hui pour cause de santé, elle est néanmoins présente ici en ce moment par les œuvres qu'elle a réalisées pendant près d'un demi-siècle avec courage, malgré d'incroyables difficultés, pressions et obstacles.

«Il est impossible d'oublier les larmes de sang qu'elle a versés durant la période noire de coups d'Etat militaires alors qu'elle recueillait un à un les innombrables articles et documents sur la torture, les procès politiques, les emprisonnements et les exécutions.

«Chers amis,

«La contribution à la conservation et à la valorisation des documents des périodes où j'ai vécu a toujours été l'une de mes préoccupations majeures tout au long de ma vie professionnelle et de mes luttes sociales. J'ai commencé le journalisme il y a 62 ans dans deux journaux locaux qui ne disposaient d'aucune archive digne de ce nom.

«J'ai découvert les premières réelles archives lorsque j'ai été engagé par Abdi Ipekci en tant que représentant pour la région égéenne du quotidien Milliyet en 1958, puis à Gece Postasi, un autre quotidien d'Istanbul...

«Mais le grand jour dans ma vie professionnelle est sans doute le jour où j'ai repris la direction d'Akşam, le plus ancien quotidien de Turquie. Les amis ici présents s'en souviendront, j'étais peut-être le plus jeune rédacteur en chef d'un grand quotidien et en tant que tel, je l'ai transformé en un véritable journal de gauche. Après avoir signé le contrat avec Malik Yolaç, le patron du journal, la première chose que j'ai faite a été d'entrer dans la salle des archives du journal, un véritable trésor pour les chercheurs qui travaillent sur l'histoire récente et la vie politique et sociale de la Turquie.

«En tant que rédacteur en chef, ma priorité a été de

compléter et de conserver ces archives exceptionnelles. En cet instant, une personne exceptionnelle, héros inconnu du journalisme, me vient à l'esprit. Il s'agit de Muzaffer Gökmen, chef de service des archives et directeur de la bibliothèque de Beyazit...

«Après avoir été écartés du journal *Akşam* sous la pression des milieux d'affaires, Inci et moi avons gardé la même précautionneuse attention pour les archives au moment de créer la revue puis la maison d'édition Ant en 1967.

«En 1968, quand Vatan, un autre journal quotidien historique, a fait faillite, nous avons joint, avec l'aide des collègues qui y travaillaient, ses archives photos accumulées sur des décennies, aux nôtres, plus modestes.

«Mais hélas, nous n'allions pas tarder à connaître une nouvelle déception... Suite à notre exil dû au putsch de 1971, à la répression et aux menaces des militaires, ces précieuses archives ainsi que nos livres ont été soit détruits par l'armée, soit transférés par des individus vers un lieu inconnu. Pour nous, ces archives n'existent plus.

«En dépit des difficultés et des restrictions liées à nos deux années de clandestinité en Europe, Inci et moi avons méticuleusement protégé chaque coupure de presse et chaque document concernant la Turquie. Nous sommes heureux de les confier à l'IISG pièce par pièce.

«J'ai une autre raison d'être ravi, celle d'avoir la certitude que ces archives resteront pour toujours dans un pays qui nous a reçus comme des réfugiés politiques après deux ans de clandestinité et ce, grâce à la solidarité de nos amis néerlandais dont l'ancien président du Parlement européen Piet Dankert.

«Je ne peux oublier les années de vie illégale, ni les nuits passées dans les cabines téléphoniques en face de la gare centrale d'Amsterdam. Toutes les publications du mouvement Résistance démocratique de Turquie aujourd'hui confiées aux archives de l'IISG ont été réalisées durant ces années difficiles.

«A partir de 1974, avec nos amis et camarades qui ont contribué au Mouvement Résistance Démocratique, nous avons créé Info-Türk, puis les Ateliers du Soleil.

«Grâce à ces institutions, nous avons pu conserver les archives de 40 ans d'exil politique, d'immigration économique, de combats antiracistes et antifascistes menés dans le monde.

«Aujourd'hui, nous les confions à cette prestigieuse institution internationale.

«Aujourd'hui, pour moi et pour Inci, c'est aussi le début d'une seconde jeunesse ...

«Tant que nous vivrons, nous serons déterminés à poursuivre l'enrichissement des archives de cette institution.

«Je tiens une fois encore à vous remercier.»

Après cette allocution, l'IISG a projeté le documentaire «La Turquie, d'un coup d'Etat à l'autre » réalisé en 2006 par la Fondation Info-Türk, à l'occasion du 35e anniversaire du coup d'Etat militaire de 1971.

L'événement s'est terminé par une visite guidée à travers les sections du centre avec Erhan Tuskan de l'équipe de l'IISG qui coordonne le transfert à Amsterdam de la collection Özgüden.

Cette balade a permis d'accéder à nombreux documents historiques : des manuscrits de Karl Marx aux archives du Parti communiste de Turquie (TKP), du Parti Ouvrier de Turquie (TIP), en passant par ceux des syndicats progressistes et de nombreuses figures de la gauche en Turquie comme Nâzım Hikmet, Zekeriya Sertel, Hikmet Kivilcimli, Vâlâ Nureddin et Kemal Sülker.

Pour les amis et les camarades d'Özgüden, la rencontre avec des manuscrits authentiques des grands dirigeants et penseurs du mouvement de gauche a été sans aucun doute le moment le plus émouvant de cette journée exceptionnelle.

## Un couple en exil

*Ahmet Kahraman, Yeni Özgür Politika, 18 juillet 2013*

Dans le monde d'aujourd'hui, la République de Turquie reste le régime qui sème le plus d'exilés sur la surface de la terre. Le pays n'a pas d'équivalent. Inci Tugsavul et Dogan Özgüden ne sont qu'un couple parmi des centaines de milliers d'exilés.

Après avoir obtenu mon diplôme de deuxième année d'université, j'ai commencé à travailler comme journaliste à Vatan, pensant qu'il était temps d'accéder à la profession, et six mois plus tard, j'ai rejoint le journal *Akşam* sur invitation d'Ilhami Soysal, son représentant à Ankara.

J'ai fait connaissance avec Inci Tugsavul à *Akşam*. C'était une jeune fille sûre d'elle qui avait réussi à s'imposer au milieu de ses collègues masculins. L'autre particularité qui a retenu mon attention, c'est qu'elle écrivait à la dactylo en utilisant ses dix doigts à une vitesse étonnante.

Vue de l'extérieur, elle ne semblait pas du tout intéressée par les événements sociaux. Elle s'occupait de culture et d'art avec une préférence pour la musique. Elle aimait le théâtre. Les dieux du théâtre de l'époque, Şeref Gürsoy et le comédien campera plus tard le rôle de «Nori Gandar» dans les séries télévisées Tekin Akmansoy, venaient parfois lui rendre visite.

Un jour, alors qu'elle discutait avec feu notre confrère Bedii Güray, je l'ai entendu dire «quand nous arriverons au pouvoir» et là, j'ai réalisé qu'il y avait d'autres profondeurs dans son univers.

Peu de temps après, elle s'est rendue à Istanbul pour se marier. La personne qu'elle allait épouser, c'était notre rédacteur en chef Dogan Özgüden.

Özgüden était socialiste. Le point de vue qu'elle appelait «notre», c'était donc le socialisme. Mon respect

pour elle s'est renforcé. Elle n'était pas de ceux qui disaient «l'art pour l'art».

Quant à Dogan Özgüden : c'était un journaliste qui faisait son travail avec brio.

C'est lui qui a donné sa personnalité au journal *Akşam*, voix inoubliable des années 1960 avec son équipe éditoriale et son contenu.

Ensuite, lorsqu'il a dû partir, il a créé son propre travail avec Inci Tugsavul, la maison d'édition Ant qui, avec sa revue et ses livres classiques, a contribué à l'enrichissement culturel.

Après le coup d'État du 12 mars 1971, ils ont rejoint ceux qui ont été expulsés de leur pays et condamnés à l'exil. Toute leur énergie, ils l'ont consacré pour mettre fin aux destructions causées par les putschistes.

## **Message de Hüseyin Erdem à Inci**

*5 octobre 2014*

Chère Inci

Durant cette longue période marquée de sporadiques rencontres les jours avec Ant, les jours avec Ant étaient orphelines sans vous, les progénitures d'Ant et ceux qui sont nés de ses racines en tant qu'exilés, se déplaçant dans son ombre, avec les éditions Yar, les éditions Kor, les éditions Yöntem, en ce compris les éditions Suda, depuis ces temps-là jusqu'à ce jour je te souhaite santé, sérénité et une belle année aux côtés de mon adorable frère Dogan, ces années d'exil considérons-les comme des champs labourés comprenons-les comme les bannis de l'immense arbre indomptable de la révolution qu'ils veulent élaguer. Qu'importe comment ils veulent nous éliminer nous demeurerons les exilés de ce noble arbre de l'humanité

Toujours renaissant, je vous embrasse tous les deux  
tendrement

Votre frère d'exil HÜSEYİN ERDEM

### **Interview avec Inci Tugsavul– Dogan Özgüden**

*Belkıs Pişmişler, Avrupa Sürgünleri, août 2016*

*Monsieur Özgüden, vous avez une photo de vous et de votre famille prise à Izmir en 1964, montrant que vous étiez tous ensemble pour la dernière fois. Si vous le permettez, commençons par ici. Considérant qu'elle décrit une séparation aux multiples facettes telles que la mélancolie, la distance et le risque, pouvons-nous vous demander de parler depuis cette profondeur?*

Özgüden - Cette photo a été prise lors d'une courte visite pour apaiser la tristesse de la séparation, deux ans après avoir déménagé d'Izmir vers Istanbul... En fait, mon éloignement de la famille remonte à bien plus loin, à mes années d'école primaire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ma famille de travailleurs ferroviaire était toujours affectée aux gares intermédiaires sans école de la steppe anatolienne. J'ai donc été envoyé très jeune vers des destinations lointaines...

Le mal du pays, l'errance et la séparation de ma famille et des proches étaient un destin que je n'avais pas choisi. A cet âge-là, l'absence d'une mère et le manque d'un foyer chaleureux font vraiment très mal. Mais cela a aussi été un facteur majeur dans la formation précoce de ma personnalité et de ma maturité. La deuxième rupture s'est produite en 1962, lorsque les patrons des journaux à Izmir m'ont placé sur une liste noire en raison de mon engagement syndical.

Voyage en Angleterre en tant que «candidat travailleur migrant» pour ne pas rester un journaliste dépendant de sa famille, la même année, retour urgent au pays à l'appel d'amis socialistes pour participer à l'im-

plantation du Parti ouvrier de Turquie à Izmir, ensuite départ vers Istanbul à la demande insistante de Mehmet Ali Aybar pour travailler dans les bureaux de presse et de recherche au siège du TIP... ensuite, rédac chef des journaux Gece Postası et Akşam et enfin, revue et éditions Ant jusqu'au coup d'État de 1971...

Naturellement, hormis la migration temporaire de 1962, le véritable exil a commencé le putsch du 12 mars... La nostalgie et la séparation ont toujours été les thèmes principaux des 45 dernières années depuis 1971...

Mais hormis notre implication dans les questions liées à la Turquie, ce qui nous a permis de tenir le coup tout au long de notre vie et jusque dans nos vieux jours, c'est de nous engager activement dans la vie politique, sociale et culturelle du pays où nous étions contraints de vivre avec le même sens des responsabilités civiques à l'égard des citoyens de ce pays...

Lorsque nous sommes partis en exil, trois autres pays du continent européen, la Grèce, l'Espagne et le Portugal, étaient également soumis à une dictature fasciste. Combattre aux côtés des révolutionnaires et des démocrates exilés issus de ces pays a renforcé notre conviction internationaliste et notre combativité.

Et surtout la résistance du peuple vietnamien contre l'impérialisme américain qui, à l'époque, était à son apogée, ainsi que la solidarité des peuples européens avec les luttes de libération nationale des peuples des autres continents, y compris le Vietnam, ont été pour nous une véritable expérience riche en enseignements...

*Quarante-cinq ans tout de même, à l'échelle du monde, vous faites partie des rares identités exilées depuis si longtemps. L'éternisation de ce déracinement, de cet éloignement, est-elle due à des manquements dans la lutte pour l'égalité et la liberté?*

Özgüden – Tugsavul: Cet exil qui relève aujourd'hui de la peine à perpétuité, nous ne l'avons pas

choisi. Précisons d'emblée que c'est sur la décision du comité de rédaction d'Ant et dans le but de contribuer à la lutte contre la junte depuis l'Europe que nous avons quitté le pays, d'ailleurs nous sommes partis clandestinement avec l'intention claire de rentrer au pays quelques années plus tard par la même route. Nous n'avons pas demandé l'asile. Nous avons d'ailleurs vécu près de deux ans dans la clandestinité avec de faux passeports...

Après avoir mis sur pied le mouvement Résistance Démocratique, nous avons eu l'opportunité de faire connaissance avec d'innombrables exilés politiques turcs, kurdes, assyriens, arméniens et yézidis qui avaient quitté leur pays peu avant et après le coup d'Etat de 1980. Certains sont rentrés au pays suite à quelques changements conjoncturels avec l'idée qu'ils n'auraient plus d'ennuis en Turquie... Suite à notre déchéance de la nationalité turque en 1983, nous avons bataillé au niveau international avec des amis qui ont subi la même mesure. Mais nous ne nous sommes pas engagés dans une lutte juridique particulière parce que nous étions sûrs que le régime du 12 septembre finirait par s'effondrer. Malgré cela, lorsque notre statut d'apatrides a été confirmé en 1988, nous avons d'abord déposé plainte auprès du Conseil d'État en Turquie pour annuler cette décision.

Notre seconde déchéance de citoyenneté est tombée après que nous ayons posé des questions qui dérangent au Premier ministre de l'époque, Turgut Özal, sur la situation des droits humains en Turquie lors d'une conférence de presse à Bruxelles.

Cette deuxième décision a été notifiée le 26 mai 1988 par une lettre recommandée envoyée depuis le consulat général. Entre-temps, le Conseil d'État nous a déboutés au motif qu'un procès ne peut être intenté contre les décisions du Conseil national de sécurité (MGK)

Nous avons alors déposé une plainte devant la Cour

européenne des droits de l'homme. La condamnation de l'Etat turc était juridiquement inévitable. Mais quelques jours avant l'arrêt de Strasbourg, Ankara a annoncé l'abrogation de la «loi sur la déchéance de citoyenneté» qui avait été spécifiquement promulguée contre nous. Le régime cherchait ainsi à éviter la condamnation. La CEDH a finalement rejeté notre requête au motif qu'il ne lui restait aucune base légale. Au cours du procès, le gouvernement turc a fait parvenir une plaidoirie justifiant notre déchéance de citoyenneté au motif que nous aurions notamment fait de l'activisme et de la propagande communiste et séparatiste, des actes relevant de crimes d'après de nombreux articles du Code pénal turc.

Suite à la décision de la CEDH, nous avons demandé au ministère des Affaires étrangères via Halit Çelenk, notre avocat en Turquie, une garantie écrite stipulant qu'en cas de retour en Turquie en tant que citoyens turcs, aucune mesure judiciaire ne serait prise contre nous par rapport aux graves accusations précédemment portées à Strasbourg.

Malheureusement, le ministre des Affaires étrangères de l'époque, Hikmet Çetin, et les ministres qui lui ont succédé, Mümtaz Soysal et Ismail Cem, ont refusé de prendre le moindre engagement en la matière. Comme nous étions munis d'un document de voyage pour réfugiés, nous rencontrions des difficultés lors de nos déplacements à l'étranger y compris à l'intérieur des pays européens. Or, en tant que journalistes, nous devions nous rendre à Strasbourg, notamment pour suivre les réunions du Parlement européen et de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe et, si nécessaires, pour informer les parlementaires sur la situation en Turquie.

Certains journaux turcs, notamment Hürriyet, ont accusé le gouvernement français de «faire parler des terroristes à la télévision» parce que nous avons évoqué la

répression envers les minorités en Turquie lors d'une table ronde à laquelle nous avons assisté à la télévision française. Conséquence: le gouvernement français, de surcroît celui de Mitterrand, a choisi de faire plaisir à ses amis turcs, en nous refusant de nous rendre à Strasbourg avec notre passeport de réfugié.

Dans ces conditions, nous ne pouvions plus rien faire. Nous avons tous deux introduit une demande de nationalité belge pour bénéficier de la liberté de voyager à l'aide d'un passeport belge.

Pendant quatre ans, notre droit d'accès à la nationalité nous a été refusé. Le parquet belge donnait un avis défavorable au Parlement à notre sujet, au motif que nous participions aux réunions d'organisations terroristes turques et que nous n'étions pas intégrés dans la société belge.

Pourtant, de nombreux réfugiés qui étudiaient dans le centre éducatif que nous gérons ont pu devenir Belges grâce aux documents que nous leur avons fournis attestant de leur «intégration sociale». A la fin des années 90, notre lutte a rencontré un large soutien de la part d'organisations et de personnalités démocrates belges, si bien que le Parlement belge a fini par tenir une réunion extraordinaire au cours de laquelle notre citoyenneté belge a été actée.

*Pourriez-vous aborder la question de savoir si l'absence de communion mentale de ceux qui restent avec les exilés, l'aliénation qui découle de la distance et l'impression croissante d'avoir laissé derrière soi l'écho d'un vide ne participent pas de cette volonté de l'Etat de se débarrasser des exilés?*

Özgüden – Tugsavul: Nous n'avons pas compris ce à quoi vous faites allusion. En tout cas, dès notre départ vers l'exil dans les conditions les plus éprouvantes, y compris durant nos deux années de clandestinité, nous sommes restés en contact régulier tant avec les immigrés originaires de Turquie qu'avec les exilés politiques.

Nous étions à la fois en relation avec le petit nombre d'exilés politiques arrivés dans les années 50 et 60 dont l'expérience nous a été bénéfique et avec les exilés venus dans la même vague que nous. Nous échangeons des informations et entretenons des relations solidaires avec tous, indépendamment du mouvement de gauche dont ils étaient membres.

Le Mouvement de Résistance Démocratique que nous avons créé pour lutter contre la junte de 1971, Info-Türk et Les Ateliers du Soleil que nous avons créés suite à notre régularisation en 1973, et l'Union pour la Démocratie que nous avons créée après le coup d'État de 1980, sont tous le fruit de ces relations cordiales et de ces chaleureux liens d'amitié.

Mais c'est notre interaction constante avec nos camarades, amis, consœurs et confrères de Turquie qui a été la principale source du succès de toutes ces luttes organisées.

Précisons au passage que les relations avec la Turquie dans les années 70 n'étaient pas aussi simples qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il n'y avait ni connexion téléphonique directe, ni mobilophone, ni outils de communication sur les réseaux sociaux... Les appels téléphoniques internationaux ne pouvaient être passés qu'en se connectant au standard turc qui était sous surveillance... La majeure partie des messages confidentiels, des rapports sur la torture et des pièces des dossiers judiciaires ont été sortis clandestinement du pays par des amis européens non fichés qui voyageaient en Turquie en se faisant passer pour des touristes. Mais aussi difficiles que furent ces prises de contact, nos relations avec les camarades du pays sont toujours restées chaleureuses...

*La présence récurrente de personnages négatifs parmi exilés dans les romans, n'est-elle pas en partie due à la sous-estimation du bonheur que procure l'usage de sa langue maternelle ?*

Özgüden – Tugsavul: Nous ne pensons pas que le bonheur de pratiquer notre langue maternelle nous ait manqué. Parce que pendant notre exil de plus de 40 ans, nous avons toujours parlé et surtout écrit dans notre langue maternelle... Oui, nous utilisons fréquemment le français et l'anglais pour nous adresser à l'opinion publique mondiale et établir un dialogue avec le public de nos associations socio-culturelles plurinationales. Mais le goût de la conversation turque, nous ne la retrouvons dans aucune autre langue...

Notre seul souci en exil est de ne pas pouvoir toujours suivre les nouveautés et les mutations constantes du langage de la rue, de l'argot et des gros mots. D'ailleurs, pour être à la page, nous nous sommes abonnés à de nombreuses revues humoristiques. Notons aussi que le trésor linguistique des réseaux sociaux n'est pas moindre que celui de la rue turque...

*La liquidation de votre mouvement Union pour la Démocratie contre la junte du 12 septembre reste pour vous un souvenir douloureux. Aujourd'hui, le recours à une mobilisation générale vous paraît-elle nécessaire?*

Özgüden – Tugsavul: L'Union pour la Démocratie (DIB) était l'une des diverses organisations de résistance formées après le 12 septembre en Europe pour lutter contre la junte... Comme nous étions actifs dans l'organisation européenne du Parti ouvrier de Turquie, nous avons fondé le DIB avec des membres ou des candidats à l'adhésion au parti. Le 14 février 1981, nous avons organisé la première manifestation internationale de protestation contre la junte dans la capitale européenne. Nous souhaitons que ce soit une organisation à laquelle adhéreraient tous les antifascistes, quel que soit leur parti politique, à l'instar du Mouvement de Résistance Démocratique que nous avons créé après le putsch du 12 mars.

Mais suite à l'intervention des dirigeants du Parti ouvrier de Turquie pour lesquels nous avons obtenu

l'asile en Europe, l'Union pour la Démocratie est devenue l'outil d'unification du TIP avec le Parti communiste de Turquie (TKP)... Behice Boran a elle-même adressé une lettre à tous les membres qui dit ceci : « Bien que l'unité d'action et du front soit la première condition pour être contre la junte, elle n'est pas une condition suffisante. On ne peut pas s'unir aux maoïstes, à ceux qui accusent l'Union soviétique et la communauté des pays socialistes de révisionnisme et à ceux qui remplacent la lutte des classes par le terrorisme individuel. » C'est par ces mots qu'elle a obtenu notre exclusion et celle des autres fondateurs de l'Union pour la Démocratie. Les conditions actuelles ne peuvent être comparées à celles d'après 1971 ou d'après 1980.

Aujourd'hui, les protagonistes de la lutte, tant en Turquie que dans les diasporas, ce sont plutôt les organisations dirigées par le mouvement national kurde et soutenues par des groupes de gauche. Le Conseil européen de la paix, dont j'ai été l'un des fondateurs, a été créée il y a quelques années dans le but d'établir cette convergence. Il y a aussi eu une intensification des efforts en Europe pour la mise sur pied du Congrès démocratique des peuples. Je doute qu'une dynamique indépendante de celles qui existent déjà puisse présenter les caractéristiques d'une « mobilisation générale » dans les conditions actuelles. D'autant que même le CHP se retrouve à la remorque d'Erdogan depuis qu'il a emprunté la voie rapide vers la dictature islamofasciste au prétexte de la tentative de putsch du 15 juillet 2016 perpétrée contre lui. Ce positionnement d'une partie de l'opposition rend inévitable le soutien aux initiatives existantes... Pour autant, si une organisation centrale de lutte contre le fascisme islamiste devait voir le jour, en tant que personnes luttant aux côtés d'organisations issues de la diaspora kurde, arménienne, assyrienne et yézidie, nous considérons le principe d'équité dans la prise de parole et de décision de ces or-

ganisations comme une condition préalable à tout raliement.

*Face à un pouvoir qui légitime le discours anti-putsch, ne pourrait-on pas trouver un écho solidaire dans ses rangs en joignant la demande de levée des obstacles hérités de la justice militaire pour le droit au retour à un appel à la paix?*

Özgüden – Tugsavul: Il y a une chose que nous répétons avec insistance dans toutes les réunions auxquelles nous participons et aux journalistes européens qui nous interviewent : le droit au retour ne doit pas être considéré comme un problème réservé aux exilés politiques de renom. Souvenons-nous de l'effondrement il y a 42 ans de la junte des colonels en Grèce.

Dans la foulée, tous les exilés politiques, y compris les communistes réfugiés dans les pays socialistes après la Seconde Guerre mondiale, ont pu rentrer dans leur pays sans encombre. C'était l'une des conditions préalables à la démocratisation de la Grèce. La Turquie a perdu des centaines de milliers de personnes au cours du génocide de 1915 et des pogroms qui ont suivi. Les enfants et petits-enfants des survivants sont nés en exil...

Et puis il y a le putsch de 1971, celui de 1980 et le climat de guerre civile qui règne depuis 30 ans. ... Dans chacune de ces périodes, des centaines de milliers de personnes ont dû s'exiler pour échapper au service militaire, à des menaces pour leur sécurité, à des poursuites judiciaires.... Les appels à la paix et à la démocratisation, d'où qu'ils viennent, doivent tenir compte de toutes ces réalités.

*Au cours de la législature précédente, le député Sezgin Tanrikulu avait proposé une loi globale qui modifierait la situation des exilés et des autres victimes du putsch du 12 septembre. Mais cette initiative n'a eu aucun écho dans la presse. Ni l'opinion publique, ni même les milieux démocrates de gauche ne semblent s'intéresser à la problématique de l'exil. Pourquoi?*

Özgüden – Tugsavul: Nous savons que d'autres députés ont également des propositions de loi qui vont dans le même sens. Il s'agit en fait d'une approche qui ne traite pas la problématique dans le cadre que nous avons expliqué plus haut... Le manque d'intérêt à l'égard de ce genre d'initiatives est donc tout à fait normal. Ce qu'évoque une telle démarche, c'est le retour spectaculaire de certaines personnalités, de certains individus, dont les noms ont été entendus dans les médias ou le monde de l'art... Au cours des dernières décennies, il y a eu deux exemples de retour collectif...

Le premier est celui des dirigeants du TKP et du TIP après leur unification sous le nom de TBKP. Ceux-ci n'ont même pas tenu compte des opinions des autres organisations. Le come-back relevait du coup médiatique et avait pour seul objectif la légalisation de leur parti en Turquie... Nous en connaissons tous les conséquences. L'autre fut le départ de certains exilés kurdes vers la Turquie sous la direction d'Öcalan, lors des premières tentatives de résolution pacifique du conflit par le mouvement national kurde... Ils furent arrêtés dès leur arrivée, emprisonnés et condamnés à de lourdes peines de prison. C'est pour cela que le retour en Turquie des exilés politiques ne doit pas être abordé comme une affaire partisane ou individuelle mais plutôt comme une question de dignité pour tous les exilés liée à la démocratisation du pays. La République de Turquie devrait officiellement présenter ses excuses à tous ses citoyens condamnés à l'exil et accepter le retour inconditionnel de tous les exilés dans leur pays, tout comme ce fut le cas en Grèce en 1974.

*Sachant qu'un nom n'a pas encore été trouvé pour qualifier cet état d'esprit, quel est votre avis sur le fait que les exilés sont généralement méfiants et incapables de surmonter le besoin constant de se prouver ?*

Özgüden – Tugsavul: On ne peut donner à cette question une réponse générale englobant tous les exilés... Rappelons-nous que chacun a ses propres raisons

et ses propres quêtes. L'exil est un long processus qui a commencé avec les Jeunes-Ottomans au XIXe siècle et qui a atteint des proportions massives avec le génocide de 1915.

Il y a ceux qui choisissent l'exil comme solution pour leur sécurité personnelle ou familiale et il y a aussi ceux qui s'exilent par attachement à un idéal, une foi, parce qu'ils veulent poursuivre ce combat dans un environnement différent ou sur une décision prise par l'organisation politique à laquelle ils sont affiliés. Ensuite, les profils peuvent différer de manière significative selon le capital socioculturel de la personne, l'étendue de ses relations, sa connaissance d'au moins une langue étrangère qui lui permettra de se débrouiller dans sa nouvelle vie, ses liens militants qui pourront lui assurer un soutien dans le pays d'accueil, son expérience professionnelle grâce à laquelle il pourra gagner sa vie sans avoir besoin d'aide sociale.

Si l'exilé n'a pas l'une de ses aptitudes, nous préconisons l'apprentissage rapide de l'une des langues locales du pays d'accueil, un engagement professionnel, l'intégration dans la vie sociale, culturelle ou politique de ce pays. C'est bien mieux que d'aller perdre son temps dans les cafés de réfugiés pour des discussions politiques stériles. Que son projet soit de rentrer définitivement au pays ou de contribuer davantage à l'organisation politique dont il est membre, nous pensons que de telles compétences lui seront toujours d'une grande utilité.

*Lorsque l'on essaie d'informer l'opinion publique du pays sur les exilés, on est souvent confrontés à des questions concernant votre nombre. Avez-vous une photo de groupe? Vous avez légué vos très vastes archives. Se basant sur celles-ci, à combien peut-on estimer le nombre d'exilés en Europe? Combien sont encore interdits d'entrée au pays? Avez-vous des données à ce sujet?*

Özgüden – Tugsavul: Nous avons évoqué ce sujet en répondant à l'une de vos questions précédentes. Il n'existe pas d'informations statistiques détaillées à ce sujet... Puisque nous vivons en Belgique, pour donner un exemple, à part nous, il y a des dirigeants kurdes comme Remzi Kartal et Zübeyir Aydar, des responsables des organisations kurdes, arméniennes et assyriennes, les travailleurs des chaînes de télévision kurdes... Mais nous ne connaissons pas le vrai chiffre. De plus, le statut des exilés politiques peut varier selon le cas. Si certains d'entre eux conservent le statut de réfugié, un nombre important deviennent citoyens du pays d'accueil après avoir rempli certaines conditions.

Il y a également une masse de réfugiés politiques qui ont conservé leur nationalité turque et qui finissent par devenir des binationaux belgo-turcs... Ajoutons aussi ceux qui sont publiquement connus comme des exilés politiques mais qui se rendent fréquemment en Turquie pour des vacances ou pour d'autres motifs.

Le recensement dans chaque pays des personnes confrontées au problème de l'impossibilité de rentrer chez eux devrait certainement être l'une des principales préoccupations de l'Assemblée européenne des exilés.

*Que pensez-vous du problème de la lutte dans une autre langue et des rapports de hiérarchie et de domination culturelles que cela entraîne?*

Özgüden: Se battre dans une ou plusieurs langues étrangères est vraiment difficile... Lorsque nous avons mis les pieds en Europe en 1971, nous parlions et écrivions tous les deux anglais... Inci pouvait aussi s'exprimer en allemand et en espagnol... Quand elle était en Turquie, elle a traduit du Garcia Lorca. Lors de notre séjour à Berlin-Ouest au début de notre exil, j'ai commencé par l'étude de l'allemand avant toute autre chose.

Lorsque la condamnation à mort de Deniz Gezmiş et de ses compagnons a été prononcée, nous avons estimé que notre la lutte serait plus efficace en Europe oc-

cidentale. En quittant Berlin au début de l'année 1972, j'ai cessé d'étudier l'allemand.

Quand il a fallu traduire des communiqués, des dossiers judiciaires et des rapports sur la torture dans différentes langues afin de les transmettre aux médias et aux organisations internationales en France, aux Pays-Bas, en Belgique et en Suède, nous avons bénéficié d'un soutien conséquent de la part de nos amis révolutionnaires et démocrates européens.

Par exemple, au cours de l'été 1972, nous avons soumis au Conseil de l'Europe un dossier en anglais de 400 pages sur la Turquie que nous avons traduit en quelques mois. Ce sont les Black Panthers américains et les militants de l'ANC sudafricain exilés qui ont relu et corrigé nos textes.

Plus tard, lorsque nous avons fondé Info-Turk en Belgique et commencé à publier des bulletins et des rapports en turc bien sûr mais aussi en français, anglais, néerlandais et même en allemand, ce sont nos amis belges qui se sont chargés des traductions. Lorsque nous avons choisi Bruxelles comme siège d'Info-Türk parce que c'est la capitale de l'Europe, nous ne connaissions pas un seul mot de français... En plus de nos luttes et de notre travail quotidiens, nous avons dû consacrer du temps à l'apprentissage de cette langue. Mais comme le français est l'une des langues véhiculaires de la ville où nous vivons, il n'a pas été si difficile de surmonter cet obstacle.

C'est parce que nous savions à quel point il est vital pour un immigré ou un exilé d'utiliser la langue du pays dans lequel il vit, que nous avons créé les Ateliers du Soleil à Bruxelles et proposé des cours de français et d'intégration sociale aux étrangers. Dans cette association, nous formons chaque année plus de 300 étudiants, femmes et hommes, provenant de plus de 50 pays, dont la Turquie, le Moyen-Orient, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine.

Nous organisons des classes de soutien pour plus de 100 jeunes et enfants d'origine étrangère pour les aider à réussir leurs études et les orientons vers des activités artistiques pour encourager leur créativité.

*La revue Ant est un QG de réflexion, et vos activités en Europe sont considérés comme des foyers autonomes. Pourriez-vous nous parler des secrets de la longévité de votre lutte ?*

Özgüden: La revue et les éditions Ant font partie des institutions créées par le courant de pensée socialiste devenu populaire dans la Turquie des années 60... J'ai choisi les idées socialistes comme guide dans ma carrière de journaliste en 1952 lorsque j'ai commencé à travailler pour un quotidien d'opposition. Je n'avais alors que 16 ans.

Quand j'étais enfant, j'ai vu la souffrance des villageois de la steppe anatolienne. Nous étions en pleine guerre mondiale. Plus tard, mon chemin a croisé celui des pauvres des métropoles comme Ankara et Izmir. Ces expériences m'ont entraîné dans une quête. Au cours de mes premières années de journalisme, j'ai fait la connaissance des intellectuels et artistes qui ont subi la chasse aux sorcières de 1952 et je me suis engagé dans l'organisation syndicale de défense des droits des journalistes et des travailleurs de la presse, ce qui m'a préparé à m'engager dans les rangs de la lutte socialiste dès mon plus jeune âge.

La création du Parti ouvrier de Turquie en 1962 a représenté un tournant pour notre génération. Après avoir pris des responsabilités dans la section du parti à Izmir puis dans celle d'Istanbul, j'ai travaillé dans les bureaux de presse et de recherche du parti. J'ai également été élu au Conseil exécutif central du TIP lors du premier congrès en 1964.

J'ai fait du journal *Akşam*, dont j'ai été le rédacteur en chef entre 1964 et 1966, un puissant porte-voix du mouvement socialiste. A cette époque, Inci et moi avons

décidé d'unir nos destins et de faire cause commune. Elle était une brillante journaliste de gauche originaire d'Ankara. Mais très vite, sous la pression du gouvernement et des capitalistes, le propriétaire du journal s'est vu contraint de nous écarter d'*Akşam*. Nous avons alors fondé la revue Ant avec Yaşar Kemal et Fethi Naci, puis les éditions Ant avec Tilda Gökçeli, l'épouse de Yaşar. Ant soutenait le Parti ouvrier de Turquie mais c'était avant tout une publication ouverte à l'ensemble des organisations et intellectuels de gauche. Nous nous appliquions à faire connaître les mouvements socialistes et de libération nationale dans le monde tout en luttant avec opiniâtreté contre le militarisme dans notre pays.

Nous avons exposé, documents à l'appui, le piège de la holding OYAK, qui a joué un rôle majeur dans l'intégration des officiers au sein de la classe capitaliste ainsi que les rouages du capital monopoliste, en particulier celui du groupe Koç... Nous nous sommes retrouvés sur la liste noire de l'armée pour avoir brisé l'emprise du kémalisme sur la gauche en mettant la question de l'autodétermination des peuples à l'ordre du jour et pour avoir donné un écho permanent à la voix du peuple kurde. En 1967, Cemal Tural, alors chef d'état-major, m'a traîné devant un tribunal militaire en ma qualité de « traître ».

Après la révolte ouvrière des 15 et 16 juin, j'ai été interrogé et menacé par neuf officiers pendant le régime de loi martiale parce que nous avions écrit dans Ant que les officiers capitalistes ne peuvent pas juger la classe ouvrière. Après le coup d'État du 12 mars, nous sommes devenus l'une des principales cibles de l'administration militaire. La revue a été mise sous scellés et des centaines d'années d'emprisonnement ont été requis contre nous. Alors, nous quitté la Turquie avec de faux passeports pour continuer la lutte en Europe. Comme je l'ai déjà mentionné, toutes nos initiatives en exil ont été guidées par la liberté d'esprit de la revue Ant.

*Alors que l'extrême droite tend à devenir un courant dominant, la lutte des classes revient-elle en Europe?*

Özgüden – Tugsavul: La lutte des classes n'a jamais disparu... Le concept de classes opprimées a même pris de l'ampleur... Au début des années 60, nous, au sein du Parti ouvrier de Turquie, face aux classes dominantes, nous avons lutté pour que toutes les classes et couches opprimées du pays, c'est-à-dire, les ouvriers industriels mais aussi les paysans pauvres, les travailleurs intellectuels, les écrivains et les artistes, les commerçants et les artisans, et la jeunesse révolutionnaire soient représentés sur un pied d'égalité à la direction du parti. Nous en avons payé le prix par notre exclusion... Dans les années qui ont suivi, les Kurdes, les Arméniens, les Assyriens, les Grecs et les Yézidis se sont affirmés comme une force motrice de la révolution en Turquie... Plus important encore, dès le début, le mouvement progressiste des femmes a pesé de tout son poids dans la lutte... Bien sûr, tout au long du processus de négociation pour l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, le mouvement révolutionnaire en Turquie s'est révélé être un acteur majeur parmi les migrants économiques et ethniques et les exilés politiques. Les diasporas kurde, arménienne, assyrienne, grecque et yézidie ont non seulement une place importante dans le mouvement révolutionnaire en Turquie, mais aussi dans la lutte pour l'égalité et la paix en Europe.

*Madame Inci Tugsavul, tout au long de vos années de combat, vous avez gardé une élégance singulière. Qu'aimeriez-vous nous dire de votre expérience forgée dans un optimisme à toute épreuve?*

Tugsavul – Je ne sais pas si on peut parler d'élégance... Dans mon combat, dans mes écrits, dans mes activités organisationnelles, j'ai toujours agi conformément aux principes que nous avons énoncés dans nos réponses communes aux questions précédentes... Depuis l'âge de 25 ans, avec Dogan, j'ai mis de l'huile de

coude à *Akşam*, à *Ant*, à Résistance Démocratique, à Info-Türk, aux Ateliers du Soleil, à l'Union pour la Démocratie, pour que mon pays, ses habitants inventifs, ses opprimés connaissent des jours meilleurs... Oui. Je me souviendrai toujours de ce 11 mai 1971 où nous avons été contraints de quitter la Turquie comme un jour de douleur... Mais le 12 mai a été le jour où une nouvelle phase du combat a commencé pour nous, qui plus est, dans des pays que nous ne connaissions pas...

Certains jours, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps dans les sous-sols où nous devions nous réfugier alors que je traduisais les rapports sur la torture venant de Turquie... ou bien quand nous avons été trahis... Mais depuis des années, nous aidons aussi des personnes du monde entier à travers notre lutte politique, sociale et culturelle. Nous essayons de faire entendre leur voix, de partager leurs douleurs et leurs espoirs lors des activités et des festivals multiculturels des Ateliers du Soleil créés par nos soins. Oui, il y a de la tristesse, mais aussi beaucoup d'espoir. Ce qui nous aide à tenir le coup à notre âge et qui nous empêche de craquer, c'est probablement la conviction que les jours heureux viendront même si nous ne les verrons pas, qu'ils viendront tôt ou tard dans notre pays même s'il nous est inaccessible depuis quasi un demi-siècle et que ces jours viendront partout ailleurs...

*Toujours par rapport à cette photo, que faut-il dire aux proches qui attendent alors que personne ne les attend, aux êtres chers perdus au loin ?*

Tugsavul – De nos familles, il nous reste chacun une sœur en vie... Nos parents ont quitté ce monde sans que leur espoir de nous voir réunis ne voie le jour... Les disparitions se succèdent, semblables à une défeuillaison... Un à un, les amis avec qui nous avons travaillé et milité quittent ce monde ... Je ne sais pas si parmi ceux qui restent, quelqu'un entendra notre voix... Je n'ai qu'un mot pour ceux qui peuvent entendre, et ce mot vient de

Nazim Hikmet, l'un des exilés les plus connus de notre pays. J'ai eu l'honneur de visiter la tombe de notre grand poète à Moscou en 1976, puis la maison où il rendit son dernier soupir. Ce mot, c'est le poème qu'il a écrit à son épouse Münevver. Nous avons fait connaissance à Paris en 1973 et un mois avant le putsch de septembre 1980, nous avons passé du temps avec elle en Normandie...

*Je suis entré à Sofia par un jour de printemps, mon amour*

*La ville où tu naquis fleure le parfum de tilleul  
Je ne saurais te décrire l'accueil de tes concitoyens,  
La ville où tu naquis est pour moi la maison d'un frère.*

*Mais la maison d'un frère ne saurait vous faire oublier votre propre maison  
C'est un dur métier que l'exil, bien dur.*

### **La réponse d'Inci Özgüden à Turgut Özal...**

*Yalçın Dogan, Hürriyet, 5 avril 2015*

- Madame, vous critiquez beaucoup la Turquie, êtes-vous déjà allée en Turquie ?

- Je ne peux pas y aller.

- Pourquoi ?

- Grâce à vous, j'ai été déchue de ma nationalité.

La «Madame» qui exprime des critiques à propos de la Turquie parle français, mais elle est Turque. Inci Özgüden est l'épouse de Dogan Özgüden, l'un des journalistes qui ont marqué la presse et la gauche turques dans la seconde moitié des années 60. Celui qui pense que «Madame » est une étrangère parce qu'elle parle français, c'est le Premier ministre Turgut Özal.

Bruxelles 1985. Conférence de presse d'Özal.

Parmi ceux qui posent des questions, il y a Dogan et

Inci Özgüden. Leurs critiques portent sur la situation des droits humains. Ils sont inquiets pour l'état de la démocratie. Özal s'énerve et met fin à la réunion.

Pourtant, leurs remarques sur la démocratie ne sont pas des paroles creuses : Dogan Özgüden fait l'objet d'innombrables procès en raison de ses articles. Il encourt une peine totale de près de 300 ans de prison.

Arrive ensuite le coup d'État du 12 mars. Dogan et Inci Özgüden sont contraints de partir pour l'étranger. Tous deux sont déchus de leur nationalité à deux reprises, après les putsch du 12 mars 1971 et du 12 septembre 1980. En répondant «Grâce à vous » à Özal, elle se réfère au 12 septembre. Depuis, cela fait 44 ans qu'ils n'ont pas mis les pieds en Turquie.

### ***Le quotidien Aksam***

Notre ami journaliste Nazim Alpman a réalisé un documentaire sur Dogan Özgüden. Intitulé «Patriote apatride », il a été projeté hier soir dans le bâtiment du journal Tan, détruit par les fascistes en 1945 et transformé aujourd'hui en immeuble à bureaux.

Ce film est un fragment d'histoire de la presse et de la gauche turques. Özgüden a été le rédacteur en chef d'*Akşam*. Période d'apogée pour le Parti ouvrier de Turquie. Le tirage d'*Akşam* augmente, mais ses annonces publicitaires diminuent. Les milieux financiers sont à l'offensive. Mais en face, il y a les années prometteuses de la gauche.

### ***La revue socialiste Ant***

Après *Akşam*, Yaşar Kemal, Fethi Naci et Dogan Özgüden publient une revue socialiste et antimilitariste : «Ant ». La revue de gauche la plus importante de l'époque. Le putsch fasciste du 12 mars fait rage et la police fait des descentes fréquentes dans les locaux de la revue et dans les maisons. Tortures, emprisonnements, morts. Les Özgüden quittent la Turquie avec un faux passeport. Une vie difficile les attend, mais ils continuent leur lutte pour organiser le mouvement révo-

lutionnaire en Allemagne, en France et en Belgique.

A l'approche de ses 80 ans, Dogan Özgüden publie encore des livres sur la démocratie et les violations des droits humains en Turquie, sans jamais renoncer à la lutte révolutionnaire.

Que Nazım en soit remercié. Son œuvre est une sorte d'«Hommage aux Maîtres». La vie des Özgüden est un exemple de journalisme rigoureux. Loin des journaux actuels et surtout des renégats. A bon entendeur salut.

### **Inci Tugsavul, femme épique de la résistance**

*Nazım Alpman, BirGün, 6 octobre 2016*

A chaque époque, les intellectuels, les démocrates, les artistes, les journalistes et les bonnes personnes qui se sacrifient pour le bien de ce pays ont payé un lourd tribut. Par contre, les gouvernements de droite de ce pays ont commis aveuglement d'incroyables atrocités. Puis, lorsqu'ils ont pris leur retraite, ils ont souri d'un air suffisant aux intellectuels qu'ils avaient mis en prison en disant : «Ensemble, on s'est bien battus».

Inci Tugsavul Özgüden a subi ces épreuves et continue de souffrir dans son exil (depuis 45 ans). Le 5 octobre 2016, elle a franchi sa 75e année de vie. En 1964, Inci Tugsavul Özgüden a été la directrice artistique d'Akşam, le journal mythique de l'époque. Ce poste s'appelait alors «secrétaire de la première page». Le rédacteur en chef était Dogan Özgüden. Comme leur nom de famille l'indique, ces deux valeureux journalistes se sont connus et aimés dans le feu de la lutte de l'époque, puis ils se sont mariés.

Et quel mariage.

Une histoire d'amour de 50 ans qui, dès les premiers instants, s'est révélée être une inébranlable camaraderie

sur un chemin de croix où l'on marche la tête haute... En 2015, en guise de respect pour les Özgüden, le roi de Belgique, Philippe Léopold Louis Marie, couronnait leur noce d'or par la remise d'un document lors d'une cérémonie spéciale.

La relation des Özgüden est un trésor d'inspiration intarissable pour les penseurs qui écrivent sur le mariage. Moi qui connais ces deux êtres d'exception et qui ai consacré un documentaire à Dogan Özgüden, j'ai aussi mon mot à dire.

Au cœur ce long et inébranlable mariage, il y a une «amitié militante». Les Özgüden sont arrivés au journalisme avec un solide bagage intellectuel.

Par exemple, lors d'un voyage en Espagne avec une délégation officielle, Inci Tugsavul a rencontré la sœur de Federico Garcia Lorca, et a signé un contrat d'édition avec elle pour publier les œuvres du célèbre poète en turc. Puis elle s'est mise à traduire ces poèmes.

Inci Tugsavul en avait fait un travail secondaire, tout comme Dogan Özgüden qui consacrait ses soirées à écrire son livre sur le fascisme...

C'est d'ailleurs sous le patronyme Özgüden que ce couple fantastique est entré dans l'histoire de la révolution turque. En mai 1971, au moment où ils ont quitté le pays avec un faux passeport, ils encouraient une peine totale de plus de 300 ans pour leurs publications. La meilleure description de leur vie extraordinaire se trouve dans le livre autobiographique en deux volumes de Dogan Özgüden intitulé «Journaliste apatride» (éditions Belge).

J'aimerais évoquer les deux ou trois jours que j'ai passés chez eux à Bruxelles il y a deux ans. Ils avaient transformé une grande partie de leur appartement en bureau. Cette pièce me faisait penser à un «salon de rédaction». Dogan Özgüden utilisait la grande table côté mur. Inci Tugsavul travaillait sur une table légèrement plus petite située côté fenêtre. L'un est rédacteur en chef

et l'autre directrice artistique... exactement comme dans les années 60!

Après l'aventure *Akşam*, une autre publication légendaire naquit entre leurs mains: la revue *Ant*. Sa vie éditoriale commença avec Dogan Özgüden, Yaşar Kemal et Fethi Naci. Le rédacteur en chef était Özgüden et la directrice artistique, l'incontournable Inci Tugsavul. Les locaux du magazine étaient le lieu préféré de la génération 1968. L'une des figures de l'époque, Fahri Aral, se souvient que «frère Dogan nous (sic) a beaucoup apporté».

Lors du tournage du documentaire Dogan Özgüden, Inci Tugsavul dit d'un air catégorique: «Je ne parlerai pas» avant d'ajouter: «mais je vais m'asseoir à côté de Doga ».

La relation entre le rédacteur en chef et la «secrétaire de la première page» a transcendé tous les liens d'amour connus. Elle est caractérisée par une discipline et un attachement mutuel étonnants.

Là, j'ai compris que le sentier de l'amour durable ne passe pas par le cœur mais par l'intelligence et la force de caractère.

En 1965, lors du premier *Nouvel An* qu'ils passèrent ensemble, Dogan Özgüden offrit à sa petite amie la *Sonate à Kreutzer* interprétée par David Oïstrakh, intitulée «Violon Rouge». Pour ses 76 ans, il a offert à Madame Inci le poème «De vos mains et du mensonge» écrit par Nâzım Hikmet en 1949. Aujourd'hui, leur combat continue.

Ces deux personnes, dont la vie est de tout son long une épique résistance, poursuivent leur lutte avec les Ateliers du Soleil qu'ils ont créés à Bruxelles. Ils y offrent des cours de langue et de céramique à ceux qui sont venus en Europe en tant que réfugiés des pays ensoleillés, et une école de devoirs à leurs enfants. Ils veillent également à faire connaître en Europe les violations des droits humains et la lutte pour la démocratie en

Turquie à travers leur publication «Info-Türk», qu'ils dirigent depuis les années 1970.

Comme on peut le voir, j'ai commencé l'article seul, mais nous le terminons à deux. Car en fait, il est impossible de décrire les Özgüden comme s'il s'agit d'une seule personne.

Ayant récemment assisté à la célébration du 70e anniversaire de la secrétaire générale du Parti communiste suisse où 70 personnes de différents pays du monde étaient invitées, l'ex-député Akin Birdal a rappelé qu'Inci Tugsavul méritait amplement qu'on lui rende hommage par un tel anniversaire.

Mais Inci Tugsavul et Dogan Özgüden ne peuvent venir en Turquie car ils ont eu l'honneur d'être déchus à deux reprises de leur nationalité. Nous les saluons d'ici en disant : «les 75 années de vie honorable qu'Inci Tugsavul Özgüden a laissées derrière elle continuent d'être un exemple pour les femmes de Turquie!»

### **Que signifie l'exil pour une femme?**

*Ismet Kayhan, Yeni Özgür Politika, 7-8 mars 2019*

Inci Tugsavul vit avec Dogan Özgüden depuis 54 ans, c'est-à-dire depuis ses 25 ans. Ensemble, ils ont fondé la revue Ant. Ils ont eu des responsabilités dans *Akşam*, Résistance Démocratique, Info-Türk, les Ateliers du Soleil et l'Union pour la Démocratie.

Elle déclare: «Je me souviendrai toujours comme un jour de douleur de ce 11 mai 1971 où nous avons été contraints de quitter la Turquie». Et elle ajoute: «Mais le 12 mai a été le jour où une nouvelle phase du combat a commencé pour nous, qui plus est, dans des pays que nous ne connaissions pas. Certains jours, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps dans les sous-sols où nous devons nous réfugier alors que je traduisais les

rapports sur la torture venant de Turquie». Il est particulièrement difficile de vivre pendant cinquante ans loin de ses proches et des terres où l'on est né et on a grandi. Quand on lui demande comment elle a fait pour tenir le coup, elle répond: «Oui, il y a de la tristesse, mais aussi beaucoup d'espoir. Ce qui nous aide à tenir le coup à notre âge et qui nous empêche de craquer, c'est probablement la conviction que les jours heureux viendront même si nous ne les verrons pas, qu'ils viendront tôt ou tard dans notre pays même s'il nous est inaccessible depuis quasi un demi-siècle et que ces jours viendront partout ailleurs...»

Sœur Inci définit l'exil ainsi: «C'est la douleur que l'on ressent lorsque l'on apprend que des camarades ont été arrêtés, torturés ou assassinés.»

La parole est à présent à Inci Tugsavul.

Certaines femmes exilées ont dû quitter leur pays parce qu'elles étaient personnellement actives dans la lutte. D'autres ont rejoint la masse des exilés parce que c'est le mari qui est la cible directe de l'oppression. Soit elles ont fui avec lui, soit elles l'on rejoint plus tard. Mais quelles qu'en soient les raisons et la finalité, l'exil est une douleur pour la femme comme pour l'homme. Si la femme est la cible d'une oppression directe, elle doit poursuivre la lutte en exil avec la même cohérence. Et si elle est en exil parce que c'est son mari la cible, elle doit le soutenir et se joindre à la lutte dans ce nouvel environnement...

Mais si ses obligations familiales ne le permettent pas, elle devrait au moins éviter les attitudes qui gêneraient la lutte de son époux. Pour autant, le mari doit faire preuve de compréhension face aux problèmes vécus par la femme qui souffre de l'exil, alléger son fardeau dans la vie quotidienne et, si possible, l'encourager à participer à la lutte en fonction de son temps et de ses forces.

L'exil renforce d'autant plus la mémoire qu'il incite

au flashback, il oblige à analyser le passé et à en tirer des leçons. Mais quand on vieillit, naturellement, la mémoire peut flancher. Cela est vrai pour tout le monde, que l'on soit en exil ou non.

Je ne crois pas au destin... Ce sont les luttes sociales qui déterminent tout. Si la lutte réussit, l'exil peut aussi prendre fin... L'important est de contribuer autant que possible au succès de cette lutte.

C'est la douleur que l'on ressent lorsque l'on apprend que des camarades ont été arrêtés, torturés ou assassinés. Bien sûr, la douleur est tout aussi indescriptible quand on perd un membre de la famille ou un ami proche que l'on a plus vu depuis des années...

## **Le monde numérique de Özgüden ve Tugsavul**

*M. Şehmus Güzel, AYorum, 14 juillet 2019*

Chacun de ses articles, de ses interviews, de ses discours, de ses conversations est une leçon d'histoire, de géographie, de science politique et de géostratégie mêlée à ses souvenirs. Et c'est un bonheur car l'histoire de la Turquie et du Proche-Orient, notamment dans les domaines de l'histoire politique, des sciences politiques, de la sociologie et de l'économie, contiennent des éléments qui seront utiles et guideront chacun un jour ou l'autre. Pour ceux qui ne les connaissent pas ou ne les ont pas encore lus, voici deux de ses articles récemment publiés:

Dans son article intitulé «N'oublions pas l'avant-garde 2019 d'Istanbul...» du 11 juillet 2019, il se remémore deux expériences municipales honorables et réussies en Turquie et il salue la créativité de ses auteurs. Dogan Özgüden le dit à juste titre : «Fikri Sönmez et Mehdi Zana sont les pionniers du municipalisme au service du peuple...».

Le «tailleur» Fikri à Fatsa et Mehdi Zana à Diyarbakır ont clairement et durablement prouvé de quoi

les maires étaient capables. Le fait qu'ils soient tous deux tailleurs-couturiers rappelle les relations historiques et indéniables entre ceux qui exercent ce métier et les valeurs populaires, socialistes et révolutionnaires. Les tailleurs occupent en effet une place particulière dans l'histoire du mouvement de gauche en Turquie.

Pareil pour les cordonniers... Il en existe des exemples passionnants dans les rangs du Parti communiste de Turquie des années 1940 à Istanbul, Ankara et ailleurs.

Dans son article intitulé «Deux as de la guerre charismatique...» publié le 28 juin 2019, Dogan Özgüden donne en exemple feu le Premier ministre Bülent Ecevit: «Le nouveau leader charismatique issu de la période du 12 mars est sans aucun doute Bülent Ecevit. Je l'avais rencontré pour la première fois à la fin des années 50 dans les locaux du journal Ulus où je me rendais souvent lorsque j'étais officier de réserve à Ankara. Il revenait tout juste des Etats-Unis, où il avait étudié.» C'est par ces lignes que commence son papier. Puis on découvre des informations inédites sur Bülent Ecevit, que nous pensions tous très bien connaître.

Les événements, il les a personnellement vécus. Il en parle en tant que témoin. Son œuvre est à lire dans son intégralité. Dogan Özgüden est une histoire vivante. Son nouveau pavé intitulé *Écrits d'exil* est une véritable source de référence. Dogan, lui le partageux qui vaut de l'or, a partagé son ouvrage en deux volumes avec la précision d'un orfèvre. Les deux volumes sont d'épaisseur égale. Ou presque. En fait, le premier fait 592 pages, le second : 586. Deux volumes indispensables sur l'histoire politique, sociale et économique de la Turquie des années 40, depuis son enfance jusqu'à nos jours. Dans les vingt-quatre premières pages du premier volume, l'auteur parcourt une partie de sa propre vie à vol d'oiseau.

Et c'est l'occasion d'en savoir un peu plus sur celle que lorsque l'on parle de Dogan, l'on ne peut jamais

oublier sans risquer de blasphémer, celle qui, usant de sa voix et exprimant ses pensées avec discrétion, les partagent volontiers avec ses proches, ses amis et ses lecteurs, celle qui a toujours été le premier soutien de son mari quel que soit le domaine, Inci, la compagne de vie et de lutte de Dogan, sa camarade de travail et son amie éternelle.

Inci, c'est aussi un patronyme: Tugsavul. Oui, Inci Tugsavul a toujours été aux côtés de Dogan Özgüden avec son prénom et son nom. Elle n'abandonne jamais un travail qu'elle a commencé. Elle crée toujours, sans précipitation, avec calme. Regardez les photos sur les couvertures des livres, rapprochez-vous, regardez bien, Inci est toujours à côté de Dogan, avec un sourire discret sur le visage. Elle est la compagne idéale dans la vie, le combat et le travail.

Les créations du couple, duo indissociable dans la vie et dans la lutte, ne se limitent pas à l'écriture et à l'édition. Par exemple, à travers ce qu'ils ont fait personnellement, au sein et autour d'Info-Türk et des Ateliers du Soleil qu'ils ont créés de A à Z, ils présentent au public européen l'actualité de la Turquie depuis 1971, ainsi que les luttes de l'opposition authentique. Sans contrepartie. Uniquement pour la démocratie, les droits humains et l'amitié entre les peuples.

Au bout de cinquante années de lutte et de journalisme, ils ont contribué à la formation de dizaines de jeunes. Dogan Özgüden et Inci Tugsavul sont aujourd'hui une «école» et une véritable «institution» à Bruxelles tant dans le domaine du journalisme que dans celui du militantisme contre le racisme, la xénophobie, l'autoritarisme, les dictatures de toutes sortes, le fascisme et le nazisme... Il est utile de le savoir. Et de ne pas oublier.

Dogan, Inci et quelques militants convaincus se sont toujours donnés la main dans la lutte pour la démocratie, les droits humains et l'amitié entre les peuples. On doit le savoir. On ne doit pas l'oublier. Il faut prendre

Dogan et Inci en exemples, s'inspirer de leurs actions et pour cela, il faut lire l'œuvre de Dogan.

Il y a bien sûr sa chronique sur le site *ArtiGerçek* mais dans son nouveau livre autobiographique en deux volumes, il présente une sélection de ses articles publiés depuis le putsch de 1971. On trouve notamment dans le premier volume, des passages en lien avec ses mémoires publiés en deux tomes sous le titre «Journaliste apatride». Notons aussi la présence d'un article d'analyse de la gauche particulièrement éclairant signé Murat Belge et un autre de Gün Zileli.

Le premier volume contient également des entretiens avec Dogan et Inci. Celui sur le lancement de la revue *Ant* est d'une grande importance (pp. 322-331). On y apprend de première main les raisons de la naissance d'*Ant* et l'amour de Dogan Özgüden pour la liberté et l'indépendance.

Ainsi, nous constatons, à travers ces deux volumes, qu'il a approfondi certains des sujets abordés précédemment dans ses mémoires. Et du haut de ses plus de sept décennies de vie, il nous donne l'occasion de mieux connaître pas moins d'un demi-siècle de l'histoire récente de notre pays. Nous devons à l'écrivain, au journaliste et à l'observateur, une gratitude profonde, sérieuse et comme se plaît à répéter notre ami commun Ragıp Duran «authentiquement vraie».

Pour moi, Dogan Özgüden est un véritable exemple de liberté et d'indépendance. Il est la «conscience» de la Turquie. L'une des consciences. Vraiment. Sincèrement.

Dogan Özgüden est le gardien de la démocratie en Turquie. Sa vie et ses actes en sont la preuve. Ceux qui refusent de le comprendre le comprendront un jour. J'en suis sûr.

Comme nous pouvons le déduire de ce qu'il explique dans ses mémoires, sa capacité à rassembler et à organiser dès le début de son engagement politique est

un comportement exemplaire. C'est un rassembleur, pas un destructeur. Il n'engueule pas. Il n'exclut pas. Il concilie et il unit. Ces qualités sont rares chez les enfants des quartiers de gauche en Turquie, voilà pourquoi cela mérite d'être répété. Oui, nous avons plus que jamais besoin de Dogan Özgüden et de gens comme lui. C'est plus urgent et plus important que jamais.

Enfin, il convient de rappeler ici que Dogan Özgüden et Inci Tugsavul sont des partageux et en voici un exemple clair et concret: on peut lire et télécharger leur livre en deux tomes, l'intégralité des bulletins d'Info-Türk et des revues Ant ainsi que toutes leurs autres publications sur le site Info-Türk. Tout le reste dépend de vous. Avec votre ordinateur, oui, avec votre ordinateur, un monde s'ouvre à vous : le monde de Dogan Özgüden et Inci Tugsavul. Soyez les bienvenus.

### **Heureusement que vous existez**

*Ragıp Zarakolu, Artıgerçek, 28 juillet 2019*

Ce fut un grand cadeau pour moi de retrouver dans ma boîte aux lettres les Écrits d'exil de Dogan Özgüden en deux tomes à mon retour de voyage (1117 pages au total, éditions Info-Turk, Bruxelles 2019). Auparavant, c'étaient les mémoires en deux volumes de Dogan Özgüden intitulés Journaliste apatride qui avaient été publiés par les éditions Info-Turk. (l'édition turque est parue chez Belge 2010 et 2011). La sortie du deuxième tome au moment où j'étais emprisonné à Kandıra a été un autre cadeau pour moi.

Rappelons qu'Écrits d'exil n'est qu'une sélection. Si tous les écrits avaient été compilés, je me demande combien il y aurait eu de volumes.

Si vous demandez «quel est le couple qui convient le mieux au mot résistance?», je répondrais: Dogan et Inci Özgüden.

Ils n'ont pas arrêté un seul jour la résistance qu'ils ont entamée contre la junte du 12 mars.

Ce n'est pas un hasard si les institutions aux ordres les prennent pour cible depuis les années 70 et 80.

En effet, ils n'ont pas fait de compromis sur leurs principes, ne serait-ce qu'un seul jour. Ils ont dit «Non, ce n'est pas assez! ». Ils n'ont pas profité des opportunités du système, pas même un seul jour. Ils ont érigé leurs institutions et leurs publications à la sueur de leur front, en s'enchaînant à leur machine à écrire puis à leur ordinateur jusqu'au petit matin.

Ils ont travaillé sans aucune attente carriériste.

Et ce n'est pas tout, ils ont organisé leur vie en pensant à l'avenir.

On ne sait pas ce que sont devenues les magnifiques archives d'Ant. Chaque perte peut servir de leçon pour éviter de revivre une nouvelle déconvenue.

C'est pour cette raison que depuis dix ans, les Özgüden confient leurs archives, leurs périodiques, leurs bulletins, leurs livres et autres documents à des institutions fiables pour les générations futures. Ils n'ont rien laissé au hasard.

Ce qui a rendu cela possible, c'est leur inépuisable esprit de résistance. L'entêtement est bon et nécessaire!

Comme c'est beau de voir Ecrits d'exil commencer par l'article du dernier numéro d'Ant. Je me souviens de ce dernier article. La loi martiale a été décrétée en avril. On avait attendu, si je ne me trompe, à l'imprimerie ottomane jusqu'au petit matin. Le dernier numéro est sorti avec les paroles de l'Internationale en quatrième de couverture.

Cette réponse de la rédaction a claqué comme une gifle sur le visage de la junte du 12 mars. La revue Ant a été la seule revue légale de gauche à soutenir la guérilla du THKO et Deniz, son leader capturé.

Frère Dogan et Inci n'ont jamais été des réfugiés, ils ont travaillé en Europe pour la résistance et ont

œuvré au rassemblement de divers cercles politiques.

Ils ont documenté les crimes des juntes du 12 mars et du 12 septembre et les ont rendus publics. Ce n'est pas pour rien que Turhan Feyizoglu s'est comporté en informateur au Parlement européen!

D'autre part, ils se démenaient contre la junte des colonels en Grèce avec Mme Fleming et en Suède avec Güneş et Barbro Karabuda.

S'il fallait définir l'internationalisme, le couple Özgüden en serait le meilleur exemple, pas seulement pour leur combat en Turquie. L'utilisation en couverture du livre de deux photos prises devant les Ateliers du Soleil en est la meilleure illustration. La photo du premier tome immortalise le moment où les administrateurs de l'Institut Assyrien de Belgique, de l'Institut Kurde de Bruxelles, de l'Association des Arméniens Démocratiques de Belgique, la Maison du peuple de Bruxelles et les Ateliers du Soleil leur ont décerné le prix «Citoyens de l'Humanité». La photo de la deuxième couverture représente la visite aux Ateliers du Soleil de la famille du journaliste arménien Hrant Dink assassiné en 2007. On reconnaît son épouse Rakel Dink et son fils Mihail.

Je suis convaincu qu'un jour, les Ateliers du Soleil feront l'objet d'études en tant que modèle d'éducation alternative.

Les membres de plus de 42 nationalités y étudient ensemble dans des classes communes. Un Arménien et un Azerbaïdjanais ont pu s'asseoir côte à côte et discuter avec le Syriaque et le Kurde assis au dernier rang. L'épouse d'un ministre assassiné lors du génocide rwandais a pu y devenir étudiante puis enseignante.

Non seulement ils ont réuni pour la première fois les différentes couleurs peuplant notre pays et leur ont fait adopter une vision humaniste commune, mais ils les ont également rapprochés d'autres peuples qui souffrent. Ils ont été l'un des rares cercles de gauche à commémorer le 500e anniversaire de l'expulsion des Juifs

séfarades d'Espagne.

Merci à Oktay Ekşi, ancien président du Conseil de presse originaire tout comme moi de Mesudiye, d'avoir évoqué Dogan Özgüden dans ses mémoires. Il dit de lui que c'est «un très bon journaliste, mais qui a préféré l'engagement révolutionnaire».

Non, M. Oktay, ni lui ni son épouse n'ont jamais abandonné le journalisme. Je suis témoin du fait qu'à 80 ans, il s'assoit dans l'obscurité de l'aube devant son ordinateur, lit les dernières nouvelles et les interprète à travers ses articles. On peut dès lors le qualifier de journaliste + révolutionnaire.

Quant à l'agence Info-Turk qu'ils ont fondée, elle est devenue, avec ses bulletins et ses rapports courts ou exhaustifs, l'une des sources internationales les plus fiables sur les développements politiques, les droits humains et des minorités en Turquie.

Pendant que la presse belge dormait, Info-Turk a dévoilé les auteurs des attaques menées le même jour contre les institutions kurdes, arméniennes et assyriennes à Bruxelles, attaques qui se sont soldées par des incendies. C'est ce que j'appelle du journalisme!

Malheureusement M. Oktay, vous avez choisi de faire partie des «médias à épauettes (militaires)» comme le dit mon collègue homonyme, et vous avez tué l'esprit du journalisme. Vous avez aussi jeté les bases des usines à trolls.

Dogan Özgüden fut l'un des premiers à soutenir la formation du Parti ouvrier de Turquie (TIP). Il a été parmi ceux qui critiquaient la mauvaise politique du TIP envers la jeunesse. Pour cette raison, il a été parmi les premiers à être purgés, avant même que le TIP ne parvienne à entrer au Parlement en 1965. Il n'a pas pour autant cessé de soutenir le TIP jusqu'à la scission Aybar/ Aren-Boran tout en évitant de soutenir l'un ou l'autre camp.

En 1969, quand Ant est entré dans une nouvelle phase éditoriale, il a eu l'humilité et la bienveillance de

nous confier la barre, à nous les plus jeunes.

Nous en avons déjà fait l'expérience Masis Kürkçigil et moi en 1968, avec Vedat Günyol, le rédacteur en chef de Yeni Ufuklar (Nouveaux horizons). La revue était alors sous la direction de Yalçın Dogan. Suite à la sortie d'un numéro sur mai 68 en France, nous avons dit à frère Vedat «eh bien, nous avons aussi notre (mai) 68», il nous avait alors confié l'édition sur le 68 turc.

En bref, je fais partie de ceux qui croient qu'un TIP sous la direction de Dogan Özgüden aurait été géré de manière très différente, que le parti et la jeunesse n'auraient pas été séparés et que l'hégémonie des souverainistes pro-putsch du MDD au sein du parti aurait été empêchée.

Frère Abi et Inci, heureusement que vous existez!

### **Inci Tugsavul, une connaissance du journal Akşam** *Ahmet Kahraman, Yeni Özgür Politika, 1er août 2019*

Quiconque naît dans les frontières du régime turc et refuse de dire : «Je fermerai les yeux sur la barbarie, je me tiendrai à l'écart de tout, quitte à me briser le cou » se voit échouer sur une ligne de «destin » ramifiée dont les embranchements sont l'exil, la prison et un peu plus loin, la mort.

Dans un État turc bientôt centenaire, tel est le sort qui attend celui qui se dit humain. Ils ont écrasé la tête de l'écrivain turc Sabahattin Ali. Ils ont jeté l'écrivain kurde Musa Anter en pâtures aux tueurs à gages alors qu'il avait 75 ans. Ils ont encerclé un groupe d'artistes et d'intellectuels dans l'hôtel où ils séjournaient à Sivas et les ont brûlés en masse.

Cet État est, depuis ses origines, tellement sale et répugnant que la caravane de ceux qui ont fui avec leurs espoirs dans le creux de la main n'a cessé de s'allonger.

Aujourd'hui, des centaines de milliers de personnes ayant échappé au régime turc vivent en exil à travers le monde. Mais à mesure que le «Reis» succède à lui-même via des putschs ou des élections, les chemins de l'exil se remettent en mouvement. Suite au coup d'Etat islamofasciste signé AKP, des dizaines de milliers de personnes instruites, des intellectuels, des artistes, des écrivains et des éditorialistes se sont précipités sur les routes de l'exil par crainte pour leur vie. Des journalistes de renom, des professeurs, des membres du corps académique qui, hier encore, portaient la voix de la science du haut des chaires universitaires, acceptent aujourd'hui de nettoyer les toilettes à l'étranger.

Moi aussi, je suis un individu parmi d'autres faisant partie de la caravane centenaire de l'exil. Mais le duo Inci Tugsavul-Dogan Özgüden est le plus ancien parmi les exilés encore en vie.

Si je puis ouvrir ici une parenthèse, ma relation avec eux est assez ancienne. J'avais 20 ans. J'ai commencé à travailler comme journaliste pour Ögrenci (L'Étudiant) et Vatan (Patrie). Six mois plus tard, j'ai rejoint le journal *Akşam* à l'invitation d'Ilhami Soysal. Il était l'un des piliers de la profession. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant. Il m'a chargé du poste de correspondant au cabinet du Premier ministre.

C'est au bureau d'*Akşam* à Ankara que j'ai rencontré Inci Tugsavul. Elle aussi était jeune. Elle semblait avoir assimilé la culture bourgeoise, elle s'habillait avec élégance et ses vêtements lui allaient comme un gant. Elle avait une autre particularité : elle tapait à la machine avec ses dix doigts à une vitesse surprenante.

Je ne me souviens pas si nous avons eu la moindre occasion de parler dans notre bureau minuscule. Mais grâce à ses conversations avec Aydın Köker, qui deviendra plus tard célèbre en tant que commentateur sportif à la TRT, et avec notre chef de l'information Bedii Güray, ainsi qu'avec les artistes qui lui rendaient

souvent visite, j'ai appris qu'elle s'intéressait à la musique et qu'elle jouait de la guitare. C'est tout ce que je savais...

Alors, quand je l'ai entendu dire à Bedii Güray, «le jour où nous arriverons au pouvoir», j'étais pour le moins déconcerté. La fille qui jouait de la guitare et que je pensais éloignée des questions sociales parlait soudain de changement collectif et radical comme une militante passionnée.

Peu de temps après, elle a quitté notre bureau pour se rendre à Istanbul. Ensuite, j'ai entendu dire qu'elle avait épousé notre rédacteur en chef Dogan Özgüden et qu'elle avait commencé à travailler au siège du journal. Je comprenais désormais clairement ce qu'elle entendait par «nous». Dogan Özgüden était socialiste. Il faisait également partie de la direction centrale du Parti ouvrier de Turquie (TIP)...

À propos, je ne dirai pas que «les vrais socialistes ne sont pas apparus» dans l'arrière-pays turc, mais le nombre de vrais «socialistes» était si petit que l'on pouvait les compter sur les doigts d'une main. Et aujourd'hui, ils sont quasi inexistants. Les individus qui portaient des insignes socialistes et les mouvements qui se donnaient une apparence de gauche étaient en réalité tous kémalistes. Les programmes des brailleurs socialistes commençaient par un serment d'allégeance à Atatürk, leurs réunions se faisaient à l'ombre du buste d'Atatürk et leurs manifestations étaient des processions consacrées à l'adoration d'Atatürk.

Le Parti communiste de Turquie (TKP), rejeton de Moscou, qui n'a de communiste que le nom, était la voix des «principes et réformes d'Atatürk». Il s'était donné pour mission de dépeindre les Kurdes comme des «réactionnaires qui se sont rebellés contre les révolutions d'Atatürk»...

Dogan Özgüden s'est tenu à l'écart de cet environnement inhospitalier. Il est resté lui-même en s'é-

duquant. D'abord il s'est affiné en tant qu'humain, puis en tant que démocrate puis en tant qu'humaniste, et enfin en tant que socialiste...

Il n'a jamais été un raciste turc nappé de slogans socialistes. Il ne s'est jamais sali en courbant l'échine. Il est resté aussi propre qu'une goutte de pluie. Il était le premier des socialistes, si seul que l'on pouvait le montrer du doigt.

La jeune fille qui jouait de la guitare (Inci Tugsavul) l'a rejoint pour former avec lui, par son abnégation et sa complémentarité, une union comme le monde n'en a vu que rarement...

A deux, ils ont façonné *Akşam* d'une manière telle qu'au milieu des années 1960, le journal est devenu un bastion humaniste dans la République de Turquie où dominait l'admiration pour Hitler et pour les lois mussoliniennes. Dogan Özgüden a dirigé le journal, mais c'est Inci Tugsavul qui lui a donné son âme en créant la première page, offrant ainsi au lectorat une véritable école de papier.

A côté des articles qui avertissent, réveillent et interrogent, Çetin Altan allait chaque matin à la rencontre de ses lecteurs à la troisième page, en narrateur de l'humanité à la manière d'un derviche de la fin des temps. İlhami Soysal, pour sa part, payait le prix de ses révélations sur les privilèges des militaires. On le kidnappa et on lui brisa les os.

L'ordre établi jouait à la démocratie sur un pavement de lois mussoliniennes. Alors forcément, il ne pouvait pas tolérer la liberté de ton du journal. D'ailleurs, il fut placé sous embargo économique et on exigea la tête de Dogan Özgüden en échange. Le patron Malik Yolaç finit par céder. Mais cela n'a pas sauvé le journal. Il l'a même sabordé.

Entretiens, Dogan Özgüden et Inci Tugsavul ont donné vie à la revue *Ant*. Puis vint la période du coup d'État militaire du 12 mars et les années d'exil du couple...

Mais durant leur exil, ils ne sont pas restés silencieux pour autant. Ils sont même devenus la voix des orphelins qui ont souffert sous les régimes turcs. Aujourd'hui, ils continuent comme ils ont commencé...

Dogan Özgüden n'a cessé d'écrire. Il a publié ses mémoires sous le titre «Journaliste apatride». Devant moi, il y a deux livres empilés et épais comme une brique: «Écrits d'exil ».

Il s'agit d'un recueil d'articles publiés en différents endroits. Chacun d'eux est une tranche de l'histoire turque. Le livre décrit les astuces du régime turc pour paraître humain. Il est question des souffrances qu'il inflige aux populations et de la tragédie des Kurdes. Il décrit le supplice des Arméniens, des Assyriens, des Assyriens et des Grecs. Il parle de nous, de l'incendie planétaire provoqué par le régime sanglant et il y a surtout la posture et la personnalité de gauche de Dogan Özgüden «qui ne ressemblent pas aux gauchistes de type turc»...

### **Notre gratitude envers le généreux pommier**

*Dogan Özgüden, Info-Türk, 26 octobre 2019*

Belgique, années 80. Après avoir été déchu de notre nationalité turque par la junte d'Evren, nous pensions que nous ne pourrions plus retourner en Turquie avant longtemps. Nous avons alors acheté une cabane en PVC dans la forêt couvrant les collines de Heikant entre les villes de Louvain et d'Aarschot. C'était un endroit complètement isolé. Les maisons les plus proches se trouvaient à quelques centaines de mètres...

Dès que nous trouvions un peu de temps malgré notre intense charge de travail, nous quittions Bruxelles avec nos chats de compagnie, Cheetah et Ivan, et passions un jour ou deux en tête à tête avec la nature.

Pendant des jours, nous avons arraché des arbres sauvages comme des chênes, des charmes et des pins et planté des arbres fruitiers à leur place. Nous avons aménagé un potager vers lequel nous avons acheminé des tonnes de terre avec des brouettes. Nous y avons fait pousser diverses fleurs, des tomates, des haricots, des poivrons, des fèves, des aubergines, des courgettes, des pois, des oignons, de l'ail et du raisin.

Inci était devenue très habile dans la construction de murs et la pose de pierres. Pour l'aménagement d'un pavement et d'un sentier, nous avons réutilisé les gravats de vieux bâtiments démolis et d'anciens cimetières remplacés par des zones d'habitation.

Dans la ville de Heist-op-den-Berg, près d'Anvers, se tenait chaque week-end un marché de producteurs traditionnels, où les paysans flamands vendaient à bon prix leurs produits agricoles, de la volaille, des chèvres, des agneaux et même du gros bétail. Nous y achetions également des légumes, des fruits, des plants de fleurs et des outils de jardinage d'occasion.

Nous nous sommes également procurés deux vélos d'occasion. La petite reine a toujours été l'une de mes grandes et inaccessibles passions. On m'en promet une quand j'étais enfant mais, faute de moyens, ma famille ne put se le permettre. Un rêve se réalisait enfin et un nouvel horizon s'ouvrit dans notre quotidien. Lorsque nous avions du temps libre entre nos activités de jardinage, nous nous baladions sur nos deux-roues le long des canaux, des sentiers de village et à travers les forêts sur au moins 15 à 20 kilomètres pour mieux connaître la région.

Au milieu des années 90, le propriétaire de l'immeuble bruxellois que nous utilisons à la fois comme domicile et comme siège d'Info-Turk nous a demandé de quitter les lieux au motif qu'il allait désormais y habiter.

Nous avons alors décidé de nous endetter pour remplacer notre cabane en plastique par un bâtiment en dur

dans lequel nous pourrions habiter et installer le bureau d'Info-Türk. Mais ce fut impossible car dans les années 60, après l'édification de la cabane et même après le raccordement de l'électricité, de l'eau et du téléphone, cette partie de la forêt a été déclarée zone protégée et toute construction y a été interdite. Nos demandes de permis ont été rejetées. On nous a conseillés de construire illégalement notre habitation, mais la Communauté flamande aurait pu la démolir sans la moindre hésitation et nous laisser dans le dénuement.

Nous avons fini par vendre notre cabane dans la forêt le cœur gros. Nous nous sommes ensuite endettés pour acheter à Schaerbeek, le quartier turc de Bruxelles, un appartement que nous pourrions utiliser à la fois comme lieu de vie et de travail. Nous y sommes toujours.

Un Italien fou de moto s'est offert notre cabane et l'a agrandie, malgré l'interdiction. Faute d'entretien, le jardin a vite perdu de sa beauté. Nous allions malgré tout à Heikant une à deux fois par an en guise de consolation.

Mais, lorsque nous y sommes allés il y a environ huit ans, la maison n'existait plus. Elle avait été complètement incendiée. La famille italienne a été contrainte de déménager.

Avec Inci, nous ne manquions pas de traverser la forêt pour au moins rendre visite aux arbres fruitiers que nous avions plantés. Ensuite, nous avons dû interrompre nos balades sylvestres en raison de problèmes de santé.

Lors d'un passage effectué l'an dernier, nous avons découvert que le jardin s'était mué en jungle. Il ne restait plus aucune trace d'arbres fruitiers, à l'exception d'un pommier. Nous nous en approchâmes en foulant la broussaille qui recouvrait le jardin jusqu'aux genoux. L'arbre meurtri nous attendait avec une pomme sur l'une de ses branches intactes. Nous l'avons cueillie les larmes aux yeux en remerciant le pommier.

Pour apaiser notre tristesse causée par la tragédie en cours en Syrie, aujourd'hui, Inci et moi sommes retournés dans la forêt et avons visité notre jardin rongé par la solitude et l'affliction. La jungle était encore plus folle. Notre pommier avait perdu un tas de branches, il était à l'agonie... Mais une fois encore, une seule pomme nous attendait sur l'un de ses bras encore vivants. C'était un fruit desséché et pas complètement mûr...

Nous avons franchi la brousse, cueilli la pomme et remercié notre généreux pommier du fond du cœur. Puis, les larmes aux yeux, nous avons fait nos adieux.

C'était probablement sa dernière offrande...

Mais je le promets... qu'importe si les pommes s'éteignent et le désert s'installe, nous reviendrons à l'automne 2020 si nous sommes toujours en vie...

Cher pommier... Mille mercis à toi...

### **Les 45 ans de combat des enfants du soleil ...**

*Dogan Özgüden, Artıgerçek, 21 novembre 2019*

C'est avec nos amis belges, assyriens, arméniens, kurdes, turcs et d'autres nationalités que nous avons célébré le 45e anniversaire des Ateliers du Soleil. Parmi les sujets abordés ce soir-là, il y avait en particulier celui du soutien depuis l'étranger à la résistance menée par le parti progressiste pro-kurde HDP contre la terreur fasciste de Tayyip qui se développe tant dans le pays qu'à l'étranger.

Outre les amis qui luttent à nos côtés depuis près d'un quart de siècle, et qui ont été ciblés par les rapports de la SETA, l'agence de fichage de Tayyip, nous avons pu compter sur la présence de jeunes qui n'étaient pas encore nés lorsque nous avons créé les Ateliers du Soleil, qui n'ont jamais vécu le terrorisme du 12 mars et

du 12 septembre, mais qui sont aujourd'hui ciblés par Tayyip.

Les Ateliers du Soleil sont nés à une époque où trois pays d'Europe hormis la Turquie se trouvaient sous dictature fasciste, à savoir l'Espagne, le Portugal et la Grèce. À cette époque-là, nous étions constamment unis dans la solidarité et dans l'action avec les résistants antifascistes de ces pays. En peu de temps, ces régimes fascistes se sont effondrés, et l'Espagne, le Portugal et la Grèce ont rejoint l'Union européenne. Mais 45 ans plus tard, la Turquie se trouve désormais entre les griffes du fascisme islamiste...

Les trois premières années de notre exil, de 1971 à 1973, nous nous sommes consacrés à l'organisation de Résistance démocratique, principalement en Belgique, aux Pays-Bas,

en Allemagne et en France, et à la dénonciation de la face abjecte du régime de la junte.

Après notre régularisation, le 1er mai 1974, nous avons lancé notre centre d'information et de documentation Info-Türk à Bruxelles, capitale de l'Europe, pour alerter l'opinion internationale en diverses langues et de manière systématique sur la situation en Turquie. Nous avons monté un atelier de composition, de mise en page, de graphisme et d'impression en partie à des fins commerciales de façon à financer les bulletins d'information d'Info-Türk et la publication en Belgique de livres encore interdits en Turquie.

Je rédigeais le texte des bulletins et des livres sur une machine à composer à tête rotative IBM, puis je revenais dessus deux ou trois fois, mettais les lignes en blocs et les donnais à Inci pour la mise en page et l'impression. Inci se chargeait de tous les aspects techniques de l'atelier, y compris de l'impression et de la reliure.

Malgré le rejet pendant trois ans de notre demande de permis de résidence et de travail par la Police des étrangers de Belgique à cause de notre fichage par l'ambassade de la

République de Turquie en tant que «personnes dangereuses», nous avons poursuivi nos activités avec obstination sous notre seul statut de réfugiés de l'ONU.

En 1976, cette infrastructure nous permit d'informer l'opinion internationale sur les activités en Europe du Parti ouvrier de Turquie, d'accompagner la demande d'asile politique en Europe de leaders politiques après le coup d'État du 12 septembre et de créer l'Union pour la démocratie, qui n'était pas exclusivement ouverte aux membres de partis. En effet, toutes les forces opposées à la junte y étaient les bienvenues.

La première manifestation de masse dans la capitale de l'Europe face à la junte d'Evren après son putsch fut organisée par l'Union pour la démocratie.

Notre atelier de composition, de mise en page, de graphisme et d'impression constitue le noyau qui donnera naissance aux Ateliers du Soleil. On y préparait les journaux et les tracts en turc de la FGTB et de la CSC, deux confédérations syndicales qui comptaient un grand nombre d'ouvriers immigrés originaires de Turquie ainsi que les publications des organisations d'immigrés progressistes de Belgique, des Pays-Bas et de France.

Notre lutte politique ne se cantonna pas à la Turquie. Nous avons toujours activement pris part aux campagnes communes lancées par les organisations progressistes de migrants pour l'octroi de droits égaux aux migrants de Belgique et à leurs familles et, sur le plan politique, pour leurs droits électoraux.

Pendant que nous poursuivions notre lutte antifasciste, à partir de 1982 et à l'initiative d'Inci qui dispensait aux écoliers bruxellois originaires de Turquie des cours de langue et de culture, nous avons organisé diverses classes: des écoles de devoir pour assurer aux enfants d'immigrés leur réussite scolaire et des formations continues pour aider les adultes à apprendre une langue et à s'en sortir dans leur vie professionnelle et leurs relations sociales.

Des ateliers créatifs furent mis en place pour que les jeunes et les enfants, et même les adultes, puissent s'exprimer dans diverses branches artistiques et partager les richesses culturelles de leurs pays d'origine.

Au début, nous n'avions que des immigrés de Turquie ou du Maroc, mais au fil des ans, grâce à la ligne internationaliste ouverte à toute l'humanité sans distinction de langue, d'ethnie ou de croyance, près de 300 adultes et 100 jeunes de plus de 50 nationalités différentes et venus de trois continents, se sont retrouvés aux ateliers.

Il fallait leur donner un nom, à ces ateliers, en gardant à l'esprit cette diversité des participants qui grandissait chaque jour et la dimension internationaliste du combat. L'utopie de

la Cité du soleil, où tous les hommes vivent égaux, développée par Tommaso Campanella, et que j'ai découvert durant mes études supérieures en économie, m'avait beaucoup impressionné. Et puis comme un grand nombre de nos participants venaient de pays du sud ensoleillés, nous avons choisi les Ateliers du Soleil.

Au début, les activités culturelles menées en direction du public prenaient surtout leur source en Turquie. Après une soirée d'hommage à Nâzım Hikmet organisée en 1976 avec

les ouvriers turcs membres du syndicat FGBT, les cours de saz donnés en 1982 par Inci, qui, par ailleurs, joue aussi de la guitare classique, et les spectacles de Karagöz donnés dans les

quatre communes de Bruxelles et de Nasreddine Hodja au Botanique, nous nous sommes ouverts au multiculturalisme en organisant en 1983 au Centre de presse international une exposition présentant des œuvres de caricaturistes expulsés de leurs pays.

L'un des moments marquants de cette aventure fut la pièce de théâtre Je marche jour et nuit, inspirée de la célèbre éponyme d'Aşık Veysel et réalisée en 1985 par des jeunes de diverses nationalités. Elle présentait les

soucis communs rencontrés par les migrants dans leur pays d'accueil.

L'augmentation de la répression fasciste en Turquie provoqua une arrivée massive d'amis kurdes, assyriens et arméniens. Les figures de proue de cette migration politique nouèrent des relations chaleureuses avec les Ateliers du Soleil. Elles permirent de réaliser des activités culturelles communes mais aussi de donner un large écho à la lutte antifasciste.

Créé dans les années soixante-dix sous le nom de Tekoşer, l'Institut kurde de Bruxelles participa activement, à la fois par son message politique et avec son équipe de danse folklorique, à la soirée de protestation que nous organisâmes en 1981 contre la junte d'Evren. Par la suite, il y eut la création de l'Institut assyrien et de l'Association des Arméniens démocrates de Belgique.

Les attaques des années quatre-vingt-dix contre les locaux et commerces kurdes, assyriens et arméniens et les campagnes de lynchage lancées contre nous par l'ambassade de la République de Turquie relayées par les provocateurs des médias turcophones qui sont à sa solde, renforcèrent notre solidarité et notre union militante. Les manifestations communes que nous avons organisées face aux incessantes attaques du fascisme de Tayyip ou à l'occasion des anniversaires des génocides arménien, assyrien, kurde et des coups d'État du 12 mars et du 12 septembre, sont à compter parmi les événements les plus importants des 45 ans d'activités des Ateliers du Soleil.

Toutes les données concernant la naissance, le développement et les réalisations des Ateliers du Soleil sont accessibles sur son site Internet :

Pour pouvoir concentrer notre énergie sur les publications d'Info-Türk et la valorisation de nos quarante années d'archives et compte tenu de notre âge avancé, nous avons confié l'administration des Ateliers du Soleil à la jeune génération, celle qui, pendant des an-

nées, a travaillé et relevé tous les défis à nos côtés... C'est elle qui porte ces Ateliers du Soleil vers le succès, forte d'une équipe composée, comme toujours, de diverses nationalités. Nous sommes fiers d'elle.

Nous devons également des remerciements à nos amis et compagnons de lutte de l'Institut assyrien de Belgique, de l'Association des Arméniens démocrates de Belgique, de l'Institut kurde de Bruxelles et de la Maison du peuple de Bruxelles. Ils nous ont honorés, Inci et moi, lors du lancement en 2014 de la traduction française de mon livre «Journaliste «apatride », du prix de «Citoyens de l'humanité ».

«Rendez-vous en 2024, pour le 50e anniversaire... ». Tel est le message que nous avons délivré lors de la réunion de clôture d'hier soir.

Nous espérons, même si nous ne sommes plus là pour le voir, qu'en 2024 le terrorisme de Tayyip se sera depuis longtemps effondré en Turquie, que tous les hommes de tous les

pays, sans exception, seront libérés de l'oppression et de la tyrannie, et que ceux qui ont été contraints à l'exil pourront retrouver leurs terres de naissance, leurs êtres qui leurs sont chers et ceux qui les chérissent...

### **1er mai: premier jour de 49 ans d'exil**

*Dogan Özgüden, Info-Türk, 1er mai 2020*

C'était un mois et demi après le putsch du 12 mars 1971... Dans le communiqué du commandement de la loi martiale d'Istanbul en date du 1er mai 1971, on annonça la fermeture sine die de la revue Ant pour sa violation persistante des articles 142, 311, 312, 156 et 159 du Code pénal turc, ainsi que de nouvelles poursuites contre Inci et moi en plus des procès dans lesquels des centaines d'années d'emprisonnement avaient été requis.

Dans la foulée, des appels à la reddition ont été lancés par le régime de loi martiale ainsi que des ordres de «tir à vue » contre tout fugitif. Le siège de la revue *Ant* à Cagaloglu ainsi que notre appartement situé sur le raidillon de Kazanci ont été perquisitionnés.

Lors de nos réunions secrètes avec les membres du comité de rédaction, il a été décidé qu'au lieu de nous rendre, nous continuerions la lutte à l'étranger et contribuerions aux campagnes contre la junte en alertant l'opinion publique européenne.

Inci se rendit à Ankara avant moi... Son père, Monsieur Burhan, contacta immédiatement ses connaissances dans le Sud et trouva un passeur qui nous ferait traverser la frontière syrienne en échange d'argent. Il devait nous appeler le lendemain et nous indiquer notre lieu de rendez-vous à Kilis. Le 9 mai, j'ai envoyé à Ankara nos anciens passeports expirés et nos documents personnels importants, puis, après un dernier passage en revue de tous les détails avec Faruk Pekin du comité de rédaction d'*Ant*, j'ai fait mes adieux et je suis parti en bus pour la capitale.

Sur place, nous avons d'abord eu une conversation de famille et lorsque nous nous sommes mis à discuter des modalités de notre traversée de la frontière Sud, la radio a annoncé l'arrestation de trois membres des Jeunes Révolutionnaires (Dev-Genç) au cours de leur passage en Syrie.

Nous avons réévalué la situation. L'individu qui devait nous emmener aurait pu nous dénoncer à la dernière minute. On aurait pu nous abattre dans le dos.

En fait, le lendemain matin, l'homme n'a pas appelé comme il l'avait promis. Peut-être qu'après avoir appris la nouvelle de l'arrestation à la frontière, il a renoncé à prendre le risque. Il ne nous restait qu'une seule solution : trouver un faux passeport et rejoindre la Grèce par mer via la ville de Marmaris ou se rendre en Europe par un vol direct depuis Ankara à bord d'un avion étranger...

«Vous devriez essayer notre passeport» suggéra Madame Hacer, la mère d’Inci.

Nous avions devant nous un passeport familial encore valide délivré aux noms de Mehmet Burhanettin Tugsavul et Hacer Tugsavul. Il ne restait plus qu’à changer leurs photos. Dans mon ancien passeport, il y avait un portrait de moi sans moustache. Le timbre à sec recouvrant les photos de nos anciens passeports correspondait plus ou moins à celui des photos du passeport des Tugsavul.

Il fallait au préalable utiliser ce passeport sans le falsifier pour obtenir des devises touristiques. Pour autant, nous étions pas au bout de nos peines. L’un de nos proches se rendit à la Banque centrale pour acheter des devises étrangères pour les parents d’Inci mais la vente a été bloquée ce jour-là en raison de la réévaluation du mark allemand.

Convaincu que tôt ou tard, un gros bonnet viendrait acheter des devises étrangères pour son voyage à l’étranger, notre cher coursier décida de faire le guet dans la salle d’attente. Peu de temps après, lorsqu’il vit qu’une haute personnalité a pu acheter des devises étrangères, il se rua vers le guichet et remit le passeport familial à l’employé.

Ce dernier vendit des devises touristiques aux Tugsavul sans broncher.

Une fois le travail de change garanti, nous avons modifié les photos du passeport et, pour éviter qu’ils n’aient des ennuis à l’avenir, nous avons changé leur nom de famille Tugsavul en Tugsan en supprimant les trois dernières lettres et nous avons réduit leur année de naissance selon notre âge.

Dans la rubrique concernant ma profession, il était écrit «assistant spécialiste» en turc et «sous-spécialiste» en français. Il n’y avait plus aucun obstacle à notre départ vers l’étranger.

Cependant, le dernier jour, il me restait encore à ré-

gler quelques formalités vitales. Tout d'abord, en tant que propriétaire des éditions Ant, il me fallait obtenir une procuration auprès d'un notaire à Ankara pour que mon avocat Müşür Kaya Canpolat puisse effectuer seul toutes les transactions et toutes les démarches administratives liées à la maison d'édition.

Lorsque le notaire que je suis allé voir vit la carte d'identité délivrée par la Chambre de Commerce, il prépara immédiatement la procuration et me la fit signer. En payant les frais de notaire, il ne put s'empêcher de me dire: «Monsieur, je pense avoir déjà entendu le nom des éditions Ant. Que publiez-vous?»

Je lui répondis: «Nous publions des romans et des recueils de poésie. Mais nous avons de nouveaux projets. Nous éditerons bientôt des romans illustrés et des manuels scolaires. Je charge mon avocat d'effectuer les formalités requises».

Après avoir quitté la Turquie, j'ai fait parvenir une lettre à Müşür, précisant qui ferait quoi aux éditions Ant.

En deux semaines de temps, nos vêtements se sont fortement dégradés en raison de nos déplacements constants. Je me rendis dans une galerie commerciale pour y acheter des vêtements pour moi et Inci. L'un de nos proches sortit à une heure tardive m'acheter un chapeau de feutre pour me donner une apparence convaincante. Je n'avais jamais porté de couvre-chef de ma vie. Ce soir-là, nous dînâmes en famille pour la dernière fois. Nos valises étaient déjà prêtes car notre avion devait décoller le lendemain, tôt le matin. Mais le chapeau de feutre que l'on m'avait acheté étant trop grand pour ma tête. Nous avons dû rétrécir la paroi intérieure en plaçant du papier dans la doublure. Le maquillage appliqué à Inci la rendait méconnaissable.

Nous étions désormais prêts pour une nouvelle vie. Les stations de radio diffusaient les dernières déclarations de la loi martiale et égrenaient la liste des dernières perquisitions et des nouvelles arrestations.

Nous nous couchâmes tôt. Mais il nous était impossible de fermer l'œil. L'idée de notre arrestation à la frontière avec un faux passeport nous hantait. Pendant les longues heures de la nuit, nous imaginions les réactions enthousiastes des médias favorables à la junte et le désarroi de nos familles et nos proches.

Le 11 mai, nous nous levâmes à 6h du matin avec une sensation de vertige due à l'insomnie. Après avoir fait nos adieux à nos familles, nous prîmes un taxi en direction du Boulevard Palas, où un autocar de la Lufthansa devait venir chercher les passagers à 7h. Il pleuvait sur Ankara. Au moment du départ du bus de la Lufthansa, nous remarquâmes que le père d'Inci nous jetait un regard inquiet. En deux semaines, l'homme s'était vidé de ses forces. Les yeux d'Inci se mirent à perler.

Avant d'arriver à l'aéroport, nous dûmes passer par plusieurs points check-points militaires. Sur place, nous nous rendîmes au contrôle des billets et des bagages sans trop traîner. De toute façon, nous avions très peu de valises. Pour des raisons de sécurité, nous n'avions emporté aucun document autre que notre faux passeport. Après avoir mémorisé les coordonnées de certains contacts en Europe, nous confiâmes tous nos carnets d'adresses à nos proches afin qu'ils nous les renvoient plus tard chez un destinataire sûr dont nous enverrions ultérieurement l'adresse à la condition que nous arrivions sains et saufs sur le vieux continent.

Après l'achat de quelques journaux et magazines, nous prîmes la direction du contrôle des passeports. Alors que nous nous approchions du policier des frontières, Inci s'arrêta net et me dit avec effroi :

- Je le connais du temps où j'étais correspondante à Ankara. Si jamais il me reconnaît et il se souvient de moi...

- Tu es folle? Même moi, je ne t'aurais pas reconnue avec un tel prénom, un tel maquillage et de tels vêtements.

La police vérifia nos passeports. Pour dissiper tout

soupçon, je lui demandai avec un air d'homme d'affaires distingué :

- Monsieur l'officier, ces avions décollent toujours avec du retard. Je me suis d'ailleurs plaint récemment auprès du ministre. Y aura-t-il du retard aujourd'hui ?

Le policier répondit d'une voix penaude, comme s'il en était le fautif :

- Non Monsieur, aujourd'hui tous les vols décollent à l'heure prévue.

Il appliqua les cachets de sortie et au moment de nous restituer les passeports, il nous souhaita un agréable voyage.

Ça y est, nous réussîmes à atteindre la salle d'attente. Pour notre plus grand bonheur, il n'y avait aucune connaissance parmi les autres voyageurs. Les seules personnes que nous croisions étaient des travailleurs immigrés de retour au pays et des touristes étrangers.

Nous achetâmes quelques modestes cadeaux dans une boutique hors-taxes pour les amis que nous allions rencontrer en Europe. Nous constituâmes également des réserves de cigarettes pour Inci, dont la consommation quotidienne avait augmenté de deux à trois paquets au cours des deux dernières semaines particulièrement stressantes.

Enfin, l'embarquement des passagers de Lufthansa fut annoncé. Conformément à la théorie de la relativité d'Einstein, les vingt minutes passées entre le moment où nous avions pris place sur nos sièges et la rupture de contact entre les trains d'atterrissage de l'avion et le sol semblèrent avoir duré des heures.

Après le décollage, Inci et moi gardâmes les yeux rivés sur les hublots... Nous survolâmes Istanbul puis la Thrace mais à tout moment, une alarme put être déclenchée et l'avion pouvait être contraint d'atterrir en territoire turc.

Mais non. Cette fois, le commandant de bord signala que nous avions quitté la Turquie.

Nous pouvions enfin respirer. Je demandai à Inci :  
- De grâce, démaquille-toi et redeviens toi-même.

Quant au chapeau de feutre que j'eus tant de mal à fixer sur la tête, je l'expédiai au fond du porte-bagages en espérant ne plus jamais devoir le remettre.

Alors que je parcourais pour la dernière fois les journaux turcs, Inci sortit un cahier vierge de son sac et commença à noter toutes les adresses et numéros de téléphone qu'elle connaissait par cœur de longue date ou qu'elle avait pu mémoriser ces derniers jours.

L'avion allemand glissait au-dessus d'un océan de nuages, entraînant vers un avenir fait de mystères deux migrants politiques dénommés Mehmet Burhanettin et Hacer Tugsan...

### **Ecrits d'exil III**

*Ganime Gülmez, Avrupa Postası, 6 septembre 2020*

«Les exilés doivent transformer une existence anonyme en une existence officielle. Quand bien même personne ne se souviendrait du sort réservé à la vérité, les exilés l'auront au moins emportée avec eux. Seul l'exil peut exprimer la vérité et ses connexions. L'exilé est la voix de son peuple devenu silencieux sous les yeux du monde, c'est ainsi qu'il devrait être.» (Heinrich Mann, *Das Werk im Exil* -1933)

Les anciennes générations ont appris à lire les écrivains et les écrits de l'exil sans tomber dans le piège de la rancune ou de la condamnation. Je pense qu'il ne serait pas exagéré de dire qu'elles ont été suivies par de nouvelles générations qui, elles, ont bel et bien sombré dans la rancœur et le jugement malveillant. Bien sûr, nous lisions ces articles et auteurs avec une perspective différente du temps où nous étions en Turquie, mais en les parcourant une fois que l'on a soi-même été forcé à

l'exil, nous découvrons de véritables guides atemporels qui nous éclairent sur la façon dont nous pourrions remplir nos vies.

\*

Ecrits d'exil 3 est composé d'articles publiés par Dogan Özgüden dans *Artı Gerçek* au cours de l'année dernière. Ecrite par Inci Tugsavul, l'intro mériterait d'être partagée. Cependant, pour éviter de forcer les limites du texte, je me contenterai de n'en citer qu'un extrait:

«Dans quelques mois, j'aurai atteint ma 80e année de vie et début de 2021, Dogan en aura 85.

«Au cours de nos plus de 55 ans de vie journalistique commune, Dogan et moi nous n'avons eu que peu de désaccords sur le contenu des articles que nous avons écrits, car nous partagions les mêmes opinions sociales et politiques et luttions ensemble pour les mêmes buts.

«Mais au cours des premières décennies, lorsque le moment était venu de publier ces articles dans des journaux, des revues ou des livres, nous avons vécu des tensions qui pouvaient durer des heures.

«La mise en page a été sans conteste l'un de nos plus grands sujets de dispute à la rédaction de Ant. Nous avons réussi à maintenir notre revue en vie jusqu'au coup d'État du 12 mars 1971 alors que nous étions sous tension permanente notamment à cause des enquêtes policières, des procès, des menaces, ainsi que de grandes difficultés financières et techniques.»

\*

J'ai lu tous les articles de Dogan Özgüden parus dans *Artı Gerçek*. Lorsque je clique sur l'écran pour lire ces articles, «Les devoirs de l'exil» de Heinrich Mann commencent aussitôt à défiler. Et puis, le récit d'Edouardo Galeano sur ses luttes pour maintenir en vie la revue *Crisis* commence à circuler autour de moi... et puis... et puis... et puis...

Dans chacun de ces articles, on peut se joindre à de petits parcours qui sont en réalité de grands voyages, ruisselant du passé vers le présent et filtrant les expériences historiques, en compagnie des témoins et des milliers de personnes dont on ne connaît peut-être pas le nom.

Toutefois, durant mes lectures, un regret se manifeste en moi : chaque article de Dogan Özgüden est tissé dans une étoffe littéraire dont je ne peux en transmettre un millième.

Si j'avais eu le talent d'écriture ou de composition à partir d'œuvres existantes, j'aurais aimé compiler ces lignes ciselées sans y apporter la moindre modification et en créer une pièce de théâtre.

Je souhaite que l'on puisse un jour présenter ces articles comme des fresques historiques à un public plus large et non plus uniquement aux férus d'anecdotes et de connaissances comme nous. Je le souhaite vraiment.

### **Les écrits sur l'exil, ça continue!**

*Hüseyin Aykol, Yeni Yaşam, 8 octobre 2020*

Je connais Dogan Özgüden depuis longtemps, comme l'un de ceux qui, fortuitement, ont tenté d'écrire l'histoire de la gauche en Turquie. Il vaut peut-être mieux dire: je croyais que je le connaissais! Mais depuis que j'ai lu le livre *Journaliste «apatride»*, je peux dire que je le connais beaucoup mieux. A l'époque, j'avais lu les deux volumes de *Journaliste «apatride»* d'une seule traite et j'avais même écrit mes impressions.

Dogan Özgüden continue son combat et son écriture en exil. En fait, il n'a jamais abandonné. Dans sa lutte opiniâtre et constante, le plus grand soutien qu'il reçoit

vient d'Inci Tugsavul, son épouse, en d'autres termes, sa partenaire de vie et de combat. Après *Journaliste «apatride»*, Dogan Özgüden a commencé à rassembler ses articles dans *Ecrits d'exil*. Le premier volume était composé de ses articles publiés dans diverses organes de presse, notamment *Ant*, *Info-Türk*, *Demokrat Türkiye*, *Özgür Bakış* (Vision libre), *Barış* (Paix) et *Sürgün* (Exil) entre 1971 et 2016, d'entretiens avec lui et de recensions de *Journaliste apatride* effectuées par des écrivains connus.

Le deuxième volume d'*Ecrits d'exil* comprenait des articles publiés sur le site *Artı Gerçek* entre 2017 et 2019. Nous avons maintenant atteint le troisième volume d'*Ecrits d'exil*. On y trouve les articles que nous lisons attentivement dans *Artı Gerçek*. Cependant, il est agréable de voir, dans de tels livres, des articles que nous manquons de lire en raison des préoccupations quotidiennes. Autrement dit, en attendant qu'ils soient disponibles sur Internet, il semble - pour ma part du moins - toujours très important de voir de tels articles imprimés sur papier. L'odeur du papier imprimé, c'est-à-dire le parfum des livres et des revues m'enivre. En fait, en tant que personne connaissant très bien les efforts que nécessite l'édition, je considère la publication d'un livre comme un grand succès en soi.

### ***L'instrument de son ennemi***

C'est Inci Tugsavul-Özgüden, qui a écrit l'avant-propos du troisième volume d'*Écrits d'exil*, c'est-à-dire la compagne de vie et de lutte de Dogan Özgüden! Vous savez, la sœur Inci, qui a eu 80 ans le 5 octobre. Sa préface m'a ramené des années en arrière, plus précisément dans les années 1970. Papiers dactylographiés sur papiers cirés, duplication et impression de ces papiers à l'aide d'une polycopieuse; transport secret - par exemple, dans des boîtes de détergent ; risque de passer des années en prison pour possession de quelques tracts et

livres interdits, bien sûr, après avoir subi les plus atroces tortures...

J'ai lu le livre à partir de «Résistance aux boules IBM en exil», un article que m'a rappelé Inci Tugsavul-Özgüden. Comme je l'ai dit, j'avais déjà lu certains articles sur le *d'Artı Gerçek*, mais quand je me suis rendu compte que j'avais raté des articles, je les ai lus comme s'ils avaient tous été écrits pour ce livre. La plupart d'entre eux couvrent les luttes et les expériences accumulées depuis les années 1950-1960. Ils contiennent des leçons capitales pour les nouvelles générations. A condition, bien sûr, de vouloir apprendre et comprendre!

### *Un miracle*

En lisant les difficultés rencontrées par les Özgüden dans leur activité éditoriale en exil, je me suis souvenu des obstacles technologiques que nous avons rencontrés dans les premières publications de notre journal Özgür Basın Gelenegi (Tradition de presse libre) au début des années 1990. Nous avions très peu de correspondants dans la région. Mais nous étions bombardés d'informations qui provenaient de quasi tous les villages. Ils appelaient. Nous prenions note de cette informations à Istanbul. Nous interrogeons les personnes que nous connaissions à l'endroit où l'événement s'était produit, et si nous pouvions le confirmer, nous en faisons un article. A l'époque, quand nous écrivions notre article, le téléphone était notre seul moyen de communication. Pas le téléphone portable non, le téléphone fixe à domicile. On se souviendra que tout le monde n'en avait pas. Pouvez-vous imaginer? Parfois, la «nouvelle» – appelons cela une note de renseignement – nous arrivait par voie postale.

Ensuite, on nous a offert un fax qui venait de je-ne-sais-où. Je pense que c'est l'une des délégations venues d'Europe qui avait dû l'apporter. Nous ne l'avions pas acheté. Il se peut que le produit n'était pas encore en vente en Turquie. Ou alors il était trop cher. Maintenant,

je ne m'en souviens plus exactement, mais je suis sûr que nous ne l'avons pas acheté. C'était un cadeau. En tant que rédacteur en chef, j'avais un bureau séparé. Mais quand Musa Anter, Feqi Hüseyin, Abdurrahman Dürre et même Ismail Beşikçi venaient à Istanbul, mon bureau se remplissait et nous parlions de questions liées au Centre culturel de Mésopotamie et à l'Institut kurde. Pour échapper à la foule, je sortais ma table de la pièce et l'installait sur une sorte de semi-balcon.

J'ai fait installer le télécopieur juste à côté de moi. Wow, mais quel miracle! La nouvelle écrite à Diyarbakır me parvenait instantanément. En fonction de l'importance de l'info, je la transmettais aussitôt au collègue maquettiste pour la mise en page. J'envoyais notre ordre du jour à nos bureaux situés dans la région. Le fax était juste à côté de moi, sous mon contrôle. Je ne laissais personne y toucher. J'avais terriblement peur qu'il tombe en panne. Parce qu'il nous rendait un service incroyable. Mais quelle sacrée différence entre les infos dictées par téléphone, envoyées par courrier postal ou par bus et celles qui nous parvenaient en un éclair!

### *Salutations à Gültan...*

Mon «bureau» de rédacteur en chef étant un semi-balcon, il était fort exposé au soleil. Cela ne me dérangeait pas trop, mais comme j'avais très peur qu'il n'arrive un malheur à notre fax, j'ai apporté une couverture de chez moi pour le protéger du soleil. A vrai dire, je ne me souviens pas de quel genre de couverture il s'agissait, mais notre maire Gültan Özer-Kışanak actuellement emprisonnée, s'en rappelle et se moque encore de moi. Même après toutes ces années, je persiste et signe à propos des mesures de protection que j'ai prises pour éviter tout désagrément à notre fax! Qui sait combien d'articles de première importance nous sont parvenus via cet appareil. Bien sûr, grâce à nos reporters héroïques qui collectent l'information au prix de leur vie...

## **Le réaliste implacable de l'Anatolie des exilés** *Kadir Akın, Siyasi Haber, 13 octobre 2020*

Même si Dogan Özgüden a passé la majeure partie de sa vie en exil, c'est un journaliste qui s'est toujours dressé contre les pratiques antidémocratiques et fascistes, et la mentalité répressive et tortionnaire issue des putschs en Turquie.

L'Anatolie, berceau des civilisations, est aussi un carrefour de cultures. Comme le dit le poète dans son langage si singulier: «Les souverains, les assaillants, les bandits... ont prélevé des impôts sur ton dos. Tu n'as guère pris Alexandre au sérieux, ni le roi, ni le sultan... Ils ont tous quitté ce monde, sans même laisser leur ombre!»

Mais alors, qui sont ceux qui sont restés? Ce sont bien entendu les résistants. Ceux qui se battent sont les vainqueurs, toujours.

Qu'est-ce que la vie d'un humain, surtout sur cette terre où, comme le dit le même poète, mère Ève est considérée comme «l'enfant d'hier»? Ce n'est pas ainsi, ce n'est vraiment pas ainsi. Ce qui est/pourrait être déterminant dans la durée de vie d'un humain, c'est sa capacité à crier la vérité, à honorer la beauté. Se battre pour la paix, la démocratie et la justice, comme on creuse un puits avec une aiguille, sans relâche, sans discontinuer et sans abdiquer, même en exil. Cela ne doit pas être facile.

Dogan Özgüden (on devrait également ajouter Inci Tugsavul, d'autant qu'ils ne se sont jamais séparés) est un journaliste qui a passé la majeure partie de sa vie en exil mais qui s'est toujours dressé contre les pratiques antidémocratiques et fascistes, et contre la mentalité répressive et tortionnaire issue des putschs en Turquie..

C'est un défenseur de la paix et de la démocratie. En vérité, il faudrait demander s'il est d'abord journaliste ou défenseur des droits. Dogan Özgüden est quel-

qu'un qui peut combiner les deux: l'un ne l'emporte pas sur l'autre, et même si c'est le cas, l'équilibre est rétabli au bout d'un moment.

Dogan Özgüden, s'est exilé en 1971 (nous devrions sans doute dire «envoyé», car c'est un fait établi que les pouvoirs répressifs les ont éloignés et maintenus à l'étranger quand bien même ils sont partis par leurs propres moyens), il a d'abord organisé le Mouvement de résistance démocratique et il a notamment rédigé des communiqués, publié des journaux et organisé des réunions pour dénoncer ce qu'il se passait dans le pays. Inci Tugsavul a toujours milité à ses côtés sans jamais le quitter.

## **Deux irréductibles journalistes «apatrides»**

*Ayşegül Özbek, Bianet, 12 novembre 2021*

Deux journalistes contraints de quitter la Turquie après le coup d'État militaire du 12 mars 1971 et déchus de la nationalité turque après le 12 septembre: Dogan Özgüden et Inci Tugsavul Özgüden. À l'occasion du 50e anniversaire de l'exil des deux journalistes de Turquie, Esra Yıldız les a portés au grand écran dans le documentaire «Apatride». Présenté au public pour la première fois au Festival du Film d'Antalya, le documentaire raconte l'histoire des Özgüden qui font vivre leur idéaux à Bruxelles, où ils sont exilés depuis 1974, à travers un centre éducatif multiculturel bannissant toute forme de discrimination et d'exclusion, celui des Ateliers du Soleil.

Esra Yıldız, à propos de son film centré sur les deux journalistes «apatrides» et les Ateliers du Soleil

«La projection du film *Apatride* au Festival du Film de l'Orange d'Or d'Antalya, le festival le plus ancien

et le plus enraciné de Turquie, autrement dit le retour d’Inci Tugsavul et de Dogan Özgüden en Turquie, à travers un film, et leur rencontre avec le public cinéphile tout juste 50 ans après leur exil forcé de Turquie, avait une très grande valeur à mes yeux. Cela montre que la force de l’art/du cinéma va au-delà de la politique».

*Q – Comment avez-vous croisé la route d’Inci Tugsavul et de Dogan Özgüden? Comment est née l’idée de réaliser un documentaire sur eux et leurs combats ?*

J’étais responsable de la section Turquie de l’exposition «Le Che dans l’objectif de Korda» de la curatrice Trisha Ziff, qui avait parcouru différents pays et avait été inaugurée à Istanbul (santralistanbul) en 2008. Cette exposition portait sur l’impact de la photographie iconique d’Ernesto Che Guevara prise en 1960 par Alberto Korda Diaz dans la culture populaire de chaque pays où elle fut exposée. C’était aussi un événement sociologique qui montrait l’impact de cette photo sur la culture sociale de ce pays. En effectuant des recherches pour l’exposition, j’étais tombé sur le numéro de la revue légendaire Ant (Le Serment) du 2 avril 1968, une publication qui, très tôt, avait utilisé la photo du Che de Korda. Pour cette revue et les différentes publications qui avaient reproduit cette photo, je me suis entretenue avec Fahri Aral, alors directeur des publications de l’Université Bilgi à Istanbul, ami proche d’Inci Tugsavul et de Dogan Özgüden et, dans le même temps, l’un des anciens contributeurs de la revue Ant.

C’est également à cette époque que Fahri Aral, ayant appris que je devais me rendre à Paris pour la «Rétrospective Yüksel Arslan » dont l’inauguration était prévue un an plus tard (2009), m’avait proposé de me rendre de Paris à Bruxelles pour y faire leur connaissance. Je travaillais sans relâche sur les préparatifs de l’exposition rétrospective à Paris, mais je me suis tout de même réservée une journée pour aller à Bruxelles, et je suis heureuse de l’avoir fait. J’avais fait part à Yüksel Arslan de

mon voyage à Bruxelles. En fait, la position politique de Yüksel Arslan et de son entourage étaient, par différents aspects, similaires à ce qu'ils avaient fait aux mêmes périodes. La période des années 1960 et 1970 et la génération qui va avec, si importantes sur le plan culturel et social, ont toujours occupé une place spéciale dans ma vie et dans mes centres d'intérêt académiques.

Le lieu où j'ai rencontré les Özgüden, c'étaient les Ateliers du Soleil qu'ils ont fondés à Bruxelles où ils vivent toujours. J'y ai eu un entretien avec eux, et j'ai également enregistré une courte vidéo sur la façon dont la photo de Korda avait été utilisée dans la revue et l'histoire sous-jacente. Elle a été présentée à l'occasion d'une conférence en marge de l'exposition.

J'ai été enchantée par l'environnement des Ateliers du Soleil, les récits de vie de leurs enseignants et leurs relations mutuelles, leurs étudiants, le rapport qu'ils ont établi avec une personne extérieure comme moi, et l'atmosphère joyeuse qu'ils ont créée et dont bénéficie chaque participant. Bien sûr, j'ai été encore plus impressionnée par le fait qu'un lieu aussi inspirant, qui propose une formation en vue de l'intégration sociale des migrants et des réfugiés venus à Bruxelles des différentes parties du monde, ait été fondée par deux journalistes chevronnés ayant dû quitter la Turquie à la suite du putsch du 12 mars 1971. Je n'ai jamais oublié le jour où j'ai fait leur connaissance; je garde à l'esprit les événements marquants de cette journée.

Nous sommes restés en contact. Pour le livre «Sortir faire un collage d'affiche: 1963-1980: l'aventure illustrée de la gauche» publié aux éditions Iletisim (2013), j'ai réalisé un entretien avec Inci Tugsavul Özgüden, une femme qui avait marqué de son empreinte l'art graphique de cette période. Mais ce qui a été déterminant pour moi, c'est le livre Journaliste «apatride» de Dogan Özgüden que j'ai lu pendant mes études doctorales à Berlin (à une époque où la guerre s'intensifiait au Moyen-Orient et où

l'on était confronté à la plus grande migration de masse depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale). Après la lecture de ce livre, l'idée de réaliser un documentaire sur eux s'est davantage affinée.

Le langage utilisé dans le deuxième tome du livre est particulièrement puissant. En plus de constituer un témoignage oral et un travail historique minutieux, il contient des histoires d'une grande qualité visuelle et cinématographique, sur les fuites d'un pays européen vers un autre, les luttes et la création de réseaux de résistance. L'exil influence positivement et de différentes manières la relation de l'exilé avec sa langue maternelle, comme on peut le constater chez de nombreux auteurs exilés. J'espère que le film «Apatride» éveillera chez le spectateur la tentation de lire le livre. Après les prises de vue de 2013, j'ai réalisé les principaux tournages à Bruxelles en 2014. Je me suis rendue une deuxième fois à Berlin pour mes études, et je suis retournée les voir l'année suivante.

Dans le film, vous voyez Florida qui s'est installée à Bruxelles après avoir perdu son mari lors du génocide rwandais, Mourad, qui a perdu la plupart des membres de sa famille dans la guerre civile algérienne, Iuccia, la directrice des Ateliers, qui est issue d'une famille d'immigrés italiens pauvres ainsi que trois éducateurs et leurs étudiants.

*Q – Comment avez-vous convaincu les deux journalistes et comment s'est déroulée la suite ?*

Ils n'ont guère été réticents et ont accepté l'idée de réaliser un film documentaire parce que notre relation s'est construite sur plusieurs années. Je n'étais pas une personne extérieure et inconnue.

Mais au départ, on s'attendait à ce que le film porte sur Dogan Özgüden. C'est un excellent écrivain et orateur. J'ai toujours été impressionnée par sa capacité à se souvenir du passé avec précision. De l'aveu général, ces qualités sont en grande partie dues à sa rigueur jour-

nalistique qui a inspiré des gens issus de milieux différents et à son militantisme au sein d'une organisation politique.

D'un autre côté, j'ai convaincu Inci Özgüden de parler et d'apparaître dans le film. En fait, mes travaux universitaires et mes pratiques cinématographiques se croisent toujours. La plupart du temps, ils se nourrissent mutuellement.

Il était également important pour moi de mettre en avant l'histoire peu écrite et documentée des femmes dans le mouvement de gauche des années 1960. Et c'était aussi important de les convaincre de la nécessité de rappeler la situation des exilés en Europe après la lutte des années 1960 et 1970 et leur combat d'aujourd'hui. Il fallait aussi ajouter au film l'histoire et l'ambiance des Ateliers du Soleil, un lieu utopique où se rencontrent des personnes aux destins croisés. Le film est aussi par bien des aspects le fruit de nos discussions.

Réaliser un film/documentaire dans lequel on entre dans la vie privée des gens est un processus difficile pour les deux parties, tant pour le réalisateur que pour la personne filmée. Au bout du processus de réalisation, j'ai modifié et façonné le film en fonction des nouvelles situations rencontrées. Dans la seconde partie, j'ai pu, dans une certaine mesure, concrétiser l'idée qui avait germé dans ma tête consistant à montrer à la manière d'un Frederick Wiseman les relations internes propres à un institut. J'avais à l'esprit le langage cinématographique de la gauche radicale des années 1960 et 1970, les ciné-tracts et d'autres films politiques de l'époque. Il y a d'ailleurs des références à ces œuvres dans le film. Au bout de ce long périple, je voudrais remercier Dogan Özgüden, Inci Tugsavul Özgüden et tous les travailleurs des Ateliers du Soleil de m'avoir permis de faire partie de leur vie.

*Q – «Je suis fier des 45 dernières années parce que nous n'avons pas capitulé», dit quelque part Dogan*

*Özgüden. Au moment du tournage, quels sentiments vous ont transmis les Özgüden?*

Après avoir dû quitter la Turquie en 1971 en raison de leurs activités de journalisme et d'édition, les Özgüden ont été contraints de vivre en exil politique en Europe. Ils ont fondé le Mouvement de résistance démocratique après le 12 mars et l'Union pour la démocratie après le 12 septembre. Et depuis 1974, les Özgüden poursuivent leur lutte avec l'agence d'information sur la Turquie, Info-Türk et le centre éducatif multiculturel pour migrants de différentes nationalités, les Ateliers du Soleil. C'est un combat qu'ils mènent pour les gens de différents pays du monde, dans des domaines liés aux droits humains fondamentaux comme la démocratie, la liberté de pensée et d'expression.

J'ai eu l'occasion de constater cela non seulement lors du tournage, mais aussi dans ma relation avec eux durant toutes ces années. La libération par l'éducation sans rompre avec la culture d'origine, telle qu'elle est pratiquée au sein des Ateliers du Soleil en particulier, devrait être un modèle pour tous les migrants et les réfugiés dans leur nouveau pays.

J'ai pu observer que les Ateliers prodiguent une formation aux migrants semblable à la «Pédagogie des opprimés» de Paulo Freire qui voyait l'éducation comme un moyen de libération des opprimés.

Le film suit toutes les luttes qu'ils ont menées avec le journal *Akşam*, une importante publication du mouvement socialiste, et plus tard, avec la revue et les éditions Ant. J'ai aussi cherché à répondre à la question sur ce que font aujourd'hui les gens comme eux qui ont dû fuir leur pays. L'atmosphère politique en Turquie et dans le monde a beaucoup changé depuis le temps où j'ai tourné le film. Nous observons que les procès intentés contre les Özgüden depuis leur exil n'ont fait que se multiplier.

En pensant à Inci Tugsavul, à Dogan Özgüden et aux multiples douleurs et catastrophes que les forma-

teurs et les apprenants des Ateliers du Soleil ont vécu, je me suis toujours souvenu de ceci : toutes ces malheurs devraient nous conduire à davantage de partage et de dialogue. Nous traversons une époque où nous avons grandement besoin de mener ou ne fût-ce que d'imaginer des luttes collectives.

Nous ne devons pas oublier non plus les intellectuels qui sont restés en Turquie et qui ont continué à y lutter jusqu'à la fin de leur vie, comme l'écrivain Yaşar Kemal, l'un des fondateurs de la revue *Ant*, dont j'ai intégré les propos dans le documentaire.

Il y déclare dans le contexte politique des années 1970: «Je suis un écrivain, l'écrivain du peuple. Je resterai en Turquie jusqu'à la fin de la lutte contre cette oppression». Ceux qui poursuivent ces luttes, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur, n'abandonnent pas et doivent en payer le prix. Ils se sont battus et continuent de se battre pour un monde plus libre et plus démocratique. J'espère que leurs luttes pour les droits humains et les libertés seront une source d'inspiration pour tout le monde. C'est ma plus grande motivation pour la réalisation de ce film.

*Q – Outre l'histoire des deux journalistes, le documentaire se concentre également sur le centre éducatif multiculturel des Ateliers du Soleil qu'ils ont créé à Bruxelles. Que signifient les Ateliers du Soleil pour les Özgüden et, plus important encore, pour leur public ?*

Vers la fin du film, je reprends les paroles qu'Inci Tugsavul a prononcées à l'occasion des fêtes de fin d'année des Ateliers du Soleil en 2015 : «Nous avons reçu de nombreuses récompenses tout au long de notre vie. Mais, pour moi, ma plus grande récompense, ce sont les Ateliers du Soleil, l'existence des Ateliers du Soleil depuis plus de quarante ans, cette amitié et cet amour que nous possédons et partageons ».

En fait, cette phrase résume très bien l'importance des Ateliers du Soleil dans la vie des Özgüden. J'espère

que cette atmosphère d'amitié et d'amour désintéressés sera transmise au spectateur de la même manière que je l'ai vécue.

Les Ateliers du Soleil s'inspirent de la «Cité du Soleil», l'œuvre utopique rédigée en prison par Tommaso Campanella, et leur emblème figurant un soleil vient de la revue et des éditions Ant. Les Ateliers doivent aussi leur dénomination au fait que la majorité des migrants ayant fréquenté l'institution dans les premières années de leur création venaient principalement des pays ensoleillés du Sud. De nos jours, les ateliers sont le refuge des «enfants du soleil» qui nourrissent l'espoir en l'avenir.

Certains apprenants reviennent des années plus tard en tant que formateurs, contribuant ainsi de manière directe à la société et à l'éducation. Dans un monde recomposé par la migration et l'exil, cette institution est un réel projet futuriste.

*Q – Comment le film a-t-il été reçu par les spectateurs à Antalya?*

Même si les films n'ont pu être projetés qu'une seule fois en raison des conditions pandémiques, il était très agréable de se retrouver avec les spectateurs. Le cinéma est une œuvre collective, mais c'est aussi une forme d'art qui doit être vécue collectivement. Je pense que la rencontre d'un public avec l'histoire de deux personnes issues de la lutte collective des années 1960 et d'une organisation qu'ils ont créée, provoquera une prise de conscience particulière à une époque où des thématiques comme la liberté d'expression et de la presse, l'immigration, le regard sur les migrants et les réfugiés, l'exil sont aussi actuels.

Le public du festival a participé à la séance de manière très belle et sincère à travers les questions posées après la projection. Il y a même eu des spectateurs qui sont venus me voir lors d'autres projections de films pour partager leurs opinions sur le film. J'ai constaté

que le festival d'Antalya a un public d'adeptes particulièrement pointilleux.

Je ne peux décrire le bonheur et la surprise que j'ai ressentis lorsqu'à l'interruption du film «L'Évènement» d'Audrey Diwan (sur l'avortement) suite à un malaise de deux spectateurs, un festivalier s'est approché de moi et m'a fait part de ses réflexions sur mon film. Comme la plupart des documentaires produits en Turquie, «Apatride» a connu un parcours long et difficile sur plusieurs années.

J'espère que les documentaristes de Turquie et leurs œuvres, dont un grand nombre de réalisatrices prenant des risques et ayant le courage de dire des vérités, recevront davantage de soutien. Car compte tenu de l'objectif visé, rien n'est plus réjouissant que de voir nos œuvres trouver un écho social et rencontrer leur public au bout d'un si long voyage.

### **De l'édition française des Ecrits d'Exil à Inci...**

*Dogan Özgüden, Ecrits d'exil, Info-Türk, Bruxelles 2021*

Voici ce que j'avais dit à la fin du premier volume intitulé *Journaliste «apatride»* publié en Turquie en décembre 2010 et qui raconte mes souvenirs d'avant l'exil:

«Nous nous arrachons au cher pays où nous sommes nés, avons grandi et pour lequel nous nous sommes battus. Sans penser qu'un beau jour, on ferait de nous des apatrides... Avec l'espoir de revenir dès que possible pour tout recommencer comme si de rien n'était...»

Cet espoir ne s'est jamais réalisé...

Nous avons perdu Fahrettin Petek, le doyen de nos exilés politiques, tandis que j'écrivais le deuxième volume publié en novembre 2011. Petek, homme de science et de lutte s'il en est, avait été accompagné en son

ultime voyage au cimetière du Père Lachaise où reposent les communards, tout comme les exilés de l'après-12 septembre Yılmaz Güney et Ahmet Kaya...

C'est avec la douleur de cette perte que j'avais achevé le deuxième volume sur ces mots:

«Je pense à eux et à tous les exilés politiques qui comme eux ont combattu jusque dans leur exil et ont laissé leur œuvre derrière eux. Et aussi aux centaines de milliers de personnes d'origines et de confessions diverses que l'Empire ottoman et l'État turc ont banni loin de leur pays... Et aux ouvriers et paysans turcs qui ont été arrachés à leur terre dans leur âge le plus prolifique pour être vendus au capital européen. À leurs enfants et petits-enfants, qui sont nés et ont grandi dans cette amère patrie qu'est l'Europe. «Vous, les enfants de la grande humanité de Nazım... Un exil de quarante ans est difficile et douloureux quand on est seul. Mais avec vous, l'exil est beau, avec vous, il est rempli d'espoir...»

Oui, voilà presque une décennie que j'ai confié au papier ces lignes pleines de mélancolie et d'espoir...

Au cours de la période du parti unique, en ces années de Seconde Guerre mondiale où le nationalisme était le plus exacerbé, à l'école primaire, on nous mettait en rang et au garde-à-vous chaque matin pour nous faire prêter serment: «Je suis Turc, je suis droit, je suis travailleur...» et nous faisaient chanter des hymnes militaires à nous déchirer le larynx:

*Nous sommes sortis de chaque guerre en dix ans le front haut;*

*En dix ans, nous avons créé quinze millions de jeunes de tous âges;*

*Guidés par celui que le monde entier voit comme son commandant en chef*

J'ai vécu huit décennies complètes depuis mon enfance. Chaque nouvelle décennie a produit des générations très différentes les unes des autres du point de vue de leurs difficultés, inquiétudes, attentes et espoirs. Mes

deux premières décennies ont été l'époque de l'acquisition à tâtons de connaissances, mais aussi de tentatives d'immunisation contre le lavage de cerveau imposé à notre génération. Les trois décennies suivantes ont été marquées par les coups d'État militaires et les résistances qui leur furent opposées dans les médias ou par les organisations syndicales et politiques... Et ces cinq dernières décennies ont été des interminables années de déchéance de citoyenneté et d'exil ...»

\*

Ces huit dernières années, nous avons encore perdu sept de nos camarades de lutte et amis proches. Juste avant, nos camarades de la revue Ant, Fethi Naci, Mekin Gönenç et Yaşar Uçar, nous ont quittés. En 2012, ce fut au tour de Hüseyin Baş et de Hüseyin Kıvanç, en 2013 d'Ugur Hüküm, en 2014 d'Alpay Kabacalı et d'Orhan Suda, en 2015 de Yaşar Kemal et de Çetin Altan, en 2016 de Vedat Türkali, en 2017 de Barbro Karabuda, en 2018 de Güneş Karabuda et de Tektaş Agaoglu de s'en aller vers l'éternité.

Barbro et Güneş, respectivement décédés le 7 octobre 2017 et le 28 août 2018, écrivirent pour la revue Ant, des reportages extrêmement importants sur les luttes de résistance nationale et d'indépendance dans le monde. Comme je l'ai longuement raconté dans mes mémoires, ils nous accueillirent à Paris et à Stockholm lorsque nous avons quitté le pays après le putsch de 1971, et furent, comme Mekin Gönenç, d'une grande aide dans la création de notre mouvement démocratique en nous permettant de rencontrer un grand nombre de responsables d'organisations de résistance en exil. L'écrivain et chercheur Ugur Hüküm, décédé le 4 juillet 2013, a été membre du comité européen et président du comité français de l'Union pour la démocratie créée entre 1979 et 1982. Nous avons lutté ensemble contre la junte du 12 septembre.

Quelque temps avant sa mort, il publia, dans le

numéro du 20 janvier 2013 du journal Cumhuriyet, un article sur le Journaliste «apatride » qui nous avait extrêmement émus, Inci et moi. Il y disait :

«Özgüden, avec qui nous avons eu l'honneur de travailler, est un chercheur de la trempe, à nos yeux, de Mumcu et de Dink, un révolutionnaire perspicace, partisan d'une vraie démocratie et d'une Turquie indépendante, et également un journaliste international. On peut voir dans les «livres blancs » publiés par l'État turc après les putschs du 12 mars et du 12 septembre la gêne qu'il représentait pour les classes dominantes et les forces de l'oppression. Les pages consacrées aux activités des Özgüden y sont plus nombreuses que celles consacrées aux partis ouvriers ou aux mouvements prolétaires révolutionnaires. S'ils n'avaient pas quitté la Turquie en 1972, il y a de fortes chances qu'ils ne soient plus parmi nous aujourd'hui, au même titre que Mumcu, Ipekçi et Dink... Les Özgüden, qui après la France se sont fixés en Belgique, sont chacun un monument de la démocratie et de la presse. Ils représentent les valeurs qu'il nous faudra ériger en stèle le jour où prendra fin la domination de ces élites monstrueuses. »

Ce cher Ugur, nous l'avons également accompagné en son dernier voyage au cimetière du Père Lachaise où reposent aussi Yilmaz Güney, Ahmet Kaya et Fahrettin Petek, lors d'une cérémonie à laquelle participèrent ses amis turcs et français qui l'aimaient beaucoup.

A propos de Hrant Dink, qu'Ugur évoquait dans son texte, nous allions vivre, les années suivantes, certains événements qui allaient laisser des traces profondes en Inci et en moi-même. Lors du premier grand meeting organisé à Bruxelles suite au lâche assassinat de Hrant en 2007 et lors de chaque cérémonie organisée à chaque anniversaire de sa mort devant le Monument du génocide arménien d'Ixelles, j'ai prononcé des discours et lorsque ma santé m'en empêchait, j'ai envoyé des messages.

Le 25 mars 2014, Rakel Dink, la chère épouse de

Hrant, rendit visite aux Ateliers du Soleil lors de sa venue à Bruxelles. Elle fit la connaissance de ses membres et se renseigna sur nos travaux, puis elle nous parla de sa mission, en Turquie comme à l'international, au sein de la Fondation Hrant Dink dont elle était la présidente.

Nous parlâmes longuement des activités prévues l'année suivante pour le centième anniversaire du génocide arménien.

En 2015, Info-Türk et les Ateliers du Soleil participèrent de manière active, avec les organisations arméniennes, assyriennes, kurdes et aléviennes, au comité préparatoire pour les commémorations du centième anniversaire du génocide arménien qui s'organisaient en Belgique et partout dans le monde.

La particularité de 2015 fut que la mise à l'honneur de la Turquie au festival belge Europalia servait à éclipser les commémorations de ce centenaire.

En 1996, soit dix-neuf ans auparavant, quand la Turquie fut sélectionnée par Europalia, j'avais protesté contre ce choix via des textes adressés aux médias belges et dans lesquels je rappelais les violations des droits humains en cours dans le pays. Lorsque d'autres organisations démocratiques belges se joignirent à moi, les organisateurs du festival décidèrent de le reporter à une date indéterminée. Ce fut le tollé dans médias et associations au service du lobby turc. Ils proférèrent des accusations graves à mon encontre. L'ambassade de Turquie publia dans le journal *Le Soir* deux textes truffés de mensonges et signés par un journaliste turc qui ne maîtrisait même pas le français.

Cette fois, grâce à l'intervention d'hommes d'affaires ayant de juteux investissements en Turquie et de politiciens proches du gouvernement d'Ankara, le festival Europalia fut organisé de façon à laisser le champ libre aux négationnistes du génocide qui, jusqu'alors, avaient été marginalisés en Europe. A Bruxelles, on a

déroulé le tapis rouge à Erdogan. Il a été reçu par le roi avec tous les honneurs. Suite à mes protestations, un site d'information au service du lobby turc publia ma photo prise lors d'un discours commémoratif en hommage à Hrant Dink devant le monument du génocide le 8 mai 2015. L'un des dirigeants de l'Association des kémalistes belges y avait joint ce message :

«J'en appelle à tous mes frères turcs de Belgique. Boycottez le CDH et le FDF qui soutiennent le grand mensonge du prétendu «génocide arménien ». Il s'agit d'une attaque politique de l'impérialisme contre la Turquie. Connaissiez cet homme (qui lit le texte, c'est Dogan Özgüden).»

Face à cette provocation, l'Association des Arméniens démocrates de Belgique, l'Institut assyrien de Belgique, l'Institut kurde de Belgique et la Maison du peuple de Belgique prirent une position commune dans leur communiqué du 13 mai 2015: «L'opinion publique, qui connaît très bien les travaux menés par le journaliste Dogan Özgüden depuis plus de soixante ans, ses luttes cohérentes contre l'iniquité et les injustices, son engagement sans concession face aux détenteurs du pouvoir en Turquie et sa position honorable au sujet du génocide de 1915, est aussi consciente que les milieux négationnistes et nationalistes ont fait de lui une cible. Aucune calomnie ne ternira la personnalité de Dogan Özgüden. En tant qu'organisations très au fait de l'agressivité verbale et physique de ces milieux négationnistes et ultranationalistes, nous rappelons à ces derniers que Dogan n'est pas seul.» Ce message de soutien fut suivi le 27 mai 2015 par un appel commun d'intellectuels éminents qui commence par : «Dogan Özgüden est notre conscience... Dogan Özgüden n'est pas seul!» et se poursuit par: «Nous déclarons notre soutien et notre solidarité au «Journaliste apatride», à cette conscience qu'il incarne et qui est la nôtre, et nous appelons tous les progressistes ayant émigré de ces terres-là et

vivant en Belgique, ainsi que tous les internationalistes de Belgique à nous rejoindre, et invitons les gens concernés à être sur leurs gardes et à prendre les précautions nécessaires. »

Les attaques ne se cessèrent pas pour autant.

Le 17 novembre 2016, des milliers de personnes d'origine kurde, turque, arménienne, assyrienne, alévie mais pas seulement, se réunirent à Bruxelles pour attirer l'attention sur le durcissement du régime en Turquie. Des organisations politiques et civiles belges et internationales participèrent à la manifestation. Le même soir, une vingtaine de voitures remplies d'individus agressifs brandissant le drapeau turc attaquèrent l'Institut kurde de Bruxelles de Saint-Josse-ten-Noode en guise de représailles.

Scandant des slogans racistes comme «Mort aux Kurdes!», ils brisèrent des vitres et tentèrent de mettre le feu au bâtiment. Ce n'était pas la première attaque visant l'Institut kurde de Bruxelles. Fin 1998, le bâtiment où l'institut siégeait à l'époque et qui était situé dans la même rue, avait été incendié.

Face à ces nouvelles agressions, des organisations démocrates, dont Info-Türk, publièrent protestèrent via un communiqué contre l'absence de mesures prises par les dirigeants belges, en particulier par le bourgmestre de Saint-Josse, d'origine turque. On avait clairement laissé faire les agresseurs. Dans un article du 29 novembre 2016, le site turc qui fit de moi une cible, un an plus tôt, en publiant ma photo, récidiva par un nouvel article fielleux: «En Belgique, ils rejoignent à la moindre occasion les organisations terroristes et les séparatistes! Et, à la tête de ces associations turcophobes, on trouve leur parrain, le fondateur d'Info-Türk, ancien militant gauchiste, Dogan Özgüden...»

Cette nouvelle attaque fut dénoncée par les organisations démocrates de Belgique et des centaines de personnalités. Quant à moi, je saisis le procureur du Roi

afin qu'il prenne les mesures requises contre les provocateurs qui tentaient d'enflammer les esprits et notamment pour qu'il mette en place une protection rapprochée autour des associations dont j'étais l'administrateur.

Après avoir confié cette enquête à des policiers d'origine turque, le procureur classa l'affaire sans suite le 23 août 2017 sans motiver sa décision et en dépit des preuves matérielles dont nous disposions. Cela n'avait rien d'étonnant... Dix ans plus tôt, l'ambassadeur de Turquie de l'époque, Fuat Tanlay, nous avait ouvertement désigné à la vindicte populaire lors d'un entretien avec le journal *Hürriyet* paru du 21 avril 2007. Nous reprochant d'avoir rapporté que des Turcs de droite avaient attaqué une famille kurde à Saint-Josse, il déclara : «L'agence de presse nationale de Belgique a relayé dans les journaux une nouvelle du site Internet Info-Türk, connu pour son opposition à la République de Turquie et qui mène depuis des années des activités antiturques en Belgique... Il se passe de drôles de choses en Belgique. Les organisations de la société civile ne disent rien. Tout est très clair. Ceci n'est pas seulement la mission de l'ambassadeur Fuat Tanlay. Nous devons lutter tous ensemble contre le terrorisme, les terroristes, les fakenews et la calomnie. Mais hélas, je suis bien seul. J'apprécierais de voir la société civile à mes côtés dans une telle lutte.» La plainte déposée à l'époque auprès du parquet du procureur du Roi se retrouva, elle aussi, classée sans suite.

Quant à Fuat Tanlay, il fut par la suite récompensé pour ses bons et loyaux services rendus au régime d'Ankara. Le président Erdogan en fit son conseiller aux relations internationales.

\*

L'un des événements qui nous émut le plus, Inci et moi, au cours de ces dix dernières années fut la fête organisée le 6 février 2011 pour mon 75<sup>e</sup> anniversaire par

les travailleurs de la chaîne de télé kurde de Belgique Roj TV et les dirigeants du Congrès national du Kurdistan. Des amis firent le déplacement depuis l'Allemagne et l'Angleterre.

Mes confrères de la chaîne télévisée avaient préparé pour l'occasion un documentaire sur mes luttes professionnelles et politiques.

Tout au long de ces quarante années passées à l'étranger, nous n'avons cessé de nouer des relations de grande amitié avec des exilés, de différentes générations, venus de Turquie. Nos chemins se croisèrent dans de nombreux mouvements ou alliances visant à la démocratisation de la Turquie.

Pour définir et résoudre les problèmes des exilés, les soutenir dans la quête de leurs droits et participer aux travaux de documentation de l'histoire de l'exil, le 15 décembre 2012, nous avons jeté les bases de l'Assemblée des exilés d'Europe à Cologne.

Ragıp Zarakolu, directeur des éditions Belge et éditeur de *Journaliste «apatride»* en Turquie, fut arrêté en 2011 juste après la publication du premier volume.

Tout au long de sa captivité, nous avons mené campagne depuis l'étranger pour obtenir sa libération, et avons aussi déclaré que nous lui décernerions le prix «Liberté de pensée» de la Fondation Info-Türk.

Après sa libération assortie de l'autorisation de quitter le territoire turc, nous l'avons invité à donner une conférence à Bruxelles avec la Fédération internationale des journalistes.

A l'issue de cet événement qui s'est tenu le 19 décembre 2012 au Centre de Presse International, Ragıp reçut le prix de la Fondation Info-Türk au cours d'une cérémonie organisée dans les locaux des Ateliers du Soleil et à laquelle participèrent d'éminentes personnalités belges.

2013 fut une année exceptionnelle. Tandis que des entretiens étaient menés à huis-clos pour mettre fin à

l'état de guerre civile en cours depuis trente ans dans le Kurdistan turc, au Kurdistan syrien, le peuple kurde créa le Rojava en prenant les armes contre l'organisation terroriste Etat islamique et à Istanbul, la population défia le pouvoir lors du soulèvement du parc Gezi.

Le «processus de paix» commença avec les visites du secrétaire d'État aux renseignements Hakan Fidan sur l'île d'Imrali où est incarcéré le leader kurde Abdullah Öcalan, rejoint par une délégation du parti prokurde BDP. Une nouvelle étape fut franchie le 26 novembre 2013 lorsque le président Erdogan déclara lors d'un meeting à Diyarbakır auquel participèrent le président du gouvernement régional du Kurdistan Mesûd Barzanî et le chantre du peuple kurde Şivan Perwer : «Nous verrons descendre, dit Erdogan, ceux qui ont pris le maquis, nous verrons se vider les prisons, nous verrons 76 millions de personnes s'unir et composer tous ensemble la grande Turquie, la nouvelle Turquie. N'ayez aucune inquiétude.» Ensuite, le processus de paix fut expliqué à la population à travers une tournée de «Sages» dans les grandes villes. Ces séances d'information furent toutes organisées sous l'égide d'Erdogan.

Le 3 janvier 2013, soit cinq jours après la visite sur l'île d'Imrali d'une délégation du BDP dont fit partie la figure politique kurde Ahmet Türk, trois politiciennes kurdes furent lâchement assassinées à Paris par un tueur à la solde des services secrets turcs. Parmi les victimes, je connaissais très bien Fidan Dogan. C'était une femme extrêmement compétente qui avait activement contribué à l'organisation et à la direction de réunions à Paris et à Bruxelles.

Pour apporter notre contribution au «processus de paix », nous avons fondé l'Assemblée européenne pour la paix à Bruxelles, les 29 et 30 juin 2013, à laquelle participèrent des émigrés et exilés arabes, assyriens, syriaques et chaldéens, circassiens, arméniens, kurdes,

lazes, roms, grecs et turcs venus d'Anatolie et de Mésopotamie et vivant en Europe.

Mais l'attitude intransigeante et répressive du gouvernement face à la résistance de Gezi débutée le 29 mai 2013 envoya un signal négatif sur le processus de paix. Après Gezi, les opérations des 17 et 25 décembre menées dans le cadre du scandale de corruption (visant Erdogan et son entourage, NDT) nous rendit encore plus pessimiste.

Début 2013, nous avons vécu l'un des événements les plus réjouissants de notre exil : collectées et conservées pendant plus de quarante ans avec soin, nos archives furent confiées à l'Institut international d'Histoire sociale (IISG) au cours d'une cérémonie à Amsterdam, le 24 janvier 2013.

L'idée nous avait été donnée par l'un de nos amis de 68, Fahri Aral, directeur des presses de l'Université de Bilgi. Elle fut rendue possible grâce à Eric Zürcher et Touraj Atabaki qui dirigeaient à l'époque l'institut ainsi qu'à Erhan Tuskan, responsable des archives pour la Turquie.

La présence à cette cérémonie de nos amis Fahri Aral, Faruk Pekin, Müfide Pekin, Ragıp Zarakolu, Bige Berker et Yücel Top, nos camarades de lutte en Turquie avant le coup d'État de 1971, nous a extrêmement émus.

Malgré le long retard dans le référencement du restant des archives dû aux opérations chirurgicales que j'ai dû subir, les documents importants envoyés en 2018 ont fini par devenir accessibles aux chercheurs grâce aux efforts d'Erhan Tuskan et de Mehmet Bilgen.

En 2013, un important document mettant Inci à l'honneur fut publié en Turquie. Il y est notamment question de son travail de mise en page depuis 1965, d'abord au journal *Akşam* et dans la revue *Ant*, puis en exil aux éditions Info-Türk.

C'était le 7 février 2013 à Istanbul à l'occasion du

trentième anniversaire des éditions Iletisim. Il y eut une exposition montrant affiches, livres, couvertures de périodiques et visuels réalisés entre 1963 et 1980 par les mouvements de gauche en Turquie et la présentation d'un album illustré sur le même sujet sorti le même jour par la même maison d'éditions. Réalisé par Yılmaz Aysan, cet ouvrage de 494 pages en consacrait seize à un entretien avec Inci Tugsavul Özgüden, co-fondatrice et co-directrice de la revue et des éditions Ant. On peut y trouver divers visuels qu'elle réalisa à l'époque.

En 2013, il y eut un autre événement majeur auquel nous prîmes part: la Conférence de Bruxelles pour la paix et la démocratie des 29 et 30 juin. Elle regroupa les représentants des peuples, des groupes confessionnels et des forces démocratiques de Mésopotamie et d'Anatolie.

Elle fut suivie le 22 novembre de la même année par la conférence internationale sur l'avenir de la région kurde de Syrie au Sénat de Belgique à laquelle je participai en tant qu'intervenant. Salih Muslim, coprésident du Parti de l'union démocratique (PYD), principale formation politique des Kurdes de Syrie, appela les pays occidentaux à soutenir le peuple kurde dans sa lutte contre les terroristes islamistes en Syrie.

En 2014, *Journaliste «apatride»* fut publié en un seul volume par les éditions ASP (Academic and Scientific Publishers) à Bruxelles. D'abord sorti en turc, le livre a été traduit en français par Mazyar Khoojinian.

Pour présenter l'ouvrage aux lecteurs belges, l'Institut assyrien de Belgique, l'Association des Arméniens démocrates de Belgique, l'Institut kurde de Bruxelles, la Maison du peuple de Bruxelles et les Ateliers du soleil organisèrent une soirée dans le local assyrien de Bruxelles, qui tombait le 27 février 2014, jour de mon anniversaire. Ce fut pour moi l'occasion d'apprécier la prestation d'un groupe de folklore arménien. Les présidents des associations organisatrices nous

remirent, à Inci et moi-même, le prix de «Citoyens de l'humanité».

Le 27 juin 2014, les Ateliers du soleil fêtèrent leurs quarantième anniversaire. Diverses activités culturelles furent accueillies pour l'occasion dans leurs locaux. Depuis 1974, notre institution organise des cours de langue et d'intégration ainsi que des travaux d'ateliers créatifs pour faire découvrir les richesses culturelles et artistiques de la Turquie et lutte pour les droits démocratiques en Turquie et en Belgique, pour l'engagement des immigrés dans des organisations syndicales et démocratiques et pour leur droit de vote et d'éligibilité afin qu'ils apprennent à revendiquer leurs droits dans la société belge.

A partir des vacances estivales 2014, nous avions à peine goûté au bonheur de ces festivités que les problèmes de santé en lien avec la vieillesse nous entraînaient dans une longue période d'inquiétude.

Le 29 août 2014, jour où nous lançons le programme 2014-2015 des Ateliers du Soleil, je fus emmené de toute urgence à l'hôpital pour y être opéré d'un cancer de la prostate qui m'avait complètement obturé les voies urinaires. Après l'opération, il y a eu près de trois mois de radiothérapie, et près de trois ans d'hormonothérapie. Sous oublier l'hospitalisation pour traitement péridural pendant près d'un an parce que les nerfs de l'épine dorsale étaient comprimés à trois endroits différents. Le traitement s'avérant inefficace, j'ai dû subir une opération de la colonne vertébrale...

Pendant cette période problématique qui fut passablement longue et où Inci dut prendre en charge toute seule les obligations de notre vie quotidienne, nous parvînmes, grâce à un ordinateur portable et une connexion Internet, à poursuivre les activités d'Info-Türk. Dans ces moments difficiles, les marques de solidarité de nos amis de Belgique, et même des pays voisins, nous furent d'un grand soutien. Nous reçûmes de nombreuses visites soit à l'hôpital, soit à la maison.

Après avoir confié nos archives à l'IISG d'Amsterdam et les coupures de presse accumulées pendant quarante ans à l'AMSAB-Institut d'histoire sociale de Gand, et une fois que mon état de santé connut une amélioration sensible, nous avons commencé à transférer progressivement les livres, en diverses langues, de notre bibliothèque privée vers la Bibliothèque royale de Belgique.

Nous avons fait don d'une partie importante des livres de théorie socialiste et sur les luttes sociales en Turquie, incluant les œuvres complètes de Marx, Engels et Lénine, à la Maison du peuple de Bruxelles, fondée par les ouvriers et exilés politiques de Turquie.

2015 a été l'année de notre cinquantième anniversaire de mariage. J'étais rédacteur en chef d'*Akşam* et Inci, la correspondante à Ankara du journal lorsque, le 30 janvier 1965, nous nous sommes passés la bague au doigt à la salle des mariages de Beyoglu. Nos amis Ilhami Soysal et Cengiz Tuncer furent nos témoins. La fête fut de courte durée car nous avons continué à travailler pour le journal sans faire de voyage de noces.

Autant dire que cinquante ans plus tard, nous avons été extrêmement étonnés lorsque Bernard Guillaume, adjoint à l'état-civil de la mairie de Schaerbeek où nous habitons, nous a invités à l'Hôtel de Ville avec nos proches amis pour fêter nos noces d'or. Ce jour-là, nous avons été reçus chaleureusement avec nos camarades des Ateliers du Soleil. Nos cinquante ans de mariage n'ont pas seulement été célébrés par l'équipe municipale. Le roi de Belgique en personne nous a envoyés un message.

Nous avons reçu un autre cadeau pour notre anniversaire de mariage: *Le Patriote apatriote*, un documentaire réalisé par notre ami, le journaliste Nazım Alpman, à partir d'entretiens et de prises de vue de nos lieux de vie et de travail à Bruxelles et à Istanbul. Ce film a été projeté le 30 mars 2015 lors d'une soirée or-

ganisée par Nazım et nos amis en Turquie dans l'historique espace culturel Tan Evi où nous avons publié, un demi-siècle plus tôt, les premiers numéros de la revue Ant. Il a ensuite été diffusé à de nombreuses reprises sur la chaîne IZ. Le 10 juin 2015, soit trois mois plus tard, Inci et moi avons reçu le Prix de la liberté de pensée et d'expression de l'Union des éditeurs de Turquie lors d'une cérémonie organisée au Pera Palas d'Istanbul.

Comme je l'ai précisé plus tôt, 2015 revêtait une grande importance à nos yeux de deux points de vue. D'un côté, les activités de commémoration du centenaire du génocide de 1915 (organisées en collaboration avec toutes les organisations démocrates de Belgique, à commencer par les associations arméniennes, assyriennes et kurdes), et de l'autre, le Festival Europaïa-Turquie organisé par l'État turc et ses collaborateurs en Belgique dans l'unique but de faire oublier ce sombre anniversaire...

Tandis que nous nous efforcions de transmettre au public la vérité sur ces deux sujets à travers nos bulletins d'information, des communiqués et des événements en commun, la mascarade des élections turques s'interposa. Devenu président l'année précédente avec 52% des voix lors de l'élection du 10 août 2014, Erdogan essayait par tous les moyens de miner le processus de paix, d'un côté en soutenant les terroristes de l'EI et de l'autre, en sabotant l'administration autonome kurde qui se formait au Rojava.

Malgré l'accord trouvé le 28 février 2015 au palais de Dolmabahçe entre les représentants du gouvernement et la délégation du HDP et malgré l'appel d'Öcalan adressé le 21 mars au PKK pour un congrès consacré au désarmement, Erdogan renversa la table le lendemain de son retour d'Ukraine et mit fin au processus de paix, employant dès lors toutes les ressources de l'État pour empêcher l'accès du HDP au parlement à l'approche des élections.

Mais le calcul d'Erdogan échoua. Le 7 juin 2015, le HDP réussit à devenir le troisième parti le plus représenté au parlement en obtenant 80 députés avec 13% des voix. Comme l'AKP n'était plus assez représenté pour pouvoir gouverner seul, Erdogan traîna le pays vers de nouvelles élections le 1er novembre de la même année, et réussit à faire en sorte que l'AKP reprenne la main pour gouverner seul en attirant les voix d'une partie du MHP grâce à une propagande d'extrême-droite et militariste. Mais il ne put empêcher les Kurdes d'entrer au parlement et, malgré tous les obstacles, le HDP obtint 59 députés avec 10,76% des voix, devenant malgré tout le troisième parti de l'assemblée.

L'année 2015 s'acheva sur un coup de fatigue à cause des polémiques incessantes autour d'Europalia et des élections. Les camarades des Ateliers du Soleil nous accueillirent au Nouvel An dans leurs locaux pour célébrer les 75 ans d'Inci. Ce fut une grande fête qui mit de la couleur dans nos vies. Elle fut suivie par une autre, deux mois plus tard, le 27 février 2017, pour mes 80 ans.

Nous étions désormais tous les deux au plein sens du terme dans ce que les Belges appellent «le troisième âge» ou la catégorie des «séniors».

Alors qu'elle commençait à se libérer de l'angoisse causée par mon cancer et mes opérations des voies urinaires et de la colonne vertébrale, Inci dut à son tour être opérée d'un sérieux problème aux intestins. Les douleurs de l'arthrose affectaient tout son corps et l'empêchaient de jouer de la guitare ou d'utiliser le clavier de l'ordinateur à sa guise. Cela lui causa une très grande peine.

Dans notre soixantaine, nous ne rations aucune occasion pour faire des kilomètres à vélo en allant avec nos bicyclettes pliables dans les forêts hors de la ville ou en bord de mer. Mais l'aggravation de nos problèmes d'équilibre nous privait désormais de ce plaisir. Si depuis le rétablissement de ma colonne vertébrale, j'ar-

pentais chaque jour, sur ordre du médecin, le parc Josaphat ou les boulevards et ruelles de Schaerbeek, Inci ne pouvait endurer de longues marches.

Grâce à la chaleureuse attention de nos amis, nos anniversaires respectifs ont pu se dérouler dans la joie, mais un autre anniversaire important allait, nous plonger dans un grand désespoir. Le 11 mai de cette année 2017 marquait en effet le quarante-cinquième anniversaire de notre départ en exil, de l'obligation de quitter notre pays suite au putsch de 1971. Il n'y avait toujours aucun signe de démocratisation dans le pays où nous étions nés et avons grandi...

De la même façon que, quarante-cinq ans auparavant, nous avons consenti à faire connaître au monde ce qui se passait dans notre pays, nous devions encore et toujours agir avec le même sens des responsabilités.

Lorsqu'en Turquie, les Académiciens pour la paix publièrent le 11 janvier 2015 leur « Appel pour des négociations de paix », nous l'avons aussitôt signé et diffusé au sein de l'opinion publique internationale.

Deux semaines plus tard, participant avec Yves Termon à une conférence de la Fédération Wallonie-Bruxelles sur les génocides, le négationnisme et le révisionnisme, j'avais expliqué que cent ans après le génocide de 1915, celui-ci était encore nié.

Le 31 mai 2016, je participai en tant qu'intervenant à une conférence organisée par la Fédération euro-arménienne pour la justice et la démocratie (FEAJD) au Parlement européen sur la reconnaissance du génocide arménien et la restauration de l'héritage arménien. À la fin de celle-ci, le président de la FEAJD, Kaspar Karampetian me décerna une plaquette pour la « lutte menée tout au long de ma vie pour la démocratie, la justice et la vérité ».

Erdogan profita de la pseudo tentative de coup d'État du 15 juillet 2016 prétendument dirigée contre lui pour amplifier le terrorisme d'État en Turquie et à l'é-

tranger. Tandis que des milliers de personnes s'exilaient pour fuir la répression du régime, notamment les procès et enquêtes lancées sous des motifs fantaisistes, le niveau de menace et de violence envers les opposants de l'étranger augmenta sensiblement.

Le 21 septembre 2016, j'avais été invité au Festival international de journalisme civil organisé dans la ville italienne de Naples. J'expliquai en détail à des journalistes venus de divers pays comment, sous le prétexte de cette pseudo tentative de putsch, les droits et libertés, qui étaient déjà limités avant cela, étaient désormais complètement piétinés.

Le journaliste Kadri Gürsel, président du comité pour la Turquie de l'IPI, avait également été invité à intervenir à cette conférence, mais étant conseiller de la rédaction du journal *Cumhuriyet*, il n'avait pas pu faire le déplacement à Naples. Un mois environ après cette conférence, le 31 octobre 2016, Kadri Gürsel sera placé en garde à vue dans le cadre d'une opération contre le journal.

Après le pseudo coup d'État du 15 juillet 2016, nombre de célèbres journalistes de l'opposition furent arrêtés. Les journalistes qui se trouvaient sous la menace d'être emprisonnés ou au chômage du fait de la mainmise de groupes financiers aux ordres d'Erdogan sur les biens des journaux, des agences de presse et des chaînes de télévision dissidents, furent forcés de prendre la route de l'exil. Comme une impression de déjà-vu...

Après avoir échappé à une tentative d'assassinat à sa sortie de prison, le journaliste Can Dündar, créa un centre de presse à Berlin nommé *Özgürüz* (Nous sommes libres). Celal Başlangıç et ses amis lancèrent à Cologne le journal numérique *Artı Gerçek* et la chaîne *Artı TV*. Mon ancien confrère d'exil Koray Düzgören et moi en avons rejoint l'équipe de rédaction.

Face au referendum constitutionnel organisé par Erdogan dans le but de justifier sa dictature et ses pleins pouvoirs, le 21 février 2017, nous avons mis en place,

en tant qu'associations de démocrates originaires de Turquie, une «plateforme pour le non ». En représailles, les associations, mosquées et médias au service du pouvoir organisèrent une grande campagne de propagande pour forcer les Turcs de Belgique à dire «oui » à la dictature Erdogan.

Sur la page Internet de sa branche belge, l'AKP souffla sur les braises de l'hostilité religieuse en décrétant: «Ce combat est celui du croissant et de la croix». Les autorités belges restèrent hélas silencieuses face à cette campagne belliqueuse. Elus avec les voix des Turcs, les conseillers municipaux, ouvrirent même les portes des salles de réunion de la mairie aux propagandistes de l'AKP.

D'origine turque, le vice-président du Parlement bruxellois est allé encore plus loin en permettant au président de l'Association des retraités des forces spéciales de la police d'organiser une conférence, le 17 janvier 2017, dans la capitale de l'Europe.

Cela n'avait rien d'étonnant, le bourgmestre d'origine turque de Saint-Josse avait lui aussi, reçu dans son bureau, le 19 janvier 2007, l'ancien préfet de police d'Istanbul,

Celalettin Cerrah, l'un des prévenus dans le procès de l'assassinat de Hrant Dink. Il s'était ensuite rendu en Turquie sur son invitation aux festivités du 162e anniversaire de la création de la police d'Istanbul en tant qu'invité d'honneur.

C'est à cause de ce lavage de cerveau que les Turcs de Belgique ont voté, lors du referendum du 16 avril 2017 à 74,18% pour le «oui» aux modifications de la Constitution qui donneraient les pleins pouvoirs à Erdogan.

Il était facile de deviner que, du point de vue de la Belgique, les choses ne seraient pas différentes pour les élections suivantes, mais nous devons continuer notre lutte. C'est dans cette optique que nous avons pris nos

responsabilités nous joignant à la campagne «SOS Turquie» lancée par les organisations démocrates le 24 octobre 2017.

Dans le discours que j'ai prononcé à la cérémonie de commémoration du génocide de 1915 le 24 avril 2018, j'ai exprimé tout mon pessimisme quant au soutien de la population turque de Belgique à Erdogan et j'ai appelé les partis politiques de Belgique à, du moins, tirer les leçons de ces événements et à être plus vigilants à propos des candidats turcs pour les prochaines élections communales et législatives qui allaient se tenir à un an d'intervalle. Il s'agissait pour moi d'éviter la participation des négationnistes sur leurs listes.

Aucun changement non plus aux élections turques du 24 juin 2018. Erdogan fut élu président à 75% des voix, et l'AKP obtint 64% aux élections législatives.

Alors que la tristesse m'envahissait face aux résultats électoraux, l'Association des journalistes de Turquie, dont j'avais été membre, me redonna espoir et courage. Le 27 juin, lors d'une cérémonie au centre de l'association à Istanbul, une plaquette de remerciements fut décernée pour leur apport à la profession à quarante-sept journalistes nés en 1936 et 1937 et encore en vie. Ne pouvant assister à la cérémonie, je fis parvenir un message de remerciements. Ma récompense fut confiée à mon cher ami Fahri Aral.

Par la suite eut lieu, le 20 septembre 2018 à Amsterdam, l'exposition des bustes de bronze de neuf exilés politiques de Turquie, dont moi-même, exécutés par le sculpteur Suat Ögüt.

Finalement, lors des élections communales belges du 14 octobre 2018, rien ne changea: les candidats turcs, se comportant comme des seigneurs des lointaines provinces à la solde régime d'Ankara, furent têtes des listes et entrèrent aux conseils communaux grâce aux voix des électeurs turcs.

Le certificat de remerciements qui me parvint de

l'Association des Journalistes de Turquie en ces jours sombres qui suivirent les élections du 24 juin eut beau me réjouir, ne serait-ce que sur le plan professionnel, une autre nouvelle de Turquie dans la foulée des élections belges du 14 octobre renforça mon pessimisme.

Il s'agissait d'une exposition dont le vernissage eut lieu à Istanbul le 1er novembre 2018. Elle fut organisée à l'occasion du centième anniversaire du plus ancien quotidien de Turquie, *Akşam*, mon ancien journal.

Voici ce qu'en disait l'un de mes lecteurs, Sertaç Çelik, sur Facebook:

«Je suis allé voir l'exposition du centenaire du journal *Akşam* à la salle Cemal Reşit Rey de Harbiye... Hélas, j'en suis rentré déçu... Parmi tant de pages, tant de gens, aucune trace de Dogan Özgüden... Ni de Nurcan Akad, la première femme à occuper le poste de rédacteur en chef du journal... Voilà ce qui se passe quand c'est la droite qui organise ce genre de choses, que dire d'autre? L'âge d'or de 1964-1966 est pour toujours gravé dans ma mémoire... Cordialement...»

Vint ensuite ce message de mon cher ami journaliste Nazım Alpman sur Instagram. Il exprima son mécontentement le lendemain matin sur Artı TV: «A propos de l'exposition du centenaire d'*Akşam* à Cemal Reşit Rey: des panneaux donnent la chronologie du développement du journal... En 1964, Malik Yolaç avait confié la rédaction en chef à Dogan Özgüden, qui avait alors 28 ans... Aucun panneau sur cette période dans l'exposition. On dit à un moment que le tirage monte à 179.000 exemplaires, mais aucune trace de Dogan Özgüden, qui est celui grâce à qui le journal a atteint ce chiffre. Pourquoi? Parce qu'il est de gauche... En 2002, Nurcan Akad devient rédactrice en chef d'*Akşam*. Elle aussi est absente. Pourquoi? Parce que la première rédactrice en chef d'un quotidien turc est de gauche elle aussi... Ce n'est pourtant pas votre histoire, c'est l'histoire de la presse... A cause d'un coup du sort, le journal est aujourd'hui entre

vos mains... *Akşam* est un journal centenaire... Il contient de nombreuses unes, de nombreuses pages qui font sa fierté ... Mais vous, vous ne les méritez pas.»

Trois ans plus tôt, Nazım Alpman revint avec force détails sur cette période censurée de l'exposition d'*Akşam* dans un documentaire intitulé Dogan Özgüden, *Le patriote apatride*. Il y avait accordé une grande place aux points de vue de Malik Yolaç et à mes autres anciens collaborateurs.

Mon avis sur cet acte de censure fut publié dans un article écrit pour *Artı Gerçek* dont voici un extrait :

«En tant que journaliste ayant été responsable du journal pendant deux années de son histoire centenaire, ce n'est pas de la tristesse que je ressens face à cette censure mais de la fierté. Que pouvait-on attendre d'autre de ceux qui ont fait du passé du plus ancien journal de Turquie un tapis de prière consacré au culte de Tayyip ? Le journal est aujourd'hui entre les mains de ses larbins et, comme l'a très justement dit Nazım, ce n'est pas à eux qu'il revient d'écrire l'histoire de ce journal... Figurer dans leur version tronquée de l'histoire m'aurait irrité plutôt que de me donner de la fierté.»

Quand je regarde mon passé, je suis fier de ce que j'ai accompli comme journaliste, comme syndicaliste et comme militant de gauche et aussi de ce que j'ai réalisé à *Akşam*...

J'ai raconté les soixante-dix premières années de ma vie dans mes mémoires.

Mais pour ce qui est de mes dix dernières années, elle ressemble à une parodie des dix premières années de l'ère républicaine où comme le clame l'hymne de l'époque, quinze millions d'individus de tous âges se sont vus injecter l'idéologie kémaliste. Cette fois, quinze millions d'individus ont été lobotomisés avec l'idéologie de synthèse turco-islamiste du tandem AKP-MHP avec à leur tête un commandant en chef qui croit que le monde musulman tout entier se réfère à lui! D'un

côté, les Loups gris, de l'autre, l'étendard de la Rabia ...

Ces quatre dernières années ont été une période où les intellectuels dissidents de Turquie ont été estampillés «terroristes» au prétexte du faux coup d'État du 15 juillet et ont été soit embastillés soit, comme nous, contraints à quitter leur terre natale dans la fleur de l'âge et à poursuivre leur lutte en exil. Je regarde mon passé... Les noms et les institutions ont beau être différents d'une époque à l'autre, la structure oligarchique est toujours la même... Toujours le même triptyque : nationalisme, islamisme et militarisme... Une seule nation, un seul drapeau, une seule patrie, un seul État!

\*

Le 11 mai 2021, notre exil franchit le cap de sa quarante-huitième année. Depuis le début, nous nous sommes toujours battus contre cette structure, et nous nous sommes toujours montrés solidaires des individus et des organisations qui menaient une lutte en parallèle de la nôtre. Avec l'âge et l'accumulation des problèmes de santé, nous savons que vivre une neuvième décennie en restant aussi productifs est désormais difficilement concevable.

De la même façon que nous avons confié toutes nos archives d'exil d'une part à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, d'autre part à la Bibliothèque royale de Belgique, il me fallait apporter ma contribution à la construction de l'histoire de la lutte en exil en collectant dans un livre mes textes de résistance écrits depuis quarante-huit ans.

La quasi-totalité des documents que j'ai rédigés dans mes premières années d'exil pour faire entendre au monde la voix du Mouvement de résistance démocratique, formé contre la junte de 1971, est disponible en anglais et en français. Outre de nombreux communiqués et rapports, ils comprennent aussi des livres volumineux écrits en 1972 et 1973 pour être présentés aux institutions internationales, en premier lieu le Conseil de l'Europe, et aux associations pour les droits humains: *File On*

*Turkey* (Dossier sur la Turquie), *Man Hunts in Turkey* (Chasses à l'homme en Turquie) et *Turkey On Torture* (La Turquie et la torture). Mon livre *Turquie: fascisme et résistance*, publié en français en 2006, en Belgique, par Info-Türk après avoir été publié en 1973 Pays-Bas et en néerlandais par la célèbre maison d'édition de gauche Van Gennep, contient une analyse socio-politique du coup d'État du 12 mars et de ses conséquences. Le *Livre noir de la "démocratie" militariste en Turquie*, que j'ai écrit contre le coup d'État du 12 septembre 1980, a d'abord été publié en 1987 en anglais, puis en français en 2010 pour coïncider avec le trentième anniversaire de ce putsch.

Ces ouvrages, comme tous les articles, communiqués et échanges épistolaires écrits en anglais et en français ces quarante-huit dernières années, sont conservés depuis près de dix ans à la fois à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam et à la Bibliothèque royale de Bruxelles. De plus, il est possible d'en retrouver le texte complet sur les pages Internet d'Info-Türk et sur Academia.

Quant à ces Écrits d'exil, ils se composent d'une sélection de textes ou d'entretiens écrits dans ma langue maternelle, le turc, et publiés dans divers journaux, revues ou médias visuels.

Dans la première période qui va jusqu'au coup d'État de 1980, mes textes en turc, en dehors de l'Agence Info-Türk, n'avaient pu être publiés en Turquie que dans l'hebdomadaire *Yürüyüş* et dans le mensuel *Yurt ve Dünya*. Quant aux éditions turques de certains de mes livres dont la première édition était parue chez Info-Türk, elles étaient sorties aux éditions Güncel, maison créée à Istanbul par ma sœur Çigdem Özgüden.

Quant à la période allant du putsch de 1980 à nos jours, les organes qui purent publier mes textes sans censure sont, en Turquie Özgür Bakış, et à l'étranger *Demokrat Türkiye*, *Barış/Aşitî*, *Avrupa Sürgünler Mec-*

*lisi et Artı Gerçek*. Le premier volume d'*Écrits d'exil* contient des textes choisis dans les quarante-six années s'étendant de notre départ de Turquie jusqu'à la fin 2016 ainsi que les critiques sur les deux volumes du *Journaliste «apatride»*.

Quant aux trois volumes suivants, il contiennent mes chroniques hebdomadaires publiées dans *Artı Gerçek* depuis 2017.

Le quatrième volume comprend également mes écrits parus dans d'autres médias ainsi que quelques reportages avec Inci et moi.

Lors de l'écriture du premier volume, j'attendais les résultats des élections locales turques du 31 mars 2019... Les nouvelles réjouirent au plus haut point ceux qui, depuis 2002, sont écrasés par le dictat islamofasciste de l'AKP. Elles donnaient en effet le premier signe de la possibilité qu'un jour, ce pouvoir puisse être renversé par la volonté du peuple... Elles nous rappela, Inci et moi, un lointain passé, cette nuit où, 54 ans plus tôt, nous publiâmes dans *Akşam* le résultat des élections du 10 octobre 1965... Le Parti ouvrier de Turquie, dont nous avons soutenu la campagne dans *Akşam*, entrait au parlement avec 15 députés, et allait ainsi marquer l'actualité politique du pays.

Cinquante-quatre ans plus tard, aux élections locales que nous suivions de loin, les partis au service de la synthèse turco-islamiste, en premier lieu desquels la coalition AKP-MHP, ont obtenu les trois quarts des voix. Nous étions tristes. Mais comme le Parti ouvrier de Turquie avait pris la tête de la résistance cinquante-quatre ans plus tôt, aujourd'hui, malgré toutes les pressions et les pièges du pouvoir, malgré aussi sa marginalisation par le CHP, le HDP a remporté les mairies des provinces kurdes à la force du poignet. De plus, le parti progressiste pro-kurde a fait le sacrifice de ne pas présenter de candidats dans les métropoles d'Istanbul, Ankara ou Izmir où il avait pourtant frappé un grand

coup contre le despotisme d'Erdogan, laissant ainsi la voie libre aux candidats du Parti républicain du peuple (CHP, opposition kémaliste). Oui, une nouvelle lueur, un nouvel espoir se manifesta dans notre cinquième décennie d'exil... Nous ne verrons probablement pas de notre vivant la grande illumination.

Mais qu'importe, l'essentiel, c'est que les générations futures puissent goûter à ce bonheur.

### **Longue interview avec Dogan Özgüden sur l'exil**

*Erdal Boyoglu, L'épreuve de l'exil, dans Notabene 2022*

*Q: Étiez-vous marié lorsque vous avez été déchu de votre citoyenneté? Les relations au sein de la famille ont-elles changé ?*

Ma femme et compagne de lutte Inci Tugsavul a été déchue de sa citoyenneté avec moi. Comme nous n'avons pas d'enfants, nous n'avons rencontré aucun problème à cet égard. Par contre, pendant notre période d'exil qui a débuté en 1971, nos proches en Turquie ont été constamment exposés à la pression de leur entourage. Après la perte de notre nationalité, ces pressions sont devenues plus saillantes. On annonça par exemple que les biens des citoyens bannis seraient confisqués. Quand j'ai quitté Izmir, j'ai laissé la maison achetée à la coopérative d'habitation via un emprunt durant mes années de journalisme à Izmir, à mon père et à ma mère afin qu'ils puissent vivre confortablement pour le restant de leur vie. Ma mère est décédée avant le putsch du 12 septembre 1980. Mon père a vécu seul dans cette maison. Lorsque le premier appel au «retour à la maison» fut lancé (par le régime, NDT), j'ai immédiatement transféré la propriété de la maison à un ami fiable pour éviter que la maison ne soit confisquée et que mon père ne soit jeté à la rue. Malgré cela, , mon père a été constamment

harcelé jusqu'à sa mort. On le menaçait d'être expulsé de la maison à tout moment à cause de son «traître» de fils.

*Q: Le 15 décembre 2012, vous avez été élu président honoraire du conseil des exilés à Cologne, en Allemagne. Comment avez-vous vécu et ressenti, en tant qu'exilé socialiste, la question des exilés ?*

Dès le début de mon exil, surtout durant notre période de clandestinité, mes principales relations ont été les exilés politiques venus du monde entier vers les métropoles européennes... Au début des années 70, trois pays européens autres que la Turquie, à savoir l'Espagne, le Portugal et la Grèce, subissaient une dictature fasciste... Dans les grandes villes européennes, nous étions en contact permanent avec les représentants des luttes de libération nationale d'Amérique latine, d'Afrique et d'Extrême-Orient. Aujourd'hui, je consacre encore une grande partie de ma vie aux problèmes des exilés politiques... Et j'en suis fier...

Pendant notre exil, nous avons été gratifiés de diverses récompenses tant en Turquie qu'en Europe. Mais le trophée qui m'a le plus touché, c'est le «Prix de la citoyenneté humaine» que les diasporas assyrienne, arménienne et kurde, avec lesquelles nous luttons ensemble depuis des années en Belgique, nous ont décerné il y a deux ans, à Inci et à moi, pour la publication en français de mon livre *Journaliste apatride*.

### **Entretien à propos de la revue *Ant* des années 60'** *Toplumsal Tarih Dergisi, mai 2022*

*Q: Les éditions ANT ont assuré une très importante diffusion d'œuvres traduites qui a marqué une époque. Madame Tugsavul nous a dit que vous deux et le couple Yaşar-Tilda Kemal êtes en grande partie responsables du processus décisionnel relatif à cette ligne éditoriale.*

*Nous constatons que cette équipe a publié des livres qui vont de la question palestinienne aux mémoires et journaux du Che, du Black Power de Carmichael aux activités de guérilla et aux manuels des révolutionnaires latino-américains. Comment avez-vous choisi ces livres?*

Après avoir quitté le journal *Akşam*, Inci Tugsavul et moi avons publié la revue *Ant* avec Yaşar Kemal et Fethi Naci. Yaşar et Naci étaient tous deux mes camarades du Parti ouvrier de Turquie. Lorsque je suis devenu rédacteur en chef d'*Akşam*, j'ai publié les articles de Naci et le roman-feuilleton Köroglu de Yaşar Kemal. Ce dernier m'a suggéré d'engager Çetin Altan comme chroniqueur pour *Akşam* après qu'il ait été écarté de la rédaction de *Milliyet*.

Nous avons financé *Ant* avec l'indemnité de départ qu'Inci et moi avons reçue lorsque nous avons quitté le journal *Akşam*. Je me suis chargé du poste de rédacteur en chef de la revue *Ant* et de celui de rédacteur des commentaires hebdomadaires. Inci Tugsavul est devenue responsable de la gestion technique et esthétique... Fethi Naci rédigeait les articles théoriques de la revue et gérait la rubrique artistique, et Yaşar Kemal écrivait un chronique chaque semaine et, de temps en temps, il réalisait des interviews.

*Q: Les couvertures et les visuels des éditions ANT occupaient une place exceptionnelle dans le monde éditorial de l'époque. Les publications comportaient une couverture et des illustrations très marquantes. L'une des couvertures les plus mémorables est peut-être l'image réalisée par Madame Tugsavul pour Guérilla urbaine de Carlos Marighella. Plus tard, Vous avez été non seulement poursuivi en justice pour ce travail, mais le livre a également été saisi. Nous sommes curieux de connaître les sources qui ont influencé Tugsavul et comment ses inspirations vu le jour dans le contexte politique et culturel de l'époque.*

Avant que nous soyons ensemble, Inci Tugsavul était correspondante politique du journal *Akşam* à Ankara. Elle a été récompensée comme Journaliste de l'année par l'Association des journalistes. Outre son excellence dans le monde de la presse, elle était critique de théâtre et une brillante guitariste...

Après son arrivée à Istanbul au début de 1965 et notre union pour la vie, elle a travaillé à la rédaction du journal, et en peu de temps, elle s'est chargée des pages intérieures puis du graphisme de la couverture.

Même lorsque nous étions dans des villes différentes, Inci et moi partagions la même conviction et le même point de vue sur la lutte pour le socialisme et l'indépendance totale. Ses opinions, elle les reproduisait avec une dextérité et rapidité dans la mise en page du journal *Akşam* et du magazine *Ant*, ainsi que sur les couvertures des livres *Ant*.

Lors de la préparation de la revue *Ant*, Inci a travaillé sur de nombreux exemples tirés de la presse mondiale, mais la mise en page relève entièrement de son propre travail. Nous déterminions ensemble le thème à traiter sur la couverture, ensuite Inci donnait la forme finale à l'image en utilisant diverses méthodes graphiques.

Dans le livre *Afişe Çıkmak* (Sortir faire un collage d'affiches) de Yılmaz Aysan publié aux éditions İletisim, Inci Tugsavul décrit sa propre aventure comme suit:

«Je dois en grande partie mon succès dans les domaines graphique et technique aux héros anonymes, d'abord à ceux de l'imprimerie *Akşam*, puis à ceux des ateliers où les périodiques et les livres *Ant* étaient mis en page, imprimés et reliés. J'ai tout appris d'eux, et parce que j'ai appris d'eux, j'ai toujours mis la priorité sur le respect envers leurs efforts et leur créativité lors de la préparation de journaux, de magazines ou de livres. C'était l'un des points sur lesquels Dogan et moi étions le plus d'accord: celui d'ignorer le privilège des cols blancs et de créer dans l'union harmonieuse des

idées et des goûts à la fois des travailleurs intellectuels et manuels, et de partager la même fierté et la même joie...

«Le design de la couverture de la revue Ant a d'abord été réalisé par Sait Maden. Plus tard, j'en ai assumé l'entière responsabilité. Certains numéros ont une couverture signée Ayhan Erer, Oktay Karel, Artun Yeres et Tan Oral. Quant à la couverture du premier livre Ant, elle est l'œuvre d'Ayhan Erer. Tous les suivants sont de ma fabrication.

«Le Nouvel Observateur a été une de nos premières sources d'inspiration. Le journal The Sun, la revue Afrique Asie, L'Express, les éditions Maspero, les publications d'avant-garde qui faisaient florès dans les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine à cette époque et qui donnaient la parole aux mouvements de libération nationale et aux révolutions sociales, ont également influencé nos préférences esthétiques.»

Inci y raconte notamment l'histoire de la une du 100e numéro d'Ant, sorti le 26 novembre 1968 et consacré aux événements de 68 sous le titre «Révolte de la jeunesse» ainsi que ses mésaventures à cause de la couverture du livre Guérilla urbaine de Carlos Marighella

«Le dessin utilisé sur cette couverture est tiré d'une affiche des événements de Paris en 1968. A cette époque, nous recevions constamment des affiches et des tracts de la part d'Abidin Dino et de nos lecteurs parisiens. Nos écrivains Barbro et Güneş Karabuda ont également vécu et documenté les événements de l'intérieur. Nous avons même montré le documentaire sur 1968 réalisé par Güneş aux dirigeants de la jeunesse de l'époque en organisant une réunion spéciale dans notre appartement situé sur le raidillon de Kazanci.

«Le livre Guérilla urbaine de Carlos Marighella publié aux éditions Ant, a été immédiatement interdit et nous avons été traînés devant les tribunaux. Le tollé a été causé par les trois impacts de balles que nous avons utilisés en

couverture. Le souci majeur du procureur qui avait ouvert une enquête contre nous, c'était la signification du texte rouge "Viva la rev..." sous les trous et le nodule de bois qui apparaissait sous cette phrase. "Ce nœud, c'est probablement la Turquie, au-dessus c'est l'URSS! Vous voulez dire ici la révolution communiste, n'est-ce pas!" On pouvait voir au premier coup d'œil que c'étaient les premières lettres du mot "révolution", mais comme le mot était incomplet, celui-ci ne pouvait pas constituer une preuve légale justifiant une condamnation. Ceci étant, durant l'interrogatoire, ils ont tenté de me faire prononcer le mot. Finalement, j'ai été jugée en vertu de l'article 142, mais au moment où j'ai été assignée à comparaître, nous avions déjà quitté la Turquie.»

## **La vie de l'édition en 68**

*Dogan Özgüden, Denizlere çıkan sokaklar, 2023*

Durant l'été 1964, j'ai commencé à travailler comme secrétaire de nuit à Akşam, le plus ancien journal de Turquie. Quelques mois plus tard, après qu'Oguz Akkan, futur fondateur de la maison d'édition Cem, ait quitté le journal, j'ai été nommé rédacteur en chef. C'était le 16 octobre 1964.

Le jour de ma prise de fonction, j'ai organisé une réunion avec tous les employés du journal. En principe, de tels échanges se tenaient uniquement entre journalistes. Mais je tenais à inviter les responsables des services de la composition, de la rotative, de la distribution, de l'administration et de la publicité.

Afin de faire d'Akşam la voix quotidienne de la gauche, j'ai recruté des journalistes avec lesquels j'étais engagé dans la lutte socialiste et j'ai ouvert les colonnes aux articles d'intellectuels contestataires. Aziz

Nesin, Çetin Altan, Yaşar Kemal et Fethi Naci sont devenus les rédacteurs réguliers du journal.

Inci Tugsavul, responsable du graphisme du journal, a veillé à ce que la lutte de la classe ouvrière trouve un large écho auprès du lectorat.

En soutenant la campagne électorale des législatives de 1965, *Akşam* a également joué un rôle majeur dans l'entrée au Parlement de 15 députés du Parti ouvrier de Turquie.

Devenu chef du Parti de la Justice (AP, droite) avec l'appui ouvert des États-Unis, Süleyman Demirel remporte les élections en solo et devient Premier ministre. Cette victoire donne des ailes aux milieux capitalistes. Ils en profitent pour intensifier leurs pressions sur les organisations et publications de gauche.

Le climat fascisant ne tardera pas à frapper le journal *Akşam*.

Entretemps, Çetin Altan, le chroniqueur le plus populaire du journal, entre au Parlement en tant que candidat indépendant d'Istanbul issu de la liste du TIP. Mais il se voit refuser de prendre la parole en tant que député indépendant. Il rejoint alors le TIP et assume le rôle de porte-parole du parti. *Akşam* devient la cible du gouvernement AP et des milieux d'affaires.

Alors que le tirage de notre journal ne cessait d'augmenter, les grandes entreprises ont stoppé la publication de leurs encarts publicitaires. Le patron du journal Malik Yolaç a commencé à faire pression sur moi pour que j'exclus Çetin Altan du journal. J'ai refusé. Au cours de l'été 1966, j'ai été purgé du journal *Akşam* avec toute l'équipe de gauche.

A partir de 1967, Inci et moi avons commencé à publier l'hebdomadaire socialiste *Ant* avec Yaşar Kemal et Fethi Naci.

Pendant les quelques mois où nous étions au chômage, j'ai d'abord publié Fascisme puis Capitalisme,

un livre qui critique le système économique. İnci a fait paraître chez AKK son Guide musical sur la musique classique occidentale. Ensuite, nous nous sommes mis à traduire le livre Listen Yankee de Wright Mills sur la révolution cubaine

Un matin, alors que nous étions occupé avec cette traduction, nous avons reçu un appel téléphonique de Yaşar Kemal.

Il revenait de Malatya, où s'était tenu, fin novembre 1966, le 2e Grand Congrès du Parti ouvrier de Turquie. De nombreux événements désagréables y ont eu lieu, notamment les purges menées par Behice Boran et Nihat Sargın contre les membres du parti qui sympathisaient avec Mihri Belli et Hikmet Kıvılcımlı. Cette opération a entraîné le parti dans une nouvelle crise. Yaşar Kemal, qui était membre du Conseil exécutif central, m'a dit: «Tu as peut-être entendu parler de ce qui s'est passé à Malatya. J'en ai également parlé à Aybar, cela ne peut pas continuer ainsi. Nous devons rassembler le parti. Il est urgent de publier un hebdomadaire indépendant qui soutiendrait le parti sans devenir le jouet d'aucune faction.»

Lorsque Yaşar a proposé Fethi Naci comme fondateur de la revue avec lui et moi, j'étais surpris: «Je n'ai pas très bien compris. Une nouvelle purge a commencé dans le parti. Et pour renforcer le parti, tu proposes une collaboration avec quelqu'un qui vient juste d'être purgé?»

Durant mes premières années d'activisme politique, Fethi Naci et moi avons travaillé ensemble au sein du comité scientifique et de recherche pour la préparation du premier programme du Parti ouvrier de Turquie. Cependant, en 1964, lors de l'élection du conseil de direction en marge du 1er congrès du TIP, une distinction a été faite entre les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels.

Il ne s'agit pas du seul point de désaccord. Bien que l'on ait validé au congrès la représentation des branches

de la jeunesse du TIP au conseil général de direction, cette décision a été annulée après un second vote sur objection de Behice Boran, démontrant ainsi sa méfiance à l'égard des jeunes.

Dans les années qui suivront, cette méfiance contribuera à éloigner la jeunesse révolutionnaire du Parti ouvrier de Turquie, en particulier lors de la résistance de 1968.

Fethi Naci et moi avons finalement été expulsés du parti parce que nous refusions cette attitude discriminatoire à l'égard des jeunes.

Yaşar Kemal se voulut rassurant: «Oublions le passé. Bien que Naci et toi ayez été expulsés du parti, vous avez fait preuve d'une véritable attitude socialiste en continuant à défendre le parti de l'extérieur. Comment peut-on oublier le soutien d'Akşam au TIP lors des élections quand le journal était sous ta direction?» Il nous a convaincus. Alors, dès le début de 1967, nous avons commencé à publier la revue Ant.

Le nombre de poursuites intentées contre nous pour les articles publiés dans Ant augmenta rapidement. Après Yaşar Uçar et Alpay Kabacalı, Osman Şaffet Arolat risquait lui aussi de lourdes sanctions. C'est pourquoi, à partir de juillet 1970, j'ai d'abord mené la barque en tant que directeur d'Ant, puis c'est İnci qui a repris cette tâche à haut risque jusqu'à la fermeture de la revue.

Dans le communiqué du commandement de la loi martiale d'Istanbul en date du 1er mai 1971, on annonça «la fermeture sine die de la revue Ant pour sa violation persistante des articles 142, 311, 312, 156 et 159 du Code pénal turc, ainsi que l'engagement de poursuites judiciaires nécessaires contre les responsables».

Il nous restait deux options : nous rendre au commandement de la loi martiale ou nous cacher jusqu'à ce que nous soyons pris au piège quelque part, capturés, torturés et peut-être même assassinés. Les membres de notre rédaction étaient d'avis que nous devons à tout

prix nous exiler afin de mettre à profit nos relations à l'étranger dans la lutte contre la junte.

Pendant mes six ans de mission en tant que rédacteur en chef d'*Akşam* et d'*Ant*, j'avais en effet accueilli de nombreux hommes politiques, des journalistes et des artistes européens venus en Turquie et je les avais informés de la répression en cours dans notre pays.

En outre, nous avions de nombreux écrivains et abonnés dans les pays européens, car nous reflétions de manière très détaillée le travail et l'organisation des travailleurs immigrés et des étudiants progressistes à l'étranger.

Cependant, ni moi ni Inci n'avions tenté d'obtenir un passeport à utiliser en cas de nécessité, car il nous était jamais venu à l'esprit qu'un jour nous devrions quitter la Turquie. Or, pour les journalistes titulaires d'une carte de presse jaune comme nous, rien de plus simple. Mais c'était trop tard. Si nous voulions quitter la Turquie, cela devait se faire illégalement.

Très inquiet depuis l'annonce de l'ordre de «tir» sur les fugitifs, le père d'Inci prit contact avec ses connaissances dans le Sud du pays et trouva rapidement un passeur prêt à nous aider à franchir la frontière syrienne moyennant de l'argent. D'abord Inci, puis moi sommes allés à Ankara dans l'attente d'explications sur notre rendez-vous dans la ville méridionale de Kilis. Mais lorsque la radio annonça la capture de trois membres de Dev-Genç qui tentaient de traverser la frontière syrienne, nous avons réévalué la situation. Le passeur aurait pu nous dénoncer à la dernière minute et nous aurions pu être abattus dans le dos. En fait, le lendemain matin, l'homme n'a pas appelé comme il l'avait promis. Il ne nous restait qu'une seule solution : trouver un faux passeport et traverser la Grèce par la mer via Marmaris, ou voyager vers l'Europe à bord d'un avion étranger via un vol direct depuis Ankara...

Nous avons changé les photos du passeport familial

toujours valide du père et de la mère d’Inci, falsifié les noms de famille et effectué les opérations requises d’achat de devises au moyen du passeport. Nous avons quitté la Turquie à bord d’un avion de la Lufthansa au départ de l’aéroport d’Ankara le matin du 11 mai 1971.

Sans même penser qu’un jour nous serions «apatrides »... En espérant revenir au plus vite et tout reprendre là où nous nous étions arrêtés, comme si de rien n’était...

### **L’éternel dissident turc, n’a jamais renié ses valeurs** *Baudouin Loos, Le Soir, 21 novembre 2022*

Dogan Özgüden n’a jamais pris sa retraite. L’idée ne l’a jamais effleuré. Son pas se fait sans doute plus lent – il a tout de même 86 printemps derrière lui – mais rien ne pourrait le convaincre de mettre fin à ses activités professionnelles. Lesquelles ont commencé il y a... 70 ans à Izmir, une ville turque sur la mer Egée, quand, à 16 ans, il est engagé comme sténographe dans un journal. Cette carrière de journaliste n’a donc pas encore pris fin.

Voilà un homme discret, abrité derrière sa moustache, qui cache une personnalité forte, sûre de ses valeurs, qui a donné du fil à retordre à tous les régimes que son pays, la Turquie, a connus depuis les années 1950. Le prix qu’il a dû payer s’est révélé d’une ampleur exorbitante. A savoir 48 années d’exil. Très majoritairement passées en Belgique. A Bruxelles, à Schaerbeek, précisément.

Son histoire mérite d’être contée.

Enfant, ce fils de cheminot partageait la vie des paysans en Anatolie. Dès son adolescence, lors de ses humanités, il dit avoir «pris conscience de bien des choses ». Des injustices, sans doute. C’est décidé, il militera. A gauche, très à gauche. «J’ai fait partie du premier syndicat turc de journalistes. Le coup d’Etat de 1960 avait donné lieu à une relative libéralisation. Le Parti ouvrier

de Turquie (POT) a pu être créé, j'en étais membre. A Istanbul, je suis devenu rédacteur en chef du plus ancien quotidien de Turquie, *Akşam*.»

### **«Traîtres à la patrie »**

Mais l'embellie des libertés fait long feu. «J'ai dû vivre de choses et autres comme l'écriture et la traduction de livres sur le fascisme. A partir de 1967, avec ma femme Inci épousée deux ans plus tôt, nous avons lancé l'hebdomadaire Ant. A l'époque, des sujets comme le génocide des Arméniens de 1915 ou la question kurde étaient tabous. On pouvait se retrouver labélisés "traîtres à la patrie" si on soulevait ces sujets. Ce qu'on a fait! Dans la revue, on a aussi dénoncé le militarisme turc, le rôle croissant de l'armée dans l'économie...»

Danger devant!! Un nouveau coup d'Etat, en 1971 et l'imposition de la loi martiale aboutissent à l'interdiction de la revue et les contraignent à la clandestinité. «Ma photo était affichée en rue, j'étais recherché. Nous avons alors décidé de partir en campagne en Europe pour pouvoir y exposer ce qui se passait en Turquie. » Un projet d'exil ? Non. Juste l'idée de lancer un mouvement de résistance démocratique grâce aux amitiés déjà consolidées en Europe, des journalistes, des hommes politiques et des associations ouvrières...

«Il croyait son exil provisoire, raconte Mazyar Khoojinian, historien à l'ULB et traducteur des Mémoires d'Özgül, mais d'anciens réfugiés politiques en France lui disaient: "Tu es jeune et idéaliste mais ton exil va se prolonger"» Ils avaient raison et lui s'est adapté. «C'est un homme de principes. Quand il se fixe des objectifs, il met tous les moyens pour y parvenir. Il a une mémoire prodigieuse et une plume acerbe.» De quoi se faire détester en haut lieu...

### ***Faux passeports***

En Europe, les difficultés surgissent immédiatement. «On est arrivés avec de faux passeports, ceux des parents de ma femme qu'on avait falsifiés, se souvient-

il. Un des premiers pays visités fut la Belgique, par Anvers. On a ensuite voyagé en France, en Allemagne, etc. On publiait communiqués, rapports et revues en anglais, notamment à destination des parlementaires au Conseil de l'Europe, dont la Turquie faisait déjà partie.»

Cette question des faux passeports s'éternisait. Gênait leur liberté de mouvement en Europe. C'est un député travailliste néerlandais, Piet Dankert, qui leur conseille de demander l'asile politique aux Pays-Bas. Ils acceptent mais atterrissent vite à Bruxelles, qui abrite les institutions européennes. D'où ils lancent en 1974 «Info-Türk», une agence d'info alternative qui diffuse en plusieurs langues (turc, anglais, français, néerlandais et allemand), une première en Europe. Elle fonctionne toujours!

Mateo Alaluf, sociologue d'origine turque, les rencontre à ce moment. Et collabore avec eux. «J'ai une grande estime et amitié à leur égard, explique celui qui deviendra professeur à l'ULB. Ils sont, je crois, avant tout des journalistes engagés d'une droiture et honnêteté exemplaires. Des acteurs et témoins des trois grands moments de l'immigration des exilés turcs en Belgique et en Europe: les coups d'Etat de 1971 et 1980 et celui, manqué, de 2016 contre Erdogan.»

Le retour en Turquie ? Il fut tenté, en 1977. «Il y avait eu des progrès, relatifs, en Turquie. Ma mère était mourante, il nous fallait rentrer. On a pu le faire. Et revoir de nombreux amis là-bas qui sont devenus députés ou ministres. Quand nous nous sommes rendus à Ankara, nous avons reçu une convocation pour se présenter devant le procureur de la république. On m'a déconseillé d'obéir, car je risquais d'être incarcéré. Voire pire. Finalement, il nous a paru préférable de retourner en Belgique, en pensant encore que cela serait provisoire, mais nous y sommes toujours...»

### ***Belges depuis le 3 avril 1995***

En Turquie, un nouveau coup d'Etat, en 1980, sonne d'ailleurs le glas des vagues espoirs démocratiques.

Comme des centaines d'autres, Inci et Dogan Özgüden sont même déchus de leur nationalité et deviennent apatrides. Cela pendant une dizaine d'années. «Nous avons un jour décidé de demander notre naturalisation belge. Avec succès mais non sans problèmes car le procureur du roi avait d'abord émis un avis négatif basé sur les accusations du régime d'Ankara. Puis des députés se sont mobilisés pour nous et le 3 avril 1995, nous sommes enfin devenus belges. On n'a jamais demandé à recouvrer notre nationalité turque. Le jour où un régime démocratique s'imposera à Ankara, nous le ferons! C'est ma patrie, tout notre combat.»

Etrange destin d'un homme qui pourrait ne jamais revoir son pays. «C'est l'éternel dissident communiste, lance Mazyar Khoojinian avec une pointe d'admiration. Son baromètre, c'est la situation de la classe ouvrière, laquelle souffre sous Recep Tayyip Erdogan, qui écrase les syndicats. » Et il ne faut pas croire qu'on l'a oublié au pays. «On lit son blog, il parle encore aux Turcs via YouTube, Skype ou Zoom, sur des sites indépendants, malgré son âge et la santé fragile.»

### *Le rôle moteur de sa femme*

Son combat ne sera pas que politique. Sa femme Inci aura un rôle moteur dans le lancement des «Ateliers du Soleil » à la lisière de Schaerbeek et de Saint-Josse, qui font aujourd'hui encore leur fierté. Il nous les présente : «L'association occupe une vingtaine de salariés et présente de multiples aspects : l'éducation permanente, l'école des devoirs, les ateliers créatifs (peinture, sculpture, céramique, etc.), l'insertion socio-professionnelle et des cours de français. Nous accueillons ici rue de Pavie des adultes et des enfants de quelque cinquante nationalités différentes.»

Dans cette partie de Bruxelles, les Özgüden côtoient beaucoup d'immigrés turcs, dont de nombreux partisans du président Erdogan.«Depuis le début de notre exil en Belgique, on y a ressenti une sympathie énorme, je di-

rais “à la turque”, ce qu’on n’a pas constaté ailleurs.» Quant aux Turcs de Bruxelles qui lui seraient hostiles, il s’en accommode. «Des menaces potentielles relayées parfois par des coups de téléphone anonymes n’ont jamais cessé mais je préfère vivre dans ce quartier où résident mes compatriotes et je garde de bonnes relations avec nombre d’entre eux, notamment pas mal de travailleurs immigrés pensionnés, simplement, on évite parfois de parler politique.»

Pour cet inlassable combattant de la liberté d’apparence réservée, la plus grande frustration restera évidemment l’éloignement de la terre natale. Mais il veut que son nom et celui d’Inci restent associés aux valeurs qu’ils n’ont cessé de chérir. «Nous sommes des défenseurs des droits de l’homme, qu’il soit Turc, Kurde, Arménien, Assyrien ou autre.» C’est aussi pourquoi les Özgüden ont confié des milliers de livres et documents sur la Turquie à la Bibliothèque royale de Belgique et à l’Institut international de l’Histoire sociale à Amsterdam.

L’histoire n’est d’ailleurs pas finie. «Nous avons eu la satisfaction d’avoir participé aux différentes luttes pour la justice dans mon pays depuis quasiment la Seconde Guerre mondiale. Et je continuerai, avec Inci, jusqu’à mon dernier souffle!»

### **Le dernier message du camarade Yücel Sayman** *Info-Türk, 15 décembre 2022*

La chute des feuilles continue... Aujourd’hui, nous est parvenue la nouvelle du décès Yücel Sayman, notre camarade depuis nos journées d’exil des suites du putsch du 12 mars 1971.

Né à Konya en 1939, Sayman est diplômé du lycée français Saint-Joseph en 1957, de la faculté de droit de

l'université d'Istanbul en 1962, titulaire d'un doctorat de la faculté de droit de l'université de Strasbourg en 1969, et a enseigné pendant des années le droit international privé à la faculté de droit de l'université d'Istanbul.

Yücel Sayman fut aussi un révolutionnaire obligé de s'exiler après le coup d'État du 12 mars 1971 alors qu'il était assistant à l'université d'Istanbul et, plus tard, il devint le bâtonnier d'Istanbul pour un temps.

En tant que Mouvement de Résistance Démocratique, nous avons adopté le principe de solidarité avec tous ceux qui sont tourmentés par le régime en Turquie et de les aider à résoudre leurs soucis pratiques dans la mesure de nos moyens.

Lorsque nous répondîmes à ses besoins, Yücel demanda avec étonnement: «N'exigez-vous rien en retour des personnes que vous aidez pour les rendre dépendantes de vous ? »

Lorsque nous avons dit que nous considérons cela comme un devoir révolutionnaire et que nous ne faisons aucune discrimination, il répondit: «C'est différent dans notre parti... La personne qui reçoit un faux passeport est toujours soumise au contrôle de l'organisation. Après utilisation du passeport, il doit le remettre au responsable du parti.»

Le TIHKP a vivement réagi à notre geste de solidarité et émis des fatwas requérant la peine de mort à la fois contre nous et contre les militants du TIHKP qui étaient en contact avec nous.

Des années plus tard, le 18 décembre 2010, nous avons revu Yücel Sayman. Lui et nous avons été invités en tant qu'intervenants à une conférence de l'Association germano-turque des droits humains (TÜDAY) à Cologne intitulée «Nous demandons que les putschistes soient jugés». Ce fut l'occasion de raviver nos souvenirs d'exil de l'après-coup d'Etat du 12 mars.

Dans le message de félicitations qu'il nous envoya en 2015 à Inci pour son 75e anniversaire, il écrivit:

«Chère Inci, cher Dogan... sans vouloir tomber comme un cheveu dans la soupe, moi aussi, je voudrais célébrer ce 75e anniversaire. Même si durant les 51 années que vous avez passées ensemble, je n'ai laissé aucune trace ni souvenir quelque part, j'y perçois ma propre existence.»

Inci et moi adressons nos condoléances à la famille et aux proches de notre cher Yücel Sayman, qui a laissé des traces profondes dans nos vies à la fois en tant que camarade et ami, et nous lui disons: «Que ton voyage vers l'éternité baigne dans la lumière».

---

[1] Ekşi Sözlük, littéralement «Dictionnaire aigre», est une plateforme en ligne contributive régulièrement cible de la censure du régime Erdogan.

[2] Kuddusi Okkir : homme d'affaires poursuivi en 2007 dans le cadre du dossier Ergenekon sur les réseaux criminels et paramilitaires communément appelés l'Etat profond. Kuddusi Okkir semble avoir servi de bouc émissaire dans une affaire politique qui a rapidement viré au règlement de compte entre clans au pouvoir. Il est décédé en détention d'un cancer généralisé l'année suivante.

[3] Susurluk: ville de l'ouest de la Turquie devenue célèbre le 3 novembre 1996 lors d'un accident entre une Mercedes blindée et un camion qui a coûté la vie à Abdullah Catli, chef mafieux d'extrême-droite recherché par Interpol, sa maîtresse et Hüseyin Kocadag, chef de la police. Un député de droite et chef de milice dénommé Sedat Bucak est sorti vivant du véhicule. Cet accident a révélé les liens entre l'Etat, les barons de la drogue et les escadrons de la mort d'extrême-droite.

[4] Nafen: Near and Far East News.

[5] Basinköy se situe dans le district stambouliote de Bakirköy. Le nom de cet arrondissement signifie «Village de presse» et provient de la coopérative d'habitation qui s'y trouve et qui regroupe des membres de la presse et des écrivains.

[6] Les jeunesses révolutionnaires ont décidé à l'époque d'ériger un pont sur le Zap avec leurs propres moyens dans les zones kurdes reculées par solidarité avec la population kurde pauvre et méprisée, au moment précis où les yeux étaient rivés sur la construction par des entreprises britanniques du pont du Bosphore reliant l'Europe à l'Asie

[7] Heimatlos: mot allemand signifiant «apatride».

[8] Surnom de la commune bruxelloise de Schaerbeek où vit une importante communauté turque.

[9] Une vieille théorie raciste turque qualifie les Kurdes de Turcs des montagnes. Le terme Kurde, (Kürt en turc) serait originaire du bruit de pas dans la neige dont les onomatopées en turc sont «Kart,Kürt ».

[10] Ruhi Su (1912-1985): compositeur, chanteur d'opéra et interprète communiste turc d'origine arménienne. En tant que maître de la chanson populaire turque à la voix baryton-basse inimitable, il fut aussi professeur de musique et animateur de radio sur la chaîne d'Etat TRT. Son engagement politique lui valut la prison, la censure et l'exil intérieur. Atteint d'un cancer, il fut empêché par la junte militaire de se faire soigner à l'étranger. Il mourut le 12 septembre 1985.

[11] Ant veut dire «serment» en turc.

**Quelques instantanés  
de la vie d’Inci Tugsavul**





1942: La petite enfance d'Inci avec sa mère Hacer Tugsavul



1944: Durant les années de la guerre, Inci avec sa mère Hacer Tugsavul et son père Burhanettin Tugsavul alors officier de réserve

# GUITAR NEWS

The Official Organ of the  
INTERNATIONAL CLASSIC GUITAR ASSOCIATION

No. 60

Single copy price 1/4 (U.S.A. 20c.)

JULY/AUG., 1961



1961 : Portrait de la guitariste Inci Tugsavul dans Guitar News, organe officiel de l'Association internationale de guitare classique

1961 :  
la correspondante  
du journal  
Hür Vatan  
Inci Tugsavul  
en compagnie de  
Suna Korad, so-  
prano de l'Opéra  
d'Etat  
à Ankara





1964: Entretien  
entre Inci  
Tugsavul et  
l'acteur  
Yul Brynner  
en visite  
à Ankara

1964:  
Rencontre  
entre Inci  
Tugsavul et  
Jan Tinbergen,  
professeur  
néerlandais et  
conseiller de  
l'Organisation  
de planification  
de l'Etat (DTP)



1964: Inci  
Tugsavul avec  
le président  
de la République  
Cemal Gürsel  
au Palais  
de Cankaya



1963: Inci Tugsavul, lauréate du concours «Journaliste de l'année», reçoit le prix décerné par l'Association des Journalistes d'Istanbul (IGC). A ses côtés, le président de l'IGC Burhan Felek, le ministre de l'Intérieur Hifzi Oguz Bekata, le gouverneur d'Istanbul Niyazi Aki, le rédacteur en chef du journal Milliyet Abdi Ipekçi et les autres journalistes primés



1963: Inci Tugsavul lors d'une conférence de presse du colonel Talat Aydemir, peu avant sa tentative de putsch du 21 mai



1968: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden au congrès provincial du Parti ouvrier de Turquie (TIP) à Istanbul



1968: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden préparent l'hebdomadaire socialiste Ant



1968: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden au bureau de la direction de la revue Ant avec leur amie Barbro Karabuda, reporter des télévisions suédoises (Photo: Güneş Karabuda)

1967: Le jour où Dogan Özgüden, rédacteur en chef de la revue Ant, comparait devant le tribunal militaire de la première armée à la caserne de Sélimiyé à Istanbul. Il est interrogé sur ordre du chef d'état-major Cemal Tural pour avoir divulgué le projet de pose de mines nucléaires en Anatolie orientale. Des allégations de «trahison» pèsent sur lui. Il est accompagné d'Inci Tugsavul et de Hüseyin Bas, l'un des rédacteurs de la revue (Photo: Güneş Karabuda)





1967: Audience dans le procès intenté contre Dogan Özgüden par le chef d'état-major de l'armée turque. Il attend son tour au tribunal militaire de la première armée à Sélimiyé en compagnie de son avocat Mûsür Kaya Canpolat, le rédacteur de la revue Hüseyin Bas et la directrice de la revue Inci Tugsavul



1975: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden à la manifestation du 1er mai à Bruxelles avec les travailleurs turcs



1974: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden dans le premier local d'Info-Türk situé Chaussée de Ninove à Anderlecht



1982: Inci Tugsavul avec ses élèves d'origine étrangère à la manifestation contre le racisme et la xénophobie à Bruxelles



1984: Inci Tugsavul et Iuccia Saponara (en rouge)  
en compagnie d'apprenantes des Ateliers du Soleil



1999: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden au vernissage  
de l'exposition du 25<sup>e</sup> anniversaire des Ateliers du Soleil  
avec le Bourgmestre de Schaerbeek M. Francis Duriau



2014: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden reçoivent le Prix «Citoyens de l'Humanité » de la part de Nahro Beth-Kinne de l'Institut assyrien de Belgique, Derwich Ferho de l'Institut kurde de Bruxelles, Bogos Ökmen de l'Association des Arméniens démocrates de Belgique, Zeynep Görgü de la Maison du peuple et Lucia Saponara des Ateliers du Soleil



2021: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden avec les enfants des Ateliers du Soleil



2013: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden reçoivent la visite des professeurs Gencay Gürsoy et Fatma Gök aux Ateliers du Soleil



2009: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden à la commémoration du génocide des Arméniens le 24 avril à Lyon



2020: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden avec les administratrices et les administrateurs, les formatrices et les formateurs des Ateliers du Soleil



2014: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden reçoivent la visite de Rakel Dink et de son frère Mihail aux Ateliers du Soleil



2022: Le président de l'Association des Arméniens démocrates de Belgique Bogos Yalim offre à Inci Tugsavul et Dogan Özgüden un tableau réalisé au crayon en signe de reconnaissance pour leurs luttes aux côtés de tous les opprimés



2011: Inci Tugsavul et Dogan Özgüden lors de la remise du «Prix Liberté d'expression» de la Fondation Info-Türk à Ragip Zarakolu



1992: Inci  
Tugsavul  
avec Ivan,  
l'un des chats  
qu'elle a  
éperdument  
aimés



2002 : Inci Tugsavul en plein dialogue avec l'un des ânes du parc  
Josaphat à Bruxelles



**Ant a 50 ans, İnci 77 ans**



2017: İnci Tugsavul lors d'un programme télévisé sur Medya Haber à l'occasion du 50e anniversaire de la revue Ant qui coïncide avec son 77e printemps.



5 octobre 2023: İnci Tugsavul a 83 ans.

## INDEXE

Biographie d’Inci Tugsavul.....	3
A Inci, ma compagne de vie et de lutte.....	5
Quelques pages de notre vie commune tourmentée en Turquie .....	26
Paroles et écrits d’Inci .....	67
Inci Tugsavul dans l’aventure graphique de la gauche.....	69
La nouvelle confédération des syndicats progressistes .....	79
Les pressions politiques font régresser le théâtre turc.....	81
Les fondateurs de la DISK prennent la parole .....	83
Cette saison encore, le Théâtre turc régresse .....	87
Chaudron de sorcière à Tan.....	90
Préface du livre «Ecoute Yankee» de Wright Mills.....	95
Les peines requises contre Ant ont atteint les 770 ans .....	98
Deux ans de régime militaire en Turquie .....	101
Chansons révolutionnaires de Turquie .....	104
Le régime en Turquie au banc des accusés.....	107
Préface du livre intitulé «Nazım Hikmet a 75 ans» .....	113
Une nouvelle année pour la classe ouvrière d’Europe.....	115
La lutte des travailleurs immigrés en Belgique .....	119
Le droit de vote des immigrés est-il suspendu? .....	125
Les forces pacifistes rejettent les missiles de la mort.....	127
Les Loups Gris dans la presse allemande.....	132
C’est un putsch militaire fasciste .....	133
En cette fin d’année du putsch .....	137
Notre mission à l’approche de la deuxième phase .....	140
Les problèmes éducatifs des enfants immigrés turcs.....	144
La femme en Turquie .....	168
Le 40e anniversaire d’Ant à la Foire du Livre .....	173
Introduction au livre «Journaliste apatride» .....	177
Pour l’inclusion et l’égalité.....	183
La lettre de deux journalistes exilés .....	188
Notre message à l’exposition du journal Tan .....	190
Réflexions sur l’assassinat de Turan Emeksiz.....	193
L’intarissable rancune d’Ismet Pacha .....	196
Introduction au 3e volume du livre «Ecrits d’exil» .....	201
Articles et interviews sur Inci Tugsavul.....	207
A propos d’Inci Tugsavul et Dogan Özgüden .....	211
Entretien avec Inci Tugsavul et Dogan Özgüden .....	213

Tilda, Inci et les éditions Ant .....	223
Inci, notre grande sœur, est toujours heimatlos .....	231
Merci d'exister, heureux que vous soyez des nôtres .....	233
Le Penaber d'Aram en cadeau... ..	235
La plus belle décennie de ce pays ... ..	237
Merci à Inci Tugsavul pour son courage .....	242
J'aurais plutôt voulu écrire à Inci Tugsavul .....	243
Nous ne voulons pas mourir avant d'avoir la paix! .....	244
L'Europe est la patrie amère, elle ne sourit jamais.....	245
Les œuvres remarquables d'Inci Özgüden .....	247
Les 40 ans d'exil du journaliste Dogan Özgüden .....	249
Quel est le plus dur : le vivre ou l'écrire? .....	250
Inci Tugsavul, la journaliste apatride .....	254
Le journalisme de gauche et les Özgüden .....	256
Le début d'une nouvelle jeunesse pour Inci... ..	257
Un couple en exil .....	263
Message de Hüseyin Erdem à Inci .....	264
Interview avec Inci Tugsavul– Dogan Özgüden.....	265
La réponse d'Inci Özgüden à Turgut Özal... ..	282
Inci Tugsavul, femme épique de la résistance .....	284
Que signifie l'exil pour une femme?.....	287
Le monde numérique de Özgüden ve Tugsavul .....	289
Heureusement que vous existez .....	293
Inci Tugsavul, une connaissance du journal Akşam .....	297
Notre gratitude envers le généreux pommier .....	301
Les 45 ans de combat des enfants du soleil ... ..	304
1er mai: premier jour de 49 ans d'exil .....	309
Ecrits d'exil III.....	315
Les écrits sur l'exil, ça continue! .....	317
Le réaliste implacable de l'Anatolie des exilés .....	321
Deux irréductibles journalistes «apatrides» .....	322
De l'édition française des Ecrits d'Exil à Inci.....	330
Longue interview avec Dogan Özgüden sur l'exil .....	355
Entretien à propos de la revue Ant des années 60' .....	357
La vie de l'édition en 68 .....	360
L'éternel dissident turc, n'a jamais renié ses valeurs .....	365
Le dernier message du camarade Yücel Sayman.....	369

## 60 ANS DE PUBLICATIONS

- Resistance Documents (1971-73), İno-Türk, 2024  
İnci Tuğsavul'un Çok Boyutlu Kavgası, Doğan Özgüden, Belge, 2023  
Sürgün Yazıları, Cilt VI, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2023  
Sürgün Yazıları, Cilt V, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2022  
Ecrits d'exil, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2021  
Sürgün Yazıları, Cilt IV, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2021  
Sürgün Yazıları, Cilt III, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2020  
Sürgün Yazıları, Cilt II, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2019  
Sürgün Yazıları, Cilt I, Doğan Özgüden, İno-Türk, 2019  
Carrefour des Citoyens: Ateliers du Soleil, 2019  
Journaliste "Apatride", Doğan Özgüden, ASP Publications, 2014  
"Vatansız" Gazeteci, Cilt II, Doğan Özgüden, Belge, 2011  
"Vatansız" Gazeteci, Cilt I, Doğan Özgüden, Belge, 2010  
Le Livre Noir sur la "démocratie" militariste, Özgüden, İno-Türk, 2010  
Militarisme et liberté d'expression en Turquie, İno-Türk, 2007  
L'impact de la Répression sur l'exode massif, İno-Türk, 2006  
Turcs de Belgique, Altay et Ural Manço, İno-Türk, 1992  
La Femme turque, İnci Tuğsavul, İno-Türk, 1991  
Real Face of Democratisation, İno-Türk, 1989  
Extreme-Right in Turkey, Doğan Özgüden, İno-Türk, 1988  
La poésie turque, İno-Türk, 1988  
Black Book on militarist "democracy", Özgüden, İno-Türk, 1987  
Une initiative pluriculturelle: Ateliers du Soleil, İno-Türk, 1987  
Oppression of Kurds and Christians in Turkey, İno-Türk, 1987  
Intégrisme islamique en Turquie, Doğan Özgüden, İno-Türk, 1987  
Portrait de l'immigration de Turquie, Doğan Özgüden, İno-Türk, 1984  
Türk Dili ve Kültürü Eğitimi, İnci Tuğsavul, İno-Türk, 1984  
Immigration turque et mass media, Doğan Özgüden, İno-Türk, 1983  
"Démocratie" militariste en Turquie, İno-Türk, 1983  
MHP Davası ve Faşist Hareket, İno-Türk, 1982  
TİP'in Birinci Onyılı (1961-1971), İno-Türk, 1982  
US Interests in Turkey, İno-Türk, 1982

La Liberté de pensée à la militaire, İno-Türk, 1981  
Türkiye'de NATO Darbesi, İno-Türk, 1980  
Uluslararası Sendikacılık Hareketi, İno-Türk, 1979  
Göçmen İşçi Sorunu, Dođan Özgüden, İno-Türk, 1978  
Massacre à Ankara, Pourquoi?, İno-Türk, 1978  
Calendrier de résistance, İno-Türk, 1976  
Bulletins d'informations İno-Türk, 1976 - 2024  
Direnis-Resistance, İno-Türk, 1974  
Turkey on Torture, Democratic Resistance of Turkey,1973  
Turquie, fascisme et résistance, Dođan Özgüden, Van Gennep, 1973  
Man Hunts in Turkey, Democratic Resistance of Turkey,1972  
File on Turkey, Democratic Resistance of Turkey, 1972  
La revue socialiste ANT, 1967 - 1971  
Kapitalizm, Dođan Özgüden, Akşam Kitap Kulübü, 1967  
Faşizm, Dođan Özgüden, Akşam Kitap Kulübü, 1967  
Müzik Rehberi, İnci Tuđsavul. Akşam Kitap Kulübü, 1966  
Le quotidien Akşam, 1964-1966